

L’Antoniade

Adrien Rouquette

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La Pauvreté évangélique

Ôchaste pauvreté, sainte béatitude,
Diamant du désert, fleur de la solitude ;
Ô mystique trésor que le Christ a béni,
Que Marie et Joseph ont aimé comme lui ;
Perle de l'Évangile, appui des monastères,
Aiguillon du génie et des vertus austères ;
Toi, qui nous affranchis, en nous rendant plus forts
Que l'avare à genoux sur d'infâmes trésors ;
Toi qui donnes l'esprit de zèle et de courage,
Pour parler du devoir l'énergique langage,
Et pour faire trembler et pour faire pâlir
Les prêtres de Mammon, que l'on ose applaudir !
Ô douce pauvreté, chère à tous les prophètes,
Et qu'on vit en tout temps inspirer les poètes :
Les sages de la Grèce ont connu ta beauté ;
Les Ermites, pour toi, sans crainte ont tout quitté ;
Par toi, toute œuvre sainte, en sa naissance obscure,
A voulu commencer afin d'être plus pure ;
Et tout cœur héroïque, en se donnant à Dieu,
Doit se donner à toi, se lier par un vœu !
C'est toi, que Saint François, l'apôtre séraphique,
A choisie ici-bas pour sa dame mystique ;
Et te restant fidèle, et t'admirant toujours,
Tu fus, jusqu'à la mort, l'ange de ses amours !
Et nul moine, depuis, nul sage, nul poète,
D'un nimbe aussi brillant n'a couronné ta tête !

Ô veuve abandonnée, austère pauvreté,
En ces jours d'avarice et de cupidité,
N'es-tu plus pour le prêtre une béatitude,
Et le moine attristé fuit-il ta solitude ?
Oh ! viens dans ma cellule, habite sous mon toit,
Rends mon chevet plus dur et mon lit plus étroit !
Viens me nourrir du pain arrosé de tes larmes :
L'amour m'a révélé tout l'éclat de tes charmes !
Revêtu du cilice, et chargé de la croix,
Conduis-moi sur les pas de Claire et de François !
Je te suivrai partout, ô sainte Solitaire,
Que l'Industrie aspire à chasser de la terre ;
Et je supporterai l'insulte et le mépris
De tous les parvenus, sous leurs riches lambris !

Oh ! viens ; allons tous deux ; allons, de porte en porte,
Prêcher par nos haillons la vertu, qu'il importe,
En ce Siècle d'argent, d'inculquer dans les cœurs :
Dieu prendra soin de nous, comme il prend soin des fleurs !
Toi, qui portes du Christ la couronne d'épines,
Viens m'apprendre à marcher sur ses traces divines :
C'est toi seule que j'aime ; et toi seule tu peux
Lutter contre l'esprit de ce siècle orgueilleux ;
Et conforme à Jésus, et semblable à Marie,
Montrer au genre humain le chemin de la vie !
Et si venaient la faim, le froid, la nudité,
Si le vent glacial de l'âpre adversité
Soufflait, — dans nos haillons, plus joyeusement tristes,
Nous irions sous les murs d'un couvent de Trappistes ;
Nous irions demander, au nom de Saint-Bernard,
Du pain de leur aumône une modique part ;

Et dans la charité de ces calmes ascètes
Nous serions à l'abri de toutes les tempêtes !…
Heureux l'aigle et l'Ermite au sommet du Carmel :
Le cloître est un Éden, la cellule est un ciel !

Le Repos contemplatif

Chanter, c'est servir Dieu ; c'est animer son frère
Dans l'exil et la lutte. — Adorer, contempler,
C'est faire ce que font les élus dans la sphère,
Où notre âme affranchie un jour doit s'envoler.
Le repos est fertile à qui dort dans le temple,
À qui médite en paix sous l'aile du Seigneur ;
Le repos est fertile à qui veille et contemple,
Dans l'ombre où vient pleurer l'Ange de la douleur !
Le repos est fertile à qui prie et se voile,
Dans ce siècle de bruit, de tumulte et d'éclat ;
À qui brille à l'écart, comme une chaste étoile,
Sauvé de son atteinte et de son souffle ingrat !
Dans ce siècle agité, le repos est fertile
À qui s'endort en paix sous l'aile du Seigneur ;
À qui puise l'amour au céleste Évangile,
Dans l'ombre où vient pleurer l'Ange de la douleur !

Le repos est fertile à qui s'isole et prie ;
À qui jeûne au désert, à qui souffre à l'écart ;
Le repos dans l'amour, c'est la part de Marie,
Et la part de Marie est la meilleure part !
Le repos est fertile… et cependant, qu'entends-je ?

Un reproche du monde, aveugle et sans merci ;
Un reproche insultant, dont s'étonne mon Ange,
Comme si de son front l'astre était obscurci !
Un reproche qui vient troubler la solitude,
Où j'achève sans bruit mon Poème sacré,
Où dans l'ardent repos, la prière et l'étude,
À cette œuvre d'amour je me suis préparé !
Ô monde accusateur ! apprends à me connaître ;
Avant de m'accuser, interroge mes pleurs ;
En mon asile étroit que ton regard pénètre ;
Qu'il contemple les fruits, éclos de mes douleurs !
Chanter, c'est servir Dieu ; c'est animer son frère
Dans l'exil et la lutte. — Adorer, contempler,
C'est faire ce que font les élus dans la sphère,
Où notre âme affranchie un jour doit s'envoler !

Les Hommes d'action et les Hommes de prière

« Des hommes d'action, des hommes de logique,
Oui, voilà ce qu'il faut dans ce siècle énergique ;
Des hommes criant fort et marchant le front haut,
Des hommes positifs, oui, voilà ce qu'il faut !
À ce grand siècle, il faut des ouvriers pratiques ;
De robustes enfants, non de frêles mystiques !
Il n'a pas le loisir d'effeuiller quelques fleurs
Sur le front virginal d'ascétiques rêveurs ! —
Arrière les rêveurs ! — Selon sa théorie,
Marthe seule travaille ; inutile est Marie ;

Ce siècle n'admet pas de sainte oisiveté ;
Le repos est proscrit de ce globe agité ;
L'humanité n'a plus que la vapeur pour âme ;

C'est dans le mouvement qu'elle accomplit son drame.
Veut-on du Moyen-Âge évoquer parmi nous
Les moines inactifs, les extatiques fous ?
Place à Marthe en sueur ; mais à Marie, arrière !
La nuit du Moyen-Âge obscurcirait notre ère :
Un siècle de lumière, un siècle de raison,
Ne connaît pas les fruits d'une longue oraison ;
L'active charité seule a droit de lui plaire ;
La contemplation, oisive et solitaire,
N'est qu'un déguisement de l'égoïsme étroit ;
Oui, celui qui s'isole a le cœur sec et froid !
Chacun doit au progrès prendre une part active ;
Chacun doit apporter sa parole effective ;
Tout marche à la vapeur, tout s'ébranle et s'émeut ;
Agissez ! avancez ! ce grand siècle le veut ! —
À chaque pas que fait le siècle en sa carrière,
On entend une voix qui lui crie : en arrière !
Mais ce cri, sans écho, qu'emporte l'ouragan,
N'arrête pas le siècle, en son magique élan !
Le progrès sans repos, dans son vol électrique,
Unit le Monde Ancien à la Jeune Amérique.
Ce siècle, dédaignait les obstacles grossiers,
Des fluides subtils, transformés en coursiers,
Empruntant la vitesse, ainsi que l'énergie,
Inspire à la matière un esprit de Magie !
Des bancs de Terre-Neuve aux côtes de l'Erin,
Il jette en se jouant un câble sous-marin ;

Et l'éclair animé, l'électrique message,
Vibre et vole, échangé de rivage en rivage ;
Pour le siècle actuel, l'impossible n'est plus ;
Les problèmes anciens par lui sont résolus ;
Annihilant partout le temps et la distance,
De merveille en merveille, avec fougue il s'élance ;
La vapeur, la lumière et l'électricité,
Proclament en tous lieux sa triple royauté ;
Il est maître aujourd'hui de la nature entière ;
En peintre merveilleux il change la lumière,
Dompte avec la vapeur l'orgueil des flots amers,
Et lance sa pensée en syllabes d'éclairs !
Que lui faut-il encore ? Ah ! je puis le prédire :
Dans l'océan de l'air à monter il aspire ;
Et l'on verra bientôt l'empire des oiseaux
Sillonné par le vol de magiques vaisseaux ;
Et l'homme, devenu le fier rival de l'aigle,
N'avoir plus dans les cieux que son orgueil pour règle ! —
Il est passé le temps des moines inactifs,
Des poètes rêveurs, des froids contemplatifs :
La vie est un combat, le zèle est dans l'orage ;
L'esprit de polémique est l'esprit de notre âge ;

Malheur à qui s'arrête et se tient à l'écart,
Et d'un temps qui n'est plus arbore l'étendard !
Le silence, la paix, l'oisive solitude,
Du cloître et du désert la sainte quiétude,
Tout cela c'était bon et louable autrefois ;
Mais le zèle aujourd'hui doit suivre d'autres lois :
Nos sauvages déserts, nos forêts primitives,
Ne doivent point s'ouvrir aux colombes plaintives ;

Mais au bruit de la hache et des chemins de fer,
Et des chars emportés de l'une à l'autre mer ! »
Voilà ce qu'ils ont dit, voilà ce qu'ils vous disent,
Les hommes qu'en ces jours de grands mots électrisent ;
Les hommes d'action, les hommes de progrès,
Dont le siècle bruyant a formé son congrès ;
Voilà ce qu'ils ont dit, ces flatteurs de la foule,
Qui n'ont jamais connu que l'orage et la houle :
Mais le contemplatif suit son mystique attrait ;
Et l'ermite en repos, au fond de la forêt,
Sans s'émouvoir des flots de la mer en furie,
Dans le recueillement, veille, s'exalte et prie ;
Il demande à l'amour, à l'intuition,
Des mystères divins l'intime vision…
La logique jamais de l'amour n'est la reine ;
L'amour sera toujours la force souveraine ;
Par l'esprit raisonneur le cœur est comprimé :
« Jésus-Christ n'est connu qu'autant qu'il est aimé ! »
La grande et sainte école est dans la Thébaïde ;
L'amour, de la science est l'échelle rapide ;
Et les secrets du ciel, les hautes visions
Germent, dans le repos, du feu des oraisons !
L'esprit métaphysique, escorté de nuages,
Ne voit les vérités qu'à travers des images ;
Mais le cœur par l'amour goûtant ces vérités,
Reçoit, en s'oubliant, de soudaines clartés. —
Allez ! chefs insensés d'interminables luttes ;
Subtils instigateurs des plus vaines disputes ;
Vous ne verrez jamais devant votre raison
S'ouvrir et s'éclairer l'extatique horizon ;

Et tandis que l'amour, armé de la prière,
Comme un aigle baigné d'une ardente lumière,
Plane au plus haut des cieux avec humilité,
L'esprit n'entreverra qu'une froide clarté !
La science est promise aux bonnes vieilles femmes,
Aux vierges, aux enfants ; Dieu la donne à ces âmes,
À ces pauvres d'esprit, sublimes amoureux,
Que le Saint-Évangile appelle « Bienheureux ! »
Tout chef-d'œuvre idéal, accueilli par la gloire,
Est sorti radieux d'un obscur oratoire ;
C'est à l'ombre du cloître, et loin des vains regards,

Qu'en leur éclat divin ont fleuri les Beaux-Arts ;
Du cloître ont rayonné les splendeurs virginales ;
Les austères clartés des vastes cathédrales ;
Tout ce que la matière, en son essor hardi,
Peut exprimer du cœur quand le cœur est ravi ;
Tout ce que les couleurs, la toile qui s'anime,
La flèche qui s'élance, ont d'audace sublime,
L'épanouissement, l'éclat, l'expression,
L'ensemble harmonieux de la perfection,
Tout ce que l'homme admire et contemple en extase,
Quand son cœur transformé s'illumine et s'embrase :
C'est l'œuvre d'un Mystique, en quelque obscur séjour
L'œuvre de la prière et l'œuvre de l'amour !
Les pieux chevaliers de l'Ordre monastique,
Tout embrasés d'amour, en leur zèle mystique,
De la seule Beauté divinement épris,
Ont entraîné les cœurs et conquis les esprits !
Par eux l'enthousiasme et l'ardent héroïsme,
La prière a ravi le sceptre au syllogisme ;

Et la Muse a chanté, dans un rhythme enflammé :
« Jésus-Christ n'est connu qu'autant qu'il est aimé ! »
Dans les siècles de foi, d'amour et de prières,
Hélas ! bien différents, du « siècle de lumières »
On vit naître partout ces héroïques saints,
Que suivaient aux déserts d'angéliques essaims.
La Muse virginale et saintement féconde,
En subjuguant la chair et méprisant le monde,
Sous le voile claustral ou le casque d'acier,
Du martyre enseignait le glorieux sentier ! —
La science discute, et l'amour est poète ;
L'amour franchit l'abîme où l'esprit froid s'arrête ;
Et l'extase muette, et le ravissement,
Ouvre à son vol divin le plus haut firmament,
Le ciel où dans son vol n'atteint pas le génie,
Où ruisselle à flots d'or l'éternelle harmonie,
Et dans lequel fleurit, comme un lys étoile,
L'Idéal par la terre à nos regards voilé !...
Que ce siècle aveuglé, dans son ivresse active,
Condamne avec orgueil l'âme contemplative ;
Qu'emporté par le feu qu'alimente l'Enfer,
Il tourmente sa vie et ses chevaux de fer ;
Du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'à l'aube,
Du bruit de la vapeur qu'il fatigue le globe :
Loin du chaos bruyant de ce siècle aveuglé,
Heureux l'Ermite en paix, heureux l'homme isolé ?
Des abdications l'exemple n'est pas rare ;
Autrefois Célestin abdiqua la tiare :
Abdiquer, c'est régner, en cessant d'être roi ;
C'est échanger de sceptre, en triomphant de soi !

Le Crédo poétique

L'homme, encore en extase, à sa première aurore,
Vit, au sein de l'Éden, la Poésie éclore ;
C'est la langue de l'Ange et la langue de Dieu,
La langue d'innocence et d'amour en tout lieu.
La Muse, avec le Prêtre, est gardienne de l'âme ;
Du temple intérieur elle entretient la flamme ;
Le vrai barde nous parle un langage divin ;
Le don de poésie est un don souverain, —
Mystique enivrement, chaste mélancolie,
Que le ciel nomme extase et le monde folie,
Où, parlant à la terre en un rhythme de feu,
L'homme inspiré devient l'interprète de Dieu !
Du Beau, comme du Vrai — double gloire immortelle, —
Rome, dans sa grandeur, est la Ville Éternelle !
Des chefs-d'œuvre de l'Art, en ses pieux abris,
Elle seule a gardé les splendides débris !
Toujours le barde saint, que la patrie exile,
Trouve dans son amour un glorieux asile :
Expulsé de Florence, avec un lâche affront,
Rome accueillit le Dante, en couronnant son front !
Ô Rome, Sainte Église, infaillible interprète
Des labeurs du savant et des chants du poète,
Je soumets tous mes vers, avec humilité,
Aux suprêmes arrêts de ton Autorité. —
Ah ! que n'ai-je aujourd'hui, magnifiques hommages,
L'or, l'encens et la myrrhe, apportés par les Mages ?
Que n'ai-je, pour offrande, avec un cœur soumis,
Tous les trésors divers par l'amour réunis ? —

Mais non ! l'ermite obscur, l'inculte anachorète,
Hélas ! ne peut qu'offrir l'obole du poète :
Mais pour toi, cette obole est un riche trésor ;
Elle vaut à tes yeux l'encens, la myrrhe et l'or,
Oui, la Muse toujours à Rome fut chérie,
Et, pauvre, s'abrita sous l'aile de Marie !
Mystiques paladins, les bardes d'autrefois,
Mendiants comme Homère et le doux Saint François ;
Vivant au jour le jour, allaient de ville en ville,
Dans leur enthousiasme annonçant l'Évangile !
Qu'êtes-vous devenus, fidèles héritiers
Des moines qui chantaient du temps des Chevaliers,
Quand les Arts florissants, protégés par Marie,
Ont, armés de la croix, chassé la barbarie ?
Qu'êtes-vous devenus ; ô bardes de Sion,
Ô célestes chanteurs ? — Quel vulgaire démon,
Vous soufflant le blasphème, en votre frénésie,

Vous a-fait dans l'enfer traîner la Poésie ?....
Ô Rome, à tes arrêts je soumets tous mes vers
Et j'efface d'avance, avec des pleurs amers,
Ceux que ta voix condamne ! Oh ! oui, l'orthodoxie
Doit s'étendre, et s'étend, jusqu'à la poésie ;
Et si la vérité ne perd jamais ses droits,
Le poète inspiré, disciple de la croix,
Enfant plein de candeur en son obéissance,
N'admet point dans ses vers d'hérétique licence !
Non, non, jamais le Beau n'est séparé du Vrai ;
C'est le rayonnement de l'Idéal sacré ;
Et maudite la Muse infidèle, hérétique ;
La muse échevelée, à l'orgueil satanique !

Oui, malédiction, haine, opprobre infernal,
Flétrissure éternelle à l'apôtre du mal,
Qui, dans son noir délire et son apostasie,
Loin des sentiers du Bien, a suivi l'hérésie !
Anathème, anathème à ces géants d'orgueil,
Dont le souffle orageux pousse vers chaque écueil ;
À ces anges déchus, à ces foudres sonores,
Du Parnasse infernal décevants météores ! —
Achetant à tout prix la gloire et le succès,
Ils ont flatté le siècle en ses plus vils excès ;
Et lâches déserteurs, en leur haine cynique,
Du Christ auraient voulu déchirer la tunique !...
Ô fiévreuse chimère, impie aveuglement,
Essor vertigineux, sombre éblouissement,
Audace sacrilège, ivresse magnétique,
Où n'entraînes-tu pas le génie hérétique !...
Flamboyante comète, en son vol déréglé,
Il s'abîme et s'éteint dans un ciel désolé !
Tel un ballon, enflé de magique fluide,
Dans l'éther sulfureux erre et sombre sans guide ;
Ou tel encor, la nuit, sombrant comme un volcan,
Éclate un grand steamer, qu'engloutit l'Océan !
De la sainte justice, ô terrible mystère :
La chute du génie épouvante la terre !
Heureux donc l'humble barde, épris du seul vrai Beau ;
Qui sur l'autel désert rallume le flambeau ;
Et du mystique amour gardant toutes les flammes,
À monter vers le ciel aide les saintes âmes !
La Forme harmonieuse est la splendeur du Vrai ;
Le poète est béni, le poète est sacré !

Pour les fleurs qu'il effeuille et les trésors qu'il donne,
Malheur à qui refuse une pieuse aumône !
Malheur à qui le chasse ou reçoit sans amour !
Oui, malheur s'il n'obtient que la haine en retour ;
Si, prompt à le blesser, prompt à le méconnaître,
On ne voit pas en lui quelque chose du Prêtre ;

Et si, dans les cités, pour ses chants les plus doux
Il n'a pu soulever qu'un vulgaire courroux !
Car, secouant alors ses poudreuses sandales,
Sur les froides cités et leurs tristes scandales,
Il ira demander aux Barbares des bois
L'amour qu'ont refusé de sauvages bourgeois !

Aux Carmélites de Baltimore

Les dons sont variés ; et chacun a des grâces
Pour suivre avec attrait, en discernant ses traces,
Saint Paul impétueux ou l'ermite en repos,
L'apôtre des gentils ou l'aigle de Pathmos.
Chaque ouvrier chrétien, accomplissant sa tâche,
À la gloire de Dieu travaille sans relâche,
Par le glaive et la plume, également tranchants,
Par le zèle enflammé, l'éloquence et les chants :
Tandis que l'un agit, l'autre contemple et prie ;
Marie en paix sert Marthe, et Marthe aide Marie ;
L'ermite et l'orateur travaillent de concert,
L'un au sein des cités, l'autre au fond du désert !
C'est agir que prier, dans le repos austère ;

La foi qui jeûne et veille est une foi sincère !
C'est agir qu'adorer, dans le recueillement ;
Oui, c'est servir l'Église et le gouvernement !
Ainsi, dans la retraite, au sein de Baltimore,
Pour détourner le feu qui nous menace encore,
Et la foudre grondant sur les États-Unis,
Pour servir d'holocauste et sauver le pays,
D'humbles vierges, qu'abrite un obscur monastère,
Au Dieu qui les contemple offrent leur vie austère : —
Leur vie austère ! à peine on la compte ici-bas,
Et le bien qu'elles font, l'homme ne le voit pas !
Mais l'Ange seul le sait, et recueille en silence
L'encens de l'oraison, l'encens de la souffrance !
Ah ! celles-là n'ont pas la Presse aux mille voix,
Pour publier au loin et grossir leurs exploits ;
Celles-là, quand viendra le jour du grand partage,
Recevront tout entier leur céleste héritage ;
Celles-là n'auront point cueilli dans leurs chemins
Les éphémères fleurs que sèment les humains !

Humbles vierges du cloître, austères Carmélites,
Astres dont nul ne peut compter les satellites,
Votre force attractive et votre charité
Rayonnent du foyer de l'inactivité ;
Sans sortir de l'enceinte où votre Époux demeure,
Pour le siècle oublieux vous priez à chaque heure ;
Vous priez et jeûnez pour l'Église et l'État ;
Votre héroïsme agit sans répandre d'éclat ;
Dans l'étroite cellule et l'obscur oratoire,
Vous poursuivez sans bruit votre œuvre expiatoire ;
Et vos pieux sanglots, vos supplications,

Font descendre du ciel les bénédictions !
Ô vierges du Carmel, qu'enflamme la prière ;
Vous que l'amour élève au-dessus de la terre ;
Vous qui loin du tumulte, à l'ombre d'un couvent,
Puisant dans l'abstinence un chaste enivrement,
Chantez avec ardeur les célestes louanges ;
Vierges ! priez pour moi, car vous êtes des anges !
Que m'importe, ou la gloire, ou le bruit d'un vain nom,
Ou l'immortel laurier cueilli sur l'Hélicon ;
Que m'importe l'éloge ou la critique amère,
Vierges du pur amour, si j'ai votre prière !
Priez donc, ô mes sœurs, priez pour que mes chants,
De vos hymnes d'amour soient des échos touchants ;
Pour qu'au monde exprimant les choses les plus saintes,
Ils soient comme un concert d'harmonieuses plaintes ;
Emportés par le vent, pour qu'ils ne tombent pas
Dans le champ de l'envie et sur des cœurs ingrats ;
Et qu'en mourant tranquille, au moins je puisse dire :
À toi seul, ô mon Dieu, j'ai consacré ma lyre !
Pour le plaisir fiévreux d'un coupable succès,
Qui ne laisse après soi qu'amertume et regrets,
Je n'ai jamais chanté ce que ta loi condamne,
Esclave et vil écho de la foule profane !
Non, je n'ai pas, pour plaire à tous ces apostats,
Dont le maître est Satan et le nom est Judas ;
Pour plaire au monde impie, apôtre du blasphème,
Préféré la laideur à la Beauté suprême !
Je n'ai pas fait vibrer, docile tour-à-tour
À l'amour criminel comme au céleste amour ;
Docile à tous les tons d'une molle harmonie,

Qu'inspire à ses élus un infernal génie ;
Je n'ai pas fait vibrer l'angélique instrument,
Le Kinnor étoile qui vient du firmament,
Pour qu'à mes faux accords, qui font gémir l'Eglise,
Le siècle émerveillé s'émeuve et s'électrise !
Je n'ai point, abusant des dons les plus sacrés,
Versé l'impur poison dans des cœurs égarés,
Disant avec Soumet qu'un flot d'orgueil soulève :

« La lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve
Comme si l'on pouvait, poète audacieux,
Traduire un rêve impie en vers licencieux !
Comme si l'on pouvait des mauvaises pensées
Réaliser le crime en phrases cadencées !
Et comme si de l'Art, — l'Art du ciel descendu,
Le souffle inspirateur n'était pas la vertu !

La Louisiane et la Nouvelle-Orléans

Le culte du berceau, le culte de la tombe,
On le trouve partout, quand tout le reste tombe !
L'amour de notre mère, après l'amour de Dieu,
L'amour de la patrie, on le trouve en tout lieu !
Je te dois et te garde à jamais, ô patrie,
Un amour filial, un culte de latrie ;
Et tu seras toujours, « après celle des cieux »,
La plus douce à mon cœur, la plus belle à mes yeux !
L'image de ma mère, en ton sein endormie,
À ton grand paysage est à jamais unie ! —

Louisiane, ô patrie, ô fertile jardin,
Que tous ont salué du nom sacré d'Éden ;
Toi, Reine du Midi, rivale des Florides,
Qu'embaume de ses fleurs l'arbre des Hespérides ;
Toi, qui vois chaque année, au bord des grandes eaux,
S'épanouir ta soie et mûrir les roseaux :
De ta gloire, ô patrie à mon âme si chère,
Audubon et Viel ont ouvert la carrière.
De sa hauteur bientôt écrasant tes bazars,
S'élèvera pour toi le temple des Beaux-Arts ;
Et tes fils, s'inspirant de tes fraîches légendes,
Tresseront pour ton front d'immortelles guirlandes !
Déjà, de ton berceau l'éloquent Gayarré
Avec soin recueillant chaque fruit sacré ;
Dans un livre, où reluit ta poétique gloire,
De tes plus beaux exploits nous a tracé l'histoire ! —
Et le chaste Dugué, poète aux doux accents,
Dont l'esprit radieux plane au-dessus des sens,
De la savane immense invoquant le Génie,
A traduit dans ses vers ta plaintive harmonie. —
Et le pieux Faget, par de savants travaux
Disputant la médaille à d'illustres rivaux,
A lié la Science à la Philosophie, —
Car la matière tue et l'esprit vivifie ! —

Au Principe Eternel rattachant chaque fait,
L'Esprit à la matière, et la Cause à l'effet,
Il a par la synthèse éclairé l'analyse, —
Fidèle à la Nature et fidèle à l'Église.
Louisiane, ô patrie ! un sang de chevalier
Coule encor dans ton sein ; je ne puis l'oublier !

Française par le cœur, en ton ardeur guerrière,
Tu vainquis les héros de la vieille Angleterre !
Le lugubre cyprès, aimé du nouveau Nil,
De ses linceuls de mousse ombrage leur exil ;
Attestant de tes fils l'invincible courage,
Ils dorment sans lauriers sur ta rive sauvage ;
Et le Fleuve, en enflant ses grands flots écumants,
Inonde avec orgueil leurs pâles ossements !
Je te dois et te garde à jamais, ô patrie,
Un amour filial, un culte de latrie ;
Et tu seras toujours, « après celle des cieux »,
La plus douce à mon cœur, la plus belle à mes yeux !
Et toi, ville créole, active Capitale,
Ô Nouvelle-Orléans, ô ma ville natale,
Je t'aimerai toujours, et ton hostilité
Ne ferait qu'enflammer mon amour exalté !
Quand je te vis, enfant, tu n'étais qu'un village ;
À mon berceau tes bois ont prêté leur ombrage ;
J'ai vu, dans tes faubourgs plantés de lataniers,
La taïque avec art façonnant ses paniers ;
Et le jeune Chactas, noirci par la boucane,
Sur le feu redressant sa longue sarbacane,
Tandis qu'avec adresse un enfant sur l'oiseau
Décochait de son arc la flèche de roseau :
Aujourd'hui, je te vois, opulente rivale,
Disputer à New-York la palme impériale !
Ô ma ville chérie, ô Nouvelle-Orléans,
Tes fils ont hérité du noble esprit des Francs ;
Sur leur front brille encor l'auréole mystique ;
Ils ont la sainte ardeur de la race Celtique ;

Oui, la France et l'Espagne ont de leurs émigrés
Vu naître dans tes murs des fils régénérés ;
Des fils, dignes du temps de la Chevalerie,
Qui, maniant l'épée et la lyre chérie,
Ne laisseront jamais s'effacer de ton sol
Le sceau du nom Français et du nom Espagnol !...
Arbres de la patrie, oiseaux, fleurs, ciel de flamme,
Tableaux sacrés brillant dans le miroir de l'âme,
Grand Fleuve, lacs d'azur, primitives forêts,
Nature âpre et sauvage, ô terre de cyprès,
Louisiane ! je t'aime, en ta monotonie ;
Et ton austère aspect, ton climat s'harmonie
Avec l'esprit rêveur, le cœur contemplatif

De l'enfant dont tu fis un poète inactif !
Je t'aime, ô Louisiane ! et mon âme s'inspire
Du monotone écho de ta voix qui soupire ;
Des longs gémissements du vent dans tes cyprès ;
Et de tes mille accents, pleins de charmes secrets !
Louisiane ! ton nom qui me rappelle Louise,
Qui toujours répété, sans cesse m'électrise ;
Ton nom harmonieux, qui te vient d'un saint Roi ;
Ton nom sera toujours le plus sacré pour moi !
Dans ton excès d'amour, noble mère créole,
Tu pris le pélican pour sublime symbole !
Louisiane ! ô patrie, ô vaste région,
Vers laquelle toujours l'imagination
Des poètes du Nord s'envole avec ivresse.,
Et que l'exilé même admire en sa tristesse :
Non, ce n'est pas en vain qu'après Chateaubriand,
De l'austère Bretagne homérique géant,

Longfellow t'a chantée, en sa langue divine,
Vers tes climats suivant les pas d'Évangéline ;
Et que ravis d'amour, les plus froids étrangers
S'enivrent des parfums de tes bois d'orangers !
Sous ton ciel ruisselant de féconde lumière,
Où, comme un champ de blé, l'ondoyante rizière
Au matin souriant montre ses épis d'or, —
Dans une douce paix, l'Européen s'endort ;
Il s'endort, oublieux des chocs de l'Ancien Monde,
Des révolutions dont le tonnerre gronde,
Des peuples ébranlant et le trône et l'autel,
Et rêvant de bâtir une tour de Babel !...
Je te dois et te garde à jamais, ô patrie,
Un amour filial, un culte de latrie ;
Et tu seras toujours « après celle des cieux »,
La plus douce à mon cœur, la plus belle à mes yeux !
L'exil, l'exil m'a vu, sous le ciel d'Armorique,
Languir inconsolable ! — À l'enfant d'Amérique,
Au poète exilé des sauvages forêts,
En vain, Nantes, Paris, déployant leurs attraits,
Ont offert, dans l'exil, les plaisirs et la gloire !... —
Ô rochers d'Armorique, ô rives de la Loire,
Bretagne ! tu m'as vu, sur d'exotiques fleurs,
Inconsolable enfant, verser mes premiers pleurs ! —
Et là, de l'amitié fervente et virginale,
Crépuscule de l'âme, étoile matinale,
Qui se lève et qui luit d'un chaste et doux éclat,
Là, je connus du cœur cet ineffable état ;
Là, dans le sombre enclos d'un morne et froid collège,
Je vis briller cet astre et cette fleur de neige ;

Et fils de l'Occident, je rencontrai dans l'Est,
Pour épancher mon cœur, le cœur aimant d'Ernest ! —

Ernest, âme expansive ; Ernest, esprit de flamme,
Où semble respirer tout le cœur de la femme ;
Ernest, douce nature, épanouie un jour
Aux plus chastes rayons du soleil de l'amour ;
Ernest, — malgré la joie et malgré les tristesses,
Resté toujours fidèle à toutes ses promesses ;
Ami le plus intime et frère de mon choix,
Lui qui m'aime aujourd'hui plus encor qu'autrefois !...
Mais, malgré l'amitié, languissant de souffrance,
Triste, je m'écriais, sous le ciel de la France :
« Ah ! laissez-moi partir, et retourner joyeux
Vers mon Fleuve natal et mes climats heureux !
Laissez-moi retourner au sol de mon enfance,
Dans les bois où j'errais, sans guide et sans défense !
Laissez-moi, laissez-moi retraverser la mer :
Même avec l'amitié, que l'exil est amer !
La fleur d'un sol lointain, que la brise transplante,
Sous un ciel étranger s'incline languissante ;
L'oiseau, que l'ouragan égare au loin sur l'eau,
Rêve à son nid bercé sur le natal rameau ;
Le fleuve, en s'éloignant de sa source isolée,
À l'Océan amer mêle une onde troublée :
L'homme, plus que la fleur, que le fleuve et l'oiseau,
De la terre d'exil aspire à son berceau ;
Il ne peut oublier le sol de son enfance,
Et sur le toit natal l'arbre qui se balance ;
L'arbre aux rameaux ombreux, que son père a planté,
Et dont son frais berceau fut jadis abrité ! »

L’Enfance

Aimable autant qu’aimante, en sa frêle innocence,
Qu’elle est belle l’enfance et sainte en sa beauté ;
Qu’elle est pleine de grâce et de simplicité,
D’angélique candeur ! — Qu’elle est belle l’enfance !
Respire-t-il un cœur assez dur et glacé
Pour qu’à l’aspect joyeux d’un bel enfant d’élite, —
Aussi chaste que l’Ange à son côté placé, —
Ce cœur, tout attendri, ne s’émeuve et palpite ;
Pour qu’en voyant un front, où rayonne l’esprit,
Comme l’aube inondant un jardin des tropiques,
Ce cœur, illuminé comme un ciel qui sourit,
Ne tressaille, embrasé de rayons prophétiques :

Pour qu’aux signes divins de la précocité,
Du génie en sa fleur, de l’âme en son aurore,
Il ne sente en lui-même une espérance éclore,
Comme en un temple obscur une ardente clarté ?
Ô noble et tendre père, ô douce et chaste mère,
Veillez sur ce trésor, abritez cette fleur ;
Sur ce jeune génie ; épanchez la lumière
Avec des flots d’amour, jaillis de votre cœur !
La voix de la patrie et la voix de l’Église
Vous parlent par ma voix : Veillez sur cet enfant ;
Il est beau l’avenir que je lui prophétise,
L’avenir qui déjà reluit dans le présent !
Cet enfant qui grandit, un jour, sera peut-être
Aux bancs du Capitole un puissant orateur,
Ou bien, Dieu le destine à briller comme prêtre,
S’il n’est pas du pays l’homérique chanteur !

Le Sacerdoce

« Par son éclat mystique et sa douce puissance,
La poésie est sœur de la sainte éloquence ;
L'une et l'autre, unissant la lumière à l'ardeur,
En éclairant l'esprit, électrisent le cœur !
Ô frère, que de fois, sous ton souffle oratoire,
Poète, j'ai senti tressaillir l'auditoire ;
Et saisi de terreur, ou d'amour attendri,
Dans mon émotion prêt à jeter un cri, —
J'ai cru, dans tes accents qu'inspirait la prière,
Entendre encor vibrer la voix de Lacordaire !
Et dans chaque parole, à l'extatique élan,
Sentir battre d'amour le cœur de Ravignan ! —
Courage ! jeune apôtre, aussi grand par ton zèle
Que par ta charité, féconde, universelle ;
Courage ! jeune prêtre, aussi ferme que doux : —
Dieu, pour nous enflammer, t'envoya parmi nous !
Détaché de la terre, autant que de soi-même,
Le prêtre est comme l'Ange, et c'est Dieu seul qu'il aime.
Cosmopolite errant par son apostolat,
Il puise l'héroïsme au sein du célibat.
Loin des foyers étroits, son âme se dilate ;

Comme la foudre au ciel, son éloquence éclate !
Élu par le Pontife, il est l'homme de Dieu ;
Son céleste pouvoir est le même en tout lieu ;
Comme un linceul de neige, il a revêtu l'aube ;
Orphelin, pour patrie il adopte le globe !
Sans famille charnelle et sans postérité,
Son amour virginal étreint l'humanité !

Dans sa sainte folie et son pieux délire,
Il affronte la mort et sourit au martyre !
Des vertus de son Maître épanchant les parfums,
Apôtre pacifique, aux luttes des tribuns
Sa voix grave jamais ne s'est désaccordée :
C'est vers les hauts sommets que son âme est guidée !
Au tribunal sacré, dans la chaire, à l'autel,
Il exerce un pouvoir toujours surnaturel ;
Et tout illuminé d'une sereine étude,
Son esprit pour agir sort de la solitude ;
Le repos le prépare aux chocs de l'action,
Et son silence même est une instruction !
Qu'on le fête ou proscrive, il accomplit sa tâche ;
En dehors des partis, au seul Christ il s'attache ;
Et n'aimant qu'en Lui seul patrie, amis, parents,
Son bonheur est plus calme et ses regrets moins grands !
Comme un phare immobile au sein des sombres vagues,
Sa foi domine en paix tous les systèmes vagues !
Impassible, son cœur, calmant les passions,
Dans leur marche vers Dieu, guide les nations !
Sous toute monarchie et toute république,
Le prêtre, en servant Dieu, sert la chose publique ;
En tous lieux, le pouvoir le trouve obéissant ;
Il souffre et meurt, s'il faut, — autre Christ innocent !
En son indépendance et sa mansuétude,
Il résiste à l'instinct qui meut la multitude ;
Et quand tous sont muets, saisis de lâcheté,
Il ose au peuple-roi dire la vérité !
S'il ne peut enseigner, il intercède et prie ;
Et comme il absout l'âme, il sauve la patrie !

Tour-à-tour, en son zèle, ou Moïse ou Saint Paul,
Sa bénédiction coule à flots sur le sol !
Sans aigreur, amertume ou froide raillerie,
Il désarme l'orgueil de l'hostile hérésie ;
Et, parlant à la foule avec autorité,
Montre autant de douceur qu'il a de fermeté !
Détaché des parents, du sol, et de soi-même,
Le prêtre est comme l'Ange, et c'est Dieu seul qu'il aime
Cosmopolite errant par son apostolat,
Il puise l'héroïsme au sein du célibat !
Au-dessus des partis, dans leur effervescence,
C'est pour les rapprocher qu'intervient sa puissance ;

Par sa neutralité saint arbitre de tous,
Il réunit les cœurs que l'orage a dissous !
Il oppose le calme aux fureurs de la haine ;
Et couvrant de bienfaits l'ingratitude humaine,
Il pardonne, il oublie… Ah ! c'est qu'il sait combien,
Dans le cœur le meilleur, le mal se mêle au bien !
Il a de tout amour, même le plus sincère,
Éprouvé l'inconstance et sondé la misère ;
Et ne trouvant qu'en Dieu son immuable appui,
Pour le récompenser, il n'espère qu'en Lui !
Fidèle évangéliste, incorruptible apôtre,
Expulsé d'une ville il s'en va dans une autre ;
Et quand son pied lassé heurte un seuil inhumain,
Il s'arrête et s'endort sur le bord du chemin !
Et cependant, le prêtre, exilé, solitaire,
Au doux nom de patrie, au doux nom de sa mère, —
Le prêtre sent parfois qu'il est homme toujours,
Et que l'amour de Dieu contient d'autres amours !

C’est que jamais la grâce, en sa flamme plus pure,
En exaltant le cœur, ne détruit la nature ;
Et le Verbe Incarné, l’Enfant de Bethléem,
Comme il aima sa Mère, aima Jérusalem !
Mais jamais la nature, en dominant la grâce,
Pour comprimer du cœur la généreuse audace,
Ne doit faire un instant fléchir l’apostolat
Devant le peuple armé, la famille ou l’État !
L’apôtre indépendant, qui de Dieu seul relève,
Pour régner ici-bas ne dépend d’aucun glaive ;
Et s’il sait obéir, sans être courtisan,
Il sait, lorsqu’il le faut, résister au tyran ;
De la force brutale il sait braver l’empire,
Et cueillir dans le sang la palme du martyre ! »
— Quand j’écrivais ces vers, ah ! je ne pensais pas,
Ô frère, que sur toi planait le noir trépas !
Ah ! je ne pensais pas que ta voix sans se plaindre,
Ton éloquente voix, allait sitôt s’éteindre !
Non, je ne pensais pas, en te disant adieu,
Que je ne devais plus te retrouver qu’en Dieu !…
Tu meurs, ô frère aimé, le jour de Sainte-Rose,
Martyr de tes pieux labeurs :
Et sur le noir cercueil qu’un peuple en deuil arrose,
Moi, je viens semer quelques fleurs !
Un sourire, en mourant, est resté sur tes lèvres ;
Tu semblais saluer le ciel…
Ô sombre et froide mort, combien d’enfants tu sèvres
Par un seul arrêt si cruel ! —

Ôprêtre bien-aimé, faut-il que je te pleure,
Avec tout un peuple attristé ;

Ou bien, dois-je envier l'éternelle demeure,
Où les anges t'ont transporté ?
Dois-je pleurer sur toi, — sur toi, frère que j'aime,
Hélas ! autant que tu m'aimais ;
Ou bien, dois-je pleurer et gémir sur moi-même,
Qui reste sans toi désormais ?
Ah ! malgré ma douleur et le deuil populaire,
Je le dis, oh ! oui, je le dis :
De ses ailes d'azur secouant la poussière,
Dans les splendeurs du paradis,
Ton âme glorieuse, avec béatitude,
Là-haut, plane et chante au milieu
De toute l'angélique et sainte multitude,
Qui forme les élus de Dieu !...
Tu meurs, ô frère aimé, le jour de Sainte-Rose ;
Ta mort, c'est l'immortalité :
Pour tes pieux travaux, reçois l'apothéose,
La gloire de l'éternité !

Le Pionnier solitaire

Un disciple de Boon, ermite centenaire,
Vivait indépendant, près d'un lac solitaire :
Des modernes progrès il ignorait l'essor ;
Nul steam-boat, nul rail-way, nul télégraphe encor,
N'avait, en ébranlant sa hutte inaccessible,
D'une étrange frayeur ému son cœur paisible !
Il ignorait, — depuis le sage Washington, —
Quels grands élus du Peuple avaient pris le timon ;

Quels puissants orateurs, au gré de leur parole,
Avaient bouleversé les flots du Capitole !
Il ignorait les noms, — (illettré comme Boon),
De Webster et de Clay, de Hayne et de Calhoun.
Les chants de Longfellow dans son âme ravie
N'avaient point répandu leur fleuve d'harmonie;
Et les chastes accords d'Halleck et de Bryant

Jamais n'avaient charmé ce sublime ignorant : —
Mais il avait des bois, des oiseaux et des plantes,
Des flots retentissants, des brises gémissantes,
L'orchestre universel et l'éternel concert ;
Il avait, jour et nuit, les bardes du désert ! —
Un seul homme parfois, un saint missionnaire,
Était venu troubler l'ermite centenaire ;
Et pour cet homme seul son cœur s'était ouvert ;
Il lui parlait de Dieu, des choses du désert ;
De l'artiste Audubon, le peintre infatigable,
Qui vint un jour s'asseoir à son agreste table ;
Et sans avoir parlé, saisissant son pinceau,
Sur le papier brillant fit revivre un oiseau. —
Mais quand l'homme de Dieu l'entretenait des villes,
Ces centres orageux des populaces viles,
Où les regards, partout bornés par des maisons,
Dont le luxe énervant fait d'impures prisons,
N'aperçoivent partout qu'un frivole étalage,
Qui chasse Dieu des cœurs et fascine chaque âge,
Par la chair et l'argent, par Baal et Mammon,
Affermissant partout le règne du Démon !
Dès que l'homme de Dieu lui dépeignait les villes,
Il s'écriait : « Voyez mes savanes fertiles,

« Mes déserts primitifs, mes bois illimités ;
« J'ai vécu, j'ai vieilli loin des lieux habités ;
« De l'ours et du bison j'aime à suivre la trace ;
« Comme à Boon, il me faut le grand air et l'espace ! »
C'est ainsi que tu vis, ô jeune pionnier,
Que les villes n'ont pu faire leur prisonnier ;
Toi, qui dans les forêts as l'instinct pour boussole,
Et qu'on trouve partout le fusil sur l'épaule.
C'est ainsi que tu vis au bord du Pontchartrain,
Dans la joie et la paix cultivant ton jardin ;
Colon laborieux, maniant sans relâche
La pioche ou le fusil, l'épervier ou la hache.
C'est toi qui tant de fois m'as dit : « Que te faut-il ? » —
Et des bois, des marais affrontant le péril,
Tout ce que je voulais tu savais dans quel gîte
Il se cache le jour, sous quel arbre il s'abrite ;
Et tu me l'apportais, avec des fruits divers,
Avec du miel sauvage et des fleurs et des vers ;
Oui, des vers, fleurs de l'âme, exhalant comme un baume
Dans mon tranquille abri tout leur suave arôme !
Merci pour tous ces dons, souvent inattendus :
Les dons connus de Dieu ne sont jamais perdus ;
Les dons les plus obscurs, que l'on fait en silence,
Obtiennent tôt ou tard leur grande récompense !
Reste, mon jeune frère, environné d'enfants,
Reste au bord de ton lac, éloigné des méchants ;

Reste et cueille, en chantant, des fleurs de poésie
Pour la blanche Atala que ton cœur a choisie :
Moi, fuyant la cité, je reviendrai souvent
M'égarer avec toi sous les pins, en rêvant ;

Sous leur sonore ombrage et leur vibrante arcade,
Avec toi déclamer Brizeux, Vigny, Laprade !
Oh ! oui, je reviendrai dans ces bois, où tous deux
Nous écoutions le soir les bruits harmonieux ;
Et nous irons encor, dans nos lointaines courses,
Au bord du Tal-oché découvrir d'autres sources ;
Nous irons découvrir, dans les sombres bois-forts,
D'autres abris cachés, aux sauvages abords ;
Nous irons nous asseoir sous notre grand mélèse,
Où nous semblait gémir l'âme de Pergolèse ;
Et nous aurons encor de ces jours de bonheur,
Que ne connut jamais l'esclave agioteur !
L'esprit, dans le désert, s'élève et se dilate ;
Dans le désert, l'amour, l'enthousiasme éclate ! —
Oh ! lorsque j'entendrai le bruit des lataniers,
Qui sous tes pieds légers frissonnent les premiers ;
Le bruit qui par degrés plus sonore m'arrive,
Comme celui du flot qui vient battre la rive ;
Le doux bruit précurseur des feuilles se frôlant
Au passage subit que tu fais en courant :
« Le voilà, me dirai-je ; il vient avant l'aurore ;
« Il vient me saluer, lorsque je prie encore ;
« Il vient faire pour moi le mystique café ;
« C'est lui, c'est le chasseur, le taloa nakfé !
« Salut, vaillant chasseur, hâlé par la boucane ;
« Hôte aimé, dont la voix réjouit ma cabane ;
« Ô toi dont le coursier a fait jaillir l'éclair
« Du pavé de silex qui borde le flot clair ;
« Toi qui, pendant quinze ans, dans tes sanglantes chasses,
« Des plus sombres sentiers as vu toutes les traces,

« Chaque soir te mettant sous la garde de Dieu,
« Et t'endorment, alors, tranquille auprès du feu ;
« Salut, frère chasseur ! ta présence bénie
« Électrise mon âme et double mon génie ! —
« Chantez, oiseaux du lac ; chantez, oiseaux des bois ;
« En chœurs harmonieux, faites monter vos voix :
« Un chanteur, comme vous, un tendre et doux poète,
« Vient de franchir le seuil sacré de ma retraite !
« Chante, ô joyeux moqueur ; sors de ton frais abri
« De feuillage, de mousse et de jasmin fleuri ;
« Artiste mélomane, et roi de Philomèle,
« De tes accords divers monte et descends l'échelle,
« Variant, dans ta verve, enthousiaste ou lent,
« Tes accents belliqueux ou ton hymne dolent,
« Et, toujours inspiré, versant tes mélodies

« En concerts spontanés ou folles parodies !
« Déploie avec ardeur tout ce que tes poumons
« Renferment de puissance et de magiques sons ;
« Car un chanteur des bois, un tendre et doux poète
« Vient de franchir le seuil sacré de ma retraite ! » —
Alors, nous asseyant sur des blocs de noyer,
Sur des blocs à deux mains roulés près du foyer,
En buvant le café devant le feu qui flambe,
Nous improviserons quelque saint dithyrambe ! —
Ô rendez-vous sacrés, suaves entretiens,
De la chaste amitié banquets quotidiens !
Qu'il est bon d'être unis, qu'il est doux pour des frères
De vivre ainsi cachés dans les bois solitaires ! —
Puis, nous verrons venir notre gai troubadour,
Pour accorder sa lyre et chanter à son tour ;

Lui, dont l'humeur rêveuse et la verve mordante
Ornent de fraîches fleurs une satire ardente.
Sous son fouet satirique, et tendrement cruel,
Passeront tous les nains révérés de Babel :
Gazetiers, lourds pédants, avares-et coquettes,
Du monde et du Démon folles marionnettes ! …
Ô rendez-vous sacrés, suaves entretiens,
De la chaste amitié banquets quotidiens !
Qu'il est bon d'être unis, qu'il est doux pour des frères
De vivre ainsi cachés, dans les bois solitaires ! » —
Au bord du Pontchartrain, quand, sous les chênes verts,
Au bruit des flots d'azur, je t'ai relu ces vers ;
Ces vers, écrits pour toi sous l'arbre qui frissonne
Au baiser glacial de la brise d'automne ;
Quand à mes pieds tombait, comme un manteau de deuil,
Comme un funèbre drap jeté sur un cercueil,
Le feuillage plaintif, — hélas ! dans ce feuillage,
Mon cœur n'a pas su voir un douloureux présage ; —
Et la mort est venue !… et maintenant tu dors,
Où ton âme au printemps soupirait ses accords ! —
Sous les chênes du lac, nous n'irons plus ensemble ;
Et quand j'irai m'asseoir sous le saule et le tremble,
Seul m'asseoir, — à mes pieds, le lac avec ses flots,
Le lac, en te nommant, jettera ses sanglots !

Le Bayou Lacombe et le Lac Pontchartrain

Thébaïde profonde, austère solitude,
Ermitage écarté que Dieu fit pour l'étude ;

Ô désert du Lacombe, harmonieux séjour,
Et de l'Ange de paix et de l'Ange d'amour ;
Vaste enceinte ombragée, où, sans témoin profane,
Je suis l'étroit sentier qui mène à ma cabane ;
Où j'entends tout le jour chanter le gai moqueur,
Et se plaindre la nuit les whip-poor-wills en chœur ;
Refuge infréquenté, sauvage coin de terre,
Où je puis méditer et prier solitaire ; —
Et toi, lac Pontchartrain, bordé de lataniers,
S'ouvrant en éventails, aux souffles printaniers ;
Rivage sablonneux, où l'aigle à tête blanche,
Comme un roi, se posant sur la plus haute branche,
Laisse à l'homme et l'oiseau, ses vulgaires chasseurs,
Le rôle humiliant de sujets pourvoyeurs :
Quand l'homme suit des yeux l'aérienne proie,
Que dans son vol rapide un grain de plomb foudroie,
De son trône élevé, l'aigle, comme un éclair,
S'élance en ligne droite et la saisit dans l'air !
Ô lac, qui m'isolant, sous un ombrage austère, —
Dédale ténébreux, m'offris ta cyprière ;
Ta cyprière en deuil, laissant flotter aux vents
Ses humides linceuls, ses longs voiles dolents,
Où le nycticorace, anachorète sombre,
Appelle en gémissant tous les oiseaux de l'ombre ; —
Retraites du Lacombe, abris du Pontchartrain,
Vous avez vu souvent ma Muse au front serein,
Seule avec les oiseaux, venir chercher le calme,
Sous le chêne, le cèdre et l'odorant copalme ;
Vous avez vu souvent, forêts de magnoliers,
Ses pieds silencieux suivre tous vos sentiers ;

Et sa main, pour orner l'autel érémitique,
La nuit, au bord des eaux, cueillir la fleur mystique ;
La fleur éclose à l'ombre et loin de tout chemin,
Comme en un cloître obscur un cœur de séraphin ;
Vous l'avez vue… hélas ! cherchant partout ce frère,
Poète au cœur profond, rayonnant de lumière,
Poète élu de Dieu comme moi pour l'autel,
Et qui brûle d'amour pour les choses du ciel !

Ce frère, Dieu l'a pris ! — gémissante colombe,
En jetant ses adieux au désert du Lacombe,
Comme autrefois Saint Jean à Pathmos exilé,
Loin d'un refuge aimé, triste, il s'est envolé !
Mais la forêt de pins, la cellule-oratoire,
Chaque arbre, chaque fleur, garde encor sa mémoire ;
Et chaque oiseau plaintif, caché dans le cyprès,
Semble en tous ses accords exhaler mes regrets ! —
L'orage, en soulevant bien des vagues amères,
A séparé de moi les âmes les plus chères ;
Et mon cœur résigné, sans se plaindre du sort,
Dans un exil glacé n'attend plus que la mort !
Ô bonheurs de la terre, espoirs, vaines promesses !
Adieux si courts, suivis de si longues tristesses !
Affections d'un jour, qui germez dans la chair,
Vous ne laissez au cœur qu'un désespoir amer !
Seigneur, soyez béni ! car malgré ma tristesse,
Je sens de votre amour la sévère tendresse !
Je ne dois, je ne veux aimer que vous, Seigneur ;
Je dois, Seigneur, je veux vous donner tout mon cœur !
Pour peupler à vous seul ma sainte solitude,
Pour affranchir mon cœur de toute servitude,

Mes parents les plus chers et mes plus chers amis,
Seigneur, dans votre amour, vous me les avez pris !....
Ah ! bienheureux Gauthreaux, ce jeune et grave apôtre,
Dont la gloire a passé de ce monde dans l'autre ;
Bienheureux, en sa mort, l'héroïque Gauthreaux :
Il a conquis le ciel dès ses premiers travaux !....
Ah ! bienheureux surtout, ô Félix, ô mon frère,
Ton fils prenant son vol vers la céleste sphère ;
Ignorant du péché, sans souillure du mal,
Encor resplendissant de l'éclat baptismal,
Par la mort affranchi de ses terrestres langes,
Cet enfant glorieux chante au milieu des Anges ;
Pour les tiens et pour toi, dans l'éternel séjour,
Son âme se répand en prières d'amour !
Lorsque meurt un enfant, l'Église est sans tristesse ;
Ses hymnes de triomphe expriment l'allégresse ;
Un chaste enfant de moins, c'est un ange de plus ;
C'est un astre nouveau dans le ciel des élus !...
Ô doux frère, à mon sort attaché dès l'enfance,
Et dès lors partageant ma joie et ma souffrance ;
Ô toi, dont l'amitié, cette fleur de l'amour,
Répandit son parfum dans mon calme séjour ;
Toi, dont l'étoile a lui quand le ciel était sombre ;
Toi, dont l'éclat toujours a resplendi dans l'ombre ;
Amitié de mon frère, invariable aimant,
Dans l'abandon de tous, unique dévoûment !
Amitié de Félix, parfum, lumière et flamme, —

Forte et douce vertu par qui se double l'âme !
Ô toi, qui fus pour moi, dans le froid abandon,
Tout ce que le cœur rêve et que l'homme a de bon ;

Que le Seigneur sur toi répande la rosée
Par qui l'âme est bénie et la terre arrosée ;
Et qu'en se répandant sur toi, sur tes enfants,
Sa bénédiction fertilise tes champs ;
Oh ! oui, que le Seigneur te rende, avec largesse,
Ce que tu fis pour moi, dans l'extrême détresse !
Lorsque par tant d'amis je me vis déserté,
Toi, tu restas le même, et seul à mon côté ;
Je vis renaître en toi, — seul fidèle entre mille, —
Et le corbeau d'Élie et la biche de Gille ;
Dans le sentier étroit, qui mène à mon désert,
De tes pas j'ai souvent entendu le concert ;
Et toi seul, ô mon frère, en ta sollicitude,
As, plus qu'un peuple entier, peuplé ma solitude !
Sois donc béni, mon frère, au nom du Dieu d'amour,
Qui rend pour chaque don le centuple en retour ;
Et que Marie au ciel écoutant ma prière,
Sans cesse te protège et guide sur la terre :
Écrit sur cette page, oh ! que ton souvenir
De la sainte amitié témoigne à l'avenir ;
Et qu'on ne dise pas, avec l'accent sceptique :
« L'amitié n'est qu'un nom, un rêve poétique ! »
Celui qui parle ainsi, celui qui n'aime pas,
Porte déjà l'enfer dans son cœur ici-bas ;
L'enfer de l'égoïsme et de l'âme glacée,
En qui jamais ne germe une grande pensée ;
Oui, ne pouvoir aimer comme l'on aime au ciel,
C'est l'enfer ici-bas, et l'enfer éternel !
Ô mon frère, ô Félix, mon compagnon d'enfance,
Mon doux consolateur aux jours de la souffrance,

Que le Seigneur sur toi verse tous ses présents !
Sur toi, sur ta maison, ta famille et tes champs !

L'Offrande

De ma Grande Patrie adoptant le langage,
J'ai cueilli quelques Fleurs, dans le désert sauvage ;
J'ai cueilli d'Humbles Fleurs, et ces fleurs ont trouvé
Un accueil qu'en mon cœur je n'avais pas rêvé : —
Mais un soir, au désert où je les ai cueillies,
Loin des sentiers connus, dans l'ombre ensevelies ;
Solitaire en ces bois, où Dieu nous parle, un soir,
Sous l'arbre des tombeaux, triste, je vins m'asseoir ;
Et là, tout absorbé dans ma tristesse amère,
Je crus, dans une plainte, ouïr ta voix, ma mère ! —
Ma mère, je crus voir, — comme un spectre amoureux
Écartant de son front le voile ténébreux, —
Je crus voir, près de moi, ton image inquiète ;
Je crus lire en tes yeux, où le ciel se reflète ;
Et tu me dis alors : — « Eh ! quoi, mon fils ingrat,
La langue maternelle, en perdant son éclat,
A-t-elle aussi perdu toute son harmonie ?
Pour toi, n'est-elle plus une langue bénie ?
Ce langage nouveau, qu'au mien tu préféras,
Cette langue Saxonne, oh ! ne la parle pas !
Reprends donc, ô mon fils, la langue maternelle,
Que tu parlais, enfant, à l'ombre de mon aile ;
La langue dans laquelle ont parlé mes amours,
La langue de ta mère, oh ! parle-la toujours :

Car l'oublier, vois-tu, c'est oublier ta mère ;
Car changer de langage est la même chimère
Que changer de patrie ; on reçoit en naissant
Le sceau divin transmis de la mère à l'enfant,
Le sceau qu'imprime au front le baiser d'une mère :
Ah ! parle-la toujours, la langue de ton père !
Garde, ainsi qu'un trésor, l'indivisible amour
De Dieu, de la famille et du natal séjour ;
Et poète inspiré, sur qui veille Marie,
Glorifie et l'Église et ta jeune patrie ! »
— Et l'ombre disparut ! — et je restai rêveur,
Avec sa douce image imprimée en mon cœur :
Alors, en reprenant ton langage, ô ma mère,
J'écrivis ce Poème, en ma tristesse amère !
Né dans la solitude et sous ton ciel natal,
Ce Poème est un fruit de l'amour filial.
Comme une fleur cueillie au désert du Lacombe,

Je dépose en priant mon livre sur ta tombe ! —
Ce livre, où je m'exprime aven le rude accent
Qu'inspire aux hommes doux la haine du méchant :
Car, dans mon sein brûlant d'une céleste flamme,
Tu mis l'esprit de l'homme et le cœur de la femme ;
La force inébranlable et la suavité ;
Oui, la douceur unie avec la fermeté ;
Et j'appris des forêts, enfant libre et sauvage,
Le rhythme irrégulier qui vibre en mon langage !
J'appris de la Nature, en mes premiers transports,
L'extatique secret des mystiques accords !

Le Pape et les Souverains temporels

Depuis que Jésus-Christ établit sur la pierre
L'Édifice éternel, le Siège de Saint Pierre ;
Depuis le règne illustre, où le grand Constantin
De l'Église naissante affermit le destin :
Oh ! que n'a pas souffert le Pontife de Rome
De chaque Roi fidèle et chaque Saint Royaume ?
Je t'ai suivi naguère, ô Père inconsolé,
Par tes propres enfants à Gaëte exilé ;
Et ton cœur paternel, plus triste encore, saigne,
En voyant s'insurger la pieuse Sardaigne ! —
Et toi sournoise Autriche, en ton obliquité ;
Colorant tes forfaits d'un fard de piété,
Tu profanas du Sceau de la Chancellerie
Les documents divins de l'Église asservie ! —
J'ai lu tous les récits des spoliations,
Des sacriléges vols des vieilles Nations !
J'ai lu tout ce qu'a fait la Catholique Espagne,
Qu'en ces jours de malheur le vertige accompagne !
Non, je n'aurai jamais à déplorer ici,
Tant de crimes, éclos d'un orgueil endurci !
Je sais le cœur altier de la France gâtée,
De la France dévote, avec son Code athée,
À l'Église opposant son esprit Gallican,
Et son Louvre royal au Papal Vatican !
Et son Napoléon, froid sphinx énigmatique,
Dictateur militaire au cœur démocratique,
Sur la force appuyant son règne temporel,
Semble braver l'Europe et les foudres du ciel :

On a pu l'appeler un nouveau Charlemagne,
Mais qu'il ose enlever un pied de la Romagne ;

Qu'il brandisse le sabre, en menaçant la Croix ;
Qu'il ose !... et c'en est fait de Napoléon Trois ! !
J'ai vu tous les efforts de l'inique Angleterre,
Sur son trône sali du sang de l'adultère ;
Oui, j'ai pu contempler, dépeinte par Cobbett,
L'Église qu'enfanta la vierge Élisabeth ;
L'Église dont la reine est aussi la papesse,
Hybride autorité d'une Anglicane espèce !
Dans leur rage impuissante et leur impiété,
Tous les Rois sont ligués contre la Papauté :
Mais l'audace du crime appelle la vengeance ;
Les forfaits du Pouvoir hâtent sa décadence ;
Et lorsque sonne enfin l'heure du châtiment,
Le Nord entend ce cri : Dieu le veut ! en avant !
Et soudain se gonflant, les noirs torrents de Slaves
Sur les peuples du Sud tombent comme des laves ;
Et laissant après eux le désastre en tout lieu,
Le Sud entend ce cri : C'est le fléau de Dieu !
Ô folles royautés, nations décrépites,
Entendez-vous frémir les hordes moscovites ?
Entendez-vous le bruit de leurs pas belliqueux,
Formidable ouragan, tourbillon orageux ?
Gardez donc le silence, et rentrez en vous-mêmes ;
Humiliez vos fronts, foudroyés d'anathèmes :
Auprès de vos forfaits, nos actes criminels
Semblent, il faut le dire, à peine véniels !
Avant d'injurier la jeune République,
De vos crimes légaux parcourez l'historique ;

Et quand vous aurez lu tant de décrets pervers,
Osez, peuples vieillis, osez vous montrer fiers !
Royaumes très-chrétiens, Protecteurs catholiques,
Césars, fils de l'Église, Empereurs despotiques,
Princes dégénérés, orgueilleux Potentats, —
Quel esprit a tramé vos subtils Concordats ?
Quel esprit inspira vos roués Diplomates,
Du pouvoir temporel serviles automates,
Lorsque se proclamant les soutiens de la foi,
Au Souverain Pontife ils ont dicté la loi ?
Quel esprit l'animait, quand, de Rome affranchie,
On vit, pour s'agrandir, lutter la Monarchie ?
Le glaive, empiétant sur le Spirituel,
Venait-il de l'enfer, ou venait-il du ciel ?
Et c'est la Monarchie, en son indépendance,
S'affranchissant du frein de toute obéissance,
Qui reproche, en ces jours, à notre liberté
De secouer le joug de toute autorité ?
Ah ! son hypocrisie égale son audace ;
Et lorsqu'à son insulte elle joint la menace,
La jeune République, insensible à ses cris,

Sous sa libre bannière, abrite ses proscrits,
Offre à ses émigrés de verdoyants asiles,
Laisse l'Épiscopat tenir ses grands Conciles ;
Et l'Évêque, le prêtre, et le chrétien aussi,
Peut dire : « Où donc l'Église est plus libre qu'ici ? »
Oh ! oui, je le pressens, et je le prophétise :
Il est grand l'avenir de notre jeune Église !
Oui, sous la République et dans sa liberté,
Dieu seul a le secret de sa fécondité !

Ici, nul Empereur, nul Czar, nul Roi despote,
En son orgueil jaloux, ne l'exile ou garrotte ;
Ne la force, pour prix de sa protection,
D'accepter la plus dure et lourde oppression :
Car, depuis Charlemagne, aussi grand que fidèle,
Quel glaive protecteur ne s'est tourné contre elle ?
Mais, quel glaive, — frappé par le céleste éclair, —
A pu se retremper aux flammes de l'enfer ?
Non, ce n'est pas en vain que de fiers Autocrates,
Sombres imitateurs des Royautés ingrates,
Ont osé menacer le Chef du Vatican :
Leur trône a chancelé, miné par un volcan ! —
Défiant l'hérésie, aussi bien que le glaive,
Rayonnante toujours, la Papauté s'élève,
Semblable à l'Obélisque antédiluvien,
Sortant vainqueur des flots, colosse olympien ;
L'Obélisque qu'en vain, sur sa base immuable,
Le Simoun heurte encor de ses vagues de sable !
Contre ses droits divins rien ne peut prévaloir ;
Rien ne peut obscurcir son immortel espoir :
Sur les vastes débris et les sombres ruines,
Luit toujours l'arc-en-ciel des promesses divines !…
Malheur au Sacrilège, en son aveuglement,
Qui touche à l'Arche Sainte, et rêve insensément,
Au front du Roi-Pontife arrachant la tiare,
D'éteindre de la foi l'inextinguible phare !
Le Guerrier Corse osa, dans sa fougue, y toucher :
Il fut par l'Océan jeté sur un rocher !
Tel, atteint par la foudre, un aigle, en son audace,
Descend comme un éclair qui sillonne l'espace !…

Nul ne brave et n'insulte en vain le Saint Vieillard ;
Nul en vain contre lui ne lève l'étendard :
Les Rois, les Nations, Jéhova les foudroie,
Les frappe de vertige ; et, dans leur fausse joie,
Les pousse vers l'abîme, où la mort les attend,
Avec son froid linceul pour couvrir leur néant !
Osez donc résister, ou jeter votre insulte
À l'auguste Vieillard, objet de notre culte :
La foudre vengeresse, en frappant votre front
Couronné par l'orgueil, effacera l'affront ;

Et si le repentir, à votre heure suprême,
Avec des pleurs d'amour n'enlève l'anathème ;
Si vous ne courbez pas, en face du cercueil,
Votre front pénitent, découronné d'orgueil,
L'horrible éternité scellera de sa flamme
La marque indélébile imprimée à votre âme !
L'orgueil de Lamennais, Tertullien breton, —
Semblable au Révolté que nous dépeint Milton, —
Aveugle en sa fureur, osa, comme tant d'autres,
Heurter le Roi-Pontife, Apôtre des apôtres ;
Chaque nouvel effort, et chaque nouveau choc,
Voit le Géant debout sur l'immobile roc,
Le front toujours serein, au dessus des orages,
Comme un phare allumé sur la route des âges ;
Sur l'immobile roc, contre lequel l'erreur,
Impuissante toujours, vient briser sa fureur !

Rome

Ô Rome, dont le nom veut dire, amour et force,
Se séparer de toi, c'est un fatal divorce !
En vain, sans toi, voudrait marcher le genre humain :
L'enfant qui veut marcher a besoin d'une main !
Seule, tu tiens les Clés du ciel et de la terre,
Les Clés par Jésus-Christ remises à Saint Pierre.
Ô Rome, Cité sainte, arche de vérité,
Lien universel des cœurs dans l'unité,
Ainsi que le soleil, éternelle, immobile,
Tu ranimes au loin chaque peuple débile ;
À tous les points connus ton empire s'étend ;
Tu luis sur l'océan, comme un astre éclatant !
Seule, tu tiens le fil de l'obscur labyrinthe,
Où l'orgueil égaré n'avance qu'avec crainte !
Ô Rome, tu le sais, mon cœur, plein de repos,
Chante au bruit de la foudre et du vent et des flots !
Tandis que tu soutiens la lutte universelle,
D'un mystique sommeil je dors dans ta nacelle ;
Je ne crains pas l'orage où le Maître est présent ;
Il peut calmer la mer d'un signe ou d'un accent ;
Et d'un rayonnement de son divin visage
Ranimer mon espoir en face du naufrage !
Non, non, je ne crains pas qu'en déchaînant la chair,
Prévalent contre toi les Portes de l'Enfer !
L'Église, c'est le temple aux piliers de porphyre,
Où réside l'Esprit qui l'appuie et l'inspire ;

Et l'Église pour voûte a tout le firmament,
Et pour base immuable un roc de diamant !

Malgré les flots émus et la foudre qui gronde,
Et les terribles chocs dont s'ébranle le monde,
Comme en son nid de perle, au fond de l'océan,
L'immobile poisson ne sent pas l'ouragan ;
Ainsi le vrai chrétien, au fond de sa retraite,
Insensible aux grands flots qu'irrite la tempête,
Confiant en Dieu seul, en Dieu seul abîmé,
N'aimant que Jésus-Christ, et de lui seul aimé,
Ainsi le vrai mystique, en ce monde profane,
Semble au dessus de tout, comme un oiseau qui plane ;
Et dans le sein de Dieu doucement reposé,
Ne ressent rien des chocs dont le monde est brisé.
Sur la mer en courroux, sur la vague sublime,
L'âme, qui la surmonte et contemple l'abîme,
Du ciel plus rapprochée, en son tranquille essor,
Des séraphiques voix entend le saint accord ;
Et puisant la lumière à sa source extatique,
Oublieuse du monde et de sa politique,
Semble goûter déjà l'inénarrable paix,
Que le monde n'a pas et ne donna jamais !
Telle on vit autrefois, dominant le déluge,
Voguer, sous l'arc-en-ciel, l'Arche, unique refuge ;
Telle on voit aujourd'hui, telle on vit en tous temps,
L'Église dominer tous les débris flottants !
L'orgueil de l'Hérésie, avec la même rage,
Contre elle en vain soulève un incessant orage ;
L'Arche vogue toujours et monte avec les eaux ;
Offrant un calme asile au sommeil des oiseaux ;
Elle vogue toujours sur la mer en furie,
Ayant pour guide sûr l'Étoile de Marie,

Et chaque jour dépose au rivage éternel
Les fils qu'elle a bercés de son chant maternel !
Heureux qui peut planer au dessus de l'arène
Où s'agite avec bruit la politique humaine ;
Et s'élevant toujours d'un vol surnaturel,
Sur les flots orageux voit briller l'arc-en-ciel !
Heureux dans son désert, heureux dans sa retraite,
Le doux Contemplatif, le calme anachorète !

Supplique

Pio Nono, Saint-Père, au cœur ferme et clément,
Par l'Église et l'exil consacré doublement ;
Salut, Pio Nono, Pontife et Roi de Rome :
Toi, tu sauras comprendre un céleste idiome !
Sur ton front sillonné de l'éclair du malheur,
La tiare et l'épine ont mêlé leur splendeur ;
Ton beau règne est marqué de la croix glorieuse,
Signe d'élection, étoile radieuse,
Sceptre toujours vainqueur, diadème de ceux
Qui, passant sur la terre, appartiennent aux cieux ;
Et cette triple croix qui luit sur la tiare,
N'est pas un vain symbole, un joyau qui la pare ;
C'est l'emblème réel, la vive expression
Des mots « Crux de Cruce » de la prédiction ! —
Instruit par la douleur, purifié par elle,
Père et Chef de l'Église, unique, universelle,
Puissant par ton génie et saint par tes malheurs,
Ton âme s'est trempée à la source des pleurs !

Et dans ce siècle impie, où pâlit la lumière,
N'es-tu pas le soleil dont notre nuit s'éclaire ?
Représentant du Christ, sur sa Chaire exalté,
En toi tout se concentre et tout est reflété ;
À tes conseils toujours l'Esprit de Dieu préside ;
Autant que la science, en toi l'amour réside ;
Pôle, centre attractif, miroir de charité,
Tous les peuples en toi trouvent leur unité ;
Tu rayonnes partout ; tu comprends, tu devines :
Ta lèvre a pour nos maux des paroles divines !
L'œil, le cœur et l'esprit se tournent par instinct
Vers toi, Père de tous, plus cher que tu n'es craint ;
Et moi, pour te parler, en mon pieux délire,
J'invoque ici la Muse, et je reprends ma lyre !
Sauvage enfant des bois, fils d'un Monde Nouveau,
Adopté par la Muse au sortir du berceau,
Abandonnant les champs de la prose vulgaire,
J'ose suivre le vol de l'oiseau du tonnerre,
Et jeter, plein d'espoir, à travers l'océan,
Mon cri de poésie au cœur du Vatican !
Dans ce siècle de prose, oh ! oui, j'ose te dire :
La poésie est sainte ! et je reprends ma lyre !
Depuis le paradis et le premier désert,
Jusqu'à nous retentit l'unanime concert,

L'accord universel : La poésie est sainte !
La Muse de l'autel peut s'approcher sans crainte ;
Le barde, après le prêtre, est roi dans le saint lieu ;
La langue de David, c'est la langue de Dieu ! —
La poésie est sainte ! et l'Eglise inspirée
N'a jamais récusé cette langue sacrée :

Avec l'encens, les fleurs et les présents divers,
Le poète fidèle a droit d'offrir ses vers !
Oui, l'Église a toujours accueilli d'un sourire
Le fils de l'harmonie incliné sur sa lyre !
Et quand tout s'en allait, croulant de toutes parts,
L'Église, au sein des flots, fut l'Arche des Beaux-Arts !
On le sait aujourd'hui, c'est elle, au Moyen-Age,
Qui, riche de trésors, les sauva du naufrage ;
Lorsque la nuit pesait sur tout le genre humain,
Elle seule tenait un flambeau dans sa main ! —
La poésie est sainte ! Autrefois le poète
Était pontife ou roi, voyant, juge ou prophète :
Le poète, Aujourd'hui, n'est pas moins qu'autrefois ;
La harpe de David vibre encor sous ses doigts !
Dites, Synésius, Grégoire, Apollinaire,
Si vous avez marché sur les traces d'Homère,
Si vous avez orné de fleurs la vérité,
Jusqu'au pied de l'autel si vous avez chanté ;
Et si vos chants, échos des hymnes angéliques,
Ont transporté d'amour les peuples catholiques ;
Oh ! dites, ai-je en vain reçu le même don,
Et dois-je pour mes vers implorer le pardon ?
Est-ce pour qu'elle reste inutile et muette
Que Dieu mit une lyre en mon cœur de poète ?
Oh ! non ! et c'est en vers que je viens aujourd'hui,
Pontife Souverain, du faible ferme appui,
Te demander, au nom de la Vierge sans tache,
Une faveur qu'il faut que son amour t'arrache : —
Permets donc à ma Muse, en son mystique attrait,
De choisir pour prier l'ombre de la forêt ;

Laisse-la, secouant la poussière des villes,
Choisir au fond des bois le plus sûr des asiles !
Aujourd'hui, dans le monde, ennemi de la Croix,
Les dangers sont pour nous les mêmes qu'autrefois :
Tu le sais, ô Saint-Père, il est des âmes faites
Pour prier loin du bruit, pour gémir loin des fêtes ;
Il est des cœurs scellés, et qui ne sont remplis
Que de l'amour du ciel ; et semblables aux lys,
Leur pureté demande un abri solitaire,
Le cloître, ou le désert, ou la cellule austère.
Dans ce siècle-à-vapeur, siècle d'éclat, de bruit,
Où tout se démolit et rien n'est reconstruit,
Puisqu'il n'est aucune arche ouverte à la colombe,

Permets qu'elle s'envole au désert du Lacombe ;
Et pour aider son aile, en ce mystique élan,
Oh ! prête-lui ta force, Aigle du Vatican !
Pio Nono, Saint-Père, écoute ma prière :
Au nom d'Emmanuel et de sa Vierge Mère,
Au nom de Saint Antoine et de Paul le divin,
D'Étienne de Grandmont, de Pierre Célestin,
Aigles contemplatifs, flambeaux des solitudes ;
Ah ! permets que, voilée et loin des multitudes,
Ma Muse en Dieu s'isole et n'aime que lui seul,
De l'oubli du passé se faisant un linceul ;
Et que, se dévouant à la vie ascétique,
Elle retrouve ici la Thébaïde antique :
Répands sur elle, à flots, des hauteurs de Sion,
Répands avec amour ta bénédiction ;
Oui, pour elle et pour moi, je t'implore et supplie :
Réponds à ma prière, à sa mélancolie ;

Réponds ! car notre espoir repose en ta bonté,
En ton amour sans borne et ton Autorité !
— Mais, du haut de ton trône, il me semble, ô Saint-Père,
Pontife Souverain, successeur de Saint-Pierre,
Il me semble t'entendre, en souriant d'amour,
Avec un doux accent me répondre à ton tour :
« Pourquoi donc, en parlant un céleste idiome,
« Adresser ta supplique au Pontife de Rome ?
« Pourquoi, dans la ferveur de ton premier élan,
« Implores-tu l'appui du Chef du Vatican ?
« N'as-tu pas près de toi l'Ange du Diocèse
« Dont le nom est pour tous synonyme d'ascèse ;
« Dont le nom seul, — Antoine, — écrit dans les déserts,
« Rappelle à notre cœur tant d'ascètes divers,
« Tant d'astres lumineux et de lampes ardentes,
« Tant de mystiques fleurs près des sources vivantes ?
« N'as-tu pas, pour aimer, pour comprendre et bénir,
« Un cœur qui s'est montré toujours lent à punir ?
« C'est à lui qu'il fallait adresser ta supplique ;
« C'est lui qui t'a sacré de l'onction mystique ;
« Il est ton père et guide ; il t'aime et te connaît ;
« C'est à lui de juger, d'approuver ton attrait.
« Et d'une voix puissante, autant que paternelle,
« De dire, en t'embrassant : Repose sous mon aile ;
« Contemple, adore et chante, immobile à l'écart ;
« La part que tu choisis est la meilleure part !
« Sois libre en ton désert et sans sollicitude :
« Ainsi qu'en Orient, ici la solitude,
« Ici la Thébaïde est un Éden fleuri ;
« Sois libre en ta forêt, sois seul et sois béni ! »

La Muse et le Poète

LE POÈTE.

Seul avec l'Idéal et seul avec la Muse,
Virginale ermitesse, extatique recluse,
Loin de la foule hostile, oh ! qu'il est doux d'errer !
Dans les forêts de Dieu, qu'il est doux de prier !
Qu'il est doux d'écouter la harpe universelle,
L'océan d'harmonie où chaque, voix ruisselle ;
La sainte mélopée, en ses accords divers,
S'élevant vers le ciel du sein de l'univers !
Qu'il est doux d'écouter le vent dans le feuillage,
La musique des flots expirant sur la plage !
Mais, au sein des cités, mais parmi les humains,
Les rires sont mêlés à d'horribles refrains ;
On n'entend que discords, redits sur chaque lyre,
Ou d'amère tristesse ou de sombre délire ! —
Le siècle est ballotté sur des flots désastreux ;
Comme son action, son repos est fiévreux ;
Plus il a pu jouir, et plus il est avide ;
Son cœur inassouvi s'agite dans le vide ! —
Ah ! je comprends mon siècle et je souffre avec lui ;
Sa plainte, au fond de moi, sans cesse a retenti ;
Ému de ses accents de doute et de souffrance,
Je veux chanter la foi, l'amour et l'espérance ;
Et par de saints concerts combattant ses discords,
Suivre l'âme affranchie en ses divins transports ! —
Ô Muse solitaire, épouse rayonnante,
Sois pour moi ce que fut Béatrix pour le Dante ;
De mon vol idéal sois le guide assuré ;

Trace-moi le chemin vers un monde éthéré !
Pour te suivre au séjour de céleste harmonie,
Que l'amour dans mon cœur, remplaçant le génie,
Fasse luire à mes yeux, dans un ciel toujours pur,
Et ta robe étoilée et ton manteau d'azur !

LA MUSE.

Dieu ne t'a pas donné la force d'un athlète, —
Mais ton âme contemple et ton esprit reflète,
Sur la lyre éveillant un triple et doux écho, —
Le prisme harmonieux du Vrai, du Bon, du Beau !
Dieu ne t'a pas donné la force d'un Hercule,
Mais dans l'obscur désert, dans l'étroite cellule,
Tu prépares sans bruit, en priant en secret,
Une œuvre qui sur l'âme exerce un saint attrait !

Grave et lourd fantassin de la dialectique,
Tu n'as pu revêtir l'armure scholastique ;
Et d'un pas magistral, dans un cercle glacé,
Tramer tes arguments avec un front plissé :
Du syllogisme abstrait tu n'as pas le génie ;
Ta raison se traduit en notes d'harmonie ;
Et de l'Astre divin le rayon simple et vif
Illumine, en ton cœur, le sens intuitif !
L'amour dans le repos absorbe la lumière ;
La Contemplation plane au sein du mystère ;
Et le plus haut degré de la Mysticité,
C'est l'union passive et non l'activité !
Dieu ne t'appelle pas, dans l'âpre controverse,
À répondre aux défis de l'Hérésie adverse ;
Il ne t'appelle pas, sur le forum bruyant,

À faire retentir ton verbe foudroyant :
Il t'appelle à souffrir, à chanter, solitaire ;
Ta force est dans l'amour, armé de la prière :
La prière combat autant que l'action ;
Elle exerce en repos sa domination !
La controverse, hélas ! l'active polémique,
Les subtils arguments de l'ardente logique,
L'esprit moqueur qui blesse, ou le verbe hautain,
D'un cœur sec et superbe est le partage vain !
Le zèle impérieux, amer et sarcastique,
N'a jamais triomphé de l'orgueil hérétique ;
Et tout fier polémiste, au langage incisif,
Est mu par l'amour-propre en son zèle agressif !
Laisse aux Docteurs la lutte et l'éclat d'une thèse ;
L'étude refroidit, la science enfle et pèse :
Suis, dans les flots d'amour du céleste océan,
Le vol de Saint Denys et l'essor de Saint Jean ;
Aux portes de tes sens place une austère garde ;
Ouvre les yeux de l'âme, interroge et regarde :
De l'âme, en son repos, l'invisible Soleil
Inonde de clartés l'extatique sommeil !
Reste donc inactif, frêle et rêveur poète ;
Reste dans le repos, reste dans la retraite !
Chante et plane, ô poète, en ce ciel lumineux,
Où ne monte jamais l'esprit vertigineux ! —
Souris, espère et crois, malgré le monde hostile,
Enfant né pour chanter l'esprit de l'Évangile ;
La Muse n'a pas fui tous les terrestres lieux,
Et les chantres aimés sont encor rois et dieux ;
Avant de les chasser des villes illettrées,

On daigne encor parer ces victimes sacrées ;
Et bannis des cités, pour eux, comme autrefois,
Un céleste pouvoir habite encor les bois.
Oui, nous avons encor des poètes fidèles

Pour qui tout n'est pas mort ; pour qui les choses belles
Ont un attrait si grand que, dans leur sainte ardeur,
Ils ont à les aimer consumé tout leur cœur !
Les temples sont déserts, mais la lyre est vibrante ;
Solitaire à l'autel, le barde prie et chante ;
Il sait qu'aucune main ne doit joncher de fleurs
Et d'immortels lauriers les sentiers de douleurs ;
Et qu'il lui faut passer, méconnu sur la terre,
Pour ses chants recueillant l'ingratitude amère. —
Non, les hommes n'ont plus de sublimes amours ;
Aux célestes accords ils sont devenus sourds ;
Brisant tous les autels, démolissant les temples,
Ils ont nié les temps d'héroïques exemples ;
L'âge où les harpes d'or, versant la vérité,
Faisaient parler la voix de la Divinité ;
Où la foule immobile, en extase ravie,
Aux pieds du chantre aimé, s'enivrait d'harmonie !
Plongés dans la matière et ne croyant qu'aux sens,
Aujourd'hui pour le barde ils manquent tous d'encens !
Ils ont calomnié le Moyen-Age épique,
L'âge heureux d'une foi si naïve et mystique :
L'âge de Saint Bernard et de Thomas d'Aquin,
L'Angélique docteur, l'aigle Dominicain ;
Ils ont osé nommer siècle de barbarie,
Le siècle illuminé de tant de poésie,
Où Saint François d'Assise, apôtre pèlerin,

Séraphique exilé brûlant d'amour divin,
Seul, évangélisait les peuples d'Italie,
Et leur communiquait sa sublime folie !...
N'importe ! — le poète aura toujours des chants
Pour tout ce que ce monde a de charmes touchants ;
Pour l'arbre et les oiseaux, la mer et les étoiles,
Et tant d'objets divins encor couverts de voiles !
De la sphère invisible écartant le rideau,
D brûlera toujours de contempler le Beau ;
De remonter au type éternel et sans tache,
Que ce monde révèle et qui pourtant se cache ;
Il publira partout en ses accords divers,
Que l'homme n'est pas fait pour ce pâle univers ;
Qu'il est un monde heureux, par delà tous les mondes,
Où l'âme goûte enfin des voluptés profondes ;
Séjour plein de lumière, et qu'ont peint tour-à-tour
Les Sages qu'éclairait à peine un demi-jour.
Malgré l'âpre discord des paroles impies,
Le barde aura toujours de saintes mélodies !
Homère, Camoëns, Dante, Milton, Gilbert,
Exilés ou sans pain, tous vous avez souffert ;
Vous l'avez éprouvé, la patrie est avare ;
L'éloge qu'elle donne est une perle rare ;

Pour de vulgaires fronts, de politiques nains,
Prodigues de trésors, s'ouvriront ses deux mains ;
Mais pour orner le front du barde et du prophète,
Elle manque de fleurs, quand vient le jour de fête !
Et si le barde, au ciel guidant son char de feu,
Quitte la terre ingrate et remonte vers Dieu ;
S'il meurt ! — et si son nom s'inscrit au nécrologe,

Sur le marbre funèbre, alors fleurit l'éloge, —
Dérisoire oraison, panégyrique amer,
Dans un champ désolé fleur éclose en hiver !...
Pour que toutes les voix cessent d'être muettes,
Pour qu'on parle de vous, mourez donc, ô poètes !
Le jour de votre gloire est le jour des douleurs ;
C'est sur votre cercueil que l'on sème des fleurs ;
Vivants, on vous laissait dans un oubli morose ; —
Morts, vous aurez l'éloge avec l'apothéose !
Oui, voila votre sort, contemplateurs du Beau : —
La faim pendant la vie et la gloire au tombeau ! !
Mais chantez, malgré tout ; chantez sans amertume ;
Que de vos pleurs secrets chaque vers se parfume :
Il est béni le barde, étranger en tout lieu,
Qui, fidèle à la Muse et fidèle à son Dieu,
Dans sa fidélité trouvant sa récompense,
À l'or, aux vains honneurs préfère la souffrance !
Il est digne d'envie, — : heureux en son malheur, —
L'apôtre mendiant, l'harmonieux chanteur,
Qui, partout accueilli comme un hôte inutile,
N'oppose que l'amour à la froideur hostile :
Quand vous plaisez au monde et qu'il vous applaudit,
Malheur, malheur à vous ! — c'est que Dieu vous maudit !
Malheur à qui reçoit, dans sa famille en fête,
Par les siens admiré, les honneurs du prophète !
Car jamais la famille, ou natale cité,
Ne souffre en ses enfants l'esprit de vérité ! —
Des Zoïles régnants pour éviter l'outrage,
Le poète attristé se voile dans notre âge ;
Son âme vibre, hélas ! en ces temps malheureux,

Dans un diapason trop élevé pour eux !
Autant que la vertu, le génie est mystère ;
On le craint, sans l'aimer ; — son culte est trop austère !

LE POÈTE.

Ah ! j'ai vu l'égoïste, armé d'un lourd niveau,
Le promener partout, sur l'âme et le cerveau ;
La loi d'égalité, c'est la loi qu'il proclame ;
De son souffle de glace il éteint toute flamme ;
Stérile en son esprit, autant qu'il est étroit,
Son langage est un glaive aussi tranchant que froid ;
Applaudi par la foule, et par elle célèbre,

Son règne est aussi faux qu'uniforme et funèbre ! —
L'esprit le plus facile et le plus arrogant,
L'esprit le plus commun, c'est un esprit méchant :
Pour faire au cœur timide une large blessure,
Que faut-il ? — il ne faut que suivre la nature ;
L'instinct du mal en nous, l'instinct malicieux,
C'est l'instinct qu'en naissant porte un cœur vicieux : —
Pour aimer la vertu, comprendre le génie,
Et des dons les plus saints admirer l'harmonie,
Il faut de la bonté les généreux instincts ;
Il faut le noble esprit des hommes enfantins !
Pour l'égoïste étroit, l'héroïsme est mystère ;
Le génie insulté souffre et meurt sur la terre ! —
Mais la vertu martyre est pleine de splendeurs ;
Plus beau s'épanouit le lys trempé de pleurs ;
L'œil humide et voilé, c'est l'œil qui nous fascine :
Des pleurs, qui n'a senti l'attraction divine ?
Le génie, en sa force, épargne l'envieux,

Qui se fait un appui de son cœur généreux ;
Et jouissant en paix de sa longue clémence,
Ose à l'ingratitude ajouter l'insolence ! —
Le lion, dans sa force et dans sa majesté,
Par le dard de l'insecte est longtemps irrité ;
Le frêle essaim pénètre au fond de son asile,
Et chassant de son front le rêve au vol tranquille —
Le doux rêve qu'enfante un sommeil de géant, —
Il trouble le repos du monstre patient : —
Mais, s'il s'éveille enfin, d'un flot de sa crinière
L'essaim est balayé dans l'obscure atmosphère ;
Et le désert sonore, au loin saisi d'effroi,
Par mille échos vibrants a proclamé son roi !
Ainsi, plus d'un poète, en leur grande colère,
Du choc de leur génie ont ébranlé la terre ! —
Et pourtant, le vrai barde, humble, doux et pieux,
D'une candeur d'enfant a le front radieux ;
Et toujours, en ses chants, épris d'un saint délire,
D'accord avec le Dogme, il fait vibrer sa lyre ! —
Ah ! j'ai vu le génie, au cœur mélodieux ;
Je l'ai vu poursuivi, combattu, malheureux ;
Je l'ai vu harcelé par un essaim vulgaire ;
Et j'ai dit au génie, en cette épreuve amère ; —
« Toute sainte pensée enfante un grand martyr ;
Le sort de tout héros, c'est d'aimer et souffrir !
S'armant des préjugés et de la calomnie,
La médiocrité se venge du génie ;
Dans leur antre inconnu, les hiboux ténébreux,
Effrayés du soleil, se consultent entr'eux ;

S’unissant contre un seul, de l’ombre de leurs ailes
Ils voudraient de son œil voiler les étincelles ;

Et ne pouvant monter au niveau de son front,
Du fond de leur bassesse ils lui jettent l’affront :
Mais il a dans son Dieu le témoin qui le juge,
Le témoin qui l’écoute et lui sert de refuge.
Par le mensonge, en vain, l’habile iniquité
Pense ternir l’éclat dont luit la vérité ;
En vain, pour obscurcir sa radieuse route,
Elle pense amasser les nuages du doute :
La gloire brillera, dans toute sa splendeur,
Sur le front du génie orné de la candeur !
Le peuple a dans son cœur cet instinct qui devine,
Et la voix populaire est une voix divine !
Sois tranquille, ô génie, enfant nourri de pleurs ;
La gloire suit de près d’homériques douleurs ;
Le laurier veut un front que le sort persécute ;
Le malheur nous épure et prévient notre chute ;
Et toujours la patrie, — oublieuse un moment, —
Comme une mère en deuil, réclame son enfant ;
Et dans les doux transports d’une sainte allégresse,
Lui donne autant de fleurs qu’en prodiguait la Grèce !…
Et nous tous, qui t’aimons, nous parlerons un jour :
La haine a moins de fiel que nous n’avons d’amour !
Et la vertu toujours, en sa féconde vie,
Trouva le dévoûment à côté de l’envie ! » —

LA MUSE.

Les élus de la Muse, ainsi que ceux du ciel,
Sont enivrés souvent du calice de fiel ;

Ils cueillent, à l'écart, et la myrrhe et l'absinthe ;
Pour eux la Solitude ouvre sa vaste enceinte ;
On les voit, sans pitié chassés de chaque lieu,
N'avoir plus pour ami, dans ce monde, que Dieu ! —
De flots en flots amers, battus par la tempête,
Loin de la foule enfin, un dernier flot les jette !
Ainsi l'aigle, ce roi de l'océan des airs,
En lutte avec la foudre, et ruisselant d'éclairs,
Dans un suprême effort, tendant son envergure,
Tombe au plus haut rocher dénué de verdure !...
J'aime les cœurs en deuil et les fronts foudroyés ;
J'aime à les rencontrer, loin des sentiers frayés ;
J'aime l'enfant auquel la douleur virginale
Révèle par l'amour la splendeur Idéale !
Loin du monde toujours, je parle à mes élus ;
Je m'isole avec eux, sous les arbres touffus ;
Je les mène au désert, où l'âme s'illumine,
Où dans le cœur descend la vision divine ;
Où l'esprit plus tranquille, en son recueillement,
Reflète avec amour l'idéal firmament :
Tel un lac azuré, tranquille entre ses rives,

Des astres réfléchit les clartés les plus vives ;
Et ce firmament d'eau, limpide et lumineux,
Est le séjour aimé du cygne harmonieux !
C'est au prix des douleurs et des larmes secrètes,
Des méditations dans les calmes retraites ;
C'est au prix de la faim et des privations,
De jours amers, remplis d'humiliations ;
C'est au prix de l'exil, et de la calomnie,
De tout ce qu'en raillant peut inventer l'envie,

C’est à ce prix que l’âme enfin trouve l’abri,
L’asile reculé par la Muse chéri, —
Sanctuaire interdit aux pas des multitudes,
Solitude profonde au sein des solitudes !

LE POÈTE.

En ta pâleur mystique et ta sérénité,
Tu sais, pour être à toi, tout ce que j’ai quitté !
Tu sais combien de fois, dans mon âpre délice,
Combien je fus blessé par la froide malice ;
De quel reproche amer, de quel glaive de feu
On a percé le cœur qui, fidèle à son vœu,
En pouvant être riche, aima mieux la misère ;
Et qui pouvant régner, s’humilie et préfère
L’heureuse dépendance où tu l’as mis toujours,
Sans que jamais du ciel lui manquât le secours !
Tu sais combien de fois, en butte à l’ironie,
Je fus l’objet du blâme et de la calomnie ;
Combien de fois aussi la folle activité
M’accusa de paresse et d’incapacité ;
Et dans sa triste ardeur et sa vaine importance,
Osa me reprocher ma stérile indolence !
Si je ne t’avais pas aimée insensément,
Aurais-je supporté son langage insolent,
Son orgueilleux outrage et sa lâche menace ;
Aurais-je, en me taisant, supporté son audace ?
Ah ! je t’ai donc aimée en sublime insensé ;
Et je t’aime encor plus, depuis qu’on m’a blessé !

LA MUSE.

L'Art est un sacerdoce, et la Muse jalouse
Du barde chaste et pauvre est la divine épouse !
Quitte tout vil travail, tout vulgaire métier :
Pour me donner à toi, je te veux tout entier !
Eh ! qu'importe l'exil, l'abandon sur la terre :
L'Art est un dévoûment, l'Art est un culte austère ;
Et jamais l'Idéal, en toute sa splendeur,
Ne rayonne au profit d'un vil spéculateur !
Dès qu'en son atelier pénètre l'Industrie,

Sur son front d'apostat l'auréole est ternie !
Oui, l'Art est exclusif ! Oui, l'Art est exigeant !
Oui, l'inspiration fuit l'antre de l'argent !
Pour que brûle la flamme et que la lyre vibre,
Il faut, seul avec moi, que l'Artiste soit libre !
Semblable au lys des champs et semblable à l'oiseau,
Tout entier absorbé dans le culte du Beau. —
Il faut qu'avec ses pleurs coule son harmonie !
La Pauvreté divine est mère du génie ;
Elle guide les pas des conquérants de l'Art ;
Et sa cellule étroite est bâtie à l'écart !

Le jeune Chactas et le Poète

LE JEUNE CHACTAS.

Viens, nakfè taloa, viens dans mon Territoire,
Dans l'Ultima Thulé, construire un oratoire ;
Parmi les Chérokis, les Criks, les Chîkassas,
Au milieu des Chactas qui bordent l'Arkansas,

Viens nakfé taloa ; chantre au pâle visage,
Pour nous civiliser, viens te faire Sauvage !
Viens marcher sur les pas du peintre aventureux,
Du créole Audubon, l'artiste merveilleux :
Dès l'enfance, épousant l'austère solitude,
Du grand désert il fit son cabinet d'étude,
Seul errant dans les bois, seul voguant sur les eaux,
Et nous léguant enfin son « Poème d'Oiseaux. »
Dans son rustique abri se levant dès l'aurore,
Dès le premier rayon dont le ciel se colore,
Le rude enfant revêt son costume de peau ;
Il est prêt, tout le jour, à poursuivre l'oiseau ;
Rien n'arrête sa course et rien ne le fatigue ;
Sans s'épuiser jamais sa force se prodigue ;
Insoucieux du temps, de l'espace oublieux,
D'arbre en arbre, il épie un oiseau gracieux. —
Imite, en l'admirant, Bas-de-Cuir, le poète,
Variant son bonheur en changeant de retraite :
Libre enfant des forêts, inculte Américain,
Il n'a qu'un chien fidèle et son Tueur-de-daim,
Sa longue carabine, à la voix redoutable ;
Et son canot léger, fait d'écorce d'érable.
Bas-de-Cuir, ce héros, ce philosophe heureux,
Ce Sage, des forêts et des lacs amoureux ;
Cet ermite instinctif, prophétique figure
D'une réalité plus mystique et plus pure ! —

Imite le Vieux Boon, au bord du Missouri,
Solitaire émigré des bois du Kentucky,
Loin des hommes ingrats trouvant la paix divine ;
Et riche de sa Bible et de sa carabine,

S’écriant librement : « Gloire à la Blanche-peau,
« Qui peut vers l’Occident suivre le buffalo ;
« Qui marche en des sentiers, où seul l’Indien passe :
« Que je plains tous les cœurs à qui manque l’espace !
« Que je plains des cités les tristes prisonniers !
« Heureux seuls les trappeurs, les libres pionniers ! »
Imite avec amour cette jeune Indienne,
Que voulait retenir la terre Italienne :
Élevée au milieu de séraphiques sœurs,
Qui du cloître béni lui versaient les douceurs,
Malgré les tendres soins, malgré l’amitié" sainte,
L’Indienne étouffait dans leur étroite enceinte !
Dans la douce prison, malgré sa piété,
Des bois son cœur rêvait l’espace illimité ;
Sous le toit des palais ou de marbre ou de brique,
Elle rêvait le ciel de l’inculte Amérique ;
Dans Saint-Pierre-de-Rome ou près du Vatican,
Triste, elle s’écriait : « Ô mon lac Michigan !
« Qui me rendra mon lac, mes déserts, mes savanes,
« Le village natal et ses pauvres cabanes ?....
« J’étouffe ici ! J’étouffe ! Oui, mon âme, à l’étroit,
« Languit dans son exil sous un ciel pâle et froid !....
« Rendez-moi l’Amérique et ses lacs et ses fleuves :
« L’Europe a pour mon cœur de trop rudes épreuves !
« Malgré vos soins, mes sœurs, cette grande maison,
« Pour la fille des bois, n’a qu’un sombre horizon !
« Je pars, mes sœurs ; adieu !.... Donnez-moi ma couverte,
« Et ma cabane au bord de la savane verte ;
« Donnez-moi, loin d’ici, dans ma sauvageté,
« Les fruits, la folle-avoine et la sagamité !

« Le désert a pour moi le charme monastique ;
« J'y trouve, écrit de Dieu, l'Évangile mystique ;
« Tout m'y parle de foi, d'espérance et d'amour ;
« Après le ciel, pour moi c'est le plus doux séjour !
« Que je comprends l'ermite au désert de Nitrie ;
« Pour y vivre avec Dieu rendez-moi ma patrie !
« Que je comprends Saint Paul, en son isolement :
« Le livre du désert est le plus éloquent ! »
Imite, en la chantant, la « Bonne Catherine, »
Érémitique fleur de la tige Algonquine.
Viens l'entendre invoquer, rangés près de la Croix,
Par les pieux enfants des guerriers Iroquois :
Parcourant tous les lieux qu'a parcourus la Sainte,
Tu croiras de ses pieds découvrir chaque empreinte ;
Et des vieux Chefs conteurs écoutant les récits,

Un jour, tu chanteras cet Ange du pays.
Pour son front virginal tressant une guirlande,
Aux hommes des cités tu diras sa légende ;
Oui, tu raconteras ce que tu vis, — errant
De cabane en cabane, au bord du Saint-Laurent ;
Ivre encor des parfums de son île bénie,
Ton âme, en débordant de sauvage harmonie,
À l'Europe lettrée, en d'incultes concerts,
Chantera sa louange, en chantant-les déserts ;
Oui, tu diras son vœu, ses épreuves, sa fuite,
D'infidèles parents la lointaine poursuite,
Et sa vie angélique, et sa tranquille mort,
Son doux sommeil d'amour, — extatique transport !…
Heureux Daniel Boon, en ses rapides courses,
Rencontrant sur ses pas de faciles ressources !

Heureux l'Artiste errant, le nomade Audubon,
Changeant, avec le jour, de hutte et d'horizon !
Heureuse l'Indienne, en sa forêt natale,
Retrouvant l'élément de la force vitale !
Heureux en ses instincts le sage Bas-de-Cuir,
Qui voulut dans les bois vivre ainsi que mourir !
Heureux donc, mille fois, celui dont l'âme forte
Peut fuir des froids humains l'incrédule cohorte !
Heureux qui peut briser, libre enfin de ses fers,
La prison des cités, pour voler aux déserts !
Que la nature est belle, et que le monde est triste !
Que la nature est bonne, et le monde égoïste !
Que la nature, en tout, est pleine de son Dieu ;
De ce Dieu que le monde aime et connaît si peu !

LE POÈTE.

L'Amérique a des bois, des forêts primitives ;
Poétiques abris, solitudes plaintives ;
Sous le dôme ogival des cèdres, des cyprès,
Des sonores sapins, aux feuillages épais ;
Sur les monts, les rochers, et sur toutes les plages,
Pour l'âme solitaire, elle a des ermitages !
L'Amérique a son Nil, traversant les déserts ;
Ses vertes oasis, sous des climats divers ;
Elle a d'obscurs recoins, de profondes retraites,
Des grottes où cacher d'humbles anachorètes ;
Elle a tout ce que rêve, en fuyant l'Orient,
Le poète exalté, l'extatique croyant !
Oh ! qui n'a pas rêvé, dans les villes troublées,
Ces tranquilles abris, ces grèves isolées,

Ces déserts inconnus, où l'homme, enseveli,
En n'aimant que Dieu seul, vit calme et recueilli ?
Oh ! qui n'a pas rêvé, dans les villes fiévreuses,

Ces savanes en fleurs, ces plaines onduleuses,
Ces temples verdoyants, où Dieu nous parle encor,
Et d'où l'âme, en repos, prend un sublime essor ?
Pour fuir des froids salons l'énervant esclavage,
Quel homme n'a rêvé de se faire Sauvage ?
Oui, j'irai me bâtir, dans un coin reculé,
Dans les vierges forêts de l'Ultima Thulé,
Au milieu des Tribus de ton Grand Territoire,
J'irai, pour y rester, construire un oratoire !

Le Triple Monde

À Oreste A. Browson

Les fleurs et les oiseaux, tous les êtres créés,
Dans l'espace infini doucement gradués,
Ne sont que les degrés, l'échelle par où l'âme
Remonte au Centre ardent de lumière et de flamme ;
Au Dieu, que l'œil mystique aperçoit à travers
L'immuable beauté du changeant univers !
Pour s'y manifester, oui, Dieu dans la nature
Règle tout avec poids, avec nombre et mesure ;
Oui, tout est nuancé dans les œuvres de Dieu ;
Chaque chose à son temps, son espace et son lieu ;
Tout est mêlé de jours, d'ombres, de demi-teintes :
Tout porte les reflets des divines empreintes ;

Tout est proportion, harmonie, unité,
Dans ce monde, où pourtant tout est variété :
La beauté de l'accord naît partout du contraste ;
L'homme fort accompagne Eve timide et chaste ;
La nuit succède au jour, et l'étoile au soleil,
La joie à la douleur, l'action au sommeil ;
L'astre, à demi-voilé, luit mieux du sein des ombres,
Et l'Unité féconde engendre tous les nombres !
Merveilleuse unité de ce vaste univers,
Peuplé pour l'homme seul de tant d'êtres divers ;
Invariable accord, harmonie éternelle,
Symbole éblouissant, splendeur universelle :
De l'unité de Dieu tu n'es qu'un faible trait ;
Qu'une ombre de Celui qui s'appelle Parfait ;
De Celui qui nous donne et mouvement et vie,
Et par qui nous sentons que notre âme est ravie.
Dans un ordre constant, un immuable accord,
Un mouvement réglé, sans bond et sans effort,
Selon le rhythme d'or de la sphère infinie,
Le cercle, aux douze mois, roule avec harmonie ;

Et chaque astre, éclairant l'espace illimité,
Tourne autour du Soleil, leur centre d'unité.
De degrés en degrés, depuis le frêle atome,
L'invisible ciron, nous montons jusqu'à l'homme ;
De l'homme jusqu'à l'Ange ; et des Anges, à Dieu ;
À Dieu, Cercle infini, qui n'a pas de milieu ;
À Dieu, l'Effet sans cause, et la Cause des causes ;
Dieu, Principe, Moyen et But de toutes choses ;
L'Être Incrée, qui Seul a pu dire : Je suis !
D'un mot, je peux créer ; et d'un mot, je détruis !…

L’ordre de la nature ou l’ordre de la grâce,
Du doigt divin nous laisse apercevoir la trace :
Du pur esprit de l’Ange à l’esprit incarné,
Le premier libre au ciel, et l’autre emprisonné ;
L’un esclave, exilé, lié par la matière ;
L’autre affranchi, sublime, éclatant de lumière ;
De l’élément grossier au fluide éthéré,
Qui toujours plus subtil est plus inaltéré ;
De degrés en degrés, l’âme parcourt la chaîne,
Et va se perdre enfin dans l’Âme Souveraine !
Au milieu du conflit d’êtres changeants, divers,
D’après l’Ordre Éternel, tout marche en l’univers ;
Tout va, de sphère en sphère, et de la base au faîte ;
De la chose ébauchée à la forme parfaite ;
Du monde corporel au monde de l’Esprit ;
Du monde intelligible où l’âme resplendit,
Au monde de la grâce, où tout se divinise ;
Tout gravite vers Dieu, tout en Lui s’harmonise ;
Et l’Univers visible, et l’ordre temporel,
N’est qu’une expression de l’invisible Ciel !
Tout l’univers, réglé par la bonté divine,
Vers un but glorieux doucement s’achemine ;
Une double clarté, — la raison et la foi, —
De la création nous révèle la loi ;
Notre esprit, au dessus des substances sensibles,
Plane libre en des cieux, aux corps inaccessibles ;
Et par la foi céleste, et par l’amour divin,
Par l’extase, est semblable à l’ardent Séraphin !
Or, selon qu’ici-bas chacun vit de la grâce,
Par l’esprit ou le corps ; selon ce qu’il embrasse :

Il est ange, homme ou brute ; il est esclave ou roi ;
Il suit l'aveugle instinct ou la divine foi :
Oui, selon son penchant, il rampe, marche ou vole ;
Il n'a qu'un front stupide, ou porte une auréole ;
Il se traîne sur terre, ou plane avec l'oiseau ;
Dans la fange ou le ciel, il place son berceau ;
Il a Satan pour chef, ou Jésus-Christ pour Maître ;
Il est tout animal, ou tout ce qu'il doit être !...

Tout fut créé pour l'homme, et l'homme est fait pour Dieu ;
Son cœur ne doit brûler que d'un céleste feu ;
Il doit tout rapporter à l'Auteur de sa vie ;
Un triple monde s'ouvre à son âme ravie :
Le monde qui frappa son regard enfantin,
Le monde de l'esprit et le monde divin ;
Le chrétien seul peut vivre, en toute plénitude,
Passant d'un monde à l'autre avec béatitude ;
Et voyant rayonner, l'un par l'autre éclairé,
Pour l'âme et pour les sens, ce triple ordre sacré.
L'âme que l'Esprit-Saint habite, éclaire, embrase,
De la science monte à l'amour et l'extase ;
De la charité vive, — appliquée au prochain, —
À l'union passive, au repos dans le Bien,
Où, comme ensevelie en un sommeil mystique,
Immobile, impassible, elle plane extatique : —
Inénarrable essor, séraphique union,
Où luit le seul éclat de l'intuition ;
Où l'âme, retirée ainsi qu'au fond d'un temple,
Dans la lumière même, et dans l'amour, contemple !
C'est ainsi qu'en ce monde, éblouissant miroir,
Où la beauté de Dieu se laisse apercevoir,

Brille l'intime accord qui naît des grands contrastes,
Et le centre commun de ces sphères si vastes ;
Et l'ensemble enchaîné, l'éclatante Unité, —
Éternelle Unité dans la variété !
L'univers tout entier, pour l'œil qui sait y lire,
N'est qu'un brillant poème, un symbole, une lyre,
Le voile transparent, l'harmonieux écho,
L'éclat matériel de l'invisible Beau !
Et le chaste Mystique ou le divin poète,
De la création sympathique interprète,
Du triple ordre sacré saisit tous les rapports ;
Et son amour éclate en magiques accords ;
Sur des ailes de feu que n'a pas le génie,
Il vole, plane et chante en un ciel d'harmonie ;
Et s'élève toujours, de clartés en clartés,
Jusqu'au Centre éternel de toutes vérités !....
Mais, je comprends, Brownson, ta haute intelligence,
Répandant sur nous tous sa féconde effulgence ;
Je comprends ta Revue, immense mine d'or,
Riche Californie, indigène trésor,
Arsenal littéraire, où nous trouvons des armes,
Pour vaincre et terrasser l'erreur pleine d'alarmes ! —
Je te comprends, Hecker, avec tes compagnons
De la Cause Éternelle éloquents champions ;

Apôtres du Pays, héroïques Paulistes,
De notre République ardents Évangélistes,
Vous, que le ciel destine à porter de grands coups,
Je vous aime et salue, et je suis avec vous !

L’Indien et la Robe-noire

Jeune et noble héritier du zèle apostolique,
Que le seul dévoûment poussa vers l’Amérique ;
Intrépide exilé, Missionnaire ardent,
Que l’espoir du martyre, un jour, en t’arrachant
De la famille en deuil, et du natal rivage,
Attira vers les bois de mon Pays sauvage ;
Que fais-tu dans la ville, apôtre des forêts ?
Que fais-tu si longtemps, consumé de regrets,
Parmi les Blanches-Peaux ?... Lève-toi, Robe-Noire !
Prends ta couverte, et viens dans le Grand territoire,
Au milieu des tribus que ton zèle rêvait,
Quand tu quittas la France et tout ce qui t’aimait !
Lève-toi, Robe-Noire, et remonte le fleuve ;
Traverse les déserts ; et, d’épreuve en épreuve,
Pénètre jusqu’aux lieux qu’habitent les tribus,
Où le Père de Smet imprima ses pieds nus !
Jeune et noble héritier du zèle apostolique,
Dans ma voix qui te parle, écoute l’Amérique ;
Dans ma voix qui t’exhorte, osant te dire:Viens !
Écoute l’Amérique et tous les Indiens ! —
Que fais-tu dans la ville, apôtre des Sauvages,
Qu’un héroïque amour attira vers ces plages ?
Lève-toi, Robe-Noire, à l’exemple de ceux,
Dont je garde en mon cœur tous les noms glorieux !
Lève-toi, Robe-Noire, aux noms de tant d’apôtres,
Qui vinrent autrefois mourir parmi les nôtres ;
Aux noms de ces héros, ces hardis pionniers,
Que l’Amérique a vus débarquer les premiers !...

Oh ! lorsqu'un vent du ciel vers tes rives bénies,
Amérique, poussa de saintes colonies ;
Quand les pieux enfants d'Ignace et de François,
Les fils de Dominique, explorèrent tes bois,
Et voguèrent sans voile, en bravant tes orages,
Dans leurs barques d'écorce, au gré des flots sauvages;

Quand ils vinrent, chargés, — non de poudre et de plomb,
Comme les meurtriers qui suivirent Colomb, —
Mais armés de la Croix : Ces conquérants des âmes,
Que tu vis les premiers planter leurs oriflammes,
Et laisser en tous lieux les traces de leurs pas,
Traversant la forêt d'ombrageux catalpas,
Le désert sablonneux et la savane nue, —
Ont-ils jamais manqué, — la nuit étant venue, —
Du repas qu'il fallait à leurs corps épuisés,
Ou d'abris verdoyants, d'antres par toi creusés ?
Ainsi que le renard, qui trouve sa tanière,
La colombe son nid, et l'aigle altier son aire,
N'ont-ils pas rencontré l'asile hospitalier,
Et la source d'eau vive, et le fruit nourricier ?
Hennepin, De Soto, Garnier, Brébeuf et Jogues, —
De tant d'autres suivis dans leurs frêles pirogues, —
Tu les as vus franchir les grands lacs orageux,
Et vaincre le courant des fleuves écumeux !
Apôtres-pionniers de la bonne nouvelle
Au milieu des périls, n'écoutant que leur zèle,
Dans les vallons fleuris ou sur les verts coteaux,
Quand ils passaient le soir, que leurs pieds étaient beaux !
Que leurs pieds étaient beaux, blessés par les épines,
Sur la neige imprimant des taches purpurines ;

Et que leur sang fécond, en tombant sur ton sein,
A fait germer de lys au soleil du matin !
Oh ! qu'il était fervent l'esprit des Robes-Noires ;
Que leur gloire était pure, entre toutes les gloires !
Qu'ils se sont montrés grands dans leur apostolat,
Et que leur souvenir rayonne encor d'éclat ! —
Quelles sombres forêts, ou vertes solitudes,
Quels déserts reculés, séjours mornes et rudes,
Par ces Anges de paix n'ont pas été bénis ?
Oh ! qu'ils sont glorieux les tranquilles abris,
Les tertres verdoyants, les sépulcres agrestes,
Les châsses de granit, où reposent leurs restes !
Dans l'exil, embrasés de célestes désirs,
C'étaient-là des héros, c'étaient-là des martyrs !

LA ROBE-NOIRE.

Lorsque j'errais tout seul, dans la paisible enceinte,
Où j'appris les secrets de la Science Sainte ;
Dans la céleste ardeur d'un zèle virginal,
Je vis au loin briller un astre occidental.
Quand, jeune encore, assis aux bancs du Séminaire,
M'apparut un Évêque, un saint missionnaire,
Un homme apostolique, ayant pour tout manteau,
En venant du désert, sa peau de buffalo ;
Lorsqu'il prit la parole, et, brûlant d'éloquence,

Il me vit, tout ému, l'écouter en silence ;
Lorsqu'il parla surtout des incultes tribus,
Des peuples primitifs, qu'on ne visite plus ;
Lorsqu'il fit un appel à la sainte jeunesse :
Avec quel dévoûment, avec quelle allégresse,

Je m'élançai soudain vers cet homme de Dieu,
Pour me donner à lui, pour le suivre en tout lieu : —
Mais en suivant l'attrait de mon ardeur mystique,
L'élan de mon amour, l'esprit Évangélique :
Mais en suivant cet homme, en traversant les mers,
En rêvant l'Amérique et ses vastes déserts ;
Lorsque j'ai salué les bois du Nouveau Monde,
Dans mon émotion si douce et si profonde ;
Quand sous mes pieds joyeux j'ai senti tressaillir
La terre où pour le Christ j'allais être martyr :
Ah ! je ne venais pas, pour être, au presbytère,
D'un opulent curé l'amovible vicaire ;
Oh ! non, pour vivre ainsi, je n'eusse pas quitté
Et la famille en deuil, et la vieille cité,
L'enceinte où je reçus une double naissance ;
Oh ! non, je n'aurais pas abandonné la France !
Si j'ai fui la patrie, en ma vocation,
C'est pour les Indiens, c'est pour la Mission !
Apôtres-pionniers, qu'enflammait tant de zèle,
Vous n'aviez, autrefois, que l'informe nacelle,
Pour porter l'Évangile aux lieux les plus lointains ;
Et les rames souvent s'échappaient de vos mains,
Et le sommeil pesait sur vos paupières closes : —
Dans l'Age du progrès, l'Âge des grandes choses,
Pour annoncer au loin l'Évangile de Dieu,
Sur le péni-louak, la pirogue de feu,
De la vapeur tonnante empruntant la vitesse,
J'irai, brûlant d'amour, j'irai plein d'allégresse,
Sur le rapide char, j'irai, dans chaque lieu,
Porter aux Indiens l'Évangile de Dieu !...

Coursier, que mon zèle réclame,
Léviathan de feu,
Œuvre d'un demi-dieu,
Dont l'ardente vapeur est l'âme,
Messager de la foi,
Vole au loin avec moi !
Monstre, enveloppé d'étincelles,
Fumant comme un volcan,
Qui d'un bruit d'ouragan
Émeus les forêts éternelles,
Messager de la foi,
Vole au loin avec moi !

Des lacs et des fleuves sauvages,
Ô sublime vainqueur ;
Calme dominateur
De l'empire des grands orages,
Messager de la foi,
Vole au loin avec moi !
Coursier, dont la vapeur est l'âme,
Dans ton magique élan,
Jusqu'au froid Michigan,
Coursier, que mon zèle réclame,
Messager de la foi,
Au loin emporte-moi !
Emporte-moi vers les peuplades
Des bois du Nébraska,
Des bords de l'Itaska ;
Au milieu des tribus nomades,
Messager de la foi,
Au loin emporte-moi !

Chauffe, et verse à flots le bitume,
La résine de pin,
Sous ton volcan d'airain,
D'où la vapeur s'échappe et fume ;
Messager de la foi,
Au loin emporte-moi !
J'irai, loin des Pâles-visages,
Loin des scribes marchands,
Plus froidement méchants
Que les Pieds-Noirs et les Osages !
Messager de la foi,
Loin d'eux, emporte-moi !
J'irai, de cabane en cabane,
Aux Indiens naïfs,
Aux hommes primitifs,
J'irai, de savane en savane,
Au loin, dans chaque lieu,
Porter la loi de Dieu ;
Oui, j'irai, dans tous les Villages,
Évangéliser les Sauvages !

L'INDIEN.

« C'est Dieu qui fit les bois, et l'homme les cités ! »
Viens, loin des Blanches-peaux, loin des cœurs agités :
Soumis, dans leur mollesse, aux plus vils esclavages,
Les sauvages bourgeois nous appellent Sauvages !
Du luxe et de l'argent fiévreux adorateurs,
Ils sont tous corrompus s'ils ne sont corrupteurs !

Ah ! la société, telle qu'on nous l'a faite,
N'est que la barbarie en ses habits de fête, —

État contre-nature, où la première loi,
C'est d'oublier son Dieu, pour ne penser qu'à soi !
Cette société, dont la base est impie,
N'est qu'un foyer d'orgueil et de misanthropie !
De la désunion, c'est l'attristant séjour ;
La haine y prend l'aspect et l'accent de l'amour. —
Ah ! je connais les bois et je connais les villes :
Que les civilisés sont follement serviles !
Robe-Noire, lève-toi ;
Prends ton Livre de vie,
Prends ta couverte, — et suis-moi,
De prairie en prairie !
Fuis au loin avec moi ; viens prêcher parmi nous ! —
Des bords de la Sabine,
Je t'accompagnerai jusqu'aux bords du Yazous,
Avec ma carabine !
Du clair Colorado, qui baigne le Texas,
Jusqu'au grand Territoire,
Jusqu'au sol Indien, qu'arrose l'Arkansas,
Viens prêcher, Robe-Noire !
Du Takoutché-Tessé jusqu'au Walla-Walla,
Où je serai ton guide,
Viens jouir de la paix, qu'on ne trouve que là ;
Viens, apôtre intrépide !
Sur le péni-louak, que commande Sarpi,
Aux plus lointains villages,
Des saintes vérités viens égrener l'épi,
Parmi les bons Sauvages !
Viens ! tu seras le Père aimé des Rouges-peaux ! —
Dans les climats de neige,

Viens évangéliser les nomades troupeaux
De l'héroïque Miége !
Viens porter parmi nous l'Evangile de Dieu,
Les paroles de vie ;
Viens ! nous aurons pour guide, à toute heure, en tout lieu,
L'étoile de Marie !...
Adieu, folles cités ! adieu, temples d'argent !
Salut, grande nature !
Libre dans le désert, oh ! oui, que l'homme est grand ;
Et que sa vie est pure !

Les deux Frères

Adrien à Dominique.

Frère, que tant de fois j'ai vu, sous les pins verts,
Dans ton enthousiasme, improviser des vers ;
Poète, dont la Muse, en lisant l'Évangile,
Tient d'une main Horace et de l'autre Virgile ;
Et dont Barthélémy, Cosnard, Méry, Deschamps,
D'Un bravo sympathique ont salué les chants ;
Muse qu'aima toujours la Muse des Savanes,
Dans son abri de joncs, de mousse et de lianes ;
Toi, dont la poésie a des plus belles fleurs
Emprunté les parfums et ravi les couleurs,
Et dont la verve ardente, en variant de mode,
Enfante l'élégie ou la satire ou l'ode ;
Frère, qui partageas, durant des mois entiers,
Ma rustique cellule ; et, sous les magnoliers,

En silence, as suivi les pas du Solitaire,
Qui murmurait le soir son mystique Rosaire :
Depuis cinq ans déjà, l'un près de l'autre assis,
Nous avons tous les deux relu nos manuscrits, —
Toi les Fleurs d'Amérique, et moi l'Antoniade,
Des pins faisant au loin vibrer la colonnade !
Et dans ta modestie et ta noble amitié,
N'osant de notre gloire accepter la moitié,
À tes brillantes fleurs préférant mon poème,
Tu prédis mon succès, en t'oubliant toi-même :
Mais notre gloire est une, et nos Muses sont sœurs,
Et dans les mêmes bois cueillent les mêmes fleurs ;
Et nos deux noms, toujours enlacés l'un à l'autre,
Toute gloire de l'un s'appellera la nôtre !

Dominique à Adrien.

« Chantre de l'Évangile, ô barde de Sion,
« Ô toi, pour qui du ciel vient l'inspiration,
« Apôtre consacré de la lyre sublime,
« C'est l'heure de chanter, quand se taire est un crime ;
« C'est l'heure de chanter sur des modes nouveaux,
« De heurter de ton luth la hache des bourreaux,
« Dusses-tu, saint martyr, moderne Machabée,
« Rougir le sol du sang de ta tête tombée !
« Oui, comme Saluzzo, le céleste chanteur,
« C'est l'heure de tonner, de porter la terreur
« Dans les rangs aimantés de cette armée immonde,

« Levier que Satan meut pour soulever le monde :
« Pour casque prends la foi, la croix pour bouclier,
« Mets dans la vérité ton espoir tout entier,

« De ton verbe vengeur frappe avec énergie
« Les apôtres menteurs de l'antique magie ;
« Ose arracher leur masque, et flétris de tes vers
« Ces fils de Belzébuth, ces poètes pervers,
« Qui, prostituant l'art et la sainte harmonie,
« Au prince de l'Enfer ont vendu leur génie,
« Traîtres sous l'étendard de Lucifer rangés,
« Cygnes harmonieux en Cerbères changés :
« Oui, barde de Sion, la lyre est une épée,
« Une arme vengeresse et fortement trempée ;
« Lève-toi donc enfin, poète doux mais fort ;
« Le barde est un soldat, un Simon de Montfort ;
« Songe, de l'héroïsme en nous donnant l'exemple,
« Que le ciel est pour toi, que Rome te contemple ! »

Les Royautés et la République Américaine

Gardienne des Beaux-Arts et de la Vérité,
Métropole divine, éternelle Cité,
Ô Rome, vainement, contre tes Saints Pontifes,
Ont lutté tant de rois, aux titres apocryphes ! —
De mon sauvage abri, qu'eût envié Bruno,
Ô Pontife martyr, ferme Pio Nono,
Je vois, sur les grands flots, ta nacelle agitée,
Que menace en ces jours la Politique athée :
Mais je ne tremble pas pour elle ni pour toi ;
Je prie en ma cellule, et j'espère et j'ai foi !
En voyant se liguer tant de lâches Puissances,
D'hypocrites fauteurs de toutes les licences,

Des révolutions instigateurs peureux,
Esclaves serviteurs du Prince Ténébreux ;
En voyant contre toi, pour prendre la Romagne,
Et la France, et l'Autriche, et l'inactive Espagne,
À la rébellion prêter leur saint appui ;
En les voyant se taire, ou défier Celui,
Qui représente Dieu, qui remplace Saint Pierre,
Qui de la Foi divine est le dépositaire ;
Ah ! mon cœur indigné, mon cœur ne comprend pas,
Que Dieu souffre un seul jour ces tyrans apostats !
Non, il ne comprend pas l'Europe Catholique,
Qui souffre de ces rois l'esprit machiavélique !
Des peuples, sans vigueur dans leur abaissement,

La tyrannie est donc toujours le châtiment ;
Oui, de leur décadence et de leur fin prochaine,
Toujours la dictature est la marque certaine !
Chaque peuple, affranchi du Vicaire de Dieu,
Sous un prince, héritier d'une verge de feu,
Gémit dans l'esclavage ; et le Prince rebelle
Dans son palais en vain cherche une citadelle :
La justice d'en haut l'y poursuit et l'atteint ;
Il sent le glaive aigu du Dieu qu'il n'a pas craint ;
Et pour l'expédier, ainsi que Louis-Philippe,
La vengeance du ciel n'attend pas qu'il s'équipe !…
Et voilà le Pouvoir, voilà l'Autorité,
Qu'on ose préférer à notre Liberté !…
Entre deux océans, sous ta brillante zone,
Ô Liberté sauvage, en tes bras d'Amazone,
Bercés, dès leur enfance, au bruit des ouragans,
Tes filles sont des fleurs et tes fils des géants !

Tes fils, fiers pionniers, douce et puissante race,
Devant le vol de qui la distance s'efface !
Tu sembles, au berceau, prophétique Pallas,
De tes royales sœurs avoir sonné le glas !
L'azur de ta bannière étincelle d'étoiles ;
Tous les flots sont blanchis par tes rapides voiles ;
Et ton Aigle, au regard éblouissant d'éclairs,
Contemple, en son essor, tous les soleils divers !
Ta Constitution, ô jeune République,
Laisse grandir en paix l'Église Catholique ;
Elle peut suivre ici son inspiration : —
Mieux vaut la liberté sans la protection,
Que la protection avec la servitude ;
Avec tous ses excès, mieux vaut la multitude,
Que le concours gênant d'un Protecteur royal,
Consommant ses forfaits sous le masque légal ;
Oui, de la liberté mieux vaut la violence,
Que les séductions d'une active Puissance,
À qui l'esprit jaloux et les raisons d'État
Trop souvent ont dicté l'odieux Concordat ! —
Malgré les défenseurs des vieilles Monarchies,
Du Pontife Romain par l'orgueil affranchies ;
Malgré les fiers prôneurs des Empereurs, des Czars,
Des règnes prolongés d'égoïstes Césars ;
Malgré tous les Veuillots de la langue Française,
Oh ! oui, j'ose le dire, — après Grégoire-Seize,
Qui sentait par les Rois son pouvoir rétréci : —
« Le Pape nulle part n'est plus Pape qu'ici ! »
Nous n'avons pas ici d'Église Américane ;
Notre vitalité de Rome seule émane ;

Entre nous et le Pape, il n'est pas de tyran,
Pour glacer notre amour et briser notre élan !

L'Église d'Amérique, en qui tant d'espoir brille,
De l'Église Romaine est la plus jeune Fille ;
Rayonnante de gloire et pleine d'avenir,
Rome étend chaque jour sa main pour la bénir !...
Gloire aux États-Unis ! Gloire à la République !
Gloire à toi, jeune et libre Église Catholique !
Pour bâillonner ta Presse et restreindre tes droits,
Tu n'as pas un sabreur, un Napoléon-Trois !
Mieux vaut la République avec tous ses orages,
Que l'avilissement des calmes esclavages !
Avec tous ses combats, mieux vaut la Liberté,
Que l'énervant sommeil de la servilité ;
Mieux vaut du Peuple-Roi la sauvage rudesse,
Que d'un despote ami l'oblique politesse !
Oh ! oui, défions-nous des pieux écrivains,
Qui n'ont d'esprit flatteur que pour les Souverains !
L'air de la Liberté, même au prix du martyre,
C'est l'air vivifiant que l'Église respire ;
Et toujours on l'a vue, au nom de Jésus-Christ,
S'opposer à l'orgueil d'un despotique esprit ;
Et de son bouclier, et par de saintes guerres,
Défendre avec amour tous les droits populaires.
Non, du sabre brutal, de l'inique Pouvoir,
Du monarque égoïste oubliant son devoir,
Dans l'impur Henri-Huit ou le froid Guerrier Corse,
L'Église n'a jamais légitimé la force !

À l'Irlande

Émeraude des mers, mystique diamant,
Irlande, gloire à toi ! gloire à ton peuple aimant ! —
Érin, verte Hibernie, ô catholique Irlande,
Malgré tous tes malheurs, si fidèle et si grande !
Ô terre du martyre, ô pays d'O'Connell,
La plus sainte patrie après celle du ciel !
Ô Race glorieuse, immortelle et féconde, —
Par toi, brille la foi ; par toi, l'amour abonde !
Pour emblème portant la harpe à ton côté,
Ton cœur vibre toujours au cri de liberté !
En tes saintes amours toujours enthousiaste,
Partout ton sang Celtique est resté toujours chaste !
Verte Hibernie, Irlande, ô catholique Érin,
Peuple cosmopolite, apôtre pèlerin,
Entre les nations, ô nation élue,
En te glorifiant, ma Muse te salue !
Avec la foi divine, Émeraude des mers,
On trouve en tes enfants tous les talents divers !
Irlande, ô verte Érin, poétique Hibernie,
Salut, Ile des Saints ; salut, terre bénie !
Au souffle harmonieux, qui toujours t'inspira,
S'éveillera toujours la harpe de Tara !
Dans les pleurs, le front ceint d'une blanche guirlande,
Tu seras toujours belle, enthousiaste et grande !

E Pluribus Unum

ÔO peuple Américain, ô grande Nation,
Près de ton Capitole, emblème d'union,
S'élève un Monument, construit avec les pierres
Qu'arrachent de leurs flancs les États solidaires, —
Sublime monument d'éternelle unité
Au glorieux Sauveur de notre Liberté !...
Ah ! n'oublions jamais Dieu, dont la providence
Tient l'œil toujours ouvert sur notre indépendance ;
Conservons parmi nous, comme un Palladium,
L'indissoluble esprit : E Pluribus Unum !
Pour que sur nos États luisent des jours prospères,
Ne perdons pas l'esprit et l'âme de nos pères ;
Ne perdons pas l'esprit, l'âme de Washington ;
Que l'on retrouve l'arbre en chaque rejeton ;
Que tous les cœurs, unis à travers l'Amérique,
Sentent passer en eux l'étincelle électrique ;
L'étincelle d'amour et d'héroïque esprit,
Qui fait de tous les cœurs un seul en Jésus-Christ !
Ô toi, qui vers l'Éden d'une terre nouvelle
De Christophe Colomb guidas la caravelle,
Étoile de la mer, au doux rayonnement,
Fais que la République, en son accroissement,
À travers chaque crise et chaque grande épreuve,
Sous ta protection, avec ordre se meuve ;
Et qu'en tous ses périls, sur l'abîme agité,
Le vaisseau de l'État cingle avec majesté !
Malgré tous les efforts de l'aveugle anarchiste,
Avec la Liberté, que l'Union subsiste !

Ô Vierge Immaculée, en ces jours de combats,
Où je vois déserter tant de lâches soldats ;
En ces jours de discorde et d'horrible tourmente,
Vierge et Mère de Dieu, Vierge et Reine clémente,
Ravive mon espoir et confirme ma foi ;
Sois l'Astre consolant qui rayonne sur moi ;
Jette un regard d'amour sur ma jeune Patrie ;
Sauve-la, sauve-moi, sauve-nous, ô Marie !
Du peuple Américain cimente l'unité,
En répandant chez lui la Catholicité !
Couvre de ton égide, ô Patronne puissante,
La jeune République et l'Église naissante !
Ô Vierge Immaculée, en qui tous sont bénis,
Jette un regard d'amour sur les États-Unis ;
Verse un flot de clartés sur ma jeune Patrie ;
Sauve-la, sauve-moi, sauve-nous, ô Marie !

Du fond de son désert, où, depuis quarante ans
Il vivait dans l'extase et les pleurs pénitents,
Agitée en tous sens, la Suisse irrésolue,
Comme un Ange de paix, vit Nicolas de Flue
Apparaître et calmer l'orage discordant ;
Oui, venu tout-à-coup du désert rayonnant,
En prêchant l'union, il sauva la patrie !
Oui, voilà ce qu'a fait l'humble Ermite qui prie !

Premier avertissement

Quand le doux Fénélon, le Cygne de Cambrai,
Sublime prosateur par Homère inspiré,
Donna son Télémaque à l'Europe ravie,
L'envieuse malice empoisonna sa vie !...
Si, dans son zèle amer, inspiré du Démon,
Quelque homme inique, en qui revit Laubardemont ;
Si quelque Inquisiteur flairait une hérésie
Dans le miel que contient ma fleur de poésie ;
Si sa froide malice, interprétant mes vers,
Y trouve le poison de son esprit pervers ;
Du for intérieur souillant le sanctuaire,
S'il y porte un rayon de son œil téméraire ;
Si, méprisant la lettre et le sens littéral,
Il ose remonter au sens original ;
Si, jugeant des motifs, de la pensée intime,
Sondant la conscience et l'esprit qui m'anime, —
Il y voit des portraits, des personnalité »,
Une offense publique aux graves vanités ;
S'il désigne du doigt d'innocents personnages,
Et s'il se reconnaît... dans mes plus sombres pages ;
S'il ose, en torturant mon langage sacré,
Y trouver ce qu'il sent dans son cœur ulcéré ;
Avec emportement interpellant ma Muse,
Comme une Némésis, s'il l'insulte et l'accuse :
Que sur cet homme, en qui revit Laubardemont,
Que sur ce juge inique, inspiré du Démon,
Que sur ce froid serpent qui poursuit ma colombe,
Sur lui seul, à jamais, que l'odieux retombe !

Ô Rome, à tes arrêts je soumets tous mes vers ;
Avec foi, je soumets tous mes écrits divers…
Jusqu'à tes pieds sacrés si le malheur le jette,
Tu sais, avec amour, relever le poète !

Oui, toi, tu reconnais toujours tes vrais enfants ;
Tu sais bien distinguer, dans les plus durs accents
Si c'est l'excès d'amour ou l'orgueilleuse haine,
Si c'est l'ardeur divine ou la colère humaine,
Si c'est l'élan mystique ou l'instinct de la chair,
Si c'est l'esprit du ciel ou l'esprit de l'enfer,
Qui, poussant quelque moine, ou quelque saint poète ;
Du fond de son désert, du fond de sa retraite ;
Le fait parler, ainsi qu'Hildegarde ou Suso ;
Ainsi que Saint Bernard, Tauler ou Saluzzo ;
En sa rudesse, ainsi qu'Élie et Jean-Baptiste,
L'Aigle Aréopagite et l'Aigle Évangéliste ;
Ces Anges de salut, tout-à-coup apparus ;
Ces régénérateurs, qui sont toujours venus
Du rayonnant abri des calmes solitudes,
Pour prêcher avec foi les Huit-Béatitudes ;
Pour prêcher l'Évangile aux peuples, comme aux rois ;
Pour défendre le Pape et défendre la Croix ! —
Les mains pleines de fleurs, comme sur un Parnasse,
Tu reçus en triomphe et Pétrarque et le Tasse !
Lorsque, pour avoir dit la sainte vérité,
Ainsi qu'un ennemi par tous persécuté,
Le barde indépendant fuit loin d'un sol barbare, —
Qu'il tourne avec amour ses yeux vers la tiare ;
Qu'il espère et s'écrie, humble et doux suppliant :
« Rome ! ô Mère immortelle ! accueille ton enfant ! »

Et ton cœur amoureux, à ce cri poétique,
Jusqu'alors expirant sans écho sympathique,
Répondant tout-à-coup, dans un sublime élan,
À l'élu du Parnasse ouvre le Vatican !
Ô toi, qui proclamas, sous la voûte étoilée,
D'une infaillible voix, Marie Immaculée,
Roi-Pontife de Rome, en qui la Papauté
Brille de tout l'éclat de son éternité,
Semblable au Dieu, vêtu d'un manteau d'écarlate,
Devant l'inique Hérode ou le lâche Pilate,
Malgré l'Europe impie et ses Gouvernements,
Tu resteras toujours fidèle à tes serments ! —
Le Dragon, enchaîné par le Fils de Marie,
Ne peut ressusciter l'ancienne Idolâtrie !
Le sang de Jésus-Christ coule sur chaque autel ;
Un concert d'oraisons s'élève vers le ciel ;
Le monde, en vain, partout, s'arme contre l'Église :
Contre elle, en ses efforts, toute fureur se brise !
Seule Arche de salut ouverte aux fils d'Adam,
Contre elle, avec les Rois, en vain lutte Satan !
Survivant aux débris d'universels naufrages,
L'Arche Sainte de Rome a traversé les âges !

Soutenant tous les chocs des Portes de l'Enfer,
Elle a vu dans sa course, et l'erreur et le fer,
Et la ruse et la force, incessamment unies
Pour opérer le schisme au sein des harmonies :
Sa force est dans l'amour, l'Infaillibilité,
Et son centre unitif est dans la Papauté !
Toujours, quoiqu'invisible, une céleste armée
Couvre de boucliers la Sainte Bien-Aimée,

L'Épouse Immaculée, en sa fécondité,
Enfantant tous les jours des fruits de sainteté !
Les Révolutions dans leur sombre colère,
Peuvent rugir autour de la Nef de Saint Pierre ;
La Nef, sur tous les flots, s'élèvera toujours,
Indestructible abri d'immortelles amours ! —
Église, ô Sainte Église, ô ma Mère chérie,
Qu'inspire Jésus-Christ, sur qui veille Marie ;
Église, ô Sainte Église, en toi seule je crois ;
Et je prie, et je t'aime, et je baise ta croix !
Je t'aime, et j'aime aussi d'un amour indicible,
J'aime ton Souverain, j'aime ton Chef visible ;
Et j'ajoute ma voix, mon ardente oraison,
Au concert amoureux qui monte vers Sion !

FIN DES PRÉLUDES

Les Sept bardes américains

PREMIER BARDE.

De l'homme, en sa beauté s'éveillant à la vie,
L'Éden fut la première et plus douce patrie ;
Mais ce séjour de fleurs, d'innocence et d'amour,
Fut du premier péché le triste et froid séjour !
De ce fatal royaume expulsé par le glaive,
L'homme, errant sur la terre, a combattu sans trêve,
Labourant de l'exil le sable désolé :
Que Dieu partout protège et guide l'exilé !
Sa vie est une course, un long pèlerinage,

Une émigration de rivage en rivage !
La grande humanité s'agitant sans repos,
Le Temps a vu des flots poussés par d'autres flots,
Des torrents populeux du Nord et de l'Asie
Inonder le Midi de l'Europe envahie ;
Et par le sang barbare en son cœur infiltré,
L'Occident converti grandir, régénéré !
Sous le souffle puissant, qui toujours le soulève,
Depuis l'exil d'Adam, transfuge suivi d'Eve,
Le genre humain, qu'emporte un catholique élan,
Dans sa marche, franchit désert, fleuve, océan ;
Et partout il entend une voix qui lui crie : —
« La patrie est l'exil ! — L'exil est la patrie !... »
Adieu, Grèce, Italie, Émeraude des mers !
Adieu, blonde Allemagne, et ton Rhin aux flots verts !
Adieu, France, Angleterre, Espagne, vieille Europe !
Adieu tout ce qui fut de Lutèce à Canope !
Mon navire entraîné, bravant les grandes eaux,
Vers l'Amérique en fleurs, suis le vol des oiseaux !
Salut, terre Nouvelle, Amérique chérie ;
Des droits les plus sacrés, noble et vierge patrie !
Pays de l'avenir, où tend le genre humain,
Salut, ô République, ô sol Américain !
L'Europe Monarchique, et ses grandes armées
Tour comprimer le cœur des masses affamées,

L'Europe en vain s'agite, et rêve d'autres Rois :
Vers le libre Occident l'Aigle a suivi la Croix !
La raison et la foi, dans leur sainte alliance ;
La splendeur des Beaux-Arts unie à la Science ;
L'hymen surnaturel, l'heureuse intimité

De la Religion et de la Liberté :
Voila d'où sortira la palingénésie,
Le progrès social de la Démocratie ;
L'Ordre, depuis longtemps par tous prophétisé ;
L'Idéal politique enfin réalisé !
Je renonce à l'Europe, aux saintes Monarchies,
Aux Institutions des nations vieillies,
A tout ce qui repose, en son antiquité,
Sur l'Aristocratie et sur l'hérédité !
De sa lourde prison comme un oiseau s'échappe, —
Aux Césars, que l'orgueil arme contre le Pape,
A l'ignoble police et la force du fer,
A ces gouvernements qu'inspire Lucifer,
Mon âme libre échappe ; et dans sa fuite chante
Sur le vaisseau bercé par la vague écumante ! —
Je renonce à l'Europe et je renonce aux Rois ;
Je suis vers l'Occident le soleil et la Croix !
Je t'adopte pour mère, Amérique bénie ;
Je t'apporte mes biens, mon âme et mon génie ;
Je jure, en m'abritant sous ton saint pavillon,
De défendre, d'aimer ta Constitution ;
De défendre, d'aimer la Grande République,
Comme j'aime et défends l'Église Catholique ;
Et de mon bouclier couvrant la Liberté,
De vivre et de mourir pour ta prospérité !
Si, devenant parjure et traître à la patrie,
Au lieu de t'exalter, je t'insulte et renie, —
Comme un vil étranger, indigne de pardon,
Chasse-moi sans pitié du sol de Washington !
Si je rougis de toi, dans mon ingratitude ;

Si je vante l'Europe, en sa décrépitude ;
Comme un de tes enfants, si je ne t'aime pas ;
Si je regrette ici le joug des Potentats,
Ô Pays de mon choix, ô Patrie adoptive :
Que mon âme, en exil, redevienne captive !…
Mais comment te haïr ? mais comment oublier
Le Peuple généreux, le sol hospitalier,
Où libre, en sa grandeur, a tressailli mon âme ?
Ah ! l'époux dévoué n'aime pas mieux sa femme, —
La vierge qu'entre mille, avec un chaste amour,
Il a su distinguer, pour orner son séjour ;
Non, l'époux n'aime pas son épouse choisie,
Ave plus d'abandon et plus de poésie,
Avec plus d'héroïsme et d'abnégation,
Que je ne t'aime, ô belle, ô grande Nation !

SECOND BARDE.

Effrayés, tous les rois de l'Europe,
Au sourd bruit des révolutions,
Murmurent le sinistre horoscope
De la plus jeune des Nations !
Ils rêvent d'arrêter l'Amérique,
D'arrêter l'impétueux géant,
Sur qui plane l'Aigle prophétique,
Qui lui crie : En avant ! en avant !
Qu'ils arrêtent l'élan du génie :
Le Saint qu'entraîne l'Esprit de Dieu ;
Le barde inspiré, dont l'harmonie
Soulève des tourbillons de feu !
Qu'ils arrêtent, dans sa course ardente,

Le soleil illuminant le ciel ;
Qu'ils arrêtent la foudre éclatante,
Où tonne la voix de l'Éternel !
Qu'ils arrêtent le fleuve sauvage,
Dont les flots, poussés vers l'Océan,
Arrachant les arbres du rivage,
Grondent sous l'aile de l'ouragan !
Qu'ils arrêtent, au bord de l'abîme,
Les grandes eaux du Niagara,
Qui, dans leur diapason sublime.
Exaltent le nom de Jéhova ! —
Ils rêvent !... ô rêve chimérique !
Dominant le flot des factieux,
L'Ange gardien de l'Amérique
Sans s'émouvoir, plane dans les cieux !
Étendant ses ailes tutélaires,
Il défendra les États-Unis
Des agitations populaires,
Et de l'esprit fiévreux des partis !
La République sera bénie,
Malgré la haine des potentats ;
Et par l'Union et l'harmonie
Grandiront les trente-trois États.
Oui, malgré l'Angleterre et la France,
Malgré toute l'Europe et ses rois,
Sur son front l'astre de l'espérance
Brillera des splendeurs de la Croix !

Amérique, ô ma patrie,
Dans ce grand siècle agité,
N'es-tu pas l'Arche chérie

Ouverte à l'humanité ?
N'offres-tu pas tes savanes,
Tes forêts et tes vallons,
Aux nombreuses caravanes
De toutes les nations ?
N'as-tu pas des champs fertiles,
Entre tes deux océans,
Pour servir toujours d'asiles
À cent peuples d'émigrants ?...
Au progrès, à la science,
Ouvre tes bras maternels ;
À l'âme, à la conscience,
Rends tous ses droits éternels !
Sous ta céleste bannière,
Abrite la Liberté,
Et sois l'Arche hospitalière
De toute l'humanité !

TROISIÈME BARDE.

Les peuples du vieux Monde, aux costumes bizarres,
Dans leurs berceaux obscurs naquirent des Barbares ;
Mais des peuples, polis par les arts et la foi,
Dans un Monde nouveau se forme un peuple-roi !
Entre le Monde ancien et la jeune Amérique,
Pour mieux la protéger, Dieu plaça l'Atlantique :
Au peuple Américain, vers l'avenir lancé,
Qu'importe l'Orient ? qu'importe le Passé ?
L'Orient, dans son culte et sa vieillesse austère,
Vénérable fantôme au seuil d'un cimetière,
Ne sait que lui parler des temps évanouis,

Des funèbres splendeurs et des pompeux débris :
Malgré tout le respect qu'il doit à la vieillesse,
Il se fatigue enfin à l'entendre, sans cesse,
Exalter du Passé l'immobile grandeur :
L'enfant vers l'avenir s'élance avec ardeur ;
Son âme prophétique est pleine d'espérance ;
De la gloire pour lui s'ouvre le temple immense !
Avec tous ses tombeaux, qu'importe l'Orient ?
Le Passé n'est qu'un spectre, assis sur le néant !
Le Passé vénéré n'est que cendre et poussière ;
Le poids de l'anathème est sur l'Asie entière ;
Et l'idolâtre Afrique, esclave du Démon,
baigne ses flancs d'ébène en des flots de limon !...

Quand les peuples ingrats ont abusé des grâces,
Dieu, les abandonnant, a béni d'autres races ;
La foi, comme la vie, a ses migrations ;
Elle renaît au sein des jeunes nations.
Ces villes d'Orient, autrefois si fidèles,
Ces foyers de la foi, ces reines, où sont-elles ?
Que sont-ils devenus, ces temples glorieux ?
La source de la grâce est tarie en ces lieux :
Jérusalem n'est plus ; Antioche est flétrie ;
Ptolémaïs est morne, autant qu'Alexandrie ;
Constantinople impure a renié son Dieu !
Les fils de Mahomet parquent dans le saint-lieu ;
À ces climats maudits l'ancien feu se dérobe ;
Les ombres de la mort ont envahi ce globe ;
Et le soleil divin, marchant vers l'Occident,
Cherche un monde plus jeune, un peuple plus ardent ! —
Les Princes de l'Europe, endurcis et sans crainte,

Orgueilleux, ont osé toucher à l'Arche-Sainte,
Et porter, comme Oza, la main à l'encensoir :
Sur leurs trônes sans base, ils n'ont pu se rasseoir !
Dieu pardonne toujours les fautes de jeunesse,
Excès irréfléchis d'une éphémère ivresse ;
Mais pour la froide astuce, en ses iniquités,
Il a des châtiments par l'Enfer inventés ! —
Tandis que l'Amérique, au début de son drame,
Proclamait tous les droits revendiqués par l'âme,
L'Europe, en son délire, au gré des Potentats,
Consommait lâchement les plus noirs attentats ;
En sa démence impie, au mépris du Saint-Siège,
Elle consomme encor l'œuvre du sacrilège !
L'Europe est trop coupable ! — Il faut un châtiment
Égal aux longs excès de son aveuglement !
Sois bénie, Amérique ; Amérique, sois fière :
Des saintes libertés noble et riche héritière,
Ton avenir n'est plus pour l'Europe un secret ;
Du Dieu, qui régit tout, c'est l'éternel décret
Qu'à des mondes vieillis succède un nouveau monde ;
Qu'épuisée en un lieu, la vie ailleurs abonde ;
Que le sceptre immortel des Pharaons éteints
Tombe avec les Beaux-Arts en de nouvelles mains ;
Et que le froid vieillard, dont l'œuvre se consomme,
En rentrant au tombeau, fesse place au jeune homme !
De la Religion, en ce siècle sans foi,
L'asile et le triomphe, Amérique, c'est toi ;
Sur ton front radieux, vierge encor d'anathème,
En bénissant tes fils, Dieu pose un diadème !
Au peuple, ainsi qu'à l'homme, il faut l'âge premier

Pour enfanter le saint, le barde et le guerrier.
L'Orient, chaque jour, pâlit comme une lampe ;
Il a perdu la source où l'âme se retrempe ;

Son sein ne contient plus le germe fécondant :
L'espoir du genre humain n'est plus qu'en Occident !
L'ancien Monde s'écroule ; adieu les vieilles races ;
Le ciel a détourné le fleuve de ses grâces !
C'est ton tour, Amérique ; à toi tout l'avenir :
L'ancien Monde n'a plus que son froid souvenir !
À toi l'enthousiasme et les sources de vie ;
À toi la sainte flamme et l'élan du génie !
Salut, mère féconde, à qui la liberté
Donne, avec le pouvoir, la grâce et la beauté !
Amérique, salut ! Mon esprit sympathise
Avec ton vaste esprit d'héroïque entreprise ;
J'aime d'un peuple neuf la généreuse ardeur :
Sa confiance en Dieu révèle sa grandeur ;
Il est né pour atteindre aux cimes les plus hautes ;
Le peuple Américain est grand jusqu'en ses fautes !
Il a pris pour emblème un aigle audacieux,
Dont le cri triomphant retentit dans les cieux !
Des mornes royautés toute gloire est voilée ;
C'est à toi de briller, ô bannière étoilée ;
L'avenir t'appartient, ô Continent nouveau :
L'ancien Monde n'a plus que l'espoir d'un tombeau !
N'es-tu pas et plus vaste et plus belle, Amérique,
Que l'Europe, l'Asie et l'infertile Afrique ?
Devanciers de Colomb, quand les marins du Nord,
Sur la foi d'une idée, ont fui loin de tout port,
Dans leur nef vers ta plage abordant comme un cygne,

Ils se sont écriés : « Ô terre de la vigne ! »
Tes États fraternels, dans leur forte unité,
Ont gardé tous les traits de la diversité ;
Et tandis que chacun reste libre en sa sphère,
De tous le Capitole est l'Étoile polaire !
N'as-tu pas pour domaine, entre deux océans,
Tous les climats divers et leurs fruits abondants ?
Le blé croît dans tes champs aussi beau que la vigne ;
De ta grandeur future apparaît chaque signe ;
L'or de tes monts ruisselle en sable étincelant,
Qui roule dans ses flots l'astre du diamant ;
Et pour le regard seul, qu'aveugle la lumière,
Ton Destin Manifeste est encore un mystère !
Oh ! qui pourrait compter les splendides trésors,
Que le ciel favorable amassa sur tes bords ?
Ici, tout fut créé sur une échelle immense ;
Tout brille et se déroule avec magnificence :
L'Europe est le tableau, l'esquisse en raccourci ;
Mais le parfait modèle, en grand, éclate ici !
Lacs, fleuves et déserts, et l'homme et la nature,
Et les précoces fruits de la littérature,
Tout est grand, tout est vaste, en ce Monde nouveau,
Chez ce peuple géant qui n'eut point de berceau !

Dieu l'a fait pour oser toute sainte entreprise ;
Le sable sous ses pieds soudain se fertilise :
À travers les périls il passe en conquérant ;
Toujours sûr du succès, il s'écrie : En avant !
Son génie inventif, maître de la matière,
Aspire sans repos vers l'idéale sphère !
Il couvre de respect et la femme et l'enfant ;

Son amour, en tous lieux, les protège et défend ;
Pour devise il a pris : Dieu, Liberté, Patrie,
Noble tradition de la Chevalerie !
Du temple des Beaux-Arts franchissant les degrés,
Dans la science il marche à pas démesurés :
Poètes, orateurs, historiens célèbres,
De leur premier éclat déchirent les ténèbres ;
Et leurs noms glorieux, en traversant les flots,
Du vieux Monde épuisé vont troubler le repos !...
Adieu la froide Europe ! adieu les vieilles races !
L'Amérique a reçu leurs primitives grâces :
Le soleil d'Orient, pâle, n'éclaire plus
Que des tombeaux glacés, des trônes vermoulus !
La République heureuse, universel asile,
Refuge hospitalier du malheur qui s'exile,
De la Religion qui retrouve ses droits,
La République heureuse épouvante les Rois !
Les vieilles nations, folles profanatrices,
Ont besoin de sentir des mains flagellatrices ;
Elles ont spolié les trésors du saint-lieu :
Le Pontife clément sera vengé par Dieu !
Le Nord tient en réserve, au milieu de ses neiges,
Les fléaux dont le ciel punit les sacrilèges ;
Et réveillés, au bruit tonnant du Vatican,
Arrivent Alaric, Totilla, Gengiskan !
Mais la jeune Amérique, innocente auprès d'elles,
Voit augmenter l'essaim de ses races nouvelles ;
Plus forte, chaque jour, elle voit ses enfants
Marcher vers l'avenir, pleins d'espoirs triomphants !
Morse et Fulton, doués d'un magique génie,

Font que par un éclair l'âme à l'âme est unie ;
Et que la République, en son activité,
Embrasse comme un point l'espace illimité !
L'Amérique est le port de tous les grands naufrages :
Le malheur est sacré ; l'Europe, en ses orages,
Lui jette quelquefois d'illustres condamnés ;
Nous comptons parmi nous de preux infortunés ;
Nous comptons des savants, d'héroïques apôtres,
Rivalisant d'ardeur les uns avec les autres ;

Et nous pourrions trouver, parmi les pionniers,
Dans chaque lieu connu, l'empreinte de leurs pieds :
Ceux-là, dans leurs discours et leurs pages brûlantes,
Ont eu pour notre zone, aux merveilles brillantes,
Des paroles d'amour et d'admiration,
Comme en inspire au cœur la sainte émotion !
Lorsque Chateaubriand, banni de l'Armorique,
Vint abriter son front sous le ciel d'Amérique,
De la terre d'exil contemplant les splendeurs,
Il aima de nos bois les calmes profondeurs ;
Sous les dômes vibrant de sauvage harmonie,
Son âme, en s'exaltant, enflamma son génie !
Un seul regard tombé des yeux de Washington
Fut comme un feu sacré pour l'Homère breton !
Ce cœur passionné, qu'inspira la tristesse,
Après avoir pleuré sa patrie en détresse,
Ce cœur noble et pieux, de toute envie exempt,
Ce cœur chevaleresque, enthousiaste et grand,
Ce cœur fait pour comprendre et chanter la nature,
Il a du Nouveau Monde embrassé la ceinture,
Admiré l'étendue et la fécondité :

Et l'Europe, ravie après qu'il eût chanté,
Brûla de contempler les merveilles décrites ;
Lacordaire rêva les déserts sans limites ;
Et des peuples, vieillis sous le joug des Césars,
La jeune République attira les regards !...
Poursuis, poursuis ta course, ô jeune République,
Formidable géant, colosse pacifique !
Les tyrans d'outre-mer, en leur caducité,
Jettent en vain l'insulte à ta virilité ;
Ta gloire luit déjà de leur gloire obscurcie ;
Tu grandis menaçante autant que la Russie :
Et tu sauras toujours respecter tous les droits
Qu'aux peuples de l'Europe ont su ravir les rois !
Sois fière, ô République, et noble et magnanime,
Que la liberté sainte et t'inspire et t'anime !
D'une agressive envie objet universel,
S'il te fallait un jour accepter le cartel,
Dans ta jeune valeur, ceignant ta forte épée,
Du sang versé par toi germerait l'épopée ;
Et pour parer le front de tes rudes guerriers,
Tes altières forêts courberaient leurs lauriers !
Amérique, ô patrie ! Amérique, ô ma mère !
S'il est un de tes fils assez lâche et vulgaire,
Pour t'entendre offenser et pour te renier,
Seul, sans pleurs, sans regrets, qu'il meure tout entier !

Que son nom, effacé des pages de l'histoire,
Effacé de tout cœur et de toute mémoire,
Entouré du linceul d'un éternel oubli,
Dans la nuit du tombeau descende enseveli !
Terre de Washington, République modèle,

À ton rêve idéal reste toujours fidèle !
Laisse crier l'Europe et tous les mirmidons
Qui vivent sous ton aile, accablés de tes dons !
Que toujours ton courage, armé de la prière
Plus forte que le glaive et la lance guerrière,
Cherche Dieu dans la gloire, et la gloire eu Dieu seul,
Transformant, s'il le faut, ta bannière en linceul !
Consacrant sur l'autel et l'épée et la lyre,
Unis toujours les fleurs aux palmes du martyre ;
Et sous ton ciel nouveau, prenant un saint essor,
La liberté féconde aura son cycle d'or !...
Liberté ! tu naquis en même temps que l'Ange ;
Tu vis tomber du ciel l'angélique phalange ;
Le premier homme en toi trouva sa dignité ;
Par toi le bien, le mal a sa réalité ;
Contre toi, dans le monde, en vain combat le glaive ;
En vain s'arment les rois que le Démon soulève :
Palladium sacré de toute vérité,
Nul ne peut te ravir sans lèse-humanité ! —
Oh ! non, la liberté, ce n'est pas un vain titre ;
L'homme a reçu de Dieu le puissant libre-arbitre :
Pour le bien ou le mal déterminant son choix,
Du côté qu'il lui plaît il peut jeter le poids !
Dieu permit à Satan, pour tenter et séduire,
D'exercer librement son infernal empire ;
Dieu ne l'arrêta point au seuil du Paradis,
Pour qu'avec ses discours, habilement ourdis,
Il pût, plein de mensonge autant que de malice,
De son orgueil jaloux rendre l'homme complice !
Pour que l'homme innocent connût sa liberté,

Dieu, voulant l'éprouver, permit qu'il fût tenté !
Si l'homme n'était libre, ou serait son mérite ?
La Grâce même agit, sans qu'elle nécessite !
L'homme est donc l'ouvrier de son sort éternel,
Par le mal dans l'enfer, par le bien dans le ciel !

QUATRIÈME BARDE.

Que je t'aime, Amérique ! et que mon âme est fière
De pouvoir t'admirer, en t'appelant ma mère !

En t'aimant comme un fils, de pouvoir te venger,
Des éloges glacés de l'injuste étranger ! —
Pour lui, le moindre atome est prodige, en Europe ;
Mais pour voir le prodige, il faut un microscope,
Si ce prodige éclate en notre beau pays : —
Rien n'a pu le ravir dans les États-Unis !
Un voile est sur ses yeux, la haine est dans son âme ;
Son cœur ne sent, ici, ni lumière, ni flamme ;
Nos merveilles, jamais il ne les admira ;
Il passe, indifférent près du Niagara !
Qu'importe à ce railleur que, dans le Nouveau-Monde,
S'élèvent des forêts que seul l'orage émonde ?
Son cœur est trop étroit, son œil trop obscurci,
Pour comprendre et pour voir tout ce qui brille ici ! —
Pauvre et triste étranger ! pauvre et triste malade !
Sois donc moins ridicule en ta fanfaronnade ;
Ouvre au moins une fois des yeux admirateurs ;
Et contemple, ébloui, nos plus pâles splendeurs !
Contemple nos grands lacs, nos fleuves, nos savanes,
Tous ces arbres géants, couronnés de lianes ;
Tout ce que la Nature étale, sous nos cieux,

Et de plus grandiose et de plus gracieux !…
Ô mon frère étranger, dis-moi donc, je t'en prie,
La grande Nation, par ta haine flétrie,
Quelle est son origine, et quels sont nos aïeux ?
Ne retrouves-tu pas l'Europe sous nos cieux ?
Ne retrouves-tu pas la race Anglo-Celtique,
Et son double élément actif et poétique ? —
Saxons, Celtes, Germains, Espagnols, Irlandais,
Noble race latine, — Italiens, Français, —
Proscrits par le Pouvoir, ou lassés du Vieux-Monde,
Ne sont-ils pas venus, de leur sève féconde,
De leur multiple esprit, former ce Peuple ardent,
Que pour la République appelait l'Occident ?
Ne sont-ils pas venus, avec des cris de joie,
Saluant l'Amérique, où le soleil flamboie ;
Et sur son terrain vierge, avec la liberté,
Amasser les trésors de l'hospitalité ? —
Ô mon frère étranger, armé de l'ironie,
Qui n'as pu de ce Peuple admirer le génie ;
Toi, qu'un esprit de zèle a poussé jusqu'ici :
Pourquoi de ses vertus désespérer ainsi ?
La grâce, en devançant la marche des années,
Peut faire éclore ici mille fleurs spontanées !
L'Esprit-Saint, pour agir, n'attend pas le futur !
Pour la gloire héroïque un peuple est toujours mûr ! —
Toi, qui viens de l'Europe, où l'héroïsme abonde,
Que n'es-tu le héros offert au Nouveau-Monde ;
Le héros, dont le cœur embrasant notre cœur,
Du mystique Évangile allume ici l'ardeur ?

De ces hautes vertus, qui font l'éclat du temple,
Des vertus de Conseil, donne-lui donc l'exemple !
Four aider son essor, pour exalter sa foi,
Cette perfection, oh ! pratique-la, toi ! —
Mais non, — en exerçant l'apostolat du doute,
De tes froids préjugés encombrant chaque route,
Tu viens, pour nous ôter l'ardeur que tu n'as pas,
Aussi lâche qu'injuste, accuser nos climats !
Va ! la grâce divine est de toutes les zones !
C'est encore le temps îles saintes Amazones !
Jeanne-d'Arc doit renaître en nos climats bénis,
Et ceindre un jour nos fronts de maints lauriers conquis
Va ! triste et froid rhéteur, et que le spline inspire :
Tu n'es pas fait pour nous ! car notre espoir aspire
À dépasser l'Europe, en toutes ses vertus :
Novissimi primi ! — Gloire aux derniers élus ! —
Voilà ce qu'on peut dire à ce railleur sceptique,
Qui vient pour insulter le peuple d'Amérique !
Voilà ce qu'on peut dire à l'ingrat étranger,
Qui n'adopte ce sol que pour mieux l'outrager ! —
Mais hélas ! à quoi sert ? toute logique est vaine :
Il ne voit pas d'élus dans la race indigène ;
Et prévenu contre elle, il s'écrie : « À quoi bon ?
« On ne peut rien tirer d'un peuple-sauvageon ! »
Oui, dans l'aveuglement de la nostomanie,
À tout ce qu'on affirme, il répond : Je le nie !
Il méprise les fleurs qu'il foule à chaque pas ;
Et, devant le soleil, il dit : Je ne vois pas !
C'est ainsi qu'on entend chaque transfuge esclave,
Ou gravement comique, ou comiquement grave, —

Le fils enhaillonné de Bridgit et Patrick,
Qu'il nous vienne de Cork ou bien de Limerick,
Tumultueux votant de l'indomptable Irlande,
Que la Démocratie inscrit par contrebande,
Le morose John Bull, l'Espagnol arrogant,
Le nébuleux Germain ou le Gaulois flippant, —
Au nom de sa patrie et de l'Europe entière,
Qui vient jeter l'insulte à l'Amérique altière !
On rencontre partout le commis-voyageur,
Des libraires marchands scribe spéculateur,
Qui, pour quelques écus, distillant l'ironie,
Selon l'ordre prescrit, évente son génie.
Par avance payé pour ne rien voir de beau,
Il éclaire ses pas d'un vacillant flambeau.
Il a des yeux de lynx pour les splendeurs d'Europe ;
Mais pour celles d'ici l'œil obscur de la taupe.
Égalant sa jactance à sa mauvaise foi,
De tout vilipender il s'est fait une loi.
De Voltaire, son maître, empruntant le langage,
Chacun de ses récits est un long persiflage.

Àses concitoyens, l'accueillant d'un bravo,
Il livre avec fierté son pâle in-octavo !
Ainsi, chaque avorton de la littérature
Enfante pour l'Europe une caricature !
L'Europe a des journaux qui s'impriment ici ;
Par des scribes payés notre nom est noirci.
Depuis qu'en son humeur abandonnant l'Europe,
Nous vîmes parmi nous apparaître Trollope,
Combien de voyageurs, scribes aventuriers,
Sont venus sur ses pas moissonner des lauriers !

De leurs cœurs, dans l'exil atteints de nostalgie,
Mon cœur eut admiré la plaintive élégie ;
Mais le mal du pays s'est traduit dans leurs cœurs
En diatribe acerbe ou bouffonnes fureurs !
Oui, chaque matamore, en sa risible audace.
Nous parle sur un ton qui provoque et menace !
Éloigné du gendarme ou royal alguazil,
Pour se venger, hélas ! des ennuis de l'exil,
Et pour nous amuser par une facétie,
Chez nous, l'Européen vante la monarchie !
L'air de la République est pour lui trop subtil ;
L'esclavage natal vaut mieux qu'un libre exil ! —
Oh ! de l'Européen, verbeuse outrecuidance,
Niant, en plein midi, l'éclat de l'évidence !
Pour ton mal, l'ellébore est le seul élixir ;
C'est le médecin seul qui pourrait te guérir…
Je me trompe ! il te faut, en ta forfanterie,
Le saint joug d'un despote et la gendarmerie ;
Il te faut des prisons l'air impur et pesant :
L'air de la liberté t'enivre, en t'épuisant !
Pour prolonger ta vie et retremper ton âme,
Quitte donc un pays, où s'éteint toute flamme ;
Pour te régénérer, retraverse les mers ;
Va ! — Boston et New-York préparent des steamers !
Va ! — tu pourras encore, attendri jusqu'aux larmes
Dans l'excès de ta joie, embrasser les gendarmes !

CINQUIÈME BARDE.

Malgré le télégraphe, et malgré la vapeur,
Le cœur en ses amours reste toujours le cœur !

Sous la zone torride ou la zone polaire, —
Habitant du vallon, montagnard, insulaire,
Tout homme est attaché par de magiques nœuds
Au sol de sa naissance, au sol de ses aïeux !
Avec le ciel natal l'homme est en harmonie ;
Du lieu qui l'a vu naître il reçoit son génie ;
Plus cher que tous les lieux est l'humble coin natal ;
L'air de notre patrie est le seul air vital !

Une mère adoptive, une mère étrangère,
Quel que soit son amour, n'est jamais notre mère !
Qu'importent à l'enfant de nos vertes forêts
L'Europe et ses tombeaux, l'Europe et ses palais ?
L'enfant qu'entre ses bras a bercé l'Amérique,
N'éprouve aucun attrait pour l'Orient féerique ;
Il garde avec fierté, comme un instinct inné,
L'enthousiaste amour du sein dont il est né !
Le faux cosmopolite, en parcourant la terre,
Pour prêcher avec bruit l'amour humanitaire,
Détruit l'ordre divin et l'ordre social,
La famille, l'État, l'esprit national.
Égoïste rhéteur de la philanthropie,
Il ne craint pas de dire, en son audace impie :
« La patrie est partout où l'on se trouve bien ;
« L'étranger en tous lieux a droit de citoyen ;
« Des étroits préjugés renversant les barrières,
« Il réclame partout ses droits humanitaires ! »
Ce titre est trop sacré pour le donner sans choix
À tous ceux qui, fuyant l'oppression des rois,
Dans leur enivrement et leur effervescence,
N'ont de la liberté rêvé que la licence !

On doit se défier de tout hôte empressé
À réclamer les droits de naturalisé :
Chacun, suivant l'instinct qui l'entraîne et l'anime,
Le hasard, le malheur, l'indigence ou le crime, —
Forcé d'abandonner des climats trop anciens,
Vers le Monde Nouveau s'enfuit avec les siens ;
Et gardant parmi nous ses amours exotiques,
Il veut pourtant jouir de nos droits politiques ! —
Stérile prédicant de blêmes libertés,
Apôtre nuageux de rêves avortés,
Démagogue inspiré d'un esprit satanique,
Chaque sombre anarchiste émigré en Amérique !
Veillons ! car parmi nous l'esprit des étrangers
Menace le pays du plus grand des dangers !
Ah ! malheur à tous ceux qui, pleins de moquerie,
Par la force ou l'astuce, attaquent la patrie :
L'amour de la patrie est un instinct jaloux
Qui porte aux agresseurs les plus terribles coups !
Malheur aux étrangers, s'ils ne cessent de l'être ;
S'ils veulent conserver l'amour d'un ancien maître ;
S'ils n'ont pas un seul cœur avec ceux du pays ;
S'ils ne partagent pas les amours de ses fils ;
Si contre notre esprit leur fol esprit conspire ;
S'ils veulent un empire au milieu d'un empire !
Veillons ! car le grand flot de l'émigration
Menace l'avenir de notre Nation !
Veillons ! car, parmi nous, un esprit exotique
Combat pour le fausser l'esprit patriotique ;

Car l'esprit étranger, cruel perturbateur,
De la guerre intestine est le premier fauteur ;

Du désordre toujours il s'est montré l'apôtre ;
Et traître à sa patrie, il trahira la nôtre !
Dans leur froid égoïsme et leur cupidité,
Bientôt les étrangers détruiront la Cité ;
De leurs vieux préjugés traînant le lourd bagage,
Il n'ont pour le pays qu'un insultant langage ;
Et trouvant parmi nous d'hospitaliers climats,
Pour les bienfaits reçus ils se montrent ingrats !
Rien ne leur plaît ici, rien ici ne les touche ;
Et leur langue flétrit chaque fleur qu'elle touche ! —
Leur pédante ignorance et leur fatuité
S'exhalent chaque jour en toute liberté ;
Ils fatiguent en vain leurs langues et leurs plumes
À vanter du Passé tous les us et coutumes,
Au milieu des progrès d'un peuple de géants,
Qui semble anéantir et l'espace et le temps,
Ils voudraient implanter leurs froides vieilleries ;
Et conserver l'esprit de leurs idolâtries.
Foulant aux pieds tous droits, ô vieilles Nations,
Vous rejetez sur nous, dans vos convulsions,
Le rebut de vos fils, le poison de vos livres,
Tous ces impurs romans dont vos filles sont ivres !
Trop faibles, en ces temps, pour pouvoir les nourrir,
Pour pouvoir les garder, sans risquer de mourir,
Vous nous les rejetez, comme une sale écume,
Vous déchargez sur nous tout ce qui vous consume !
Mais, ils viennent, ces fils, pour creuser nos canaux,
Assainissant le sol par les plus durs travaux ;
Et les fléaux vengeurs les suivent dans leur fuite ;
La justice divine émigré à leur poursuite ;

Et pour les contenir, ces hordes d'immigrants,
Hélas ! nos hôpitaux ne sont pas assez grands !
Ô Nouvelle-Orléans, pâle et sinistre Reine,
Le front ceint de cyprès, sur un trône d'ébène,
Dans ta morne attitude au milieu des marais,
Où fermentent l'été des flots pestiférés,
Ton doigt, fixe et fatal, désigne à chaque bière
Le funèbre chemin qui mène au cimetière ! —
Ô Reine vengeresse, armée au nom de Dieu,
Tu répands des fléaux dans ton souffle de feu !
L'ignoble cargaison, par l'Europe envoyée,
Envahit tout-à-coup ton enceinte effrayée ;
Et tes oiseaux de proie, à chaque cargaison,
Prophètes de la mort, noircissent l'horizon ! —
Ô ma noble patrie, en ta grande jeunesse,
Pour adopter les fils d'une avare vieillesse,

Pour nourrir tant d'enfants, en ta maternité,
Qu'il t'a fallu d'amour et de vitalité !
Ces fils dénaturés ! en leur secrète envie,
Ils meurtrissent le sein qui leur donne la vie !
Écoute-les parler : à leur accent moqueur,
Tu sauras avec qui sympathise leur cœur ;
Sans cesse, avec fureur, te prodiguant l'offense,
Ils osent s'étonner qu'on prenne ta défense ;
Et de tes ennemis se faisant les échos,
Ils voilent ta beauté pour montrer tes défauts !
Ces pseudo-citoyens ! on les a vus naguère,
À ton preux champion faire une lâche guerre ;
Ils se sont élevés, — bruyante légion, —
Pour le combattre au nom de la Religion :

Mais Brownson de son cœur se faisant un asile,
Semblable, dans sa force, au grand bœuf de Sicile,
Mugit, — sans s'émouvoir de leur esprit taquin. —
Patriotique voix du Peuple Américain !
Jamais de sa patrie, et jamais de sa mère,
Dans son enthousiasme, un fils ne désespère !
Oui, malgré tous les maux, fidèle en ses amours,
Contre toute espérance, il espère toujours !
Mais toi, fils adoptif, de ta jeune patrie
Tu prédis chaque jour la prochaine agonie ;
Tu sembles désirer la révolution,
Pour voir cesser plus tôt notre forte union ! —
Insensible au bonheur de ma grande patrie,
Tu ne rêves que l'or de la Californie ;
Le sable étincelant a charmé tes regards
Plus que l'éclat voilé du Temple des Beaux-Arts ;
Tu t'inquiètes peu, pourvu que le sort t'offre
De quoi choyer ton ventre, en remplissant ton coffre ;
Et ton patriotisme est dans l'amour du gain,
Ce vil amour qui seul te fit Américain !
Attiré par l'aimant de la Californie,
Tu ne lui donnes pas ton âme et ton génie ;
Et si tu tiens à l'ordre et veux la liberté,
C'est pour mieux réussir en ta vénalité !
Toujours l'esprit marchand, et l'esprit exotique
Chez un peuple ont tué l'esprit patriotique ;
Et je plains le Pays, qui nourrit dans son sein
Des enfants adoptifs le dévorant essaim !
Le sol natal ! chaque homme à tout sol le préfère,
Comme à toute autre femme il préfère sa mère ;

Et de son nom blessé chaque homme est le vengeur,
Comme il venge sa mère atteinte en son honneur !
Une mère pour nous, ah ! c'est plus qu'une femme !
Ton sourire, Amérique, a fasciné mon âme ;

Et s'il reste un obstacle entre le ciel et moi,
Oui, le dernier obstacle, Amérique, c'est toi !
Ah ! malheur à tous ceux qui t'insultent, ma mère !
Car mon amour, ému de toute sa colère,
D'un fils en sa vengeance imitant les excès,
Irait jusqu'à s'armer pour qu'ils soient expulsés !
Oui, l'instinct filial, oui, le patriotisme,
C'est un aveugle instinct, un jaloux fanatisme ;
C'est aimer et haïr avec notre Pays ;
C'est aimer ses amis, haïr ses ennemis !
Celui qui peut entendre injurier sa mère,
Et qui ne répond pas, dans sa sainte colère,
Et qui ne tire pas son glaive menaçant,
Et qui ne frappe pas… ce fils n'a pas de sang ! !

SIXIÈME BARDE.

Amérique, ô patrie, ô terre encor sauvage,
Si le malheur jamais, m'arrachant de ta plage,
Promène mon destin de péril en péril,
De merveille en merveille, oh ! toujours, dans l'exil.
Insensible aux splendeurs des régions lointaines,
Libre de tout serment, libre de toutes chaînes,
Mon cœur, restant fidèle, en ses regrets amers,
Se tournera toujours vers tes vastes déserts !
Sous aucun ciel riant, sur aucune autre terre,
Dans aucun des jardins inondés de lumière,

Nulle part, nulle part, pour y mieux prospérer,
Il ne pourra jamais dans l'exil demeurer !
Ah ! lorsque retentit soudain le cri de guerre,
Et qu'au bruit du canon s'agite sa bannière,
C'est l'heure où la patrie, au milieu des soldats,
Connaît ses vrais enfants et ses enfants ingrats !
C'est l'heure où la nature, en son élan sublime,
Montre l'enfant bâtard et l'enfant légitime ! —
Ô naturalisés de climats si divers,
Si vos frères, un jour, osaient franchir les mers,
Viendrez-vous pour combattre, au nom de la patrie,
Les soldats menaçants de l'Europe aguerrie ;
Ou bien, resterez-vous, indécis, inactifs,
Tandis que, sans repos, combattront les natifs ?
Prenez-garde ! la guerre est la pierre de touche ;
Le soldat se trahit en mordant la cartouche ;
Il est une heure sainte, où l'on voit si le fils
A pu changer de mère et changer de pays !
Ah ! craignez d'hésiter entre les deux armées,
Devant le choc fougueux des hordes enflammées ;
Et dans l'ardeur suprême, où se prouve l'amour,
D'avoir un double cœur pour un double tambour ;

D'avoir un double cœur tremblant entre deux maîtres,
Et de sembler enfin dénaturés ou traîtres ! —
Ô vous tous, exilés des cieux les plus ingrats,
Qui regrettez ici le deuil de vos climats ;
Enfants aux blonds cheveux d'origine Allemande ;
Ô vous, fils de la France, essaims nombreux d'Irlande ;
Tous, soldats émigrés de tous les vieux pays :
Aux Armes ! pour frapper vos frères ennemis !

Car vous avez juré de défendre la terre,
Qui reçut dans son sein votre infortune amère ;
Vous avez adopté pour patrie à jamais,
Le sol Américain où vos enfants sont nés ;
Vous avez dans ce sol, vierge encor de ruines,
Jeté de votre cœur les plus tendres racines ;
Oui, vous avez ici vos plus chers intérêts ;
Vous tenez à nos lois, comme l'arbre aux forêts ! —
Aux Armes ! pour chasser les hordes étrangères ;
Pour chasser vos amis, vos parents et vos frères !
Reculer, c'est trahir un peuple hospitalier ;
C'est mériter la mort, au lieu de la donner ! —
Aux Armes !... Mais d'où vient que votre cœur s'agite,
Qu'il se trouble et s'émeut, qu'il tremble et qu'il hésite,
Et qu'au lieu de combattre, il se sent combattu ?
C'est qu'en scindant le cœur, il perd toute vertu :
L'homme ne peut changer de mère ou de patrie ;
La terre du berceau, c'est la terre chérie ;
Et le serment lui-même au cœur impose en vain
Des devoirs plus sacrés envers un sol lointain !
Pour qu'au nom de patrie avec orgueil il vibre,
Sur le sol étranger, le cœur doit rester libre ;
Semblable en son exil à l'oiseau passager,
Il doit rester partout et toujours étranger !
Un acte despotique, une infortune amère,
Peut bannir notre cœur sur un autre hémisphère ;
Mais le cœur exilé, le cœur expatrié,
Par un fatal serment ne peut être lié !
Se tournant tout entier vers le pays qu'il aime,
Dans ses destins changeants, il doit rester le même ;

Le même, dans le deuil, la joie et les dangers ;
Oui, toujours étranger parmi les étrangers !

SEPTIÈME BARDE.

Les grands fleuves profonds s'écoulant en silence,
Arrosent de leurs bords la sauvage abondance ;
Ils vont s'élargissant, et grossissant leurs eaux
Des tributs écumants de vingt mille ruisseaux :
Ainsi la Vérité, fleuve immense et céleste,
Rejetant de ses eaux chaque élément funeste.

Pour abreuver les cœurs qu'altère un saint amour,
Traverse de l'erreur le sombre et froid séjour !
En vain, dans son grand lit, creusé par des Archanges,
Des mensonges impurs tombent toutes les fanges ;
En vain, l'orage gronde et soulève ses flots,
Pour en faire sortir le ténébreux chaos :
Le fleuve, en débordant sur ses rives stériles,
Semble les dévaster, pour les rendre fertiles ;
Et retrouvant son lit, après chaque ouragan,
Poursuit son cours vainqueur vers le vaste océan !
La lutte entre le bien et le mal est sans trêve ;
La lutte recommence, et jamais ne s'achève !
Pour propager l'amour et le règne divin,
L'apôtre, au nom du Christ, jamais ne parle en vain ;
L'apôtre doit crier, et le docteur écrire,
Pour empêcher le vice et l'erreur de prescrire !
L'Église Militante, en d'incessants combats,
Au martyre, en tous lieux, prépare ses soldats.
En ces temps orageux de basse flatterie,
Taire la vérité, c'est trahir la patrie !

Et le sage, l'apôtre, ou le barde inspiré,
Doit s'entendre accuser de zèle exagéré !
La sainte liberté, la liberté divine,
Qui fait de l'homme un saint, et fait une héroïne
De la femme angélique, — ah ! cette liberté,
Elle est fille du ciel et de l'autorité ;
Elle obéit à l'ordre, et, sans l'obéissance,
Esclavage orageux, elle devient licence !
La sainte liberté, c'est obéir à Dieu ;
L'homme, affranchi de Dieu, rampe esclave en tout lieu !
L'homme rebelle au Christ, l'homme au Christ infidèle,
Sent que, pour le punir, tout lui devient rebelle :
De la science en lui s'éteint le pur rayon ;
L'âme cède à la chair, et la chair au Démon ;
Et ce fils de l'orgueil, monstre aveugle et servile,
Allume le brandon de la guerre civile !
Le fanatisme impur, plein de haine, en ces jours,
Hélas ! veut pervertir le plus saint des amours :
Aux transports les plus doux qu'inspire la patrie,
Il veut associer l'adultère hérésie !
Dans le sauvage espoir de son règne infernal,
Il appelle à son aide et l'erreur et le mal ;
Du traître et du félon il se fait le complice,
Et de l'apostasie exploite la malice !
Ô patrie, ô drapeau qu'agitent tous les vents,
Plus que les étrangers, crains tes propres enfants !
Crains tant de vils partis et de sectes rivales !
Crains l'égoïsme étroit de tant d'âmes vénales !

Plus que les étrangers, crains tes fils dissidents,
Dans leurs sombres fureurs et leurs rêves sanglants !

Sommes-nous donc aux temps, où, pleins d'hypocrisie,
Les hommes, dans leur haine, et dans leur frénésie,
Fuyant l'ardent éclat dont la vérité luit,
S'entourent pour agir des ombres de la nuit ?
La Liberté n'est pas un Ange de ténèbres,
Une fille nocturne aux vêtements funèbres :
C'est l'auguste Amazone, au regard plein d'éclairs,
Qui fait pâlir les rois et les tribuns pervers !
La Liberté, c'est l'Aigle, inondé de lumière,
Et qui plane sans crainte au séjour du tonnerre !
Honte aux oiseaux de nuit, à ces lâches hiboux,
Qui pour l'œuvre du mal se cachent parmi nous !
Fils du Démon, ils ont les ruses de leur père ;
Ils sèment autour d'eux un esprit léthifère ;
Et, déguisant le but de leurs secrets desseins,
Ils préparent sans bruit leurs poignards assassins !
Sur leurs fronts apostats, ces dupes ou faux-braves,
Portent ces mots écrits : Esclaves des Esclaves !
Asservis à des chefs, que subjugue Satan,
Leur cœur pour battre encor n'a plus un libre élan !
Tandis que le grand Aigle, oiseau de la lumière,
Des rayons de sa gloire éclaire sa carrière,
Les oiseaux ténébreux, secrètement unis,
Font éclore leurs œufs en d'invisibles nids :
Mais, vers ces nids cachés, à la faveur des ombres,
Sortant de tous côtés des humides décombres, —
Vengeurs inattendus, — glissent de froids serpents,
Qui dévorent les fruits de leurs accouplements ;
Et qui, jetant l'alarme au milieu des ténèbres,
Viennent saisir d'effroi ces légions funèbres !

Ainsi périt l'espoir des méchants assemblés,
Qui, par d'autres méchants dans leurs œuvres troublés,
Voient détruire l'effort de leur lâche infamie,
Et cesser l'union qu'ils croyaient affermie :
L'union est sans force où Dieu ne règne pas ;
Le vice est combattu par le crime ici-bas ;
Et quand sort de l'Enfer un esprit de désordre,
C'est par l'excès du mal que Dieu rétablit l'ordre !
Les nations, ainsi que l'homme, dans le bien,
Ont pour les diriger un Ange Gardien !
En vain, l'Enfer s'émeut ; en vain, l'homme s'agite :
Chaque astre, avec éclat, roule dans son orbite ;
Et Dieu, qui peut calmer les flots de l'océan,
Des méchants dans le mal arrête aussi l'élan !
Rien n'arrive que Dieu ne le veuille ou permette ;
Notre marche, à son gré, s'accélère ou s'arrête ;
La tempête souvent nous pousse vers le port ;
La vie est dans la crise, où l'on croit voir la mort !

D'une main paternelle, aussi forte que douce,
Dieu nous guide et soutient, de secousse en secousse !
Dieu seul est grand, seul bon, seul juste et tout-puissant ;
L'homme s'agite, et Dieu le mène en l'aveuglant !...
Pour ton bonheur futur et ta gloire, ô patrie,
Malgré le sombre orage, oui, j'espère et je prie !
Ce qui t'agite ainsi, ce qui fermente en toi,
C'est un espoir sublime, une héroïque foi !
Par toi s'accompliront les plus grandes conquêtes ;
Tu dois réaliser l'idéal des poètes ;
Oui, l'espoir de l'Église et de l'humanité
Repose en ton ardeur et ta virilité !

Malgré tes ennemis, et les guerres civiles,
Et les rugissements des populaces viles,
Et tout ce qu'en son cœur l'Hérésie a de fiel, —
Ta Patronne sur toi veille du haut du ciel ;
Sur toi veille Marie, Ô jeune République ;
Et ton sein, fécondé par l'amour catholique,
Produira des guerriers, des héros et des sainte,
L'élite des Croyants et des Républicains !
Pour former sous ses yeux un Clergé digne d'elle,
Rome t'ouvre un Colège, et t'invite et t'appelle…
Réveille-toi, ma mère ; Amérique, il est temps ;
De tes plus saints foyers détache tes enfants ;
Qu'ils aillent s'abreuver à la source première,
Au Centre rayonnant d'amour et de lumière !
Oui, laisse-les partir, pour qu'avec plus d'éclat
Brillent ton Sacerdoce et ton Épiscopat ;
Pour que plus d'unité, de zèle apostolique,
Plus de ferveur céleste et d'amour ascétique,
Plus d'esprit de prière et de recueillement,
Au Dieu Crucifié t'attache fortement !
Pour qu'au milieu du bruit de l'Industrie active,
Tu puisses tolérer l'âme contemplative ;
Et qu'en ta fougue aveugle et tes bruyants progrès,
Tu laisses au désert vivre et prier en paix
Ces hommes inspirés qui, pareils à Moïse,
Pour servir la Patrie et pour servir l'Église,
Pour leurs frères aimés, inquiets combattants,
Offrent et leur prière et leurs pleurs pénitents !
Car, malgré la distance, et le temps, et l'espace,
Par un mystique aimant tout se lie et s'enlace ;

La prière enflammée, en s'élançant vers Dieu,
Ébranle dans son vol tous les globes de feu !
Chaque âme en oraison conduit un char d'Élie ;
Le ciel s'ouvre à la voix de celui qui supplie ;
Et chaque pleur d'amour, versé pour le pécheur,
Des foudres de justice éteint le feu vengeur !

Oui, Prier c'est Agir ; c'est agir en silence,
C'est agir en repos ; c'est, dans sa force immense,
Commander par l'amour aux légions du ciel ;
Avec l'arme du cœur, c'est vaincre l'Éternel !

Les Deux bardes des forêts

LA PEAU-ROUGE.

Itibapishi ma ! frère au pâle visage,
Ma mémoire, en tous lieux, a gardé ton image ;
J'ai senti, j'ai pleuré ton absence, en tous lieux ;
Le désert s'est ému de mes cris douloureux !
Loin des sombres cités, retrouvant la lumière,
Viens rajeunir ton âme à la source première !
Viens, dans la solitude, ô pieux na-houllo ;
Loin d'un monde si fou, viens, sage Blanche-Peau !
Itibapishi ma ! brise un trop long servage ;
Et, dans un libre essor, suis ton instinct sauvage !
Comme toi, j'ai langui, captif dans les cités,
Pleurant, dans mon exil, les bois illimités ;
De mon désert natal pleurant l'indépendance,
J'ai traîné de longs jours dans l'amère souffrance !

Sevré de la Nature, encore tout enfant,
Du monde j'ai subi l'esclavage étouffant !
Les hommes, bâtissant cabanes sur cabanes,
Aiment mieux leurs prisons que les vastes savanes,
Et les bruits discordants que le plaintif oula,
Le chant mélodieux du tchouka-nak-bila.
Si nos déserts comptaient plus de na-houllo tèques,
Les romans dormiraient dans les bibliothèques !
L'orgueilleuse folie et le luxe effréné
D'un sexe maladif, avant l'âge fané,
Auraient un contre-poids dans l'humble et chaste vie
Des femmes du désert, des fleurs de la prairie,
Types pareils à ceux que le peintre, autrefois,
Contemplait dans l'extase, à l'ombre de la Croix !
L'enfant de nos forêts, l'héroïne indigène,
Sans se civiliser, peut devenir chrétienne :
L'esprit de l'Évangile, en son austérité,
Des profondes forêts aime l'obscurité ;
La première cité par Caïn fut bâtie ;
Mais du pasteur Abel l'offrande fut bénie.

La foi ne détruit pas l'esprit national ;
Elle s'adapte à l'homme, à son climat natal ;
Et Dieu peut faire éclore, au sein des solitudes,
Où n'arrivent jamais les blanches multitudes,
Loin des regards de tous, des fleurs de sainteté,
Brillant d'un vierge éclat, dans leur sauvageté !
Telle apparut, au Nord, dans sa grâce enfantine,
Fleur-de-la-passion, la bonne Catherine ;
Près du Sault Saint-Louis, près du Caughnawaga,
Elle n'admit que Dieu dans son humble tchouka !

Éclose loin du monde, au bord de la prairie,
Elle aima sa tribu, son inculte patrie. —
La foi ne détruit pas l'esprit national ;
Elle s'adapte à l'homme, à son climat natal ;
Et de l'enfant des bois, fidèle au cabanage,
Elle fait un chrétien, mais un chrétien sauvage !
Sans déposer son arc et sortir de ses bois,
Du Grand Livre de vie il peut suivre les lois.
Le sage, en sa grandeur, habite une cabane ;
Le bourgeois, pour loger sa nullité profane,
Se bâtit un palais, dont la froide grandeur
S'indigne du néant de son vain possesseur :
Ainsi les Pharaons, au prix de mille vies,
Dans le pompeux orgueil de royales folies,
Pour loger la grandeur de leur double néant,
Construisaient pour palais un sépulcre imposant !
Je n'ai jamais compris, dans ma liberté sainte,
Ayant le ciel pour toit, le désert pour enceinte,
Qu'entre des murs glacés, dans un enclos poudreux,
Tout un peuple à l'étroit pût habiter heureux !
Je comprends du chasseur l'existence nomade ;
Mais du froid citadin, oh ! que la vie est fade !
Je comprends au désert les courses d'Ismaël,
Mais des vassaux mondains, que le sort est cruel !
Ils apprennent par cœur le code d'étiquette ;
Le costume de l'un sur l'autre se reflète ;
Le masque y brille mieux que l'ingénuité,
Et l'usage abolit l'originalité ;
Oui, la nature en tout doit céder à l'usage ;
Oui, l'esclave insensé trône au-dessus du Sage ;

En sa grave folie, admiré par des fous,
Lui, dont nous rougissons, ose rougir de nous ! —
O du monde orgueilleux corruption profonde !
C'est le Christ qui l'a dit : « Malheur ! malheur au monde ! »
Que je plains des cités les pâles prisonniers,
Du luxe paternel frivoles héritiers !
Ont-ils connu la vie, enfermés dans leur cage ?
Est-ce vivre que vivre au sein de l'esclavage ?
Que les biens sont par eux chèrement achetés !
« C'est Dieu qui fit les bois, et l'homme les cités ! »

La vie, au fond des bois, est selon la Nature ;
L'âme y goûte, affranchie, une ivresse plus pure ;
De l'homme le désert fut le premier berceau ;
Dans la forêt natale, heureux le libre oiseau !
Par Dieu#même pétri du limon de la terre,
Dans un désert de fleurs, l'homme est né solitaire ;
Tant qu'il vécut sans femme, il vécut innocent ;
Mais Eve, pour le perdre, eut un magique accent !
Ah ! je comprends le prêtre, et je comprends l'ermite ;
Le chêne est épuisé par le gui parasite ;
La plus sainte taïque est un pesant fardeau ;
De la virilité l'hymen est le tombeau !
Heureux qui, fatigué d'un monde où tout nous brûle,
Au milieu du désert a bâti sa cellule,
Et dans cet humble abri de silence et de paix,
Pour les faux biens perdus goûte enfin les seuls vrais !
J'ai visité l'Europe et ses grandes merveilles ;
Les Lettres et les Arts ont occupé mes veilles ;
J'ai connu les ennuis des collèges royaux,
Et disputé le prix à d'envieux rivaux ;

Les plus belles cités m'ont versé leurs tristesses,
Et révélé le fond de leurs folles ivresses ;
Et, malgré tout l'éclat d'un attrayant dehors,
De leurs cœurs gangrenés j'ai sondé les remords !
Et j'ai dit, en fuyant les vieilles Capitales :
Le bonheur ne fleurit qu'en mes forêts natales !
Du luxe efféminé j'ai goûté les loisirs ;
J'aime mieux du désert les périlleux plaisirs !
La langue de Virgile et la langue d'Homère,
Ne valent pas ta langue, ô Nature, ma mère !
Boïeldieu, Pergolèse et tous les musiciens
Ne peuvent égaler tes luths éoliens ;
Dans ta voix, on entend la voix de Dieu lui-même ;
Du céleste clavier tu tiens la clé suprême ;
Tu surpasses la ville en vivantes beautés :
« C'est Dieu qui fit les bois, et l'homme les cités ! »
Las d'un monde égoïste et de son esclavage,
L'homme civilisé souvent s'est fait Sauvage ;
Mais jamais le Sauvage, abandonnant ses bois,
Pour se civiliser, n'accepta d'autres lois :
Le Sauvage conserve, en sa franche rudesse,
Le mépris du grand monde et de sa politesse ;
Esclave de Dieu seul, pour l'aimer et servir,
Au monde il n'a jamais cru devoir s'asservir !
Le monde, à chaque pas, nous ouvre un précipice :
Pour prier, le désert est un lieu plus propice !
Le désert eut toujours des charmes pour les Saints ;
L'amour y fit voler de célestes essaims ;
En tous temps, on a vu les abeilles mystiques
Préférer pour leur miel les fleurs érémitiques. —

Viens, dans la solitude, ô sage Blanche-Peau,
Loin d'un monde si fou, viens, frère na-houllo ! —
Au-delà du Grand Lac, dans le pays de France,
Je fus ton compagnon d'exil et de souffrance :
Au sein de la Patrie et de ses bois sacrés,
Nous ne serons jamais par le sort séparés ;
Je serai, dans ces bois et ton guide et ton frère :
Dans ces bois, avec Dieu, l'homme est-il solitaire ?
Les lacs ont des poissons ; les arbres ont des fruits ;
Les feuillages épais nous forment des abris. —
Viens ! j'ai ma peau de buffle et j'ai ma carabine :
Viens bâtir avec moi ta cellule divine !
Unis dans le désert autant que dans l'exil,
Nous braverons tous deux chaque attrayant péril ! —
Dans les calmes forêts, oh ! que les nuits sont belles !
La Nature a pour nous des larmes maternelles ! —
Répondez, Daniel Boon, Audubon, Bas-de-Cuir,
Éloignés des cités, avez-vous pu jouir ?
Éloignés de la foule, indépendants, nomades,
Sous la voûte azurée ou les vertes arcades,
Avez-vous regretté le coupable bonheur,
Qu'offre, au prix du salut, le monde décepteur, —
Lui, que le Dieu Sauveur, dans sa sainte justice,
Abandonne à Satan, comme plein de malice ?
Ce monde esclave et vain, l'avez-vous regretté ?
Parcourant les déserts, fils de la liberté,
Votre âme, à l'unisson des grandes harmonies.
A-t-elle regretté tant de cacophonies ?
Le monde a ses élus, ainsi que le désert ;
Mais que le nombre est grand qui chaque jour s'y perd !

Que le fleuve du vice y soulève de fange,
Et qu'il faut de vertus pour en sortir un ange !
Viens dans la solitude, itibapishi ma ;
Viens prier et chanter, na-houllo taloa !
Les saintes passions sont toujours solitaires ;
L'aigle bâtit son nid sur les cimes austères !
Vois la colombe, ô frère, et vois le whip-poor-will :
Comme à l'oiseau, pour vivre, à l'homme que faut-il ?
L'homme est plus que l'oiseau ; l'homme, en quittant le monde,
Trouve dans la Nature une mère féconde !
Tu sais que l'ianash, au bruit des pas humains.
Mugit en bondissant, et fuit tous les chemins :
Sois semblable au bison, en son instinct sauvage.
Et d'un monde insensé fuis le lâche esclavage ! —
Viens dans la solitude, itibapishi ma ;
Viens prier et chanter, na-houllo taloa ! —
Le grand désert succède à la savane immense ;
L'infini parcouru, l'infini recommence ;
Et l'âme, y respirant une sainte fierté,
Des vrais enfants de Dieu trouve la liberté !...

Ô Nature prends-nous ; cache-nous sous ton aile ;
Calme nos cœurs fiévreux de ta voix maternelle !
Qu'il est doux d'habiter les lieux infréquentés :
« C'est Dieu qui fit les bois, et l'homme les cités ! »
C'est Dieu qui fit les bois, les monts et les prairies,
Les fleuves et les lacs, semés d'îles fleuries,
Tous ces antres obscurs, tous ces abris secrets,
Où tant d'hommes ont fui, de la foule ignorés ! —
Pour le monde hypocrite et sa froide étiquette,
Itibapishi ma, Dieu te fit-il poète ?

À ce monde égoïste, à la société,
Jette un adieu sauvage, un saint ialeshké !

LE PALE-VISAGE.

Conduis-moi, — loin ! bien loin ! — dans ton grand Territoire :
Et là, je construirai ma cellule-oratoire !
Et là, je deviendrai le libre compagnon
Du chasseur Indien, de l'aigle et du bison !
Et là, je bâtirai mon tranquille ermitage ;
Aux ascètes nouveaux j'ouvrirai le passage ;
Antoine Calybite, érémicole obscur,
D'un règne glorieux je dirai le futur !
Les déserts, tressaillant dans leur joie,
Verront les ermites pionniers
Suivre le Christ dans l'étroite voie,
Le Christ dans les épineux sentiers.,
Les grandes forêts Américaines,
Sous l'ombre de leurs épais rameaux,
Abriteront les âmes sereines,
Dont l'action est dans le repos.
L'Indien et l'humble Anachorète
Auront, près du sauvage bison,
La même inaccessible retraite,
Dans la savane sans horizon.
Là, des colombes contemplatives
Rempliront de leurs gémissements
De nos solitudes primitives,
Les sombres cloîtres retentissants ;
Et tant d'harmonieuses prières,
Réveillant des échos dans le ciel,

Un fleuve de grâces salutaires
Fera germer un nouveau Carmel !

Et tu verras, ô belle Amérique,
Tes enfants, en ascètes changés,
Sous la sainte Règle Érémitique,
Vivre en paix, dans tes antres logés !
Tu verras venir les Camaldules,
Les Carmes-Déchaux, et les Chartreux ;
Tu verras se grouper des cellules,
Autour des grands cèdres ténébreux !
Franchissant le houleux Atlantique,
Au fracas des révolutions,
Oui, tu verras chaque essaim mystique,
De l'Europe, en ses convulsions,
Désertant les plages désolées,
Venir chercher sur tes monts neigeux,
Dans tes savanes et tes vallées,
Quelque refuge moins orageux !...
Venez, cénobitiques phalanges,
Hommes d'étude, hommes d'oraison ;
Venez, ô saintes peuplades d'anges,
Que chasse la Révolution !
Venez, ascétiques colonies :
Ici, vous trouverez des abris,
Et des thébaïdes infinies,
Que vous changerez en paradis !
Vous trouverez des terres incultes,
Où paissent d'innombrables troupeaux ;
Vous aurez la liberté des cultes,
Et la liberté des Rouges-peaux !

La liberté dans la solitude,
Avec l'horizon illimité ;
Et votre calme béatitude
Égalera votre liberté !

LA PEAU-ROUGE.

Heureux l'homme ici-bas dont la gloire est sans tache ;
Qui dans les droits sentiers a marché sans relâche ;
Et qui, le front orné du signe des chrétiens,
Pour suivre les Conseils, a donné tous ses biens !
Heureux qui, fatigué d'un monde où tout nous brûle.
Au milieu du désert a bâti sa cellule ;

Et dans cet humble abri de silence et de paix,
Pour les faux biens perdus goûte enfin les seuls vrais !
Heureux qui, chaque soir, près des sources limpides ;
Peut lire les récits des saintes Thébaïdes ;
Les mystiques récits et les légendes d'or,
Dont le naïf esprit nous charme et touche encor !
Oh ! comme, à ces récits, notre foi se ravive ;
Que l'exemple est puissant sur une âme naïve !
Ce que d'autres ont pu nous le pouvons aussi ;
L'amour, qui fait les Saints, peut refleurir ici !
Viens, Antoine Calybite,
Loin du bruyant tamaha ;
Sur le mont, que l'aigle habite,
Viens, Antwen tchouka-hanta !
Viens, frère au pâle visage,
Fuis avec moi, hopâki !
Je connais un ermitage,
Un impénétrable abri !

Je suis le fils des Savanes,
L'enfant des grandes forêts,
Où j'ai bâti cent cabanes,
Soue les feuillages épais !
Contre le courant du fleuve,
Seul, j'ai fait voler sur l'eau
Ma pirogue toute neuve,
Ma pirogue de bouleau !
J'ai transpercé de mes flèches
Le chevreuil et le bison,
Dans les hautes herbes sèches,
Dans les vagues de gazon !
Dieu m'avait donné pour maîtres,
Pour professeurs éloquents
Les grands chênes et les hêtres,
Et les sapins gémissants !...
Je vivais, libre Indigène,
Lorsque l'on me prit, enfant,
Et, sur les bords de la Seine,
On m'enferma languissant !
Oui, deux ans, dans les écoles.
Les sophistes Blanches-peaux
Du bruit de vaines paroles
Ont tourmenté mon repos !

Deux ans, j'ai froissé les pages
De mon livre détesté,
En rêvant des bois sauvages
La sauvage liberté !
Ah ! quelle vaine science
Que celle des lourds rhéteurs !

Que leur superbe ignorance
Dessèche, attriste les cœurs !
Délivré des froids sceptiques,
Et des ergoteurs glaçants,
Délivré des scholastiques,
Et de tous les faux savants, —
Seul, dans la savane verte,
Seul, dans l'immense forêt,
Ah ! j'ai repris ma couverte,
Mon arc et mon calumet !
Pour compagnons, j'ai les hôtes
Des solitudes de Dieu ;
J'ai, pour demeures, des grottes,
Des cavernes en tout lieu !...
Je suis le fils des Savanes,
Plus libre que les troupeaux,
Les errantes caravanes
De farouches buffalos !
Plus libre, dans ma retraite,
Que l'aigle sur son rocher, —
Avec l'humble anachorète,
Je puis chanter et prier !...
L'Amérique, oh ! l'Amérique,
Avec ses monts, ses déserts,
Qu'habite l'Esprit mystique ;
Ses lacs, grands comme des mers ;
L'Amérique, aux frais ombrages,
C'est le pays le plus beau,
Le pays des ermitages,
Qu'aurait choisi Saint Bruno !

C’est le pays de la vie,
C’est le Continent Nouveau,
C’est la verte Colombie,
La terre de mon berceau !

Oui, c’est la terre féconde
Du raisin et du maïs,
Où le riz sauvage abonde,
Et le froment près du riz !
C’est la terre des merveilles ;
Des fruits, des fleurs et de l’or :
Des richesses sans pareilles :
De l’universel trésor !
C’est la terre des lianes,
Des jasmins et des rosiers.
S’entrelaçant aux platanes.
Aux cèdres, aux magnoliers !
L’Amérique, oh ! l’Amérique,
C’est le pays du printemps ;
C’est le séjour poétique
De tous les enchantements !
C’est l’Éden de la jeunesse ! —
Sur le deuil du souvenir,
Il faut que tout y renaisse ! —
C’est l’Éden de l’avenir !
On y verra des Ascètes.
Des Sages méditatifs,
De calmes Anachorètes.
Des Anges Contemplatifs !
On y verra des cellules,
Et des laures en tous lieux,

Pour les fervents Camaldules,
Les Carmes et les Chartreux ! —
Dans les vierges solitudes
Fuis avec moi, hopâki !
Loin des folles multitudes,
Viens choisir un calme abri !...
Maudits les Pâles-visages !
Maudit leur oka homi !
Ils ont détruit les Sauvages
Avec ce seul ennemi !
Avec ce Démon de flamme,
Avec cet Esprit de feu,
Attaquant le corps et l'âme,
Ils ont, au mépris de Dieu :

Ils ont, étrangers barbares,
Mus par la cupidité ;
Ils ont, trafiquants avares,
Monstres d'inhumanité ;
Ils ont, frères homicides ;
Sauvages civilisés,
Vendu, dans des flots perfides.
Tous les poisons déguisés !
Maudits les Pâles-visages !
Maudit leur oka homi !
Ils ont détruit les Sauvages
Avec ce seul ennemi !
Viens Antoine Calybite,
Loin du bruyant tamaha ;
Sur le mont, que l'aigle habite.
Viens, Antwen tchouka-hanta !

Amérique, il est temps, réveille-toi, ma mère :
Pour combattre le mal, il te faut la prière ;
Il te faut, en ces jours, à tant d'activité
Opposer l'orative et calme austérité ;
Il faut, par le silence, et le jeûne, et les veilles.
Opérer en repos d'ascétiques merveilles ;
Il faut, pour arrêter le luxe en ses progrès,
La sainte extravagance et les pieux excès ;
Au mal extrême, il faut des remèdes extrêmes ;
Pour effrayer la chair, il faut des moines blêmes ! —
Où sont-ils les enfants amoureux de la Croix,
Les apôtres sans or, les fils de Saint François,
Sublimes insensés, divins enthousiastes,
Entraînant après eux toutes les âmes chastes,
Tous les esprits d'élite ; et d'un verbe de feu,
Sans haine, foudroyant les ennemis de Dieu ?
Amérique, il est temps, réveille-toi, ma mère :
Il te faut, pour combattre, une phalange austère !
Pour combattre, en ces jours, les Esprits ténébreux,
Se transformant partout en Anges lumineux ;
Pour combattre le faux et sombre illuminisme,
Il te faut de l'amour le divin mysticisme :
Ouvre la thébaïde à l'héroïque essaim,
Qui pour un calme abri soupire dans ton sein !
Aux cœurs faits pour Dieu seul, aux âmes solitaires,
À l'expiation, ouvre des monastères ! —

Tristesse de l'amour, ô saints gémissements,
Des pleurs du repentir chastes enivrements,

Esprit intérieur, élan de la prière,
Repos, recueillement, silence, ombre, mystère,
Vie inconnue à tous, vie au milieu des bois,
Douceurs de l'amertume, ivresses de la Croix :
Qui pourrait, ici-bas, vous comprendre et décrire ?
Quel poète oserait vous chanter sur sa lyre ?
Qui pourrait aux cœurs mous, aux âmes des cités,
Révéler du désert les âpres voluptés ?...
La Contemplation, c'est la vie unitive :
C'est l'âme concentrée en sa force inactive ;
C'est l'âme, abandonnant tous les objets divers,
Tous les pâles rayons, épars en l'univers,
Pour se perdre en Dieu seul, qui l'absorbe et l'embrase,
Dans un flot de lumière, et d'amour, et d'extase !
La Contemplation, c'est le sommeil des sens,
Et le réveil de l'âme en des cieux ravissants !
La Contemplation, sœur de la Solitude,
Donnant un avant-goût de la béatitude,
Fait que l'âme s'écrie, — heureuse de souffrir :
« Je me meurs du regret de ne pouvoir mourir ! » —
Oh ! qui me donnera des ailes de colombe ?
Qu'il est doux pour l'amour de passer par la tombe !
Libre enfin de la chair, qu'il est doux, qu'il est doux
De s'endormir en paix, pour s'unir à l'Époux ! —
Mourir pour le chrétien, c'est commencer de vivre ;
C'est entrer dans la joie, où l'âme enfin s'enivre ;
C'est ne plus espérer, ne plus croire : C'est voir !
C'est aimer, posséder, tout comprendre et savoir : —
Science intuitive, amour béatifique,
Possession de Dieu dans l'ivresse extatique,

Épanouissement dans la Réalité,
Ineffable repos pendant l'Éternité !

À l'Espagne

Tous les Espagnols sont rois ! —
Noble Ibérie,
Sainte patrie,
La Lyre, autant que la Croix,
La forte épée,
Au ciel trempée,
Sont à toi, sol de guerriers,
Terre Ibérique,
Peuple héroïque,
Nation de Chevaliers ! —
Soldats ascètes
Guerriers poètes,
Preux défenseurs de la Croix,
Tous les Espagnols sont rois ! —
Et nous Créoles,
Fleurs Espagnoles,
Des plus braves Conquérants
Nous sommes les descendants !
Libres et braves,
Nobles et graves,
Nous régnons ; fiers héritiers
De l'esprit des Chevaliers !

L’Esprit de voyage et l’esprit d’activité

LE BARDE ANGLO-AMÉRICAIN.

Comme un monstre amphibie, enveloppé de brume,
Comme un léviathan, il avance, il écume,
Et tout tremble à sa voix, tout est saisi de peur !
Cyclope menaçant, aux poumons de vapeur,
De sa gueule enflammée il sort des étincelles ;
Et l’on doute s’il nage ; on croit qu’il a des ailes. —
Voyez-le soupirer : on dirait qu’il est las ;
Qu’il porte, en gémissant, le monde comme Atlas…
N’est-ce pas le mammouth, enfui de sa caverne ;
Quelque monstre, échappé du ténébreux Averne ;
Colosse qui dormait sous le palétuvier,
Et qu’aux yeux étonnés ressuscita Cuvier ? —
À son mugissement, les forêts ébranlées
Voient s’élever dans l’air les oiseaux par volées ;
Le Fleuve divisé déborde, en écumant,
Et gronde sous le poids du Vésuve fumant ;
L’Indien consterné, debout sur le rivage,
Comme un guerrier surpris pousse son cri sauvage ;
Et le Meschacébé, le’Vieux-Père-des-Eaux,
Se réveille et se trouble, en son lit de roseaux !
Au bruit du monstre ému, que la vapeur anime,
Les poissons enrayés sont rentrés dans l’abîme ;
Du Fleuve abandonnant les flots bouleversés,
Sous le joug de Neptune ils se sont replacés ;
Et seuls, à son aspect, les sombres crocodiles,
Sur les arbres flottants, demeurent immobiles. —
Voyez-le s’avancer, orgueilleux sur le flot :

C’est lui qu’entrevit Job, en peignant Béhémoth !
D’une âme par Fulton la matière est dotée !
L’Amérique a pour fils un nouveau Prométhée !
Calme et froid, qui pourrait ou l’entendre ou le voir ?
Lorsqu’il passe, a sa voix tout semble s’émouvoir ;
La forêt vibre au loin, sonore basilique !
Et moi, je me tairais ; moi, barde d’Amérique,
Je ne chanterais pas ce que chante la voix
Des oiseaux envolés, des fleuves et des bois ?

Moi, je serais muet, lorsque, du fond des antres,
Les échos échappés sont devenus des chantres ?
Quand l’Amérique entière, ébranlée en ses monts,
Pour le glorifier croit manquer de poumons ;
Que des sommets, vêtus de la neige sans tache,
Jusqu’aux bois que jamais n’a profanés la hache,
Éclate un long concert, un immense transport,
Ma lyre manquerait à l’unanime accord ?
Non ! — Gloire à toi, Fulton ! — À la voile impuissante,
Tu sus donner l’essor de la vapeur ardente :
Pour ce monde animé, pour cet hôtel mouvant,
Qu’importe maintenant la marée ou le vent !
Des longs fleuves troublés et des grands lacs limpides,
La roue aux bras vainqueurs scinde les flots rapides ;
La distance n’est plus pour le bateau grondant ;
Le Nord touche au Midi, l’Aurore à l’Occident !
Oui, gloire à toi, Fulton ! ô sublime génie,
Par qui dans tous ses points l’Amérique est unie !
Sur le steamboat nageant, qui tonne, fume et bout,
Chaque homme en même temps se croit présent partout ;
Sans ce coursier de feu, que serait l’Amérique ?

À ce sol il fallait une chaîne électrique,
Un moyen par lequel l'homme fut transporté
Si vite qu'il se crût doué d'ubiquité !
L'homme, sans ce moyen, trop éloigné de l'homme,
Dans l'espace eût vécu, triste et stérile atome ;
Mais, comme en un seul centre, unissant tous les lieux,
La vapeur le dota d'un attribut des dieux ?
Aidé dans son essor, aujourd'hui, c'est un ange
Qui frappe tous les yeux de son passage étrange ;
L'instant de l'arrivée est celui du départ ;
Il est presque à la fois partout et nulle part :
Sa présence en tous lieux, à toute heure est visible,
Et l'alibi pour lui devient presque impossible ;
Les points sont effacés, ainsi que les instants ;
Il est ici, là-bas, partout en même temps :
Aussi, l'homme, sur terre, ou dans l'air, ou sur l'onde,
Comme un éclair bientôt fera le tour du monde ;
Avec son corps, présent en même temps partout,
Aussi bien qu'avec l'âme, il embrassera tout ! !
Ah ! je veux voyager ! le repos me fatigue !
Adieu le lourd bateau qui lentement navigue !
Sur la barque à vapeur et le chemin de fer,
On me verra passer comme l'oiseau dans l'air !
Je sentirai glisser sur la route aplanie
Le char dont la vapeur berce avec harmonie.
Le soir, je partirai du lac Ontario,
Et descendant, la nuit, le limpide Ohio,
Dans le golfe azuré que l'Orient colore,
Je me réveillerai sur le bateau sonore. —

Ah ! je veux voyager ; je veux, de ma cité
Jusqu'au Niagara d'un seul vol emporté,
Comme un prodigue enfant lassé de la famille,
Un triste prisonnier qui brise enfin sa grille,
Je veux dormir au bruit de la roue à vapeur,
Dans le berceau vibrant qui s'avance en vainqueur ;
Je veux, loin d'une terre à tous moments foulée,
Voir du Mississipi la fertile vallée ;
Je veux, réalisant mon rêve le plus cher,
En voyage oubliant un passé trop amer,
Gravir les monts neigeux, parcourir les prairies,
Où le barde inspiré cueille ses rêveries ;
Je veux sentir mon âme exaltée à la fois
Par des accords sans fin et d'innombrables voix ;
Par l'orchestre des lacs, des bois et des savanes,
Loin des sentiers foulés et des regards profanes !
Dans les sombres forêts, dans les vastes déserts,
Ravi, j'écouterai de solennels concerts ;
J'écouterai, la nuit, les lointaines cascades,
Du grand temple ébranlant toutes les colonnades ;
Et l'orgue des sapins qu'anime l'ouragan,
Monotone et semblable au glas de l'Océan.
Partout, j'admirerai, pendant mes longues veilles,
Tout ce qu'en mon pays Dieu sema de merveilles :
Le roc géant, creusé par le Niagara ;
L'antre où pour expirer, le mammouth pénétra ;
Et les coteaux fleuris, et les sommets arides,
Et l'odorant jardin des riantes Florides,
Où le fleuve insoumis parait et disparaît,
En se frayant sous terre un passage secret

Je verrai l'herbe inculte, immense, monotone,
Ondoyer mollement aux souffles de l'automne ;
Les buffles, traversant l'océan de roseaux,
Éveiller des essaims d'insectes et d'oiseaux ;
Et les troupeaux, amis des vertes solitudes ;
Et, sur le bord des lacs, les fauves multitudes ;
Tous ces peuples divers, qui, dans leur liberté,
Du Dieu qui les nourrit proclament la bonté ! —
Oh ! oui, j'admirerai cette vierge nature,
Où Dieu, plus familier, parle à sa créature !
Oui, je verrai ces lieux décrits par vous, Bryant,
Irving, Cooper, Schoolcraft, et toi, Chateaubriand ! —
Puis, vers les lieux, empreints des pas d'Évangéline,
Pèlerin, je suivrai ma Muse pèlerine ;
Ému, je redirai, sur chaque bord lointain,
Les vers majestueux du Scalde Américain. —
Et, non loin de Richmond, fleur de la Virginie,
Visitant l'humble enclos d'un virginal génie,
De ta plaintive voix, Susanne Archer Talley,
Ma Muse fraternelle écoutera le lai.

Enfin, j'irai m'asseoir, l'âme triste et rêveuse,
Près du Susquéhanna, dont l'onde impétueuse
Reçoit les flots versés par le Conéwago,
Au pied de York-Haven, poétique berceau :
C'est là que je voudrais, finissant ma carrière
Dans le recueillement, la paix et la prière,
Me bâtir un abri sous les cèdres ombreux,
Pour pleurer d'un ami le destin malheureux ! —
J'irai, j'irai partout ; j'irai, j'irai sans cesse,
De mes pleurs nourrissant ma féconde tristesse ;

Sur les monts, près des lacs, au bord des verts tapis,
J'irai partout, cueillant de radieux épis !
Du Potomac scindant les ondes orgueilleuses,
Au glas électrisant des cloches glorieuses,
Je salûrai la rive où s'élève Vernon,
Où l'Immortalité veille sur Washington, —
Lui, sage entre les grands, et grand parmi les sages,
Dont le chaste laurier doit croître avec les âges ;
Lui, dont l'esprit sacré, vivant en chaque enfant,
Animera toujours son peuple triomphant ; —
Lui chez qui, demeurant dans un calme équilibre,
Toutes les facultés, comme un accord qui vibre,
Pour agir puissamment, s'unissaient sans éclat,
Dans le Guerrier fougueux, ou dans l'homme d'État…
J'irai, j'irai partout ; j'irai, j'irai sans cesse,
De mes pleurs nourrissant ma pieuse tristesse ! —
Je veux de l'Orégon au riche Mexico,
Dans les antres profonds réveiller chaque écho ;
Sous le ciel du Pérou, près du brillant Potose,
Qui vit fleurir le Lys, émule de la Rose,
Dans les murs de Lima, dans les murs de Quito,
Solitaire, j'irai suspendre un ex-voto…
J'irai voir la cellule, où vécut Sainte Rose ;
La chambre, où Marianne avec Dieu s'est enclose ;
Et je suivrai, pensif, les odorants sentiers,
Encor tout lumineux des traces de leurs pieds ;
Et de ces vierges Fleurs d'un siècle plus mystique,
J'aspirerai longtemps le parfum ascétique,
L'esprit qui reste encor pour consacrer ces bois,
Où leurs pleurs et leur sang ont coulé sur la Croix…

Vapeur, fluide, éther, esprits de la matière,
Prêtez-moi pour voler vos ailes de lumière ;
Aussi libre que l'âme en son vol infini,
Qu'en son vol éthéré mon corps soit affranchi ;
Qu'un frêle aérostat, nacelle atmosphérique,
M'emporte en gravitant vers un monde électrique !
Qu'à tous les hauts sommets, se cachant dans les cieux.
Je jette en-bas mes cris à l'aigle audacieux ;
Et qu'en l'heureux essor d'aériens voyages
Je salue en vainqueur ce roi dans les nuages !

Que du fond lumineux de l'abîme azuré,
Où dans son vol hardi nul ne s'est égaré,
Mon œil, de l'Atlantique allant au Pacifique,
Parcourant le rail-way, le fil télégraphique,
Contemple, en tous les sens, de magiques réseaux,
Rapprochant les États, plus frères que rivaux :
Oh ! quel éclair alors jaillira de mon âme !
Quel chant patriotique et quels accents de flamme,
À l'aspect glorieux du drapeau constellé,
Par l'aigle Américain au soleil déroulé !
Quels accents, répétés du couchant à l'aurore
Par chaque voix émue et chaque écho sonore !
C'est maintenant le siècle des progrès ;
Se reposer, c'est abdiquer l'empire !
Laissons les morts dormir sous les cyprès !
Au froid sommeil, préférons le délire !
Laissons les morts ensevelir les morts ;
Aux cœurs glacés laissons les cimetières ;
L'esprit vainqueur a soumis tous les corps ;
C'est maintenant le siècle des lumières !

Le plus hardi des voyageurs,
Prolongeant partout mes veilles,
Volant de splendeurs en splendeurs,
De merveilles en merveilles,
J'ai vu les châteaux, les palais
De tout l'Orient féerique :
Rien n'approche de mes forêts ;
Rien n'égale l'Amérique ;
Rien n'est beau comme l'Occident,
Avec sa bannière étoilée,
Sous le soleil déroulée,
Et son Grand Peuple indépendant !
Ce Grand Peuple, à l'âme saxonne,
Jamais, jamais ne s'émeut ;
D'aucun obstacle il ne s'étonne ;
Tout ce qu'il veut, il le peut !
Bien n'arrêtera son élan !
Propageant la République,
Sur les ailes de l'ouragan,
Il atteindra le Mexique !
Il a vu l'Aigle et le condor,
Planant au-dessus des Andes,
Des deux Amériques si grandes
Prophétiser l'âge d'or ! —

La sympathique Liberté,
Dans sa jeunesse expansive,
Donnera sa fécondité,
Et son énergie active,
Pour les joyaux, les diamants,
Pour les mines et les terres,

Qu'embrassent les Cordillières,
Sous des climats étincelants, —
L'énergique Démocratie,
Dans son élasticité,
À l'improlifique inertie
Donnera l'activité !
Rien n'arrêtera son essor !
Avec un cri prophétique,
Elle a vu l'aigle et le condor
Acclamer la République ;
La République s'étendant,
Avec sa libre bannière,
D'une terre à l'autre terre,
Sur tout le Nouveau Continent.

FIN DES PROÈMES PATRIOTIQUES.

Le Conciliabule infernal

SATAN.

Banni du ciel natal, j'ai bâti sur la terre,
Avec l'autel brisé, mon trône populaire !
Je suis maître du monde, établi dans la chair ;
J'y suis maître et j'y règne aussi bien qu'en Enfer !
C'est le royaume étroit du chiffre et de la prose,
Où ma haine ose tout et peut tout ce qu'elle ose !
C'est le menteur théâtre, où la difformité
Emprunte, pour séduire, un masque de beauté ! —
Crocodiles, serpents, têtards, nés de la fange,

Des genres différents chaque horrible mélange,
Tout ce que la nature enfante en descendant,
Depuis l'oiseau de nuit jusqu'au monstre rampant,
Que dérobe au regard l'ombre des marécages,
Dans le monde où je règne, a trouvé des images !
Le mensonge, l'envie, et la haine, et l'orgueil ;
Le luxe efféminé, bercé dans son fauteuil ;
L'avarice, exhalant une odeur métallique ;
Tout ce qui se nourrit dans un air méphitique ;
Tout ce que le jour voit et la nuit ne voit pas ;
La volupté, couchée à l'ombre de l'upas ;
Tous les nains insulteurs, tous les impurs pygmées,
D'impuissants avortons bourdonnantes armées ;
Tout ce que la laideur, le chaos, le hasard,
L'humanité malade enfante, à chaque écart,
Depuis le vice nu jusqu'au luxe du crime,
Tout ce que l'infamie au front de l'homme imprime,
Du mal avec le mal accouplement hideux,
Légions de l'enfer obscurcissant les cieux,
Tout ce que le péché fait éclore d'immonde
Trouve un type rival, admiré dans le monde !

C'est le pompeux théâtre, où toute iniquité
Revêt, pour fasciner, un masque de beauté !
Là, des scribes vendus l'infatigable plume
Distille le venin et répand l'amertume ;
Et par le revolver et le couteau tranchant,
Après les flots de fiel, coulent des flots de sang !
Là, triomphent l'orgueil de la froide impuissance,
La conspiration de l'envieux silence,
L'esprit dévot de clique et l'esprit de parti,

Toutes les passions d'un zèle perverti !
Tranquille, je dormais au centre de la ville,
Où mon sceptre pesait sur chaque âme servile ;
Tout-à-coup, qu'ai-je appris, mes amés et féaux,
Fidèles serviteurs, anges porte-fléaux !
Esprit de l'Hérésie, Esprit de l'Avarice,
Esprit de la Luxure, Esprit de chaque vice,
Vous qui peuplez les airs, vous qui peuplez les eaux,
Et vous qui gardez l'or dans les obscurs caveaux :
Mon règne est menacé par l'Esprit Ascétique ;
On voudrait, en suivant la Régie Érémitique,
Ranimer cet Esprit, enseveli par nous
Dans les cloîtres déserts qu'attristent les hiboux :
Ce pâle Esprit jeûneur ose lever la tête,
Et pour d'autres combats ceindre ses reins d'athlète !
Un sombre enthousiaste, un froid contemplatif,
Oisive exception chez un grand peuple actif,
Nourrissant à l'écart sa morose folie,
Revêt le sac de Paul et le manteau d'Élie !
Contre celui qui marche en cet étroit sentier,
Soulevez, excitez le peuple tout entier !
Aiguisez contre lui l'arme du ridicule ;
D'un seul coup de massue, abattez cet Hercule ;
Qu'il succombe écrasé sous le poids du mépris,
Sous le poids accablant de son rêve en débris !
Et tandis qu'en secret on l'approuve et caresse,
Qu'il soit aux yeux de tous accusé de paresse ;
Qu'on le juge excentrique, en ce qu'il fait et dit,
Qu'on Je juge rebelle, et qu'il soit interdit !
Proscrit par le murmure ou la clameur publique

Qu'il semble à tous marcher dans une voie oblique ;
Qu'au nom du zèle ardent et de la charité,
On proclame, en tremblant, sa singularité ;
Et qu'on prédise même, avec hypocrisie,
En termes menaçants, sa prochaine hérésie !
Poursuivi, s'il le faut, d'ennemis soupçonneux,
Qui voudraient voir en lui ce qui se trouve en eux,
Contre l'obscur essaim qui l'observe et le juge,
Contre ces noirs oiseaux, qu'il n'ait point de refuge !

Pour éteindre le feu, que le ciel a béni,
Il se trouve toujours quelque froid Maccani,
Homme dont la raison, inflexible et sceptique,
Semble avoir étouffé tout sentiment mystique ;
Actif représentant des esprits arriérés,
Et, ne voyant partout que des cœurs égarés,
Il rêve de soumettre à son étroite règle
Le vol de la colombe et l'audace de l'aigle !
Dès qu'il veut servir Dieu, l'homme a pour ennemis
Et ceux de sa famille et ceux de son Pays ;
L'apôtre n'est jamais prophète en sa patrie ;
C'est toujours par les siens que sa gloire est flétrie :
Au sein de sa famille, insensible à ses pleurs,
Qu'il trouve ses plus froids et plus vils détracteurs ;
Et que son cœur navré recueille pour partage
Les reproches glaçants d'un mondain parentage !
Que le traître Judas et Simon l'usurier,
Qui profanent le temple où le cœur doit prier,
À leur secrète envie égalant leur malice,
Des poisons de leur haine emplissent son calice !
Et que l'âme choisie, asile de douleurs

Ouvert à l'amitié, se ferme à tous ses pleurs ;
Et désolé Pylade, abandonné d'Oreste,
Que de ton ciel voilé l'unique espoir lui reste !…
Pour éprouver les bons et les doux innocents,
Je ne manque jamais d'habiles assistants :
Toujours plus empressés quand l'épreuve est plus rude,
Ils ont de ce métier une longue habitude ;
Les héros dans leur deuil, les saints dans leurs tourments,
Ont connu des humains les froids délaissements ;
Ils ont vu, quand la gloire a pâli dans leur vie,
Des terrestres amis la multitude enfuie !
Tandis que dans les cœurs, ou méchants ou glacés,
Sifflaient de noirs serpents, de venin tout gonflés,
Ils ont en vain cherché quelque âme sympathique,
Pour y puiser le miel d'une amitié mystique !
Mes sombres serviteurs, mes amés et féaux,
Choisissez pour agir les esprits les plus faux :
En tous lieux, je me sers des hommes populaires,
En qui sont concentrés tous les instincts vulgaires ;
Des hommes de routine, instruments complaisants,
Que je puis, à mon gré, rendre vains et bruyants.
Vous ne l'ignorez pas, quand la foule l'encense,
La bêtise par moi devient une puissance !
Choisissez, parmi tous, quelque grand fac-totum,
Qui d'un pouvoir sans règle abuse, ad libitum ;
Qui, ne doutant de rien, brasse tout à la hâte,
Et n'entrave que l'œuvre où l'héroïsme éclate.

Disposant de la bourse et des biens d'ici-bas,
Lâche comme Zoïle et froid comme Judas,
Qu'en sa présomption, son audace impunie,

Il imprime sur tout le plomb de son génie ;
Et travaillant pour moi qui l'inspire en secret,
Qu'il croie avec ardeur suivre un divin attrait.
Admiré de tous ceux que j'aveugle moi-même,
Fuyant de la vertu le dangereux extrême,
Qu'en son vain amour-propre il ait la sainte horreur
De tout dessein pieux dont il n'est pas l'auteur !
Des lettres, que sa main décachette en silence,
Son œil impur surprend la chaste confidence !
La Police Secrète en ferait son Vidocq,
Et l'aveugle Pouvoir son avide Moloch !
Ennemi du poète, autant que de l'artiste ;
Il serait Figaro, s'il n'était Janséniste !
Son égoïsme a pris, pour devise et pour loi :
« Nul n'aura de l'esprit que mes amis et moi ! » —
Appelé dans le cloître à faire pénitence,
La grâce en lui n'a pu vaincre la résistance ;
Docile à mon esprit qui s'empara du sien,
Il crut que dans le monde il ferait plus de bien.
Ennemi de quiconque, en tout point, ne l'imite,
Il attend qu'il soit vieux pour qu'il se fasse ermite !
Par la fougue du siècle il se laisse emporter ;
C'est un besoin pour lui d'agir, et d'agiter !
Ainsi donc, l'enivrant d'éloges éphémères,
Fondez par ses efforts un règne de commères.
Pour combattre le bien, en opérant le mal, —
À l'exceptionnel opposant le banal, —
Qu'il soit entre vos mains le levier d'Archimède :
En lui pour me servir vous trouverez un aide ;
Il est fait pour frapper, dès son commencement,

Toute conception d'un rude avortement !
Effrayant tout amour avec son front de glace,
Sa bénédiction est pleine de menace ;
Et remorqué lui-même à la suite des fous,
Il se croit follement le seul sage entre tous !
Il s'est constitué l'apôtre des apôtres ;
Sans se juger lui-même, il juge tous les autres ;
Et dénonçant Marie, en son zéle emporté,
Il ne voit de vertu que dans l'activité !
J'aime l'activité qui va jusqu'au délire ;
L'instinct agitateur convient à mon empire !
Je connais le pouvoir de l'inactivité,
Du jeûne et du silence, en leur humilité ;
Le plus obscur reclus, le plus tranquille ascète,
Peut me vaincre en priant au fond de sa retraite ;
Sans changer de cellule, il m'atteint en tout lieu ;
Il est fort contre moi de la force de Dieu ! —

Oui, du Contemplatif je crains l'humble prière ;
Dans son repos puissant, je hais le Solitaire !
Antoine ; Hilarion, Romuald, vous savez
Quels Esprits contre vous ma haine a soulevés ;
À quel prix vous avez conquis la solitude,
Et si des hauts sommets l'étroit sentier est rude !
Mes sombres serviteurs, mes ames et féaux,
Fidèles messagers, anges porte-fléaux :
Combinant vos efforts dans un effort suprême,
Que chacun, en ces jours, soit autant que moi-même ;
Qu'agissant en public et tramant en secret,
Aucun ne se repose, aucun ne soit distrait.
Vous le savez, toujours, dans ma haine implacable,

J’ai combattu l’Ascète et son œuvre admirable ;
Vous le savez, toujours, pressentant leurs succès,
Des ouvrages divins je combats les progrès ;
Je suscite contre eux d’innombrables obstacles,
Par quelque grand prodige imitant les miracles !
Donc, armez contre lui les bons et les méchants ;
Faites tendre à ce but tous les meilleurs penchants ;
Engagez les esprits en d’obscurs labyrinthes ;
Éveillez dans les cœurs des doutes et des craintes ;
Irritez comme un flot toutes les passions,
De la fange de l’âme immondes scorpions !
Au lieu d’ardents amis, qu’il n’ait que de froids maîtres ;
Condamné par le monde et blâmé par les prêtres,
Qu’il éprouve de tous la sourde hostilité,
Et savoure en secret l’amère pauvreté !
Puisqu’il a méprisé le cupide et l’avare,
Qu’il ait pour spectre affreux un créancier barbare ;
Qu’il sache que le riche est seul indépendant,
Et qu’il comprenne enfin le pouvoir de l’argent !
Dans son délaissement, comme Homère et le Dante,
Qu’il reçoive, affligé, l’aumône humiliante ;
Que le secours reçu vienne de l’ennemi,
Et que de son orgueil il soit ainsi puni !
Qu’il souffre, — en sa misère, esclave Prométhée, —
D’un bienfait reproché l’injure répétée ;
Et qu’il trempe de pleurs le noir morceau de pain,
Qu’avec un dur visage on accorde à sa faim !
Puisqu’il a tant chanté la vertu virginale,
L’angélique vertu qu’aucune autre n’égale,
Qu’il sente le venin de la malignité

Ternir l'éclat divin de son lys abrité !
Que dans le chaste enclos, où croît la fleur tranquille,
Se glisse, avec la nuit, quelque froid crocodile ;
Et que d'un souffle immonde et d'un contact fangeux,
Il souille de ce lys le vêtement neigeux !

Au fond de son désert, autant que Saint Jérôme ;
Lorsqu'il se rappelait les voluptés de Rome,
Qu'il gémisse, assailli de fantômes impurs,
Troublant sa solitude et ses antres obscurs !
Que pour lui la Nature, en voilant tous ses charmes,
Sur son front, dans sa voix, n'ait plus que des alarmes ;
Qu'elle pousse vers lui, — terribles, menaçants, —
Ses essaims venimeux, ses monstres rugissants !
Comme un sinistre oiseau qu'emporte la tempête,
Pour y dormir en paix, n'ayant plus de retraite,
Qu'il sache qu'à la masse il vaut mieux se mêler
Et qu'il faut être saint pour pouvoir s'isoler ! —
Par mon esprit d'orgueil et d'activé énergie,
Armé de tous les bras de l'occulte magie,
Exaltant l'Amérique et son peuple nouveau,
Je fondais pour le mal le règne le plus beau ;
Sous l'aspect déguisé d'un faux christianisme,
J'avais entretenu la nuit du paganisme ;
La chair était l'idole et l'or était le dieu,
Et je me sentais maître et pontife en tout lieu !
C'est en vain qu'est venu l'Apôtre de l'Irlande
Prêcher la tempérance aux fils de cette lande :
La matière a choisi la vapeur en son vol,
Et l'homme pour vapeur absorbe l'alcohol !
L'esprit vertigineux c'est l'esprit qui l'anime ;

Il court, en chancelant, sur le bord de l'abîme !
Ah ! cet esprit me plaît ; ce siècle suit ma loi ;
Il me reste fidèle ; il est digne de moi !
C'est le siècle bruyant de l'industrie active,
Roulant vers mon enfer en sa locomotive !
Aux hommes d'action, il faut, pour stimulant,
Les terrestres honneurs, la louange et l'argent : —
Mais de tout ce qu'ils font, en leur vaine importance,
Qu'elle sera réduite, un jour, la récompense !
Il faudra retrancher tout ce qu'ils ont reçu,
Et que leur triste orgueil alors sera déçu !
Donc, j'entretiens en eux une folle espérance,
Et j'augmente à leurs yeux leur active importance ;
Et quand il est trop tard, ils voient l'inanité
Des efforts applaudis d'un travail agité :
Mais ils ont des humains obtenu les louanges,
Et, sur la fin du jour, tremblent devant les Anges !
Le peuple Américain, c'est le condor géant ;
Il brise tout obstacle en son vol effrayant !
Moi, j'ai compris ce peuple : — Enfant enthousiaste,
Il veut tout accomplir sur une échelle vaste !
De son jeune génie excitant tout l'élan,
À son vol j'ai donné l'aile de l'ouragan !

Dans l'ordre industriel, j'ai concentré son âme ;
Oui, j'ai mécanisé l'enfant, l'homme et la femme !...
Mais voilà qu'un apôtre obscur proclame ici
Le rétablissement d'un royaume obscurci ;
Il prêche, — ce funèbre Antoine Calybite, —
La contemplation et la vie ascétique !
Une fausse pâleur de sainte austérité

Imprime à ses discours un ton d'autorité ;
Pour combattre la chair et les progrès du spline,
Il voudrait rappeler l'ancienne discipline ;
Remettre le cilice et la haire en honneur ;
Faire un siècle de foi d'un siècle raisonneur ;
Dans ces temps éclairés de rationalisme,
De progrès et de luxe, il parle d'ascétisme ! ! !
Jusqu'ici, me servant de l'esprit étranger,
Combien d'âmes, déjà, j'ai su décourager !
Inspirant cet esprit même au plus saint lévite,
J'ai fait qu'il a douté de ce peuple d'élite ;
Et dans son doute étroit, il passe aveuglément,
Sans découvrir jamais ni fleur ni diamant :
Ainsi j'ai prévenu l'ardeur de l'héroïsme,
J'ai prolongé le règne affreux de l'égoïsme ;
Ainsi j'ai prévenu l'avènement heureux
Des ermites nouveaux rivalisant entre eux ;
J'ai prévenu les fleurs de l'Éden monastique,
Tarissant dans les cœurs toute sève ascétique.
Pour empêcher les fruits du Mystère Divin,
Sans grappes ni pressoir, je fabrique du vin ;
Et quand le prêtre monte à son Nouveau Calvaire,
Pour le Saint Sacrifice il manque la matière ! ! !
L'abeille à son trésor, mystique et virginal,
Voit préférer le suif par un instinct vénal ;
Laissant toute rubrique au caprice de l'homme,
J'affaiblis, chaque jour, l'autorité de Rome ;
Je rends l'esprit, plus libre, à la chair moins cruel ;
J'enfante, au gré du monde, un nouveau Rituel ;
Du cercle d s canons j'élargis l'indulgence ;

Je fais marcher le prêtre au pas de la science !
Partout la lettre morte a remplacé l'esprit ;
Le siècle émancipé déserte Jésus-Christ !
Au souffle du commerce et de la bourgeoisie,
J'éteins l'enthousiasme avec la poésie ;
Et le catholicisme, en se prosaïsant,
A ses enfants bâtards offre un culte glaçant ?
J'aime d'un crâne étroit l'arbitraire pensée,
D'un prosaïque esprit l'expression glacée ;
J'aime le froid dessin, que trace le compas
Qu'en ses élans d'amour le cœur ne guide pas ;

J'aime des temples nus les quarrés uniformes,
Le monotone aspect de leurs masses énormes ;
Des temples protestants, dans leurs frigidité ;
Leur morne rectitude et rigide beauté,
J'aime l'architecture, effaçant du gothique
Le multiple idéal, en son éclat mystique ! —
Le vague clair-obscur, le jour demi-voilé,
La douteuse clarté sous le cintre étoile,
Un coin mystérieux, dans chaque nouveau temple,
N'invite plus celui qui s'isole et contemple !...
Mais voilà qu'au milieu d'un grand peuple vassal.
Sur lequel s'appuyait mon trône colossal ;
Voilà qu'un blême apôtre, en sa folie, enseigne
L'avènement prochain d'un ascétique règne ! —
Si nous le tolérons, s'il vit et prêche ainsi,
C'en est fait, c'est la fin de notre règne ici !
De la ville où chacun s'amuse, mange et trinque.
Il ferait par le jeûne une morne Oxyrinque ;
De la ville, où l'orgie allume ses flambeaux,

Où l'on danse, il ferait la ville des tombeaux !
Il porterait partout la flamme de son zèle :
Il faut, dès l'origine, éteindre l'étincelle ! —
Armez donc contre lui la masse des pécheurs ;
Mais, surtout, aveuglez les bons et les meilleurs ;
Et pour discréditer ses maximes austères,
Suscitez, à grand bruit, quelques faux Solitaires ;
Des rayons de l'Enfer qu'ils soient illuminés,
Et qu'en voyant ceux-là, les saints soient condamnés ! —
Courage ! vous aurez pour brillants satellites
Des singes de Voltaire habillés en lévites ;
En épuisant sur lui leur bouffonne gaîté,
Ils flatteront mon siècle et son activité !
S'il faut, pour rendre encor plus amer le calice,
Que des journaux aussi s'excite la malice,
J'ai les scribes divers tout prêts à s'indigner :
Ce que dicte l'Enfer ils l'oseront signer ! —
S'il faut avec calcul jouer l'indifférence,
D'une impuissante envie affectant le silence,
Tout prêts à me servir, ils en auront le front ;
Quelle qu'en soit la forme, ils forgeront l'affront !
Pour propager l'erreur, j'ai fait des journalistes
Mes orgueilleux hérauts et mes évangélistes ;
Chaque jour, je les vois d'un faux zèle éclater,
Et le meilleur de tous n'est que « propre à gâter ! — »
Pour agiter partout l'Église désunie,
J'ai des scribes dévots le turbulent génie :
Sacré Cerbère au seuil de la maison de Dieu,
Veuillot fait aboyer les échos du saint-lieu ! —

Malgré les fruits nombreux d'une sainte apparence,
Voltaire vit encore en tes enfants, ô France ;

Et dans la serre-chaude, où germent leurs romans,
Cuve assez de venin pour les deux Continents !
Peuple moqueur et vain, ta mémoire est labile ;
Il est dans ton histoire un fait indélébile ;
Quatre-vingt-treize est là, pour dire en quels excès
Pourraient encor tomber les frivoles Français !…
Ah ! j'aime ton humeur incrédule et caustique,
Ton esprit Gallican, ta verve sophistique :
Pour le faux et le vrai, ton génie est puissant ;
Pour le bien et le mal, tu prodigues ton sang ! —
Oui, malgré tout l'éclat d'une sainte apparence,
Rabelais vit encore en tes enfants, ô France !
Oui, je compte, parmi tes nombreux écrivains,
Mes plus chauds défenseurs, sacrilégement vains !
La folie, aujourd'hui, c'est la raison commune ;
Les moins sages de tous trônent à la tribune ;
Les plus fous, toujours prompts, accusent les moins fous,
Et chacun est atteint du vertige de tous ! —
Un vieux Sage l'a dit, — ce Sage était poète ; —
Armé de la satire, il fut mon interprète : —
« Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
« Doit s'enfermer tout seul, et briser son miroir ! »
Esprit de l'hérésie, Esprit de l'avarice,
Esprit de la luxure, Esprit de chaque vice, —
Un étrange vivant erre parmi nos morts !
Il veut affranchir l'âme, en soumettent le corps ! —
Pour le proscrire, il faut surprendre tous les votes
Des dévots ignorants et des fausses dévotes ;

Et qu'à l'explosion des bons et des méchants, —
Chacun suivant par moi ses aveugles penchants, —
En voyant tout le monde armé pour le combattre,
Indécis et troublé, triste, il se laisse abattre ;
Et se sentant soudain par la force arrêté,
Qu'il contemple, isolé, son ouvrage avorté !...
Pour conserver l'éclat de mon fatal royaume,
Vous m'avez vu lutter avec le Dieu fait Homme :
Par moi le Sage, aux yeux des Gentils, a passé
Pour un lâche imposteur, pour un vil insensé !
Et seul, débarrassé de la plèbe sauvage,
Il s'en allait, pensif, errer sur le rivage ;
Loin des cris de la foule et du malin regard,
On le voyait s'enfuir, pour prier à l'écart. —
Oh ! par moi, que de saints, éprouvés en leur vie,
Ont bu le fiel brûlant que distille l'envie ;
Ont de la calomnie et du mépris des bons
Enduré le martyre en leurs froides prisons !

Salomon l'avait dit : Le Saint même, le Sage,
Aux bruits calomnieux, se trouble et décourage ;
Trouvant l'épreuve dure, et dure la vertu,
Sous le poids de la croix, il se traîne abattu ! —
Oh ! combien d'innocents, vivant dans la prière,
Dans l'amour et l'extase, et dans le jeûne austère,
De ma langue ont senti le dard le plus subtil,
En criant vers le ciel : « Qu'il est long mon exil ! »
Oui, les Saints, dans l'angoisse, ont passé par mon crible,
Et, j'ai par leurs tourments connu la joie horrible ;
J'ai sur ces fils de Job assouvi ma fureur,
Et saisi les troupeaux d'une lâche terreur !

Les armes d'autrefois, aujourd'hui sont les mêmes ;
Nous pouvons contre lui lancer nos anathèmes ;
Nous pouvons faire agir les trames de l'Enfer :
Ce siècle comprendra l'esprit de Lucifer ! —
Les rhéteurs, amoureux de leurs paroles vaines,
Cherchent à réfuter l'éternité des peines !
Aigle, au vol orgueilleux, mon poète Soumet,
Du Parnasse atteignant le plus brûlant sommet,
Avec sa plume d'or, dans le noir Styx trempée,
Pour mon siècle écrivit l'Infernale Épopée ;
Oui, dans ses vers ardents, par moi-même dictés,
Il chanta de l'Enfer les damnés rachetés ;
Et ce dernier espoir, consolante hérésie,
Que la prose propage avec la poésie,
Dans un calme trompeur endort l'humanité
Sur le volcan éteint de mon Éternité !
Le barde de Mâcon vint grossir ma phalange,
Et l'Église en pleurant, vit la « Chute d'un ange ! »
La Muse, en désertant, le céleste Hélicon,
Pour effrayer le Siècle, enfante un noir Byron !
La Poésie, ainsi que la Philosophie,
A secoué le joug de la Théologie ;
Et ce schisme, opéré par mes efforts adroits,
A mis de mon côté les plus puissantes voix ! —
Quand sur l'Éden en fleurs, « l'Aurore aux doigts de rose »
Pour la première fois ; souriante, est éclose ;
La Poésie est née avec le premier jour,
Avec la liberté, l'innocence et l'amour !
C'est la langue du Beau, la parole sonore,
Flot vibrant de lumière où le Vrai se colore,

Et revêt de l'amour l'éblouissante ardeur,
Et donne à la pensée un manteau de splendeur !
Mais de son but sacré, moi, je l'ai détournée ;
Et pour chanter le mal, changé sa destinée :
La Poésie, alors, égarée en son vol,
Abandonna les cieux pour ramper sur le sol !

Transformant en Sapho la mystique Égérie,
De la fille du ciel j'ai fait une furie ;
Et le cœur débordant de luxure et de fiel,
La pré tresse a maudit et le temple et l'autel !
En lacérant son voile, aux splendeurs virginales,
Elle éteignit le feu gardé par les Vestales ;
Et Sybille ; attachée au trépied des Enfers,
Eu style énigmatique, elle dicta ses vers !...
Adieu donc, désormais, la haute poésie,
L'austère enseignement de la théocratie,
L'esprit harmonieux et le culte idéal ;
Adieu la vierge Muse, au front sacerdotal !
La poésie, hélas ! en son apostasie,
A flatté la nature et servi l'hérésie :
Et pour un seul poète, orthodoxe en ses chants,
Je compte par milliers des chantres discordants !
Pour comprimer des cœurs le battement lyrique,
J'appelle à mon secours la troupe satirique :
Railleurs, plaisants, bouffons, esprits facétieux,
Moqueurs vains et méchants, singes malicieux,
Dont la langue envieuse assassine les âmes,
En éteignant l'amour avec des épigrammes ;
Impuissants avortons, par Voltaire enfantés,
Qui distillent le doute aux cœurs désenchantés !

Oui, je compte, au milieu de mes rois littéraires,
Autant de Figaros que de Robert-Macaires !
Apologistes vains de l'éclat et du bruit,
Que recherche et qu'obtient leur turbulent esprit,
Je travaille par eux contre l'anachorète,
Et par eux j'entretiens l'horreur de la retraite !
Courage ! tout va bien, dans ce siècle agité ;
J'ai pris dans mes filets la pauvre humanité !
En avant ! en avant ! tout va bien dans le monde :
Pour peupler notre Enfer, que la femme est féconde !
La vapeur fulminante, en nous lançant des morts,
De notre noir royaume ébranle les abords ;
Et les explosions, les tragiques naufrages,
Et les fléaux divers, encombrent nos rivages
De cadavres sans nombre et de débris hideux :
Le drame de la vie est un drame orageux ! —
Oui, cet Age est pour nous l'Age par excellence ;
Dans sa fougue sauvage, il s'exalte et s'élance ;
Et courant en aveugle, affranchi de tout frein,
Il vient briser son char à nos portes d'airain ! —
C'est le siècle-à-vapeur ! c'est le siècle-prodige !
Il suit l'impulsion d'un orgueilleux vertige ;
Et sans s'apercevoir que je tiens l'aiguillon,
Et le presse, il s'écrit : Action ! Action !...
Oui, l'action ! voila ce que je favorise ;
Le bruit de la vapeur m'enivre et m'électrise ;

Et quand passe, le train des chars précipités,
Je dis avec orgueil : Gloire aux folies cités !
J'aime l'activité bruyante et lucrative ;
L'homme n'est pas créé pour la vie orative ;

Il est fait pour combattre, en ardent citoyen :
Le froid contemplatif n'est qu'un théoricien !
Ô Thébaïde antique, ô Solitude sainte,
Ton autel est sans prêtre et ta gloire est éteinte !
Tu n'as plus pour t'aimer de séraphiques cœurs ;
Tu n'as plus contre moi d'éloquents défenseurs : —
Où sont de tes soldats les puissantes phalanges ?
Où sont-elles, ces voix qui chantaient tes louanges ?
Poète, philosophe, orateur, tous, oui, tous,
Abandonnent ton culte à de sublimes fous ! —
Quel apôtre aujourd'hui, même au centre de Borne,
Oserait te louer comme l'ardent Jérôme ?
Ainsi que Chrysostome ou Basile-le-Grand,
Pour toi, qui verserait, harmonieux torrent,
De ses paroles d'or la splendide éloquence ?
Contre un siècle agressif, qui prendrait ta défense ?
Contre la multitude, aujourd'hui, quelle voix
S'élèverait encor pour soutenir tes droits ?
Ah ! que sont devenus tes orateurs-poètes ?
Leurs cœurs se sont glacés et leurs voix sont muettes ! —
Le démon du désert, inutile ouvrier,
N'y combat plus des cœurs trop ardents à prier ;
L'homme a compris enfin, dans ce grand siècle athée,
Que le destin de tous c'est la vie agitée ;
Doutant du paradis autant que de l'enfer,
Il a placé son cœur dans l'or et dans la chair ;
Libre de toute règle et brisant toute entrave,
D'un monastère étroit l'homme n'est plus l'esclave !
Gloire aux démolisseurs d'Instituts surannés !
Gloire à vous, ici-bas, Gioberti, Lammenais !

Votre puissant génie a bâti, sur la terre,
Avec l'autel brisé, mon trône populaire !
Le siècle progressif, en son activité,
Condamne les loisirs de la mysticité !
Il est passé le temps du despotique moine ;
Je n'ai plus à tenter Saint Paul ou Saint Antoine !
Autrefois, parcourant l'Orient, l'Occident,
J'ai semé dans l'Église un germe dissident ;
Aux cœurs, devenus mous, le désert devint rude ;
Et je vis l'homme alors aimer la servitude !
On sait ce qu'il advint du monastique esprit ;
L'Orient vit pâlir l'astre de Jésus-Christ ;
Et Dieu, pour réparer la perte orientale,
Fit luire à l'Occident une gloire rivale :
Nous eûmes à combattre, en leur obscur berceau,
Le studieux Benoît et l'austère Bruno ;

Mais leur ferveur première, avec le Moyen-Age,
Disparut sans retour, dans un vaste naufrage !
Et l'Europe, aujourd'hui, sent les commotions
Qui précèdent toujours la fin des nations ;
Les laves par torrents s'échappent du cratère ;
Et le trône, en tombant, brise le monastère !
Vers le sombre horizon, comme des flots, j'entends
Les bruits avant-coureurs des Empires croulants ;
Le Nord déchaînera ses hordes vengeresses :
Nous n'aurons jamais vu de si grandes détresses ! ! !
Les Révolutions grondent comme un volcan ;
Les flammes de l'Enfer minent le Vatican ;
L'Europe tout entière, en sa base ébranlée,
Dans la nuée en feu, voit l'ire amoncelée !

Pour disloquer l'Europe et chaque peuple uni,
Nous avons suscité le Ozar et Mazzini !...
Reste donc l'Amérique, altière et commerçante ;
L'Amérique nouvelle, affranchie et puissante,
Avec ses bois sans âge et ses États naissants,
Par des fleuves féconds sillonnés en tous sens :
Vers elle j'ai poussé des foyers de l'Europe
Tout farouche anarchiste et blême philanthrope ;
Et dans son jeune corps infiltrant des poisons,
Pour peupler ses cités, j'ai vidé les prisons !
Vers elle j'ai poussé des brumeuses contrées
Les nuages épais de sauvages athées ;
La Hollande, la Suisse et les États Germains,
Et la Scandinavie ont vu fuir leurs essaims !
De ce Monde Nouveau, j'ai détruit l'équilibre !
L'Amérique est à moi, l'esclave se croit libre !
Par moi la République, en ses progrès bruyants,
Vers la Démocratie entraîne tous les rangs ;
Et la Démocratie, à l'aveugle énergie,
Prend les élans fougueux de la Démagogie ! —
Qu'importe qu'un tyran se nomme peuple ou Czar,
Souverain collectif, dictateur ou César ;
Le peuple, en son pouvoir aveugle et tyrannique,
Impose un joug plus lourd que le despote unique ! —
Le monarque est un père auprès du peuple-roi,
Et le Czar moins tyran que la foule sans loi !
Le plus dur despotisme ou le joug le plus sombre
N'est pas celui d'un seul, mais celui du grand nombre :
Le Peuple règne ici : L'Amérique est à moi !
Du Peuple Souverain je suis le maître et roi ! —

Par la femme chez lui, pour agrandir mon culte,
J'évoquerai l'Esprit de la Science Occulte.
Depuis Eve, — à l'orgueil cédant si follement, —
Nous avons dans la femme un docile instrument ;
Facile à transformer en ange de lumière,
Du péché, dans le monde, elle ouvrit la carrière !

Quand le mal se commet, quel qu'il soit, cherchez bien,
Vous verrez qu'elle en est la cause ou le moyen ;
Elle trompe toujours, qu'elle résiste ou cède ;
Elle accompagne l'homme, en tout, ou le précède ;
L'adultère, l'inceste et les crimes sans noms,
Que l'œil ne voit écrits qu'aux livres des démons,
La femme les conçoit, et puis les exécute,
Ivre en les concevant, plus ivre dans sa chute !
Oui, la femme est pour nous le grand ressort du mal :
Car elle est à la fois et l'ange et l'animal ;
Semblant se dévouer à l'insensé qui l'aime,
Ce qu'elle cherche en lui, c'est toujours elle-même ;
A l'amour égoïste, avec un art charmant,
Elle donne, à tout âge, un air de dévouement ;
Sous la forme du beau, c'est notre propre image ;
C'est la chair déguisée à qui tout rend hommage !
Dès le commencement, séduite, elle a séduit ;
Et depuis, pour séduire, elle a le même esprit ;
Et quand viendra le temps du dénoûment suprême,
L'Antéchrist étonné la trouvera la même ! —
Or, vous savez ici son immense pouvoir ;
Vous savez que par elle on peut tout émouvoir ;
Plus que partout ailleurs, elle est idolâtrée ;
Elle est, plus que partout, follement révérée :

Mais, trop assujettie entre des murs étroits,
De l'homme, en son orgueil, elle rêve les droits :
Pour perdre l'Amérique et la jeune patrie,
Profitons de l'excès de cette idolâtrie ;
Que les hommes, par nous devenus tous égaux,
Ne soient plus gouvernés que par des viragos !
Incertains de leur sexe et de leur origine,
La femme misanthrope et l'homme misogyne,
Égarant leurs amours pour effrayer les cieux,
Jadis ont enfanté des géants monstrueux ;
Ces jours peuvent renaître et cesser d'être un rêve ;
Les anges ténébreux, épris des filles d'Eve,
Pourront encor peupler l'univers de géants,
Colosses surhumains, formidables agents !
Alors, en ranimant, contre un Dieu despotique,
Notre grande révolte et notre lutte antique,
Nous régnerons partout sur les hommes soumis,
Jusqu'aux jours glorieux de l'Antéchrist promis ! —
Mais pour ce grand succès, combattez la prière ;
Combattez les efforts de l'humble Solitaire ;
Troublez, dans son repos, la méditation. ;
Et par toutes les voix exaltez l'action !
La prière des Saints paralyse nos œuvres ;
La prière engourdit la tête des couleuvres ;

La prière enflammée est un pouvoir divin
Contre lequel l'enfer sans cesse lutte en vain !
La prière, en ces jours, sauverait l'Amérique ! ! !
Ainsi donc, dénoncez la vie ésotérique :
Qui s'isole est coupable ; et la société
Dans l'ermite doit craindre un enfant révolté :

Sous la Démocratie, absolue, ombrageuse,
L'étrange exception est toujours odieuse ;
L'ordre établi par tous est la loi de chacun ;
Celui qui se distingue est l'ennemi commun ! —
Un livre, en ce moment : « Les questions de l'âme »,
Éblouissante fleur de lumière et de flamme,
A jeté l'épouvante au milieu de mon camp ;
Je vois planer ici l'ombre du Vatican !
Et le grave Brownson à son esprit déroge,
Pour faire du désert l'intempestif éloge ;
Il voudrait voir l'ermite à notre activité
Opposer en priant la sainte oisiveté !
Pour couvrir de mépris les nouveaux ermitages,
Il faut ressusciter la secte des Nyctages,
Qui, blâmant la prière en louant l'action,
Du monde avait proscrit la contemplation !
Déjà, fuyant la foule aux bruyantes émeutes,
Imitant Pythagore et les doux Thérapeutes,
Parmi les protestants, j'ai vu des cœurs, sevrés
De tous plaisirs charnels, s'enfuir dans les forêts !
Du peuple Américain, en son inquiétude,
La pente naturelle est vers la solitude :
Ah ! retenez la foule au seuil des grands déserts :
La Thébaïde ici nous forgerait des fers ! ! !
J'ai dit : Et maintenant, surprenant chaque classe,
Que votre esprit subtil agisse avec fallace ;
Sur le monde endormi jetez votre réseau,
Et qu'étouffe par vous l'enfant meure au berceau !

Mon maître et roi puissant, qui bâtis sur la terre,
Avec l'autel brisé, ton trône populaire :
Pour opérer le mal, en son aveuglement,
La femme fut toujours un docile instrument !
Lorsque l'Esprit du mal, afin de séduire Eve,
Prit la forme qui rampe et glisse ainsi qu'un rêve,
La forme tortueuse et qui brille en rampant,
Eve ne comprit pas l'insidieux Serpent ;
Mais émue, enlacée, aveugle, en son ivresse,
Séduite, elle écouta sa voix enchanteresse !

Toute femme est encor ce qu'Eve était jadis,
Prompte à quitter le bien pour des plaisirs maudits
Livrée au sombre orgueil des fougues insensées,
La chair comme un torrent submerge ses pensées !
Oh ! qui peut de son cœur sonder tous les détours,
Et quel Ange a jamais pu suivre, dans leur cours,
Les désirs égarés de cet hermaphrodite ?
Son sein est un chaos que le vieux Sphinx habite !
Pour revêtir le mal d'un perfide dehors,
La malice angélique en elle a pris un corps !
Son amour désastreux est un brûlant mystère :
Le délire est moins sombre et la mort moins amère !
Tantôt touchant au ciel, et tantôt à l'Enfer,
Et toujours, dans l'excès, digne de Lucifer,
Monstre hiéroglyphique, énigme indéchiffrable,
Dont les serments d'un jour sont écrits sur le sable,
On la voit, tour à tour, au gré du même feu,
Et l'épouse de l'homme et l'épouse de Dieu,
Cachant l'immonde amour sous sa robe de neige,
Et faisant de son cœur l'enfer du sacrilège !

C’est d’elle et d’un Démon, son plus intime époux,
Que naîtra l’Antéchrist qui doit régner sur tous !
L’enfance féminine, encore en camisole,
Porte un cœur agité sur les bancs de l’école ;
Et l’homme, en rougissant, entend la prude miss
Parler de « genial bed » et de « conjugal bliss. »
De la froide pudeur androgyne oublieuse,
D la voit s’exalter, en sa pâleur fiévreuse ;
Et rêvant d’égaler Marguerite Fuller,
Monter sur le trépied en habits de bloomer !
Vestale illuminée, elle paraît un ange ;
Mais cet ange bien vite en un démon se change ;
Et ce démon femelle, au lieu de l’élever,
Obsédant son objet, cherche à le dépraver :
Tel un sombre vampire, insatiable Goule,
Du sang de sa victime, en l’étouffant, se soûle ;
Ou tel un long serpent autour d’elle se tord,
Et l’entraîne sous terre, en lui donnant la mort ! —
Aimer d’un amour vrai, c’est sortir de soi-même,
C’est se perdre avec joie en celui que l’on aime ;
Mais l’amour égoïste en soi-même toujours
Concentre, absorbe, éteint, détruit tous les amours !
L’amour est pour la femme une fièvre, un délire ;
L’homme qu’elle a séduit est celui qu’elle admire ;
Et quand l’homme enrayé fuit son embrassement,
Dans l’incube démon elle cherche un amant !
Sans cesse, pour prêcher la plus folle utopie,
Je trouve dans la femme une éloquence impie ;
Se faisant, pour séduire, Ange, animal, Démon,
Du Spiritualiste elle passe au Mormon ;

Charnelle pythonisse, au mystique langage,
Elle érige un autel à son libertinage ;
Et sous un voile saint dérobant ses appas,
Elle attire avec art l'insensé sur ses pas
Ô femme ! dans ton sein toute erreur se féconde ;
Par toi toute hérésie a fait le tour du monde ;
Du mal, plus que du bien, connaissant les excès,
C'est par toi que Satan obtient tous ses succès ;
Par ta bouche, éloquente en phrases hypocrites,
Toute doctrine impure a fait ses prosélytes :
L'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi,
L'univers tout entier sans cesse a retenti
Du bruit contagieux de tes pieux scandales !
Tes pieds dans le faux temple ont usé leurs sandales !
Et chaque antre infernal, chaque infernal autel
T'a vue agenouillée, et reniant le ciel !
Ô femme ! du bonheur éblouissant mirage ;
Sur des flots attrayants, Sirène de naufrage ;
Par toi vers le malheur tout chemin est tracé ;
Dans le crime avec toi l'homme en vain s'est lassé :
Faible esclave toujours, l'homme abaisse son âme,
L'homme éteint son génie aux amours de la femme ;
Aveugle adorateur de l'ange des enfers,
Il s'endort dans l'ivresse au doux bruit de ses fers !
Le peuple Américain, peuple gynécolâtre,
Contre la chair n'a point d'armes pour me combattre ;
Captif et désarmé, par Dalila je veux,
De ce jeune Samson voir tomber les cheveux ;
Énervé par le luxe autant que par la femme,
Dans un culte fatal j'enchaînerai son âme !

S’enivrant du poison que l’amour prépara,
Aux pieds d’Omphale reine Hercule dormira !

LE DÉMON DU CIEL ASTRAL OU DE LA MAGIE.

Mon maître et roi puissant, qui bâtis sur la terre,
Avec l’autel brisé, ton trône populaire :
Quand tu levas au ciel l’étendard de l’orgueil,
Je suivis ta révolte et je porte ton deuil !
Vaincu par Saint-Michel, sans vouloir me soumettre,
L’amour a déserté l’abîme de mon être !
Mon orgueil se complaît dans l’erreur et le mal ;
Le désordre est pour moi le seul état normal ;
Mon désespoir sans fin alimente ma haine ;
Je voudrais agrandir l’éternelle géhenne !
Dans les flots lumineux d’un fluide éthéré,
Où réside du feu le principe sacré ;
Dans le Royaume Astral, temple de la Magie,
Des Puissances de l’air concentrant l’énergie,

Par l’élément subtil, l’od illuminateur,
J’emplis de mon esprit chaque oracle menteur ;
Par l’éther sidéral qu’à mon gré je dirige,
Pour éblouir l’orgueil, j’opère maint prodige ;
Par moi, l’homme, endormi d’un lucide sommeil,
Du monde des Esprits voit briller le soleil ;
Il entre, émerveillé, dans mon fatal royaume,
Et sans l’avoir appris, parle chaque idiome ;
Il lit dans la pensée et dit tous les secrets,
Les mystères du cœur que nul n’a pénétrés ;
Et maître tout-à-coup des sons et des nuances,
Il a le germe infus de toutes les sciences ;

Par une force occulte armé de nouveaux sens,
Il aperçoit au loin les corps phosphorescens ;
À la vive clarté d'une seconde vue,
Immobile, il embrasse, il parcourt l'étendue ;
Son âme, transformée en miroir constellé,
Réfléchit l'univers, tout-à-coup dévoilé ;
Et tenant les deux bouts de la chaîne mystique,
Il exerce ou subit un charme magnétique :
Ainsi je forme et romps d'invisibles rapports
Entre les cœurs distants, les esprits et les corps.
Dans les grandes cités, foyers d'ignominies,
J'ai mes prêtres, mon culte et mes cérémonies ;
J'oppose mes splendeurs aux pompes du saint-lieu,
Et l'église infernale à l'Église de Dieu.
Pour combattre la gnose et l'ascèse divine,
J'eus mes initiés, choisis dès l'origine :
Caïn, Cham, Misraïm ont parmi les anciens
Enseigné les premiers mes secrets aux païens ;
Mes secrets, transportés par la vierge prêtresse
De la Perse à l'Égypte et de l'Égypte en Grèce ;
Et de là, dans l'exil des plus lointains climats,
Où l'homme, en sa douleur, a promené ses pas,
Chargé de tous ses dieux, depuis les Pyramides
Jusqu'aux rocs de Karnal, taillés par les Druides.
Mon art prestigieux a déçu Pharaon ;
C'est par moi qu'ont parlé les Esprits de Python ;
J'ai guéri les humains sous l'aspect d'Esculape ;
Dans les temples impurs, j'ai fait régner Priape ;
De la lyre d'Orphée enchantant les accords,
L'âme de la musique a passé dans les corps ;

La Sybille en fureur, sur le trépied mystique,
Pleine de clairvoyance, eut le don fatidique.
Swedenborg, Saint-Martin, Cagliostro, Mesmer,
Organes décepteurs des Puissances de l'air,
Agissants ou passifs, dans leurs cercles sinistres,
Au magnétisme astral ont servi de ministres.
Les coupables cités, les vieilles nations
Ont éprouvé le choc des révolutions ;

Et j'ai vu les chrétiens de l'attique Lutèce
Baiser les pieds sanglants de la Raison Déesse !
Après un long succès, au profit de l'Enfer,
Sûr du Vieux Continent, j'ai traversé la mer.
Des venins de l'Europe infectant l'Amérique,
Je vois y refleurir le culte idolâtrique ;
Chaque jour, les enfants des actifs dissidents,
Dans leur multiple erreur, se montrent plus ardents ;
Chaque jour, il surgit autant d'immondes sectes,
Que les marais stagnants voient pulluler d'insectes,
Essaims dévastateurs, formidables fléaux,
Sous mon souffle enfantés de la nuit du chaos !
Oui, je vois la lumière, en ses noces funèbres,
En désertant le ciel, épouser les ténèbres ;
Par les mixtes hymens, devenus si nombreux,
L'erreur se propager en un philtre amoureux.
Je suscite partout, pour asservir la femme,
Pour la soumettre, abjecte, au joug le plus infâme,
Pour corrompre son âme et flétrir sa beauté,
D'éloquents détracteurs de la virginité :
Et la femme, enivrée en sa folle espérance,
Dans son abaissement rêve sa délivrance ;

Sous le nom de bloomers, de modernes Saphos
Au sexe masculin disputent les tréteaux ;
Et chaque prosélyte, hérétique ou chrétienne,
Se fait ma Pythonisse ou Nécromancienne !
Dans cet Age incroyant, de la matière épris,
Je fonde sur les sens l'empire des Esprits !
La matière, en son vol, se spiritualise ;
Et l'âme s'abrutit, l'esprit s animalise !
Le faux Illuminé, l'extatique insensé,
L'ardent rénovateur des cultes du passé,
S'érigeant en prophète inspiré par les Anges,
De la chair affranchie entonne les louanges !
La théurgie enseigne à l'homme audacieux
L'art d'évoquer les morts et de parler aux dieux ;
Chaque âme, en traversant le sommeil magnétique,
Ose entrer sans effroi dans la sphère magique,
L'empire indéfini des Puissances de l'air,
Sombrement lumineux, ténébreusement clair !
Aux mystères impurs d'une sanglante orgie
Succèdent les fureurs de la démagogie ;
Et la foule, attelée au char de Lucifer,
Offre au monde effrayé le tableau de l'Enfer !
Oui, de la vieille Europe à la jeune Amérique
J'ai transporté les dieux du culte idolâtrique !
En vain Görrès, Brownson, Webber ont dit le mal :
La Magie a repris tout son empire astral.
Sans être combattue et sans causer d'alarmes,
Rayonnant en tout sens, elle exerce ses charmes :

Hommes, femmes, enfants, magistrats et savants
Se laissent éblouir aux éclats décevants. —

Mon règne s'agrandit de conquête en conquête : —
Et la science doute, et l'Église est muette !
J'ai dans le journalisme un digne apostolat ;
J'ébranle avec la Presse et l'Église et l'État !
Pour le Législateur, que mon esprit anime,
Le corrupteur de l'âme est innocent de crime :
La loi poursuit partout le meurtrier du corps ;
Mais l'assassin de l'âme, impuni, sans remords,
L'écrivain dépravé, le journaliste infâme,
Qui distille avec art tous les poisons de l'âme,
Il consomme en repos l'assassinat moral ;
Il peut impunément inoculer le mal !
Voila donc le progrès d'un siècle utilitaire :
L'âme, le cœur, l'esprit est moins que la matière ;
Et chacun a le droit, chacun la liberté
D'universaliser son immoralité ;
Oui, chacun a le droit et chacun la licence
D'encourager la chair en sa concupiscence.
Je vois avec orgueil mes théurges nouveaux
De la jeune Amérique exalter les cerveaux ;
En prose comme en vers, expliquant mes préceptes,
Ils sont partout suivis d'innombrables adeptes.
Les vices, les erreurs, les morbides penchants
Ont leurs affinités dans les cœurs et les sens ;
Entre l'hiérophante et l'ardente Pythie,
La Magie établit l'intime sympathie ;
Le magnétisme agit, comme un charme amoureux,
Entre les cœurs souillés de rêves langoureux ;
Entre la somnambule et l'impur somniloque,
De la séduction le pacte est réciproque.

Mêlant, pour mieux tromper, de saintes vérités
Aux mensonges brillants, aux fatales clartés,
J'ai pour représentants les Spiritualistes,
Apôtres séducteurs, gnostiques panthéistes.
Les Mormons menaçants, les « Saints des derniers temps »,
Renouvellent les mœurs des Turcs Mahométans ;
Dans les plaines d'Utah, dans les déserts incultes,
La chair a proclamé la liberté des cultes !
Le centre de mon règne est au Grand Lac Salé ;
J'étreins Philadelphie et New-York désolé ;
Et j'admire, en tous lieux, la gynécolatrie
Préparant les horreurs de la polyandrie !
Des Mânes simulant et la voix et les traits,
Au milieu des vivants je parle et j'apparais ;
J'emprunte chaque forme et revêts chaque image,
Et des cœurs abusés je rive l'esclavage !
Du monde surprenant l'enthousiaste accueil,
Je dicte l'épopée au barde de l'orgueil.

L'Amérique, à ma voix, enfante un Encelade,
Géant blasphémateur, dont l'audace escalade,
En son délire impie et son aveugle élan,
Les cieux où planent seuls les Anges de Satan.
De la Magie Astrale évoquant les Puissances,
Il sonde l'océan des Occultes Sciences !
Sous un masque attrayant, poète de la chair,
Qu'entourent de respect les filles de Mesmer,
L'érotomane Harris, Nécromant d'Amérique,
En tirant des accords de sa lyre hystérique,
D'astre en astre ravi, sur terre a dévoilé
Les mystères d'amour de mon « Ciel Étoilé ! »

Dans des chants éthérés de vibrante harmonie,
Il a décrit le vol de l'extase infinie ;
L'extase où l'idéal, s'unissant au charnel,
Réalise l'espoir d'un hymen éternel !
Rapsode illuminé de crédules victimes,
Que j'attire par lui vers mes sombres abîmes,
Dans son épithalame astral, il leur promet
Un ciel de voluptés digne de Mahomet !
En passant à travers un océan de fanges,
Il leur promet un jour de devenir des Anges ;
Et conservant leur sexe en des corps lumineux,
D'éterniser au ciel d'indissolubles nœuds !
Ses poèmes, éclos du sommeil mesmérique,
Au délire des sens excitent l'Amérique !
Chantre de la révolte et de la volupté ?
De l'orgueilleux mépris de toute autorité,
Le cœur brûlant de naine et chargé de colères,
Il fuit des monts sacrés les sereines lumières.
Sa Muse spasmodique enferme dans ses flancs
Des révolutions les désordres sanglants ;
Hécate échevelée, au sortir de l'orgie,
Elle entonne les chants de la démagogie,
Agitant ses flambeaux, allumés dans l'Enfer,
Devant un siècle impie, envahi par la chair ! !
Le clairvoyant Davis, en sa philogynie,
Annonce l'Âge d'Or de la Grande Harmonie ;
L'Âge où l'amour, changeant tout l'ordre social,
Transformera la terre en Éden nuptial ;
Cet Age désiré de l'heureux Millénaire,
Qui doit réaliser chaque intime chimère ;

Où les cœurs subiront un charme pérennel,
L'harmonial accord, l'attrait passionnel ;
Où l'instinct impulsif et le libre divorce
Aux sympathiques lois laissant toute leur force,
Les cœurs graviteront, l'un vers l'autre attirés,
Pour être enfin unis et jamais séparés !
Chaque pseudo-prophète enfante sa folie ;
Le désordre est partout, partout l'anomalie :

Et sous un nouveau nom, chaque magicien
Ressuscite aujourd'hui le paganisme ancien ;
Sous des voiles sacrés, sous des formes austères,
Le Gnostique accomplit les plus impurs mystères !
Aux étreintes du dieu que son âme évoqua,
La Ménade s'agite et s'écrie : Eurêka !...
Amérique ! Amérique ! en leur mélancolie,
Leur romanesque amour et terrible folie,
Que tes filles du Nord, que tes pâles beautés,
De tout vague orateur aiment les nouveautés !
Que tes filles du Nord, tes pythonisses blêmes,
Dans mes temples, ornés de magiques emblèmes,
S'enivrent du fluide et des sombres vapeurs,
Et des exhalaisons d'impurs magnétiseurs !
Amérique ! Amérique ! en leur lutte inquiète,
Apôtres du mensonge, — orateur et poète,
Journaliste et prêcheur, — que tes enfants du Nord,
Que tes fils Puritains, savent donner la mort !...
Le Peuple Américain, que mon esprit obsède,
Aux plus trompeurs attraits sans résistance cède !
Ce peuple audacieux, né pour les grands projets,
Prépare à mes autels d'extatiques sujets.

Moi, je connais ce peuple ; et j'ai, dès sa naissance,
Exploité pour le mal sa mystique tendance !
Par les prêtres romains, oh ! qu'il est peu compris :
Des biens les plus grossiers ils l'ont cru tout épris ;
Mais, moi, qui l'ai suivi jusqu'à son origine,
Moi qui sais quel instinct l'agite et le domine,
J'ai fait luire à ses yeux l'arc-en-ciel idéal ;
J'ai dirigé là-haut son vol transcendantal !
Du peuple Américain l'esprit grave et mystique,
Transmis par les Teutons et la race Celtique,
Pour la Théosophie abandonne déjà
Les cultes trop étroits que la raison forgea ;
Et je vois se former, dans mes cercles magiques,
L'esprit qui fait mouvoir les flots démagogiques !
Le Spiritualiste, en son rêve exalté,
S'élance vers ma sphère avec témérité ;
Le mystère lui plait ; en soulevant mes voiles,
Il aime à parcourir le monde des étoiles ;
Pour lui le surhumain a des charmes secrets ;
Son cœur est agité de sublimes attraits ! —
La vulgaire Hérésie, en cruelle marâtre
À l'amour de ses fils n'offre qu'un sein d'albâtre !
Elle n'a jamais eu que de terrestres soins ;
Elle reste insensible aux plus nobles besoins ;
Oui, son front est de bronze et sa voix est muette,
Si quelque âme élevée, à l'ardeur inquiète,
Dans un mystique élan dépassant la raison,
Du monde des Esprits veut franchir l'horizon :

Mais cette âme inquiète, ardente et délaissée,
Cette âme solitaire et froidement blessée,

Ah ! moi, je l'aperçois ; ah ! moi, je la comprends :
Je sonde ses désirs, ses ennuis dévorants ;
Dans son isolement et sa mélancolie,
Dans son enthousiaste et céleste folie,
Je viens comme un époux, un Ange protecteur,
Et je ravis cette âme en mon ciel enchanteur !
Des vierges dont la lampe eût lui dans leurs cellules,
Des épouses du Christ je fais mes somnambules ;
Les livrant sans pudeur aux Anges ténébreux,
Je change leur extase en délire amoureux.
Leurs cœurs, tout alanguis de molle rêverie,
Pour l'impure Sirène abandonnent Marie !
Séducteur invisible, insaisissable amant,
D'horribles voluptés j'inflige le tourment !
Près du lit virginal, et qui semble sans tache,
Glissant dans l'ombre épaisse, à la fleur je m'attache ;
À la fleur endormie en son éclat vermeil,
Et qu'agite souvent un coupable sommeil,
À la fleur je m'attache ; et j'y laisse la trace,
L'empreinte d'un baiser qui jamais ne s'efface ;
Et la fleur languissante, en sa morne pâleur,
Atteste à son réveil l'hymen profanateur :
Pleine d'inquiétude et de tristesse étrange.
Comme une veuve en deuil, elle appelle son Ange ! —
Pour les âmes d'élites, il n'est pas de milieu :
Leur devise est toujours : ou le Démon ou Dieu :
Lorsqu'un génie altier s'aveugle et se fourvoie,
Je l'attends et saisis, dans l'orgueil de sa joie :
Car plus la grâce opère et surabonde en lui.
Plus il tombe de haut, moins il trouve d'appui !

De ce génie, alors, à l'étroit dans ce monde,
J'égare au Ciel Astral la fougue vagabonde !
Dieu livre à mon pouvoir l'orgueilleuse raison.
Dont la sombre hérésie obscurcit l'horizon ;
Et d'erreur en erreur, et d'abîme en abîme.
Au désespoir final j'entraîne ma victime ;
Je l'entraîne et confirme, en son impiété.
Captive dans le temps et dans l'éternité !
La crainte de l'Enfer, prison brûlante et sombre.
Au seuil de l'hérésie arrête le grand nombre :
De la réalité des éternels tourments
Je sape avec succès les derniers fondements !
Du gouffre des maudits, de l'abîme des âmes,
Du volcan sulfureux, cachant les noires flammes,
Par de faux médiums, dans le piège attirés,
Je vois venir à moi les cœurs désespérés ! —
Malheur, en son audace, au chrétien qui m'évoque,
Ou qui prête l'oreille au trompeur Somniloque ;

Malheur au téméraire : Abandonné de Dieu,
Quel miracle il faudra pour qu'il rentre au saint-lieu !
Je sais que même alors la liberté lui reste,
Et l'espoir du pardon, et la grâce céleste ;
Mais par la liberté l'Ange est tombé du ciel,
Et l'homme a préféré Satan à l'Éternel !
Depuis la double chute et de l'Ange et de l'homme,
Oh ! combien pour le mal est vaste ton royaume :
En lutte avec la chair et l'esprit orgueilleux,
Il te faut le secours de la grâce des deux ;
Mais tu résistes même à la divine grâce ;
Pour te forcer au bien elle est inefficace ;

Ton pouvoir est si grand qu'il semble illimité ;
Ton pouvoir brave Dieu, brave l'éternité ;
Et par le désespoir s'ouvrant le sombre abîme,
Ose d'un fol orgueil se faire la victime !
Ô faculté sublime, ô terrible pouvoir,
Ô glaive à deux tranchants que l'on tremble d'avoir,
Liberté ! liberté ! source de tout mérite,
Source impure du mal sur la terre maudite !
Ô noble privilège, ô formidable don,
Tu peux, avec la grâce, obtenir le pardon
De tout forfait ; tu peux, en ta douleur sincère,
Laver tous tes péchés dans le sang du Calvaire ;
Et trompant les efforts de l'Enfer éternel,
Comme un astre éclatant, faire entrer l'âme au ciel !
Mais tu peux, résistant à la grâce suprême,
Préférant à la foi le doute et le blasphème,
Aux œuvres de l'esprit les œuvres de la chair,
Plonger l'âme rebelle en l'insondable Enfer !...
Le bonheur d'un démon, c'est de perdre les âmes :
Ah ! puissé-je en peupler les éternelles flammes !
Quand l'orgueil croit planer au sein du firmament,
Je mesure sa chute à son élèvement !
L'orgueil de Lucifer a créé la Géhenne,
La nuit du désespoir, du remords, de la haine !
L'homme, endurci par moi, dans sa perversité,
Pécherait, s'il pouvait, pendant l'éternité :
C'est l'éternel esprit d'orgueil, d'indépendance,
Qui fait du sombre Enfer l'éternelle souffrance !
La volonté perverse a corrompu la chair ;
La volonté perverse éternise l'Enfer !...

L'Enfer ! c'est blasphémer, c'est haïr, c'est maudire ;
C'est enflammer sa soif aux laves du délire ;
C'est dire à tout espoir un désolant adieu ;
C'est l'absence d'amour, c'est l'absence de Dieu !
Ah ! pour moi, le bonheur c'est de perdre les âmes ;
Oui, les femmes par l'homme, et l'homme par les femmes !
D'un divin mysticisme affectant les dehors,
En séduisant l'esprit je domine le corps ;

Sur la chair exerçant ma terrible puissance,
Je donne un charme occulte à la concupiscence.
Par le nouveau, l'étrange et le prodigieux,
Par le magique éclat d'un ciel prestigieux,
Par l'espoir d'un bonheur égal au plus beau rêve,
Dans les cœurs éblouis l'illusion s'achève !...
Qu'en ce siècle éclairé la Magie a d'élus !
L'âge de foi, d'amour et d'extase, il n'est plus :
Adieu, cloîtres bénis ! adieu, saintes retraites !
Adieu, déserts peuplés d'humbles anachorètes !
Adieu, Denys, Tauler, Pierre d'Alcantara,
Tous les aigles divins que l'Église admira ;
Thérèse, Catherine, Hildegarde, Brigitte,
Fleurs écloses dans l'ombre, ô phalanges d'élite :
La terre est désolée, en son impiété ;
Et je règne où régnait votre virginité ;
Je règne par la chair, je règne par la foule ;
Des héros et des saints j'ai brisé le grand moule ;
Et comme un noir simoun, le vertige par moi
Déracine des cœurs l'espérance et la foi ! —
Je suis maître partout ! Nul aujourd'hui ne prie ;
Nul ne veut aujourd'hui de la part de Marie ;

Les âmes, pêle-mêle, en leur aveugle élan,
Suivent le tourbillon d'un fatal ouragan ! —
Je suis maître partout ! — Livrés à la matière,
Les prêtres ne sont plus des anges de prière ;
Leur zèle, plein de trouble et de publicité,
N'aperçoit pas les fleurs de la mysticité ;
Aveugles conducteurs d'aveugles comme eux-mêmes,
Ayant un saint effroi pour les vertus extrêmes,
De l'antique folie oubliant les héros,
Dans des chemins battus, ils poussent leurs troupeaux ;
Ils ne connaissent pas d'extatique indolence :
La piété pour eux est dans la turbulence !
Ah ! si par eux le cloître était plus fréquenté,
Ils auraient moins d'esprit et plus de gravité ;
S'ils savaient mieux goûter le repos de Marie,
Ils sauraient s'abstenir de toute raillerie ;
Ils sauraient, en perdant leur sarcastique esprit,
Embrasés de l'amour qu'inspire Jésus-Christ,
Des plus douces vertus donnant le chaste exemple,
Repousser l'Hérésie, en gardant le saint temple ;
Et forts par leur douceur et leur calme divin,
Dans ce siècle agité, montrer un front serein !
Ils sauraient, en louant tout solitaire ascète,
Inspirer aux chrétiens l'amour de la retraite ;
Et, par le jeûne austère et l'ardente oraison,
Exorciser encor les Esprits de Python. —
Mais, hélas ! plus de cloître et plus de Thébaïde :
Le monde, le Clergé, l'Épiscopat timide

Semblent avec Satan travailler de concert
Pour fermer à l'amour l'asile du désert !

L'Église d'Amérique, infatigable Marthe ;
Des grands chemins publics ne veut pas qu'on s'écarte !
La chaste Solitude, en abritant les cœurs,
Contre un siècle grossier et de charnels moqueurs,
N'a plus pour l'exalter l'éloquence des Pères :
Les Chrétiens d'aujourd'hui sont des hommes d'affaires !
En cessant d'être fous, comme ceux d'autrefois,
Ils suivent sagement la raison de la Croix ;
Et jugeant du Passé la folie admirable,
Ils ont pris du Présent la sagesse imitable !
Aujourd'hui, l'Évangile est mieux interprété
Par l'esprit éclairé de la majorité ;
Le bon sens de ce Siècle éminemment pratique,
Condamne les rigueurs de la Règle Ascétique !
L'Âge socialiste a crié : Vœ Soli !
Et l'esprit solitaire est enfin aboli !
On appelle dyscole, indocile, excentrique,
Morose et misanthrope, étrange et fanatique,
L'humble et grave croyant, l'enfant pâle et rêveur
Qui suit l'étroit sentier où marcha le Sauveur ;
Qui, pleurant sur les maux dont s'alarme l'Église,
Sous le poids des douleurs sent son cœur qui se brise ;
Et des vices fuyant le spectacle affligeant,
Maudit ce siècle athée, esclave de l'argent ! —
Quand un esprit d'élite, au choc d'un grand orage,
Manque d'un calme asile, il sombre et fait naufrage !
D'un chrétien, que le cloître eût vu rasséréné,
Je fais un apostat, un rebelle effréné !
J'engendre avec l'orgueil cette mélancolie,
D'où naît le désespoir qui mène à la folie ;

Et liant dans le mal les âmes par les sens,
J'étouffe la pudeur et les remords naissants !...
Ô Pasteurs d'Amérique, où sont vos regards d'aigles ?
Qu'est devenu pour vous l'esprit des saintes règles ?
Êtes-vous endormis, n'êtes vous plus jaloux
Des mystiques agneaux que ravissent les loups ?
Ah ! je gagne, en ces jours, tous ceux que perd l'Église ;
Je les aveugle, exalte, enivre et magnétise ;
J'offre à leur soif ardente, à leur avidité
Le décevant espoir d'un breuvage enchanté ;
Et l'Église est témoin que mes sombres phalanges
Font prévaloir encor des doctrines étranges ;
Et que l'Américain, au vol transcendantal,
Fuit le séjour des sens pour le séjour astral !...
Actif Épiscopat, aveugle Sacerdoce,
Non, tu n'as pas compris ce noble enfant précoce,

Reflétant à la fois, en ses libres instincts,
Tout l'héroïque esprit des grands peuples éteints !
Non, tu n'as pas compris ce grand peuple d'élite,
De vingt peuples choisis enfant cosmopolite ;
Et dans ta lâcheté, désespérant de lui,
Tu le vois, en pleurant, ma victime aujourd'hui !
Des bords de l'Atlantique aux bords du Pacifique,
De Partridge et Brittan la presse prolifique,
Sous des formats brillants, offre aux lecteurs ravis
Les visions d'Harris, les rêves de Davis !
Poète somniloque, extatique Voyante
Explorent sans effroi ma sphère illuminante ;
Et pleins d'illusions et d'espoirs séduisants,
À l'ombre des Esprits, s'enchaînent par les sens !...

« Venez, venez à moi, natures exaltées,
« Par le monde et l'Église à la fois rejetées :
« La Magie ouvre un ciel d'extatiques ardeurs,
« Un Éden nuptial rayonnant de splendeurs !
« Venez, venez à moi, souffrantes sensitives,
« Lys arrosés de pleurs, âmes contemplatives :
« L'Église n'a pour vous aucun abri claustral ;
« Moi, pour vous abriter, j'ai mon grand Ciel Astral !
« En échappant au joug de la froide routine,
« Qui semble changer l'âme en vulgaire machine,
« Venez vous retremper aux sources de l'amour,
« Dans l'azur étoile d'un magique séjour ! —
« L'Enfer n'existe pas, l'Enfer est un mensonge ;
« Par delà le tombeau, le bonheur se prolonge ;
« L'esprit, le cœur, les sens doivent s'épanouir ;
« Ici-bas et là-haut, l'homme est fait pour jouir !
« Vers mon Éden béni, montez de sphère en sphère ;
« Suivez l'Ange amoureux à travers la lumière ;
« Voyez briller au ciel le nuptial flambeau :
« Le ciel seul est certain, puisque seul il est beau ! — »
C'est ainsi qu'attirant les folles Agapies,
L'essaim voluptueux des mystiques impies,
Aux plus honteux excès de la corruption
Je donne tout l'attrait d'une religion !
Séduites chaque jour, combien de jeunes filles,
Combien de médiums, au sein de leurs familles
Apportent le venin qu'inocule l'Enfer,
Prêtresses des autels où monte Lucifer ! —
C'est le culte animal, la chair déifiée ;
C'est l'esprit dégradé, l'âme crucifiée ;

C'est de l'humanité l'ignoble abaissement ;
C'est l'abîme sans fond d'un fol aveuglement ! —
Qu'en ces jours la Magie a fait tourner de têtes !
Vains jouets des Esprits, que les hommes sont bêtes !
Par le fluide astral envahis, obsédés,
Que ce grand siècle a vu surgir de farfadets !

Les crédules humains, en doutant de l'Église,
Écoutent l'insensé, qui rêve et prophétise ;
Sourds à la voix de Dieu qui part du Vatican.
Ils écoutent l'oracle inspiré par Satan !
Le mensonge est si doux, la vérité si dure,
La grâce est si contraire à l'infirme nature,
Que tout prophète impie, harmonieux menteur,
Trouve un facile accès pour aller droit au cœur !
Gœthe, Bailey, Soumet, Byron et Lamartine,
Vous dominez le monde, et moi je vous domine !
Jocelyn, Faust, Manfred, Festus, Idaméel,
Le blasphème a par vous escaladé le Ciel !

LE DÉMON DE LA CITÉ.

Mon maître et roi puissant, qui bâtis sur la terre
Avec l'autel brisé, ton trône populaire :
Tu connais et mon zèle, et ma fidélité,
Et de mon rôle actif le cercle illimité ;
Eh ! bien, mon maître et roi, j'ai parcouru les villes ;
Tout va bien pour le mal ! — Dormons, dormons tranquilles !
Oui, dans ma vigilance, au loin j'ai visité
Et le nouveau village et la vieille cité,
Depuis Philadelphie, aux froids palais de marbres,
Ces tombeaux puritains, qu'ombragent de grands arbres,

Jusqu'aux bords où croupit la Nouvelle-Orléans,
Sentine de l'Europe et nid de mécréants ; —
Tout va bien pour le mal ! — Dormons, dormons tranquilles !
Ton sceptre pèse encor sur les âmes serviles !
La matière envahit, absorbe tout esprit ;
Il ne règne partout qu'un charnel appétit !
Déguisé pour tromper en Ange de lumière,
Accommodant le ciel aux besoins de la terre,
Tenant compte aujourd'hui de la fragilité,
Des progrès de l'Église et de l'humanité,
Et voulant rendre à tous la piété facile,
J'ai tenu ce discours à la foule imbécile :
« On peut aimer son Dieu sans excentricité ;
Chacun peut se sauver dans la société :
Pourquoi fuir au désert ? pourquoi rêver le cloître ?
Le monde est le jardin où la vertu doit croître l
Le salut, plus facile aujourd'hui qu'autrefois,
N'exige pas que l'homme émigré au fond des bois ;
Le progrès a rendu facile l'impossible ;
Et l'ermite exalté, Don Quichotte lisible,
Combat des ennemis qu'on ne voit nulle part :
Marthe, au milieu du monde, a la meilleure part !
Avec tous les devoirs la foi se concilie :
La vie érémitique est une anomalie !

Sans devenir étrange, on peut être chrétien ;
Sans se faire Sauvage, on peut faire le bien ;
À vaincre dans le monde on a plus de mérite ;
Dans un siècle agissant, pourquoi l'oisif ermite ?
Le peuple des chrétiens est un peuple bourgeois :
Sans les suivre, admirez les héros d'autrefois ;

Lisez, sans trop d'ardeur, les pieuses légendes :
Les petites vertus valent mieux que les grandes !
La sombre piété, l'ascétique ferveur,
Le mépris de la terre, éloigne du Sauveur !
Selon les temps, les lieux, la nature fragile,
Il faut interpréter l'esprit de l'Évangile :
L'homme doit craindre en tout l'exagération ;
Il doit craindre l'excès de la perfection,
L'excès dans la pudeur et dans la tempérance ;
Le moindre poids de trop fait pencher la balance !
Le point d'arrêt pour lui, c'est le juste-milieu :
En sagesse il ne faut le trop, ni le trop peu !
Nous sommes dans un Age, où la démocratie
A mieux compris l'esprit du plébéien Messie. —
Au lieu de suivre l'aigle, imitez l'animal :
Malheur au téméraire : — Icare a fini mal !
L'orgueil est bien voisin de toute grande chose :
Dès que l'on sort des rangs, grandement l'on s'expose !
Croyez-moi, le chemin, pour arriver aux cieux,
Le chemin le plus sûr, c'est le plus spacieux !
Aux Trappistes blêmis, aux ascètes abstêmes,
Aux hommes singuliers, laissez tous les extrêmes !
Les mangeurs de légume et les froids buveurs d'eau.
Fantômes chancelants, plîraient sous le fardeau ;
Abrégé du Grand Tout, l'homme est né pantophage ;
La liqueur la plus forte est son meilleur breuvage :
Et c'est un mystagogue, un gnostique essénien,
Qui fit de l'homme abstème un pythagoricien :
L'hygiène d'Adam ne fut pas végétale ;
Noé, pour se nourrir, eut la race animale ;

Et l'homme, en tous les temps, ou pasteur ou chasseur.
A bu l'esprit de vin qui réjouit le cœur ! —
Et vous, vierges, suivez en tout les autres femmes ;
Pour plaire et réussir, soyez des grandes dames ;
Oubliez à jamais les leçons du Couvent ;
Et reines de la mode, en avant ! en avant !
Sans honte, revêtez la nudité mondaine :
Laissez la pruderie à Lady puritaine :
En sa froide réserve ou romanesque ardeur
Elle a l'hypocrisie et non pas la pudeur ;
Sa hautaine vertu, toute dans l'apparence,
Garde la pruderie en perdant l'innocence ;
Prompte à faire le mal, pourvu qu'il soit caché.
Elle rougit de tout, excepté du péché ! —

Aux faux illuminés appartient la tristesse :
La piété sincère inspire l'allégresse ;
Un visage assombri rend le péché plus grand :
C'est pécher à demi que pécher en riant ;
Laissez le désespoir au morne Janséniste ;
Le saint le plus aimable est le moins rigoriste !
On n'obtient rien de l'homme en lui demandant trop ;
Allez au petit pas et non au grand galop :
On doit craindre en son vol l'erratique comète ;
En voulant Étire l'Ange, enfin, on Eut la bête !
Le chemin le plus droit pour vous, en vérité,
C'est le chemin suivi par la majorité !
Non, le nivellement ce n'est pas l'anarchie ;
Mais c'est l'ordre parfait de la démocratie : —
Si le peuple est le maître, abrogeant toutes lois,
Nul n'étant asservi, vous serez tous des rois ! — »

Voilà ce que j'ai dit à la foule ravie,
À la foule attachée aux plaisirs de la vie ;
Et la foule insensée, en ses instincts grossiers,
Condamne comme fous les moines singuliers !
Et le monde, en louant le chrétien sybarite,
Dénonce le dyscole et misanthrope ermite ;
Pour se justifier et disculper les grands,
Il ne semble épargner que les intempérants ;
La gravité pour lui, c'est la misanthropie ;
L'Évangile parfait n'est plus qu'une utopie ;
Le commun seul est vrai ; le reste est idéal ;
L'homme devient suspect dès qu'il n'est plus banal !
Heureux les ennemis de la vie ascétique :
Dans leur zèle indulgent et leur bon sens pratique,
Sans alarmer les cœurs au service de Dieu,
Ils savent bien tirer leur épingle du jeu !
Abaisser, aplanir, confondre, c'est leur règle ;
Au perchoir populaire il faut ramener l'aigle ;
La foule n'admet pas d'esprits récalcitrants ;
L'instinct socialiste égalise les rangs !
Des canons de l'Église éludant l'observance,
Le Peuple avec le Prêtre agit de connivence ;
Ils ont su se comprendre et se mettre au niveau,
Et se louer l'un l'autre, en se criant : Bravo !
Le Pasteur au troupeau vendant sa pacotille,
Adultères chrétiens, ils vivent en famille !
Ils disent, à la voix d'un pâle Saint-Bernard :
« C'était bon autrefois, ce sera bon plus tard ! » —
Ils disent, revêtus de la même tunique :
« La règle du grand nombre est notre règle unique ;

Et quiconque abandonne, en son goût singulier,
L'esprit universel, devient irrégulier :
Ce siècle exclut l'excès de la folie antique ;
Il faut nourrir la chair, en sa force athlétique ;

Il faut, pour travailler pour agir tout le jour,
Fuir du jeûne excessif le dévorant vautour ;
Il faut boire et manger, selon son appétence ;
Ce climat n'admet point d'ascétique abstinence ;
L'Age n'est point propice à ces pieux excès ;
Du vieux corps gangrené ne perçons point l'abcès ! »
Et moi, je bats des mains, j'applaudis aux maximes,
Qui tiennent éloignés des rayonnantes cimes ;
Et je flatte la chair et l'orgueil révolté ;
Et j'attise l'esprit de la cupidité ! —
Le sexe très-dévot, les vierges et matrones,
Pour varier le cours des plaisirs monotones,
Savent comment passer du théâtre au saint-lieu,
Et de la table sainte à la table de jeu !...
Elles ne craignent pas, dans leur immodestie,
D'étaler leur orgueil devant la Sainte Hostie ;
Et des salons du monde, avec leurs oripeaux,
De venir insulter les fidèles agneaux ! —
Les femmes, à l'envi, profanant le saint temple,
Viennent s'y dévoiler afin qu'on les contemple ;
Héroïnes du luxe, aux espoirs défleuris,
Elles hantent l'Église en quêtant des maris ;
Rêvant de quelque époux la tardive victoire,
Et de l'hymen bravant la chance aléatoire,
Qu'importent à leurs cœurs d'imberbes freluquets,
Des marchands parvenus ou des dandys musqués ?

L’amitié n’est qu’un rêve et l’amour qu’un mensonge,
Que l’argent seul enfante et que seul il prolonge ;
L’intérêt, sans amour, forme et dissout les nœuds ;
Et le lit nuptial n’est qu’un sépulcre affreux !
Dans ce siècle pervers, — à Mammon seul fidèles, —
Déçus et décepteurs, damoiseaux et donzelles,
Se tendent en public des pièges attrayants ;
Et l’hymen est suivi de malheurs effrayants !
Dans le mélange impur qu’apporte l’hérésie,
On voit s’évanouir la chaste orthodoxie ;
Partout, le « libre amour », le fol entraînement,
L’attraction des corps, succède au Sacrement ! —
Ah ! le siècle est docile aux lois que tu décrètes ;
Il grossit, en ton nom, ses phalanges secrètes ;
Oui, du trône à l’autel, de la tombe au berceau,
Tout est enveloppé de notre froid réseau !
De la société nous rongeons les entrailles ;
Le Christ verra bientôt ses grandes funérailles ;
Et le monde, soumis au culte des Démons,
N’aura dans l’avenir que la foi des Mormons ! —
Faut-il qu’un seul résiste, — un pâle et frêle ascète ?
Un froid contemplatif, un sombre anachorète ?
J’ai choisi, pour le vaincre, un géant de la chair :
Le géant a fléchi, soutenu par l’Enfer !

Contre lui j’ai lancé la plus lourde machine,
L’esprit le plus étroit, l’élu de la routine,
Qui, dans son zèle amer, sa dure charité,
Aussi désenchantant qu’il est désenchanté,
Semblait, en le heurtant, un colosse de prose :
Inébranlable au choc, il a gardé sa pose !

Oui, je l'ai harcelé, sans désister jamais ;
Contre lui, mais en vain, j'ai lancé tous les traits, —
Les traits d'esprit malin et les traits de bêtise :
Rien ne l'a détourné de sa haute entreprise ;
Rien n'a pu l'affaiblir, dans sa constante foi ;
Il priait, en disant : Mon secret est à moi !
Renié des amis, insulté du vulgaire,.
Soutenant contre tous une passive guerre,
Au milieu des assauts, sans crainte et sans émoi,
Il priait, en disant : C'est le secret du Roi ! —
Ah ! qui peut, dans son calme, armé de la prière
Et de l'humilité, vaincre un cœur solitaire ?
Tu le sais mieux que moi : La prière, en tout lieu,
Aux mains d'un frêle enfant met la foudre de Dieu !

LE DÉMON DU DÉSERT.

Mon maître et roi puissant, qui bâtis sur la terre
Avec l'autel brisé, ton trône populaire :
Depuis la faute d'Eve, en tous lieux, je te sers ;
Pour toi j'ai visité les plus sombres déserts ;.
J'ai gravi les hauts-lieux, pénétré dans les grottes,
Et de la solitude éprouvé tous les hôtes !
Sur l'aile du simoun, l'aile du siroco,
Des antres sablonneux j'ai réveillé l'écho ;
J'ai vu, loin des cités, ces innombrables moines,
Qui pour le Christ avaient vendu leurs patrimoines ;
Et partout, sans pitié, j'ai tenté, tour à tour,
Ces stoïques martyrs du jeûne et de l'amour !
A leur aspect serein, à leurs pâles visages,
Je disais, presque ému : — Voilà les seuls vrais Sages !

Et tout en combattant leurs célestes attraits,
Oui, maître et roi puissant, oui, je les admirais :
Ils étaient logiciens ! — En prières fertile,
Leur vie était en tout conforme à l'Évangile ;
Ils avaient tout quitté, pour n'aimer que leur Dieu ;
Pour les choses du ciel leurs cœurs étaient de feu ! —
Où sont-ils, aujourd'hui, ces fervents Solitaires ?
Les lions sont rentrés dans leurs sombres repaires ;
À l'ermite, éloigné de tout commerce humain,
Le mystique corbeau n'apporte plus son pain ;
Lérins est envahi par ses anciens reptiles ;
Les animaux soumis redeviennent hostiles ;

L'homme s'étant soustrait aux rigueurs de la Croix,
La nature sur l'homme a repris tous ses droits ! —
Les moines, de leur Règle et des Conseils du Maître
Abandonnant l'esprit aussi bien que la lettre, —
De l'antique ferveur ont tous dégénéré,
Et par l'esprit mondain perdu l'esprit sacré !
S'éloignant par degrés de la vie Ascétique,
Ils ont perdu l'esprit de l'Ordre Érémitique ;
Ils ont perdu, — cédant aux flots du mouvement, —
L'esprit de solitude et de recueillement !
Le désert ne voit plus de cèdres monastiques ;
Il ne voit plus planer les grands aigles mystiques,
L'harmonieux essaim des célestes oiseaux :
Les moines aujourd'hui, ne sont que des moineaux !
Toujours en désaccord avec la Règle Sainte,
De leur cellule étroite ils ont franchi l'enceinte ;
Et perdant la ferveur de la sérénité,
Ils s'enivrent du bruit de leur zèle agité !

Leurs yeux, toujours baissés, ne peuvent voir les astres ;
Dans leur sainte avarice, ils sont pêcheurs de piastres ;
Et de leurs toisons d'or dépouillant les brebis,
Mercenaires pasteurs, ils se sont enrichis !
Dans l'Église éplorée, aujourd'hui, qu'ils sont rares
Les apôtres zélés qui ne sont pas avares !
Ils ne sont plus les fils du pauvre Saint François,
Marchant pieds-nus, sans bourse, humbles comme autrefois !
Les fils dégénérés du vaillant Saint-Ignace,
Pour un lourd coffre-fort, ont jeté la besace !
De toute œuvre, aujourd'hui, l'or est le fondement ;
C'est le pôle attractif, l'universel aimant ! —
« À la lettre à la lettre, oui, sans glose, sans glose »,
A dit l'humble François ; mais la cellule est close,
Et l'importune voix du Maître crie en vain,
Pour ramener ses fils dans l'antique chemin !
Qui se souvient encor d'Alverne et de Manrèse ?
Qui se souvient, hélas, de Claire et de Thérèse ?
La dévote a changé le cilice de crin
En large crinoline et robe de satin !
Mon maître et roi puissant, en ces jours, sur la terre,
Toi-même tu l'as dit : — Je n'ai plus rien à faire !
Plus de cœurs à combattre, en leurs pieux concerts ;
Plus d'ascètes priant au" fond de mes déserts :
J'ai déjà parcouru la sauvage Amérique ;
Oui, je l'ai parcourue, en mon vol électrique,
De l'Orégon neigeux jusqu'à ces climats d'or,
Ces zones de lumière, où plane le condor :
Partout, j'ai rencontré l'homme actif et cupide,
Poursuivant la fortune avec une âme avide ;

Partout l'homme charnel, poursuivant le plaisir,
Dans son travail fiévreux, sans trêve et sans loisir ;

Partout l'homme animal, terrestre et mercenaire,
Qui croit Savoir rien fait, tant qu'il lui reste à faire ;
Partout l'Américain, courant à tous hasards,
Pour saisir dans leur vol les tout-puissants dollars !
Mon maître, je le dis, tout ce grand peuple est ivre !
La vapeur le tourmente et le luxe l'enivre ! —
Dormons, dormons, au bruit de nos chemins de fer :
Ce Peuple accomplit seul l'œuvre de Lucifer !
Dans l'essor qu'il a pris, dans son espoir sublime,
Il ne s'arrêtera devant aucun abîme ! —
Le vertige l'emporte ! — Avancez ! Avancez !
Voilà le cri d'orgueil de ses mille insensés !
C'est le cri, qui, sorti des gouffres de l'Averne,
Bondit de bois en bois, de caverne en caverne ;
C'est le cri de folie et de vertige ardent : —
Le silence pensif a fui de l'Occident !
Avec le bruit des chars volent les étincelles !
L'aigle contemplatif, en déployant ses ailes,
De ce sol, agité par le monstre enflammé,
S'enfuirait vers les cieux, dans son vol alarmé !
À l'Ange de prière, il faut la solitude ;
Or, le désert partout s'ouvre à la multitude ;
Le désert s'éclaircit par la hache et le feu :
Pour le calme oratoire, il ne reste aucun lieu !
Mon maître et roi puissant, qui bâtis sur la terre
Avec l'autel brisé, ton trône populaire,
Tu connais mon astuce et ma duplicité,
Et je puis devant toi dire la vérité :

L’ascète, dont ici nous conjurons la perte,
Que la haine poursuit, que l’amitié déserte,
Qu’éprouvent à la fois, dans l’esprit et la chair,
La milice du monde et celle de l’Enfer ;
L’ascète qu’en tous lieux mon œil de lynx regarde :
C’est un élu de Dieu, dont un Ange a la garde ;
Au sein de la cité, comme au fond du désert,
Ce même Ange partout et l’abrite et le sert ;
De son œuvre cet Ange est l’astre tutélaire ;
Dans l’épreuve et l’angoisse il l’anime et l’éclairé ;
Pour triompher de moi, quand je lutte avec lui,
Il trouve dans cet Ange un invincible appui ;
Ce fidèle gardien, ce protecteur céleste,
Dans sa lutte avec moi, se cache ou manifeste ;
Mais, toujours près de lui, le console et défend ;
Et l’emporte au désert, athlète triomphant ! —
Au désert, je l’ai vu, domine dans son royaume,
Se promener sans crainte, aspirant chaque arôme.
Il préfère, nomade en ses libres attraits,
Aux brillantes cités les incultes forêts,
Les Sauvages des bois aux Barbares des villes,
Et les rudes trappeurs aux courtisans serviles !

Je l’ai vu, dans le calme, errer en liberté,
Contre tous les dangers par son Ange abrité !
Je l’ai vu, traversant les plus incultes landes,
Sous la hutte Indienne, écoutant les légendes,
Les récits enchanteurs du Grand Hiawatha,
Ce héros merveilleux qu’un poète chanta ;
Et ces récits naïfs, que les enfants redisent,
Auprès du pale feu que les femmes attisent,

Tandis que le vent pleure et chante dans les bois,
En son âme attendrie éveillaient bien des voix !
La Nature pour lui, la Nature sauvage,
À l'accent amoureux, même en ses jours d'orage ;
Comme aux enfants des bois, aux chasseurs Indiens,
Chaque riche saison lui prodigue ses biens !
Oui, pour lui la Nature, amante solitaire,
Dans son temple éclairé, se montre sans mystère ;
Et lisant avec lui le Poème de Dieu,
Entretient dans son cœur et l'encens et le feu !
Pour chasser le sommeil de ses chastes paupières,
Elle a d'occultes fleurs et de magiques pierres ;
Et pour rendre la force à ses membres lassés,
L'ombre des arbrisseaux de liane enlacés.
Sous les arbres géants, et que le ciel foudroie,
J'ai vu l'aigle à ses pieds laisser tomber sa proie ;
De l'érable j'ai vu jaillir la sève d'or,
Et l'abeille avec lui partager son trésor : —
Retraite, vêtement, nourriture et breuvage,
Selon qu'il a besoin, s'offrent sur son passage.
Il a pour sœurs les fleurs, pour frères les oiseaux,
Et pour couche en tous lieux la mousse et les roseaux ;
Sa vie est sans regrets et sans inquiétude :
La présence de Dieu remplit sa solitude !
Oui, libre anachorète, en son vaste séjour,
Il chante avec transport ses cantiques d'amour : —
Délire harmonieux, heureuse frénésie,
Sainte exaltation de la nympholepsie,
Sagesse poétique et telle qu'autrefois
On la vit éclater en l'humble Saint François !

Je l'ai suivi partout, et je crois le connaître ;
À l'espoir de le vaincre, ô sombre et puissant maître,
Il nous faut renoncer : Le monde qu'il a fui,
N'exerce aucun pouvoir, aucun charme sur lui :
Les faux biens de la terre et les faux biens de l'âme.
Tout périssable amour n'a plus rien qui l'enflamme ;
La Prière à son cœur prête une aile de feu ;
Esclave de Dieu seul, il est libre en tout lieu !
Mais si je ne puis pas terrasser l'humble ascète,
Si je dois m'éloigner de l'invincible athlète,
S'il me faut reconnaître en ce fragile humain,
Pour me combattre et vaincre, un pouvoir souverain ;

Ah ! du moins, je pourrai, dans le monde et le temple
Rendre stérile et vain son ascétique exemple ;
Et, dans ce siècle où tout conspire à les flatter,
Détruire en plus d'un cœur l'espoir de l'imiter !

UN CHŒUR DE DÉMONS.

Haine au solitaire !
Haine à la virginité !
Haine au prêtre austère,
Qui combat l'activité !
Guerre au mysticisme,
Aux séraphiques élans,
Au chaste ascétisme,
Qui plane au-dessus des sens !
Gloire aux Agapètes,
Aux Somniloques nouveaux,
Actifs interprètes
Des mensonges infernaux !

Gloire aux Spiritistes
Plus charnels que les Mormons,
Gloire aux Panthéistes,
Aux sectaires de tous noms !
L'ancien paganisme,
Plus beau, va briller encor ;
Par le Magnétisme
Va renaître l'Âge d'or !
Gloire à la Magie,
Aux médiums de l'Enfer,
Aux fils de l'orgie,
Aux Pontifes de la chair !
Haine au solitaire !
Haine à la virginité !
Haine à la prière,
Qui combat l'activité !
Démonolâtres,
Soyons folâtres,
En nos théâtres ;
Loin de nous,
Les hiboux,
Pas de moine,
Pas d'Antoine !
Buvons,
Mangeons,
Chantons,
Dansons !

Couronnant de fleurs nos têtes,
Soyons de toutes les fêtes !
Rions,

Raillons,
Sautons,
Valsons ;
Loin de nous la discipline,
Dévot sexe en crinoline !
La cachucha,
La rédowa,
La mazurka
Et la polka,
Oui, dansons, quoiqu'il advienne ;
Atchoukma la cracovienne,
Atchoukma,
Atchoukma !
Couronnant de fleurs vos têtes,
En avant, marionnettes ;
Soyez de toutes les fêtes !
Loin de vous,
Les hiboux ;
Pas de moine,
Pas d'Antoine !
Chantons,
Dansons !
Accourez, baladins, poètes sans contrôle,
Vains amuseurs du monde, ivres de gloriole !
Dans votre humeur changeante et frivole gaité,
Vous savez bien flairer la popularité ! —
Artistes complaisants, au culte variable,
Après le ciel et Dieu, prêts à chanter le Diable,
Vous mêlez dans vos vers le profane au divin,
Le sacrilège amour au feu du séraphin !

Langoureux troubadours de languides donzelles,
Vous mourez chaque nuit de désespoir pour elles,
Et du feu le plus pur prostituant le nom,
La dernière a toujours la plus belle chanson !
Vous contraignez la Muse, au seuil des tabagies, —
Après les doux accents des chastes élégies, —
Dans un impur délire, à célébrer soudain
Et l'ivresse érotique et l'ivresse du vin !
Comédiens du monde, et jouets des coquettes,
Accourez et chantez, ô larmoyants poètes,
Ô rimeurs désolés, ô ridicules fous,
Que le sexe à ses pieds voit toujours à genoux !
Anacréons du vin, du tabac et des femmes,
Pleurant sur tous les tons et sur toutes les gammes,
Accourez, ménestrels, voluptueux chanteurs,
De la blanche innocence obscènes corrupteurs !

Un âne, en renom dans la ville,
Personnage très-important,
Comme on en trouve un entre mille,
Un beau jour (on ne dit pas quand),
Dans une humeur presque incivile,
Voulut voir ces bois et ces lieux,
Que chantent si fort les poètes,
Dans le haut langage des dieux,
Plus éclatant que des trompettes.
Cet âne citadin, sans bat,
Fuyant le vulgaire profane,
Pour jouir d'un rustique ébat,
Prit le chemin de la savane :
Tout seul, il chemina long-temps,

À travers bois et champs d'épines ;
Et les loups de ses pieds sanglants
Flairaient les traces purpurines.
Mais, après maint péril des bois,
Mainte aventure érémitique : —
Ah ! dit-il, là-bas, j'aperçois
L'onagre, au cœur misanthropique ! —
Il avance, il presse le pas,
Heureux, dans ce désert sauvage,
De rencontrer quelque Chactas,
Fût-il même un anthropophage ! —
L'onagre, en le voyant, ne sait
S'il doit l'accueillir en vrai frère,
Ou s'enfoncer dans la forêt,
Le laissant se tirer d'affaire :
Mais, touché de son air piteux,
L'agrios, réflexion faite,
Au pied d'un grand arbre ombrageux,
L'attend, sans urbaine étiquette.
L'âne arrive enfin, harassé
De son aventureux voyage ;
Et l'un près de l'autre placé,
Entre eux s'ensuit ce long parlage :

L'ÂNE DOMESTIQUE.

Ôfrère onagre, dis-moi donc,
Qui t'a conduit dans ce domaine ;
Ce séjour où l'on ne vit onc
Habiter créature humaine ?
Dis-moi donc, qui t'a découvert,

Dans sa noire mélancolie,
Cet inaccessible désert,
Plus triste que la Sibérie ?
Pour l'habiter, il faut avoir, —
Conviens-en, — tué père et mère !
Ce n'est qu'un sombre désespoir,
Qu'une démence atrabilaire,
Qui puisse ainsi t'y retenir,
Parmi tant de bêtes voraces,
Dans ce nid de nycticoraces,
Dont l'aspect seul me fait frémir !
Vraiment, tu l'avoûras sans peine,
Pour quitter la foule mondaine,
Pour vivre ainsi, seul et caché,
Il faut être un ours mal léché !
Dis-moi donc, quels crimes atroces,
Quels ennemis assez féroces,
Et quels implacables remords,
Quel diable à ce sort te condamne ?
Ah ! c'est bien le pire des sorts
Qui puisse échoir à l'homme ou l'âne !
Dans ta farouche oisiveté, —
(Mieux vaut cent fois la servitude !) —
Oh ! comment as-tu supporté
Cet enfer de la solitude ?

L'ÂNE SAUVAGE.

Frère âne citadin, frère âne accusateur,
Écoute un peu l'onagre, et retiens ses paroles :
Animé de quel zèle, et de quelle ferveur,

Viens-tu conter ici tes graves fariboles ?
Ne vois-je point du bât la marque sur ton dos,
Pauvre bête de somme, esclave domestique ?
Sans pitié chaque jour accablé de fardeaux,
Tu viens pour plaindre ici l'onagre érémitique :
Va reprendre le bât, ô docile animal ;
Dieu te fit pour vieillir au service de l'homme ;
Pour toi, la servitude est bien l'état normal ;
Utile serviteur, reste bête de somme !
Moi libre de tout joug, et libre de tout frein,
Je n'ai jamais souffert l'humaine servitude !

Le ciel, en me créant, m'a dit : « Sois souverain ! »
Je suis roi du désert, roi de la solitude !
Hélas ! le monde est plein de fous ;
Chacun a sa monomanie ;
On ne dispute pas des goûts :
La folie est partout folie !
Docile, héroïque animal,
Toi, tu suis la règle commune ;
Mais, excentrique, original,
Hélas ! je vis sans règle aucune !
Pour boisson, j'ai l'eau du torrent ;
Pour pitance, la folle-avoine ;
Je suis l'onagre indépendant ;
Je suis un fils de Saint Antoine !
Retourne, ô frère citadin,
Au râtelier de l'écurie ;
Va savourer le picotin,
Qu'on jette en ta crèche chérie !
Qui des deux est le plus sensé ?

Tu dis que je bats la campagne ; —
Hélas ! toi tu bats le pavé,
Et l'esclavage t'accompagne !
Toute ville est une prison !
Dieu donna l'espace au bison ;
Le renard trouve une tanière,
La colombe un nid dans la pierre ;
C'est dans le désert qu'autrefois
Du ciel on vit tomber la manne ;
C'est Dieu qui fit l'immense bois,
Et qui fit la vaste savane :
Mais l'homme a bâti les cités,
Et les villes et les villages,
De tous les plus vils esclavages
Criminels séjours agités !
Si moi je contemple les astres,
Toi, tu couves des yeux tes piastres, —
Ménageant la chèvre et le chou : —
Qui de nous deux est le plus fou ?

L'ÂNE DOMESTIQUE.

Dis-moi, dans ta sombre détresse,
Par les moustiques dévoré,
Quel ennemi jamais te laisse
Un jour de repos assuré ?
Ici, ce sont d'impurs reptiles :
Là, c'est un trou de crocodiles ;
Plus loin, un antre plein de loups ;
Tous les animaux en courroux

Marchent par bataillons hostiles ;
Et tu meurs de soif ou de faim,
Quand ce n'est pas de la piqûre
D'un aspic au subtil venin,
Ô misérable créature !

L'ÂNE SAUVAGE.

Frère âne, du désert les venimeux essaims,
Crois-moi, sont moins méchants que les pieux humains !
À mon cœur rassuré les serpents à sonnettes
Inspirent moins d'effroi que tant de gens honnêtes !
Et dans la fange où dort le caïman hideux,
J'aimerais mieux tomber que vivre au milieu d'eux !
Les bêtes des cités, perfidement atroces,
Sont plus à redouter que les bêtes féroces ;
Et l'agneau qui, fuyant, se sauve auprès des loups,
Tremble moins qu'au milieu de ses frères jaloux !

L'ÂNE DOMESTIQUE.

Ôsuperbe sauvagerie
De l'incurable hypocondrie !
Adieu, rebelle enfant des bois,
Onagre de la solitude :
Servir, c'est l'esprit de la Croix ;
Qu'elle est douce la servitude !
La plus haute perfection,
C'est vivre en paix avec ses frères :
Malheur, malheur aux Solitaires !
Je crains l'étrange exception !
J'aime mieux mon dur esclavage

Que ton esprit d'orgueil sauvage !
C'est à l'ermite enorgueilli
Qu'un grand Sage a dit : Vœ solit
Un seul acte d'obéissance
Vaut la plus rude austérité ;
Et la plus grande pénitence,
C'est de vivre en société :
Lorsque l'on est en tout semblable à tout le monde
On échappe au danger d'une chute profonde ;
Héros facile, on a la consolation
De n'être pas proscrit comme une exception ;
Sans être ostracisé par la foule ennemie,
Sans réveiller en elle ou la crainte ou l'envie,
Aidé par ses égaux, que l'on aide à son tour,
On vit, prôné de tous, dans la paix et l'amour.

L'ÂNE SAUVAGE.

Ôtoi, qui me viens chercher noise,
Et m'accuser d'humeur sournoise,
Qu'es-tu, bête, à l'esprit taquin :
Curé, vicaire, ou sacristain ?
En vain, on m'appelle dyscole ;
Comme l'ascète érémicole,
Ainsi que les oiseaux du ciel,
En l'amour providentiel
Je mets toute ma confiance :
L'onagre, en son insouciance,
Dormant sous un pavillon bleu,
Pour vivre a besoin de si peu !
Les Têtes-Plates, les Gros-Ventres

N’habitent pas au fond des bois ;
Ils n’habitent pas dans les antres ;
Mais ce sont de piètres bourgeois :
On les rencontre dans les villes,
Dans les bourses, dans les bazars ;
Ce sont les animaux dociles,
Que le Luxe attelle à ses chars.
Ah ! quand l’âne se fait victime,
Toujours un intérêt l’anime ; —
L’espoir secret d’un picotin ;
L’odeur, l’attrait d’un vert festin.
Et l’âne et l’homme, en tout semblables,
Quand ils se montrent serviables,
Savent bien mettre à très-haut prix
Leur dur travail si peu compris. —
Ne vante pas trop tes services :
Sous le bat, ou sous le harnais,
Tu ressembles aux écrevisses ;
Ton fort, ce n’est pas le progrès.
Peux-tu me démentir, ô frère :
Quand tu fais un pas en avant,
N’en fais-tu pas dix en arrière ?
Ton instinct est rétrogradant !
L’âne est d’humeur ruminative ;
Toujours il se montre rétif,
Quand, pour le rendre plus actif,
Quelque despote le captive…
Hélas ! que vois-je sur ta peau ?
Sont-ce des coups de discipline,
Ou les coups de fouet d’un bourreau

Qui te bride, sangle et domine ?
Ô Midas ! ô frère Midas !
Ne fais pas le saint hypocrite,
En attaquant ton frère ermite !
Ô Midas ! ne t'y frotte pas !

Dis-moi, le pélican austère,
Et le passereau solitaire,
Le cygne au chant mélodieux,
Ne sont-ils que des orgueilleux ?
Dis-moi, la timide gazelle,
L'agile et farouche chevreuil ;
L'aigle au ciel déployant son aile,
Sont-ils inspirés par l'orgueil ?
Pour fuir la folle multitude,
Faut-il donc haïr les humains ;
Et pour aimer la solitude,
Les bois qu'ont aimés tant de Saints,
L'onagre est-il, en sa retraite,
Un orgueilleux anachorète ?
Qu'aurais-tu fait, qu'aurais-tu dit,
Réponds, frère âne communiste,
À l'Ermite Saint Jean-Baptiste,
Dans sa caverne de granit ?
Ton héroïsme est admirable,
Admirable est ton dévoûment ;
Mais il est, j'avoue humblement,
Plus admirable qu'imitable !
Ah ! crois-moi, frère officieux,
Qui veux que l'onagre t'imite,
N'attends pas que tu sois trop vieux,

Pour songer à te faire ermite !…
Malheur au monde : vœ mundo ! —
O beata solitudo,
O solo, beatitudo !
Ô bienheureuse solitude,
Ô ma seule béatitude !
Dieu nous fit différents ;
Il te fît pour l'étable,
Il me fît indomptable :
Soyons tous deux contents !…
Mais, trêve à tout ce vain parlage :
Moi, je suis l'onagre sauvage ;
Et toi, l'âne de la cité ;
Moi, je t'ai dit la vérité ;
Toi, me lançant une ruade,
Dans ta charitable incartade,
Tu m'as bien montré quel esprit
Anime le monde maudit :
Malheur, oh ! oui, malheur au monde,
Dont la malice est si profonde !
O beata solitudo !
O sola beatitudo !
Assez d'importants personnages, —
Positifs, pratiques et sages, —

Brigueront toujours les emplois,
Pour qu'on me laisse dans mes bois !
Je n'ai pas cet heureux génie,
Et cet imperturbable aplomb,
Qu'il faut, — à l'heure définie, —
Pour noircir des feuilles de plomb !

Je n'ai pas cette habile audace,
Ce front bronzé d'un charlatan
Qui détaille à la populace
Son littéraire orviétan ! —
Je suis un fils de Saint Antoine,
Sans science et sans patrimoine :
Vivre, aimer, prier à l'écart,
Et philosopher… c'est ma part !

FIN DU CONCILIABULE INFERNAL

Prélude du Nid d'aigle

LE NID D'AIGLE.

Felix est qui fugit urbes ;
Fuge, et beaberis ;
Fuge, tace, et quiesce ;
Carnis remoram compesce,
In monte salvaberis.
O beata solitudo,
O sola beatitudo,
Piis secessicolis !
Quàm beati candidati,
Qui ad te volant alati
Porro a mundicolis !

Le Nid d'aigle

ANTOINE CALYBITE,

L'ERMITE PIONNIER.

Pauvreté, Chasteté, divine Obéissance,
Ô triple bouclier, invincible puissance,
C'est par vous que le cœur, en son humilité,
Atteint tous les degrés de l'héroïcité !
Se lier pour toujours, dans un élan mystique,
Fixer sa volonté par un acte héroïque,
S'enchaîner librement et par un triple vœu,
Oui, c'est surpasser l'Ange, et ressembler à Dieu !
Toujours, dans leur amour, des âmes solitaires
Répandront le parfum de leurs chastes prières ;
Et soutenant l'Église, en élevant leurs mains,
Ressembleront sur terre à d'ardents Séraphins !
Toujours, dans les déserts, sur les rochers arides,
Dans les cloîtres bâtis au fond des thébaïdes,
Toujours prîront des Saints, obscurs et méprisés ;
Des Saints, qui ne seront jamais canonisés ;
Toujours, au fond des bois, dans les calmes retraites,
Coulera le flot pur de leurs larmes secrètes ! —
Oh ! non, les plus grands Saints, les Saints les plus puissants,
Les soutiens de l'Église, et ses flambeaux ardents,
Non, ce ne sont pas ceux que célèbre l'Histoire ;
Ceux, dont brille partout l'immortelle mémoire !
Non, non, ce ne sont pas, dans leur zèle pour Dieu,
Les Apôtres prêchant l'Évangile en tout lieu ;
Ce ne sont pas les rois, les aigles de la chaire,

Les Pontifes royaux du Siège de Saint-Pierre,
Ni les astres brillants du ferme Épiscopat,
Ni les docteurs publics parlant avec éclat : —

Ces Saints, où donc sont-ils ?... Silence, ombre, mystère !...
Nulle voix, nul écho ne répond sur la terre !
Pour les faire plus grands, Dieu nous les a cachés ;
Et l'Église amoureuse, en vain, les a cherchés :
Ils ont su lui ravir leur merveilleuse gloire ;
L'Ange seul a connu leur céleste oratoire !
Oui, c'est dans le désert, oui, c'est loin de tout bruit,
Que l'âme illuminée, en son extase, agit ;
C'est dans l'obscurité d'une étroite cellule,
Que l'Ange a dans l'Ermite un héroïque émule ;
Et que par l'oraison, Moïse audacieux,
Pour l'Église et le Peuple, il obtient tout des cieux !
La plus forte action part de la solitude ;
L'âme contemplative émeut la multitude ;
La prière d'amour rayonne en ses ardeurs ;
L'astre agit sur les flots, l'oraison sur les cœurs ;
L'immobile Soleil suit l'élan de la terre,
Et l'Ermite en repos l'essor humanitaire !
C'est agir que prier, c'est agir puissamment ;
C'est unir par l'amour la terre au firmament ;
C'est dans son vol ardent, à travers les espaces,
Du céleste océan faire pleuvoir les grâces !
Autant que l'action, la prière combat ;
C'est du mystique amour l'intime apostolat !...
Sur ce mont, sur ce roc, sur ce haut promontoire,
Où l'aigle a mis son aire, et moi, mon oratoire, —
Me voilà ! — Sur ce roc, comme sur le Carmel,

J'ai sous mes pieds la terre, et mon front touche au ciel !
La fleur, qu'ici je cueille, est fille de la neige ;
De la foudre et des vents j'entends gronder l'arpège ! —
Ah ! c'est bien le séjour que rêvait ma douleur :
L'orage du dehors rend plus calme mon cœur !...
Salut, sainte retraite, ô sauvage Nid-d'Aigle,
Où j'ai l'eau du torrent, et le noir pain de seigle ;
Solitude, où, semblable à l'onagre affranchi, —
En meurtrissant mes pieds et mes mains, — j'ai gravi !...
La foudre quelquefois sur les cimes neigeuses
Laisse de son fracas les traces orageuses ;
Mais du sein des marais, des humides bas-fonds,
En épaisses vapeurs s'exhalent des poisons :
Là, germent les fléaux ; là, naissent les reptiles ;
Là, dorment dans les joncs d'immondes crocodiles...
Ah ! donnez-moi l'air pur, l'air subtil, éthéré ;
Donnez-moi la montagne et le ciel azuré !
Sous mes pieds gravissant, quand disparaît la terre,
En montant, je me sens plus libre et solitaire ;
Mon âme se dilate ainsi que l'horizon ;
Et j'oublie en priant ma terrestre prison !...

Celui qui se croit fort et s'applaudit, qu'il tremble ;
Car plus, par ses vertus, l'homme à l'Ange ressemble,
Plus est grande sa chute, après la sainteté : —
Notre ancre de salut est dans l'humilité !
Par l'orgueil, tout péché commence et se consomme :
L'orgueil fit tomber l'Ange, et l'orgueil perdit l'homme !
Dans Lucifer déchu l'Ange devint Satan ;
Et dans l'homme pécheur, la haine eut son volcan !...
Heureuse l'âme vierge, heureuse l'âme sainte,

Qui, dans un cloître obscur, dans une calme enceinte,
S'abrite dès l'enfance, et par un triple vœu
Se donne pour toujours, et sans réserve, à Dieu !...
L'homme n'est qu'un roseau, la Nature qu'une ombre,
Le terrestre séjour qu'un exil froid et sombre !
Du fond de la vallée, élevons notre cœur ;
Contemplons de Sion la céleste splendeur !
Dans le désert d'un jour, ne dressons qu'une tente ;
Élevons nos regards vers la cime éclatante !
L'ennemi nous entoure et nous poursuit partout ;
Ah ! tremblons et prions, nous qui sommes debout :
Les cèdres sont tombés de leur sublime faîte !
Veillons ! car on a vu tomber l'anachorète ! —
Hors de Dieu, rien n'est stable et rien n'est permanent ;
Lui seul de tout amour est l'Immuable Aimant ;
Et l'amour en lui seul, comme Première Cause,
Et comme Fin Dernière, absorbé, se repose !
Ah ! tremblons et prions, nous qui sommes debout :
L'invisible ennemi tend des pièges partout !
Humilité sublime, humilité profonde,
C'est sur toi, c'est en toi, que la vertu se fonde ;
Sans toi, toute vertu, dans son éclat mondain,
Comme un rêve trompeur, s'évanouit soudain !
L'âme qu'en son orgueil la sainte Foi déserte,
Aux ténèbres du doute et du vice est ouverte !...
Toute gloire ici-bas est semblable au ballon,
Aérien hochet qu'emporte l'aquilon !
L'ombre plane au-dessus de toute gloire humaine ;
Toute gloire est amère, et toute gloire est vaine ! —
Cet Astre, qui portait le nom de Lucifer,

S’est éteint dans le ciel, sans éclairer l’Enfer !
L’orgueil creusa l’abîme, où sans fin l’âme souffre ;
L’orgueil sans cesse encore en élargit le gouffre !
Enflé d’un souffle vain comme un aérostat,
L’homme est ange en montant et retombe apostat !
Nous voyons, en pleurant, la sainte Poésie
Complice de nos jours de la sombre hérésie !
Abdiquant les lauriers, que l’Enfer envia,
La Muse, en s’abaissant, dans son vol dévia ;

Et tombant des hauteurs du Dogme Catholique,
Érigea dans l’Enfer un Calvaire hérétique ! —
Ô sainte Poésie, ô prêtresse du Beau,
En te voilant de deuil, pleure sur son tombeau !
Le génie apostat est digne de tes larmes ;
De sa chute le monde est ébranlé d’alarmes !
Ô génie hérétique, en ton infime élan,
Ton aile s’est noircie au foyer de Satan ;
Et tu fis dire encor : « Coupable Poésie,
Un adultère attrait t’incline à l’hérésie ! »
Ah ! que de grands esprits, au malheur condamnés,
Pour servir de leçons, en nos temps semblent nés !
Lorsque le froid Démon, qui discute et qui doute,
Est devenu l’ami que votre cœur écoute,
C’est qu’en l’esprit déjà l’orgueil est révolté,
C’est que l’âme a déjà perdu la chasteté !
Si quelque ardent génie a failli dans la lutte,
Si vous êtes témoins d’une angélique chute,
Vous trouverez au fond la luxure ou l’orgueil :
De tout les apostats c’est le fatal écueil !
Suivez l’astre éclipsé, l’effrayant météore,

Dont le dernier rayon vous éblouit encore,
Vous le verrez tomber de la voûte d'azur,
Découronné de gloire, au fond d'un gouffre impur !
L'enfant de Saint-Malo, décevant notre attente,
Effraya l'Armorique, en sa chute éclatante !
Ceux, dont le vol jamais n'atteint au firmament,
Chaque jour, impunis, tombent obscurément ;
Et leur chute fréquente, et leur faute éphémère,
Ne jette aucun éclat dont s'étonne la terre !
Et ceux-là, rassurés dans leur obscurité,
Jugent l'astre en sa chute avec sévérité !
Ah ! Dieu vous jugera, condamnateurs vulgaires ;
Il portera l'éclat dans vos sombres repaires,
Esprits vils et rampants, ô nocturnes hiboux :
La chute du génie est un secret pour vous !
L'orgueil de la bassesse enfante plus de crimes
Que l'orgueil engendré par des talents sublimes ;
Oui, les fils d'Asmodée et ceux de Bélial,
Immondes déserteurs de tout culte idéal,
À l'angélique amour fermant leur âme éteinte,
Aux appétits grossiers se livrent sans contrainte !
Que l'homme soit séduit, en ses rêves fiévreux,
Par l'espoir enivrant d'être semblable aux dieux,
Hélas ! on le conçoit ; mais au rang de la brute
On ne peut concevoir qu'il aspire en sa chute !
Oh ! que de grands esprits en nos temps ont brillé
D'un satanique éclat, dans un ciel foudroyé !
Mais, après chaque chute et sur chaque désastre,
Le ciel rasséréné salue un nouvel astre :

Ainsi, la vieille Espagne, au bord de son tombeau,
Enfante avec orgueil Balmès et Donoso ;
La France jette au monde, en reniant Voltaire,
Le preux Chateaubriand et l'ardent Lacordaire ;
Et l'Allemagne émue, après un froid sommeil,
Du mystique Görrès voit briller le soleil !
Mais, hélas ! le génie, en éclairant notre Age,
D'un silence affecté ne reçoit que l'outrage ;
Accusé de folie ou d'excentricité,
Il meurt dans la misère et dans l'obscurité !
Malheur à qui reçut l'esprit des grandes choses !
Il trouvera pour lui toutes les âmes closes :
Le monde, en sa frayeur, chasse, en le lapidant,
Le prophète inspiré, l'apôtre indépendant !
Il n'aime que la pompe et le concert des fêtes ;
Pour exalter son luxe, il a ses faux prophètes ;
Et toujours sa colère et ses lâches terreurs
Éclatent au dehors en sanglantes fureurs !
Ô monde, qui ne veux que Satan pour ton maître,
Lorsqu'il ressemble au Christ, tu hais toujours le prêtre !
Tu ne flattes que ceux qui t'ont flatté d'abord ;
Ceux qui pour t'enivrer savent chanter d'accord :
Toute parole austère et tout costume sombre,
Tout ce qui semble hostile au luxe du grand nombre ;
Tout ce qui te rappelle et le cloître et la Croix ;
L'Évangile parfait et l'esprit d'autrefois ;
L'ardent Contemplatif, en son humble cellule ;
Le Sage, dont la lampe, à l'écart, brille et brûle ;
Tout ce qui te menace, ô monde, en ton effroi,
Tout ce qui te condamne, est condamné par toi ! —

Au torrent des plaisirs dont la foule s'enivre,
Si, follement séduit, le jeune homme se livre ;
Si de la vaine gloire, ou d'un hymen brillant,
Il poursuit le fantôme, aussi faux qu'attrayant ;
S'il veut de la fortune, en ses courses fiévreuses,
Braver tous les hasards, les chances périlleuses ;
S'il s'agite et s'épuise à gagner de faux biens :
Applaudi par le monde, applaudi par les siens,
D'une voix unanime, on l'admire et l'encense ;
Et cet homme orgueilleux devient une puissance !
Mais, si fuyant le monde et son pompeux éclat, —
Humble et pauvre, il se sent épris du célibat ;
Si, dans l'entraînement d'un amour angélique,
Il préfère aux cités la grotte érémitique ;
Si, n'aimant que Dieu, il voudrait pour toujours
Éteindre en son amour tous les autres amours :
Ah ! tout-à-coup l'Enfer et le monde se liguent ;
Les bons et les méchants de leurs cris le fatiguent ;

Chacun s'arme et l'attaque, ainsi qu'un ennemi ;
Sur la terre, il n'a plus que Dieu seul pour ami !
Il n'a plus que Dieu seul, et Dieu seul récompense
Son courage héroïque et sa persévérance ! —
Adieu donc, ô cités ; ô multitude, adieu ! —
Salut, ô solitude, où l'on vit avec Dieu ;
Où l'on goûte un bonheur sans terrestre mélange ;
Où l'Ange parle à l'homme, et l'homme parle à l'Ange !
Salut, désert béni, qu'a chanté Saint Eucher :
Plus notre âme s'élève et plus tu nous es cher !
C'est toi l'Arche d'abri ; c'est toi le port tranquille ;
Toi, le cloître éternel, l'indestructible asile ! —

Salut, sombres forêts ! — Folles cités, adieu !
Les biens qu'on abandonne, on les retrouve en Dieu !
Contre l'impur torrent, le fleuve qui déborde,
Dieu m'offrit un refuge, en sa miséricorde :
Quand Dieu fuit des cités, l'homme fuit dans les bois !…
À chaque homme, ici-bas, Dieu laisse un libre choix ;
La liberté pour l'homme est un droit de naissance,
Un don que Dieu lui fit avec l'intelligence :
Dans l'ordre du salut, dans l'ordre du bonheur,
L'homme a droit de briser tout obstacle oppresseur !
La poursuite du bien, c'est le droit de tout homme ;
Sur ce droit Dieu lui-même établit son royaume ;
C'est le droit de chacun ; selon l'attrait divin,
D'aspirer au bonheur, sans nuire à son prochain ;
Dans l'Église, chacun doit réclamer sa place ;
Et le libre vouloir, d'accord avec la grâce,
Suivant l'intime attrait de la vocation,
Porte l'un au repos, et l'autre à l'action.
S'il en est dont le cœur, armé contre l'orage,
Affronte les périls, sans craindre le naufrage,
Il en existe aussi, moins forts et plus prudents,
Qui vivent éloignés des abîmes grondants :
Si nous les condamnons, qui pourrait nous absoudre ?
Où serait le pouvoir qui détourne la foudre ? —
Laissons donc à chacun son libre et divin choix :
Aux crimes de la foule il faut un contrepoids !
Sans les calmes abris, où l'on prie en silence,
Où l'on verse en secret ses pleurs dans la balance,
Où la vertu sans cesse intercède à l'autel,
Et conjure le feu prêt à tomber du ciel ;

Sans l'innocent martyr, que le vœu déshérite,
Et qui pleure pour ceux contre qui Dieu s'irrite ;
Sans la prière enfin, sans le jeûne des Saints,
Dans leur mystique ardeur plaidant pour les humains ;
Sans vous, Carmes, Chartreux, Trappistes ascétiques,
Vierges du Mont-Carmel, recluses séraphiques,
Vous qui souffrez pour nous, vous qui priez sans bruit : —
L'équilibre du monde, hélas ! serait détruit !

La prière des Saints, c'est l'appui de la terre ;
Des vengeances du ciel ; c'est le paratonnerre ! —
Et cependant, ô Christ, les hommes d'aujourd'hui,
Dans leur aveuglement, repoussent cet appui !
En arrachant la Croix du front de l'édifice,
Et des cœurs embrasés l'amour du sacrifice ;
En ôtant cet appui, les fils de Bélial
Voudraient faire crouler le temple social ! —
Ô monde, en ta faiblesse, un enfant te terrasse !
Ton pouvoir fascinant tombe devant la grâce !
Quand l'âme au saint amour a pu s'épanouir,
Avec tous tes faux biens tu ne peux l'éblouir :
Ton miel n'est que poison ; ton or n'est que poussière ;
Ton amour, qu'un élan de volupté grossière !
En soulevant ton voile, on aperçoit l'Enfer ;
Établi par Satan, ton règne est dans la chair :
Son esprit est le tien ; ses pompes sont tes pompes ;
En aveuglant le cœur, tu séduis et tu*trompes ;
Tout ce que ton orgueil appelle urbanité
N'est qu'un brillant dehors de ta perversité !
Ta fausse liberté n'est que vil esclavage,
Et ta froide vertu qu'un superbe étalage ;

Pour qui t'aime et te sert, qu'il est lourd ton fardeau !
Dans sa colère enfin, Dieu l'a dit : Vœ mundo !
Ah ! bienheureux cent fois, priant dans sa cellule,
Le Carme, le Chartreux ou l'humble Camaldule !
Debout, sur ce nouveau Carmel,
Où j'entends, — calme et solitaire, —
Les derniers discords de la terre,
Et les premiers concerts du ciel ;
Sur le haut de ce promontoire,
Sur cet imposant piédestal,
Où j'ai construit mon oratoire,
Près du nid d'un altier rival ;
Dans cette solitude austère :
Oui, je t'adresse ma prière,
Ô Dieu d'amour et de pardon ;
Je t'invoque, par le doux nom
Et de Jésus et de Marie ;
Je t'implore pour ma Patrie,
Pour l'Église et la Liberté !
Je te supplie, en ta bonté,
En ta sainte miséricorde,
D'apaiser l'esprit de discorde,
Et de rapprocher les partis,
Agitant les États-Unis ! —
Dans ma douleur, dans mes alarmes.
En répandant des flots de larmes,

Je te supplie, ô Dieu clément :
Pardonne à leur aveuglement !
Pardonne à la foule insensée,
Vers le sombre abîme poussée

Par le souffle vertigineux
Qu'a soulevé l'Ange orgueilleux !
Pardonne à la Presse, à la foule,
Qui te blasphème, aveugle et soûle !
Ô toi qui mourus sur la Croix,
Pardonne aux Peuples comme aux Rois !
Pardonne à ce Siècle malade,
Dans sa vaine et folle croisade
Contre la sainte Vérité,
Et l'infaillible Autorité !

Prélude au Premier Âge

PREMIER ÂGE.

L'Esprit qui élève l'âme et qui nous prête ses ailes pour nous porter vers le Créateur n'habite point les cités ; c'est le silence du désert qu'il aime ; c'est là qu'il donne ses inspirations. »

(Adam, ou la Création, préface par M. le Vicomte Walsh.)

(Lectures pour tous, par A. de Lamartine.)

(Le P. Paul Segneri.)

Premier Âge · Prologue

Dans ce siècle, aveuglé d'orgueilleuses lumières,
Qui va jusqu'à nier les vérités premières ;

Qui, saisi de vertige, en sa fiévreuse ardeur,
Court vers le précipice aidé par la vapeur ;
Dans ce siècle éclairé, cet âge utilitaire,
Où de l'humanité l'idole est la matière ;
Où le roi c'est le peuple, et l'argent c'est le dieu,
Faux dieu que l'on adore et poursuit en tout lieu ;
Dans un siècle de luxe, ivre comme le nôtre :
D'où vient l'étrange effort d'un ascétique apôtre ? —
Sur le monde, aujourd'hui, règne un vénal pouvoir ;
On n'entend que le bruit de l'actif laminoir,
Le choc d'hommes charnels et de lourdes machines ;
Semant sur leurs chemins de stériles ruines ;
On n'entend qu'une voix : « En avant ! en avant ! »
Voix que l'écho répète et qu'apporte le vent ;
Voix qui trouble en son nid la douce créature,
Portant l'effroi de l'homme au sein de la nature !
Dans ce siècle effréné, qui, sans guide et sans foi,
Pour réprimer la chair, n'admet aucune loi :
D'où vient l'étrange effort d'un mystique poète ?
Pense-t-il, à sa voix, que le siècle s'arrête ?
Pense-t-il, — le rêveur ! — qu'ému de ses accents,
Le monde avec amour lui brûle un grain d'encens ;
Et que le couronnant, dans un beau jour de fête,
En lui jetant des fleurs, il l'accueille en prophète ? —

Voilà ce que m'a dit, troublant mon oraison,
Un esprit positif, le bon sens, la raison ;
Mais je n'ai pas voulu, moi, dans ma sainte ivresse,
Écouter les leçons de la froide sagesse ;
Et comme un insensé dédaignant la cité,
Troubadour de la Croix, plein de sérénité,

Au désert j'ai suivi la séraphique Muse,
Amante du repos, humble et grave recluse,
Et, devant son autel, ne cessant de prier,
J'ai mérité le nom d'inactif ouvrier ;
Le nom de prêtre oisif et d'apôtre inutile,
Frappé de l'anathème, écrit dans l'Évangile ;
J'ai mérité le nom et le blâme offensif,
Que le siècle décerne à tout Contemplatif :
Mais ce nom glorieux, je l'aime et je l'accepte ;
J'ai loué le conseil au-dessus du précepte ;
Oui, je me suis assis, humble aux pieds du Sauveur,
Et j'accepte, en son nom, le titre de rêveur !
Ah ! si j'avais voulu me rendre plus utile,
Mieux comprendre le monde et l'esprit mercantile,
Dans des chants applaudis, de son luxe énervant
J'eusse au loin publié l'éloge décevant ;
Oui, si j'avais voulu me montrer moins sauvage,
J'eusse d'un siècle esclave exalté l'esclavage ;
Et puis, stigmatisant les sublimes rêveurs,
Les anges d'oraison, les vrais adorateurs,
J'eusse, — accordant ma lyre au bruit de l'industrie, —
Chanté tous les excès de ma jeune patrie !
Mais pour l'homme, le choix n'est pas facultatif ;
Chacun doit accomplir un rôle impératif ;
Chacun, suivant sa vie, agitée ou tranquille,
Obéissant toujours au Moteur Immobile,
Doit, selon ses attraits, ses dons, ses facultés,
Accomplir ses devoirs, à Dieu seul rapportés :
L'unité multiforme en tout se manifeste,
L'harmonie est partout, — partout l'accord céleste ;

Comme les fleurs, les fruits, les hommes sont divers ;
L'ordre éclate en l'Église et brille en l'univers ! —
Tandis que dans la nuit, pour enlacer les âmes,
On prépare en secret d'insidieuses trames ;
Que la Nécromancie, en son impiété,
Le faux illuminisme, au langage exalté,
Le Spiritisme impur, comme un sombre vampire,
Sur la chair affranchie étend son morne empire ;
Que le peuple despote, aveugle niveleur,
Sous son marteau brutal abat chaque hauteur ;
Et contemplant les fronts qu'il abaisse et domine.
Triomphe en son progrès d'une œuvre de ruine ;
Tandis que tout conspire, en ce siècle de fer.
Pour abolir l'Église, au nom de Lucifer :

Moi, j'élève la voix pour prendre sa défense ;
Et voulant égaler la louange à l'offense,
Chacun, au fond du cœur, m'absoudra, je le sais,
Si mon zèle m'entraîne à de pieux excès ;
Si, brûlant d'un amour dont le siècle s'étonne,
Je parle avec l'accent du rude Jacopone ;
Et, sans respect humain, disant la vérité,
Je viens heurter l'orgueil de la majorité !
L'amour a sa folie et la foi son délire ;
Le cœur bondit de joie, à l'espoir du martyre ;
Il est doux de mourir pour la cause de Dieu ;
À qui meurt pour la foi, par l'épée ou le feu,
À qui tombe martyr, l'auréole est promise ;
Par l'heureuse victime une palme est conquise ;
Et l'élu vers le ciel triomphant dans son vol,
Laisse un sang fécondant qui fait germer le sol !

Oh ! qu'il faut de courage et qu'il faut d'héroïsme,
Pour vaincre le torrent du matérialisme,
Pour remonter le cours du fleuve impétueux,
Restant calme au milieu des flots tumultueux !
J'ai vu des cœurs ardents, fatigués de la lutte,
Tomber du rang de l'ange au-dessous de la brute ;
Et n'acceptant de lois que de l'orgueil des sens,
Dériver, dans le monde, à leurs plus vils penchants !
Mais, dans ce monde athée, où la Mammocratie
Semble imposer ses lois à la hiérarchie,
Malgré tant de croyants apostats parmi nous,
De l'héroïsme encor je sens battre le pouls ;
Je sens qu'un chaste amour exalte encor les âmes,
Et qu'il brûle toujours de virginales flammes,
Et qu'il plane au-dessus des temples abattus,
L'esprit de poésie et des saintes vertus.
Oui, de l'antique foi, des vertus de nos pères,
Il reste parmi nous des cœurs dépositaires ;
Et si Dieu suscitait quelque Antoine éloquent
On verrait naître encor l'enthousiasme ardent ;
De l'Esprit adoptant la Règle Érémitique,
Des ascètes nouveaux peupleraient l'Amérique ;
Et leurs saintes vertus, embaumant nos déserts,
Seraient un contrepoids aux crimes des pervers I
Pour expier l'orgueil et l'erreur du génie,
La haine de la croix insultée et bannie,
La plainte, le blasphème et l'affreux désespoir,
Et le poison que verse un vain et faux savoir ;
Pour combattre un esprit hostile à l'équilibre,
Et les instincts fougueux d'un peuple aveugle et libre,

Et le mal que la Presse enfante chaque jour :
Il faut du juste en pleurs la prière et l'amour ;
Il faut du juste, exempt de haine et de malice,
L'héroïque martyre et l'innocent supplice ;

Il faut des cœurs, unis dans un amour divin,
L'angélique concert qui s'élève sans fin : —
Telles, pendant l'orage, au bord d'un sombre gouffre,
Où la foudre en tombant laisse une odeur de soufre,
D'humbles fleurs, que le tremble abrite de l'éclair,
De leur vierge encensoir au loin embaument l'air ;
Ou telle, dominant la brumeuse atmosphère
Du Rhône impétueux, la Vierge de Fourvière,
Aux bruyants ateliers de cupides bourgeois,
À l'active avarice, oppose un contrepoids !

Premier Âge · Prière à Marie immaculée

Vierge, pleine de grâce, entre toutes bénie,
Égide de la foi, bouclier du génie ;
Toi par qui sur la terre arrivent tous les dons,
L'intarissable flot des célestes pardons ;
Vierge, type idéal de la femme angélique,
Objet immaculé d'un culte hyperdulique,
Lys royal qu'on vit naître à l'ombre du saint-lieu,
Marie, Eve sauveur, fille et mère de Dieu !
Marie, ô douce Reine, ô la clémence même,
J'inscris ton nom suave au seuil de mon poème ;
J'implore, à mon début, ton virginal concours ;

Du fleuve de mes vers, forme et guide le cours.
Pour appeler sur moi ton regard qui protège,
Je pose un front brûlant sur tes deux pieds de neige !
Du feu, pris sur l'autel, touche ma lèvre en feu,
Et dans l'homme embrasé répands l'esprit de Dieu !
Pour qu'il puisse enfanter son poème ascétique,
Change mon cœur terrestre en un cœur séraphique ;
Écarte de mes yeux le voile de l'orgueil,
Et fais luire une étoile à chaque sombre écueil ;
Sur moi, comme au début, au bout de ma carrière,
Du haut de la Patrie, épanche ta lumière :
Éclairé des rayons d'un céleste flambeau,
Que j'exprime le Vrai, sous la forme du Beau ;
Qu'un même esprit d'amour règne en tout mon ouvrage,
Et consacré par toi, qu'il résiste à notre Age !
Sur la femme livrée au froid serpent du mal,
Laisse tomber du ciel ton voile virginal !
Viens relever ton sexe, en créant la famille ;
En repeuplant le cloître, où la chasteté brille ;
Où s'exhale l'encens de toutes les vertus, —
L'encens de la prière et des pleurs répandus !
Par d'angéliques vœux, viens relever la femme ;
Soumets son corps esclave au sceptre de son âme ;
Et, reine en sa faiblesse, humble en sa royauté,
Que sa puissance éclate en sa virginité ;
Que le temple rayonne aux splendeurs de sa vie,
Et qu'au joug de Dieu seul elle soit asservie !
Sur ton sexe, aujourd'hui scandale universel,
Mère du pur amour, laisse tomber du ciel

Ton long voile, emperlé de divine rosée ;
Et consacre, à l'écart, la femme angélisée !

Premier Âge · Invocation à la Muse chrétienne

Et toi qui, par l'archange aidée en ton essor,
N'as jamais abaissé ton vol sur le Veau d'or ;
Ô toi, Muse chrétienne, et fille de Marie ;
Toi, qu'invoqua Milton sous le nom d'Uranie ;
Vierge sacerdotale, aux regards inspirés,
Qui dans le sein de Dieu puises tes chants sacrés ;
Ô gardienne du Beau, de quelque nom que l'homme
Autrefois t'ait nommée, ou de nos jours te nomme :
Tout atteste, ici-bas, que tu nous viens des cieux ;
Et l'homme, en t'implorant, te révère en tous lieux !
Sur ton front, où réside une pâleur sereine,
Reluit en nimbe d'or la clarté souveraine.
De ton voile abritant la femme et l'orphelin,
Et le Prêtre, humble et grave, en longs habits de lin,
Tu répands autour d'eux l'amour et la lumière,
Et de ton chaste esprit l'enseignement sévère. —
Muse des anciens jours, dont l'esprit visita,
Dans le cloître ombragé, Richarde et Roswita ;
Toi, qui dictas des vers à Thérèse en extase ;
Toi, par qui le génie et s'épure et s'embrase, —
Affranchissant mon cœur de tout culte grossier, —
Tu peux le revêtir d'une armure d'acier :
Aujourd'hui, je t'invoque, ô Muse érémitique ;

Remplis mon cœur ému d'un souffle prophétique ;
Et qu'en tous mes accords, par toi-même dictés,
J'enseigne avec douceur d'austères vérités !
Conduis-moi loin du monde, au milieu des savanes >
Asile infréquenté du peuple des profanes,
Où l'âme, recueillie en son isolement,
Entend l'Esprit de Dieu parler plus clairement ;
Où, délivré du joug des intérêts vulgaires,
Du tumulte orageux des mondaines affaires,
L'homme, plus près du ciel, et plus loin du péril,
Dans le ravissement, semble oublier l'exil ! —

Le monde est aujourd'hui sourd à la voix des Sages ;
Dieu semble, en sa colère, amasser les nuages ;
De la barque en péril le pilote est absent,
Et l'orage est prédit par l'éclair menaçant ! —
Conduis-moi loin du monde, en quelque obscur asile,
Que ne troublent jamais les rumeurs de la ville,
Ni le rire attristant de la folle gaîté,
Régnant sur tous les cœurs dans leur impiété ;
Ni le bruit incessant de l'active industrie,
Ni le cri de l'émeute agitant la patrie ! —
Fuyons loin de la foule ; allons au fond des bois,
Où l'Ange familier fait entendre sa voix :
Au poète héroïque et fidèle à son culte,
Proscrit par la cité qui le craint et l'insulte,
Il restera toujours, comme un asile ouvert,
La solitude et Dieu, la Muse et le désert ! —

Premier Âge · Crépuscule de l'âme

LE POÈTE.

Ce qu'Orphée appelait « la vision des dieux »,
Chaque âme, à l'âge d'or, l'entrevoit dans les cieux ;
Chaque âme, en son exil, l'aime, l'espère et rêve,
Sous les traits de Stella, de Béatrix ou d'Eve…
Ah ! j'ai besoin de croire et j'ai besoin d'aimer !

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE.

Aime et crois ; vers le but l'espoir doit t'animer ;
Chaque âme, dans son vol, par Dieu même est conduite
Vers une âme, sa sœur, qui vers elle gravite ;
D'un sympathique amour l'irrésistible aimant
À se chercher partout les pousse incessamment ;
Même avant de se voir, elles s'aiment dans l'ombre ;
Et malgré les douleurs, les épreuves sans nombre,
Se poursuivant ainsi que deux astres amis,
Deux astres éloignés, aux mêmes lois soumis,
L'une à l'autre, ici bas par Dieu prédestinée,
Elles doivent un jour s'unir dans l'hyménée !
Pour aller se trouver au bout de l'univers,
Fallût-il traverser et les monts et les mers ;
Meurtrir ses pieds saignants aux chemins les plus rudes,
Et sans guide franchir d'arides solitudes ;
Fallût-il et combattre, « t souffrir tous les maux,
Et de fleurs d'asphodèle orner les froids tombeaux :
L'âme rencontre, enfin, l'âme sœur qu'elle rêve ;
Et dans leur union toute peine s'achève !
Aspirer, c'est la loi du terrestre séjour ;

Et c'est par la douleur qu'on arrive à l'amour :
Souffre donc, aime et crois ; au bout de la souffrance,
On cueille enfin le fruit qu'à mûri l'espérance !

LE POÈTE.

Je te crois, — j'ai besoin de croire à cet amour ;
Un même lien d'or doit nous unir un jour ;
De la terre d'épreuve oubliant la tristesse,
Je goûterai près d'elle une féconde ivresse ;
Je monterai du rêve à la réalité,
De l'aspiration au trésor possédé !

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE.

Oui, poète, l'amour, l'intime sympathie,
C'est l'invincible loi de bonheur et de vie ;
Tout semble encore ému d'un vague souvenir ;
Tout s'appelle, s'attire, et tout cherche à s'unir ;
L'âme, dans son exil, à travers chaque épreuve,
D'un instinctif désir poursuit une âme veuve ;
La goutte d'eau du ciel cherche la goutte d'eau ;
Les fleuves dans la mer vont trouver leur niveau ;
L'étoile dans l'azur rayonne vers l'étoile ;
Et tout gravite autour d'un Soleil qui se voile :
Mais si Dieu s'est voilé, si nul ne peut le voir,
Dans la forme souvent l'œil peut l'apercevoir ;
Par la beauté d'un corps il peut vaincre ton âme,
Et t'élever à lui par l'amour de la femme ;
Ton cœur, avant d'aimer le Dieu qu'il ne voit pas,
Doit subir des amours écloses ici-bas ;
La famille est le temple, où l'âme s'initie

Aux grands secrets du ciel, aux mystères de vie ;
Et la femme, en ce monde, épouse, mère ou sœur,
N'aime que pour te faire aimer le Créateur !

LE POÈTE.

Ainsi l'ai-je compris ! et sans cesse mon âme
A poursuivi partout une invisible femme !
Dans les vastes cités, dans les calmes déserts,
Au sein de la patrie, et par delà les mers,
Dans l'exil, dans la foule, et dans la solitude,
Partout je l'ai cherchée avec inquiétude ;
Mais nulle part encor je n'ai pu la trouver :
En l'espérant, hélas ! n'ai-je fait que rêver ?...
Semblable à la colombe, oh ! que n'ai-je des ailes ?
Oh ! que n'ai-je les pieds des agiles gazelles ? —
Mon âme est à l'étroit ! — L'air me pèse ici-bas ! —
J'ai besoin de changer de lieux et de climats !

Premier Âge · Antonia

LE POÈTE.

Dans l'Éden ravissant, douce et sainte patrie,
L'homme fut animé du souffle de la vie :
Sans mère, Adam parfait sortit des mains de Dieu ;
Et par Lui, seul et roi, fut placé dans ce lieu :
Adam, esprit et corps, sublime créature,
Reflétant à la fois et l'Ange et la Nature.
L'homme, alors, dominait, paisible souverain ;

Il contemplait soumis le royaume d'Éden ;
Alors, dans l'univers, toute chose était belle ;
Rien, dans l'esprit de l'homme, à Dieu n'était rebelle ;
Tout n'était que bonheur, gloire, immortalité ! —
Mais la femme apparut !... Et l'Ange révolté,
L'Ennemi tentateur, l'Esprit plein de malice,
Le noir Démon survint : Trop facile complice,
Eve, prêtant l'oreille au Serpent captieux,
Rêva, dans son orgueil, d'être égalée aux dieux : —
Espoir fallacieux, promesse insidieuse,
Leurre auquel a cédé son âme curieuse !
Eve, en ses entretiens séduite par Satan,
De ses pleurs, dans sa chute, émut le cœur d'Adam :
C'est par compassion et c'est par complaisance,
Qu'après la femme, Adam a perdu l'innocence ;
C'est par la femme, en pleurs, qu'Adam fut attendri ! —
Et dès lors, le péché, la mort a tout flétri !...
Adieu le paradis !... adieu la solitude !...
Aux pieds des exilés que le chemin est rude !
L'homme a pu contempler la terre, aux premiers jours ;
L'astre, avec harmonie accomplissant son cours ;
De ses rayons baignant son épouse féconde,
De fleurs toute parée et d'épis toute blonde ;
La terre, riche encor de ses présents sacrés,
Par qui l'âme et les sens, à la fois enivrés,
De l'extase montait à l'extase plus pure !
Mais, qu'es-tu devenue, ô première nature,
Ô terre antique et vierge, inépuisable sein,
Où la vie abondait, d'où sortaient par essaim

Tous les êtres divers s'abreuvant à ton fleuve,
Ô terre, tu n'es plus qu'une stérile veuve !...
Homme, mange ton pain, inondé de sueur ;
Et toi, femme coupable, enfante avec douleur ;
Enfante, en gémissant, et tes fils et tes filles ;
Enfante, avec la mort, de rivales familles ;
Laisse, avec le péché, le fleuve des vivants,
Par l'homme alimenté, s'écouler de tes flancs :
Laisse venir Abel, et Caïn fratricide ;
Vois la tombe engloutir ce cadavre livide !
Ô terre, tu n'es plus qu'un froid séjour de deuil ;
Ton sein, en frémissant, reçoit le noir cercueil ;
Ton sein glacé s'entr'ouvre en vastes catacombes :
Chaque berceau s'attriste, environné de tombes !...
Enfante, enfante encore, ô mère des vivants ;
Et que ton sein s'épuise à ces enfantements ;
La Vierge-Mère, un jour, doit fleurir de ta race,
Et par son Fils luira le Règne de la grâce !
Pour reblanchir la terre, ainsi teinte de sang,
Il faudra le sang pur du Fils du tout-Puissant ;
Le Verbe alors naîtra, l'Innocente Victime
Mourra sur une Croix pour expier le crime !
Pour faire regermer la jeunesse en ton corps,
Il te faudra la Voix qui ranime les morts :
Dieu seul peut relever l'homme qui se dégrade :
Dieu seul pourra guérir l'humanité malade ! —
Holocauste d'amour, le Verbe se fait chair ;
Le Saint pour nos péchés boit le Calice amer ;
Sur le Calvaire, on voit la Victime élevée ;
Et du sang de l'Agneau la terre est abreuvée !

Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, le Juste, l'Innocent,
Le Verbe humanisé, le Fils du Tout-Puissant.
Dieu meurt ! ! ! et par sa mort, tout pour nous se consomme :
L'Homme monte vers Dieu ; Dieu s'abaisse vers l'homme !
Par Lui s'opère enfin l'hymen universel ;
L'homme s'unit à Dieu, — la terre touche au ciel !
Ô mystère d'amour ! ô Théandrique Hostie !
Sacrifice réel en chaque Eucharistie !
Prolongement sans fin de l'Incarnation !
De l'homme avec le Christ ineffable union !.
Sacrement de l'autel, repas eucharistique,
Force, lumière, amour, douce ivresse extatique,
Flamme ardente et luisante au milieu du saint lieu ;
Soulèvement de l'homme au niveau de son Dieu,
Abaissement de Dieu pour s'approcher de l'homme,
Pour établir en lui son mystique royaume !
Communion ! mystère ! inénarrable hymen !
Tu fais du cœur de l'homme un radieux Éden !

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE.

Après qu'il eût créé l'homme à sa ressemblance.
D'un corps et d'un esprit merveilleuse alliance,
Le voyant, au milieu du terrestre jardin,
Courir vers chaque objet, ou s'arrêter soudain,
Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme sur la terre
De l'immortalité jouisse solitaire ;
Que, seul en son bonheur, et roi du paradis,
Terre de voluptés que les vents attiédis
Font germer sans travail et fleurir à chaque heure, —
Il n'est pas bon que seul l'homme y règne et demeure ;

Doué d'un cœur aimant, il faut qu'il soit aimé
D'un cœur semblable au sien, et pour lui seul formé : —
Et Dieu créa la femme ; Eve, à la chevelure
Tombant jusqu'à ses pieds ; Eve blonde, et si pure,
Si parfaite en naissant, que son réveil soudain
Fit tressaillir chaque être, à l'ombre de l'Éden ;
Et que l'homme étonné contempla comme un rêve,
Ce chef-d'œuvre idéal où la forme s'achève !...
Depuis l'Éden heureux, — et pourtant si fatal ! —
Chaque homme, au fond du cœur, trouve un type Idéal,
De la beauté sans tache, unie avec la grâce,
Empreinte lumineuse, ineffaçable trace !
Oui, chaque fils d'Adam, amoureux en naissant,
Porte au fond de lui-même un type ravissant,
Une figure d'Eve, une image de femme,
Astre dont les rayons illuminent son âme ! —
Oh ! quel adolescent, dans un ciel éclairé,
N'a pas vu se lever cet Idéal sacré,
Cet astre aux rayons d'or, cette éclatante étoile,
Que seul l'œil épuré peut contempler sans voile ?
Quel cœur, prêt à s'ouvrir aux saintes visions,
Ne fut pas ébloui de ses plus doux rayons ?
Quel cœur mystérieux, chaste et céleste vase,
Où. chaque nuit l'espoir descend avec l'extase,
Quel cœur n'a contemplé, dans l'extatique ardeur,
Ce type virginal, rayonnant de splendeur ?
Est-il, sur cette terre, un seul cœur poétique
Qui n'ait rêvé sa vierge invisible et mystique ;
Qui, le jour et la nuit par elle visité,
N'ait pressenti l'hymen, s'il ne l'a pas goûté ?

Ah ! lorsque l'on nous jette, encor faible et sans tache,
Parmi ceux qu'il nous faut combattre sans relâche ;
Lorsque, le cœur rempli de ce rêve immortel,
Qu'un Ange familier nous apporta du ciel,

Si jeune il faut entrer dans un désert aride ;
Dans un monde égoïste, où l'on marche sans guide ;
Lieu d'exil et d'épreuve, où règnent les méchants :
Lieu parsemé de croix et de cailloux sanglants :
Tous, nous avons besoin, car notre âme est aimante,
Qu'il apparaisse en nous une mystique amante ;
Qu'un radieux sourire, à ses lèvres éclos,
Nous aide à supporter, sans fléchir, tant de maux ;
Et que le soir, rentré dans notre solitude,
Nous la voyions penchée à la table d'étude ;
Qu'en elle nous trouvions, amie, épouse et sœur,
Muse à la voix sévère et pleine de douceur,
Fidèle Antonia, dont l'oreille attentive
Recueille chaque son de notre voix plaintive ;
Et qui nous consolant, sans se lasser jamais,
Unit ses doux accents à nos amers regrets. —
Oui, voila le désir qu'à chaque heure j'éprouve ;
Voila ce que mon cœur rêve, sans qu'il le trouve :
Mais si de l'Idéal j'aperçois quelque trait,
Une ombre, un seul rayon, oh ! quel puissant attrait
Cette ombre exerce alors, quel pouvoir invincible
Attire alors mon cœur vers cet objet visible !
Le type, que mon âme entrevoyait aux cieux,
Semble avoir pris un corps pour enchanter mes yeux ;

Et devant moi posant, dans sa grâce ingénue,
Réalise à mes sens l'idéale statue !
C'est ainsi qu'en ma course à travers le désert,
Où, pour devenir homme, il faut avoir souffert,
Un jour, parmi les traits des figures sans nombre.
Avec joie et douleur j'ai rencontré cette ombre ;
Dans un corps, que voilait un blanc tissu de lin,
De l'Idéal caché brilla l'éclat divin :
La forme est un reflet de l'Idée Éternelle ;
Et la beauté de Dieu se rend visible en elle ;
La forme vierge et sainte est le manteau royal,
Dont se pare à nos yeux l'invisible Idéal ;
Et qui, frappant nos sens pour mieux ravir notre âme,
Nous révèle le Beau dans les traits de la femme !
Que de fois j'ai suivi, — dans mes rêves du moins, —
Sans les regards jaloux des vulgaires témoins,
Une vierge à l'œil fier, calme, noble et sauvage,
Aimant les bois, les lacs, la couche de feuillage,
La hutte de palmier sous l'harmonieux pin,
Et la source d'eau vive, et le sable argentin ;
Une vierge aussi belle et chaste que Diane,
Écartant de son arc les fleurs de la savane ;
Dans les herbes, le jour, sur les lys affaissés,
Cherchant un doux repos à ses membres lasses ;
Ou bien, rêveuse et seule, au bord d'un fleuve assise,
Dans les joncs écoutant se lamenter la brise ;

Et sur l'onde inclinée, ainsi qu'un lys tremblant.
Pâlissant de se voir dans le flot transparent.
Une croix de saphir brillait à sa ceinture,
Symbole rayonnant d'une âme austère et pure ;

Et son front était ceint d'asphodèle et de lys,
Entre les verts roseaux dès le matin cueillis. —
Oh ! oui, je l'ai suivie, et je la suis encore ;
Avec elle j'ai vu poindre plus d'une aurore ;
Et souvent, quand du ciel avait fui le soleil,
J'ai veillé pour que rien ne troublât son sommeil ;
À la lueur du feu que j'allumais pour elle,
Mon œil l'a contemplée endormie et plus belle ;
Et je l'ai vue, au chant de l'onde et de l'oiseau,
Sourire en s'éveillant dans son lit de roseau ;
Svelte et pâle, elle allait, touchant d'un pied rapide
Chaque fleur, de rosée encore toute humide ;
L'Éole des forêts, dans son gémissement,
Semblait la soulever comme un céleste amant ;
Tout homme qu'eût frappé sa majesté sereine,
De la nature en elle eût salué la reine,
Et la femme elle-même, en voyant sa beauté,
Eût ployé les genoux devant sa royauté !
Seule, elle allait puiser l'eau vive des fontaines,
Et dérober le miel aux ruches des vieux chênes ;
De la fleur du froment et de l'or du maïs,
Ses pains avec le miel par elle étaient pétris ;
Et l'on apercevait, sur sa rustique table,
Dans un vase argileux, la sève de l'érable.
Le chevreuil, la suivant sur le bord des ravins,
Venait prendre la feuille et le fruit dans ses mains ;
Bondissait, à sa voix, comme un gardien fidèle,
Et se couchait dans l'herbe, et dormait auprès d'elle.
La génisse, accourant, quand sa voix l'appelait,
À flots entre ses doigts laissait jaillir son lait.

Marchant vers l'Occident, où le bison émigré,
Devant elle fuyaient la panthère et le tigre ;
Et le serpent terrible, au tocsin menaçant,
Glissait inoffensif sur son pied frissonnant !
Les ossements poudreux des tribus endormies
Frémissaient sous ses pas dans les plaines fleuries ;
Elle sentait, le soir, passer avec le vent
Les fantômes émus des peuples d'Occident ;
Chaque fleuve sauvage, en sa course rapide,
Lui disait le berceau de sa source limpide ;
Et le cœur au désert saintement recueilli,
Elle voyait sortir les morts des tumuli ;
Et les morts racontaient les noms de tant de races,
Qui foulèrent ce sol sans y laisser de traces ;
Et qui, disparaissant dans l'ombre du tombeau,
De leur souffle en mourant ont éteint tout flambeau !

Maintes fois, elle avait, de ses pieds, sans envie
Foulé le sable d'or de la Californie ;
Elle avait dédaigné chaque joyau brillant,
Moins utile à ses yeux que le silex tranchant,
Le silex d'où jaillit par le choc l'étincelle,
Et dont s'arme la flèche, à l'ennemi mortelle ;
La flèche ailée allant au loin percer l'oiseau,
En son vol, ou posé sur l'inculte arbrisseau.
Sous les rameaux croisés des bois touffus et sombres
Où les rayons pâlis luttent avec les ombres,
Pour dormir au doux bruit des flots mourants du lac
Les lianes en fleur lui formaient un hamac.
Indolente, et pourtant infatigable aux courses,
Des fleuves les plus longs elle avait vu les sources.

Remontant le grand Nil jusqu'au lac Itaska,
Elle avait traversé l'immense Nébraska,
L'Orégon, l'Iowa, les déserts sans limites,
Où seuls ont pénétré les Indiens ermites !
Elle avait parcouru, sans repos, en tout sens ;
L'infini d'étendue entre deux océans,
Où la forêt succède à la forêt plus vaste,
Où des monts la savane est l'ondoyant contraste,
Où les flots de verdure, en cercles déroulés,
Par les oiseaux brillants et les fleurs étoiles,
Offraient à ses regards, dans leur monotonie,
Le spectacle infini qu'aimait son doux génie !
Tour à tour, visitant les nomades tribus,
Ces restes malheureux de peuples disparus,
Ces guerriers indomptés, qui demandent pour vivre
L'air de la liberté, dont la douceur enivre ;
Qui, fuyant la cité comme on fuit la prison,
Pour borne insaisissable ont choisi l'horizon, —
Sur la natte elle avait dormi dans leurs cabanes,
Et suivi les chasseurs dans les vertes savanes ;
Des daims et des bisons poussant les grands troupeaux,
Sa flèche dans le nombre atteignait les plus beaux ;
Les vieux Chefs Indiens, surpris de son adresse,
En triomphe portaient la blanche Chasseresse ;
Et les femmes, cueillant des rameaux et des fleurs,
Les effeuillaient devant la Reine des chasseurs.
Chaque jour plus sauvage, heureuse et fugitive,
Elle courait de bois en bois, de rive en rive,
Laissant voler au vent son écharpe d'azur,
Et des lacs en pirogue effleurant le flot pur.

La nuit, en remontant les profondes rivières,
Qui s'écoulent sans bruit vers les ondes amères,
Des cèdres et des pins, sur l'abîme penchés,
Elle entendait tomber les rameaux foudroyés !
Des monstres entassés, des immondes reptiles,
Elle abordait sans peur les humides asiles ;

Et partout protégée, et sans crainte toujours,
De sa vie au désert rien ne troublait le cours.
Le cœur tout rayonnant de chastes rêveries,
Des austères sommets jusqu'aux fraîches prairies,
Comme un cygne en son vol par la brise emporté,
Partout elle pouvait courir en liberté !
Rêveuse, elle écoutait, en sa mélancolie,
Soupirer dans les pins la harpe d'Éolie,
Et sur le sein dormant des flots phosphorescents
L'écho vague et lointain d'harmonieux accents.
Sous le dôme étoile, pendant la nuit tranquille,
Assise au pied d'un arbre, absorbée, immobile,
Elle écoutait le chant du whip-poor-will plaintif,
Qui charme, en l'attristant, le cœur contemplatif. —
Et puis, si tout-à-coup, bien au-dessus des nues,
Retentissaient les cris des voyageuses grues,
Blanches migrations qu'entraîne chaque hiver,
Et qui viennent s'abattre au bord du lac désert, —
À leurs cris, réveillant les échos d'Amérique,
Son cœur vibrait ainsi qu'une harpe électrique ;
Il lui semblait alors, sous le ciel obscurci,
Qu'entraînée à leur suite elle planait aussi !
Près du Niagara qu'habite le vertige,
De l'écume irisée admirant le prodige,

Émue et soulevée à sa voix d'ouragan,
Dans la brume, on eût dit la Muse d'Ossian !
On la voyait errant sur les désertes plages,
Que la vague d'azur orne de coquillages,
Et dans chaque caverne, obscur et froid tombeau,
Porter l'étrange éclat de son vierge flambeau !
Calme, elle aima toujours l'oraison et L'étude
La musique et les vers, fruits de la solitude ;
Souvent, on l'entendit, par ses pieux sanglots,
Par sa prière ardente, émouvoir les échos,
Luttant avec le dieu que peut vaincre une larme,
Qui nous ouvre ses bras et qu'un soupir désarme !
À l'ombre des forêts, sur le bord des torrents,
Où la foudre répond au bruit des ouragans,
Tremblante, elle écoutait parler la voix mystique,
Et son âme vibrait d'un souffle prophétique !
Dante, Milton, Le Tasse, Avit et Roswitha,
Et Klopstock, chantre en pleurs des deuils du Golgotha,
Tour à tour, répandaient dans son âme ravie
Un fleuve illuminant de féconde harmonie !
Alors, du haut d'un roc, mystique piédestal,
Elle laissait tomber cet hymne virginal,
Hymne jailli du cœur qu'un feu céleste embrase ;
Plaintes, soupirs, sanglots, cris sublimes de l'âme ;
Cantique intérieur des plus divins transports,
Que la Muse traduit en lyriques accords :

HYMNE D'ANTONIA.

Oui, je m'appartiens à moi-même,
Et je me suis donnée à Dieu !

Ravie en celui seul que j'aime,
Son amour m'absorbe en tout lieu !
Plus je l'aime et plus je suis chaste ;
Plus je me recueille en l'aimant,
Plus je me sens enthousiaste,
En mon calme ravissement ! —
Aimer, c'est s'oublier soi-même,
Et dans un extatique élan ;
Se perdre en celui que l'on aime,
Comme un fleuve dans l'Océan !
Qui peut dire la source vive,
Inondant comme un flot du ciel
L'âme vierge et contemplative,
Libre de tout hymen charnel ?
Qui peut dire l'ivresse austère
D'un cœur brûlant qui s'appartient ?
Il parle avec l'Ange, son frère,
Et l'Ange avec lui s'entretient.
Ce cœur, plein de voix prophétiques,
Ému par le souffle de Dieu,
Jette au ciel des cris extatiques,
Et chante des stances de feu !
Semblable à la harpe qui vibre,
Quand l'échauffé un rayon divin,
Ce cœur chante, en son essor libre,
Enflammé comme un séraphin ; —
Et son chant, qui se nomme extase,
Est une révélation !
Aux éclairs du feu qui l'embrase,
Béatifique vision,

Son regard transperce les voiles,
Dont se couvre l'Astre incréé,
Et du mystère des étoiles,
Déchiffre l'alphabet sacré !
Ô virginale clairvoyance,
Rayonnante intuition,
D'un cœur pur, céleste science,
Éclat jailli de l'oraison !

Sublime enthousiasme, où l'âme,
Éprise d'un objet divin,
Dans la solitude s'enflamme,
Pour l'aimer seul, l'aimer sans fin !…
Loin de moi tout époux vulgaire ;
Tout amour, délire fatal :
À l'ermitesse solitaire
Il faut l'Éternel Idéal !
Il faut, non l'ombre, non l'image,
Non le reflet matériel ;
Mais l'Astre brillant sans nuage,
Dans son éclat surnaturel !
À lui seul mes chants de louanges,
À lui seul mes hymnes d'amour !
Que ma lyre à celle des Anges
S'accorde au céleste séjour !
Que rien ici-bas ne m'arrête,
Que rien ne borne mon essor :
Je veux, montant jusques au faîte,
Contempler Dieu sur le Thabor, —
Dussé-je, dans ma sainte audace,
Comme un aigle au ciel foudroyé,

Après l'avoir vu face à face,
Mourir près de l'Ange effrayé !...
Hélas ! pardon, mon Dieu ! — la femme
Ne sait pas aimer à moitié ;
Elle répand toute son âme
Dans l'amour ou dans l'amitié !
Oui, je m'appartiens à moi-même,
Et je me suis donnée à toi,
Tout entière à l'Époux que j'aime,
Et qui s'est incarné pour moi !
Pour t'adorer, j'ai fui les villes ;
Et devançant les pionniers,
J'ai cherché de secrets asiles,
Où nul n'a frayé des sentiers ! —
Salut, ô calmes solitudes,
Inaccessibles profondeurs,
Où, loin du bruit des multitudes,
J'ai trouvé des bois protecteurs ;
Où je n'ai, dans mes longues courses,
Vu que le daim et le bison,
L'oiseau buvant aux mêmes sources,
Où je buvais chaque saison !

Salut, grande et belle nature,
Symbolique création,
Harmonieuse architecture,
Sainte Bible de la raison ;
Toi, par qui l'Idéal mystique,
L'éclat divin encor voilé,
Sous une forme poétique,
Aux yeux ravis s'est révélé !

Salut, poème éclos du Verbe,
Où, dans la multiplicité,
De l'étoile jusqu'au brin d'herbe,
Brille l'éternelle unité !…
Venez, oiseaux de la patrie,
Oiseaux d'Amérique ; avec moi,
Chantez le Dieu de poésie,
D'amour, d'espérance et de foi !
Chantez le doux Fils de Marie,
Le Dieu fait chair, le Dieu Sauveur,
L'Homme-Dieu, l'Homme d'Agonie,
Qui divinisa la douleur !
Aigles, qui planez solitaires
Au-dessus du Niagara,
Mêlant vos cris à ses tonnerres,
Avec moi, chantez : Hosanna !
Gloire au Dieu, dont la douce image
Brille et sourit dans chaque fleur ;
Dont chaque voix sait le langage :
Béni Dieu ! béni le Seigneur !
Mon âme est à lui tout entière :
Et son regard, rayon brûlant,
Dans l'extase de la prière,
La transperce amoureusement !
Et je dors d'un sommeil mystique,
Où rayonne en paix le Soleil,
Dont la splendeur béatifique
M'inonde encore à mon réveil ! —
Oh ! quel poète, sur la terre,
Dans des vers, répétés au ciel.

A jamais chanté le mystère
De cet hymen spirituel ?
Le mystère de l'âme unie
Au Dieu de la Rédemption,
Source embrasante d'harmonie.
Engendrant partout l'union :

L'union dans la foi Romaine ;
L'union dans la liberté ;
Oui, l'Union Américaine,
Pour affranchir l'humanité !
Ô jeune et vaste République,
Ton nom, qui grandit chaque jour,
Dans un avenir Catholique,
Sera pour tous un nom d'amour !
Ô République Américaine,
Je te prédis un avenir,
Où, devant ta gloire sereine,
Toute gloire enfin doit pâlir !
Pour toi, je veux, dans la prière,
Seule, consumant tous mes jours,
Pour toi, par une vie austère,
Je veux intercéder toujours !
Ah ! si l'éloquence est puissante,
Autant que le glaive d'acier,
La prière est plus éloquente,
Et t'offre un plus sûr bouclier !
Souviens-toi que, dans la prière,
Le sage et pieux Washington
S'agenouillait, avant la guerre,
Plus puissant que Napoléon !

Souviens-toi qu'une forte épée,
Dans la main d'un guerrier fougueux,
Brille mieux, lorsqu'elle est trempée,
Comme la foudre, dans les deux !
Oui, le secret de la victoire,
Du triomphe dans le combat,
C'est la cellule ou l'oratoire,
C'est le mystique apostolat !
C'est la prière de Moïse
Qui soutient le glaive vainqueur ;
La prière enflamme, électrise,
Et rend invincible le cœur !
Là, prière est tout sur la terre ;
La prière est tout dans le ciel ;
Oui, c'est l'étoile humanitaire,
Et c'est l'aimant universel !...
Priez donc, dans la quiétude,
Loin du monde oublieux et vain,
Doux Anges de la solitude,
Saints martyrs de l'amour divin !

Priez, Carmes et Camaldules,
Chartreux, Ermites du désert ;
De vos rayonnantes cellules
Faites monter votre concert !
Priez, aigles, cygnes, colombes,
Séraphiques Contemplatifs ;
Comme du fond des Catacombes,
Faites monter vos cris plaintifs !
C'est ainsi que chanta l'Amazone poète,
Comme un céleste oiseau, dans sa haute retraite ;

Et l'accent inspiré de son hymne d'amour,
Sous les rameaux vibrants qu'éclaire un demi-jour,
Dans la forêt sonore, immense basilique,
Fit tressaillir au loin chaque harpe éolique. —
Oui, son mystique attrait, oui, sa soif en tout lieu,
Ses aspirations, son âme était à Dieu !…
Mais, des temples cachés, bâtis par la nature,
Des gothiques forêts, vivante architecture,
Des sommets ombragés de cèdres et de pins,
De ses plus chers abris, inconnus aux humains, —
Elle sortait parfois, et portait, non sans crainte,
Ses pas dans la cité, tumultueuse enceinte. —
Et dans le cloître, un jour, humble au pied de l'autel,
Lorsqu'au milieu des voix l'encens montait au ciel,
Je l'ai vue, à genoux, recueillie, immobile,
Angélique statue en sa pose tranquille ;
D'un livre aimé ses doigts tournaient les feuillets d'or,
Et son âme y semblait puiser tout son trésor ;
Elle était absorbée ; et, dans l'église obscure,
Un voile me cachait sa mystique figure.
Priant devant l'autel, ainsi qu'un Séraphin
Que consume un amour sans mélange et sans fin,
Dans l'immobilité priant avec extase,
Et versant devant Dieu son âme comme un vase,
Tel fut l'ardent parfum qui remplit le saint-lieu,
Qui de l'âme exhalé, s'éleva jusqu'à Dieu,
Qu'on eût dit que chaque Ange, invisible, en silence,
Des fleurs du ciel versait l'incorruptible essence ;
Et que l'austère Vierge, incomprise de tous,
Par vœu, s'était unie à son Divin Époux !…

Mais ce n'était qu'une sc|ombre ¡ !... et l'ombre, après sa fuite,
A laissé dans mon cœur l'illusion détruite :
Quand a brillé dans l'âme, et par delà les cieux,
L'Idéale splendeur, tout s'efface à nos yeux ;
La terrestre beauté n'est plus qu'un pâle emblème,
Qui nous fait aspirer à la Beauté Suprême ! —
Alors nous apparaît, en nous tendant la main,
Pour aider notre vol de son vol surhumain,

La sainte Messagère, à notre sort unie,
Qui doit nous enlever dans un ciel d'harmonie ;
Qui doit, de notre vol guidant l'ascension,
De clartés en clartés, jusqu'au sein de Sion,
Vers son Époux Divin, qui l'appelle et réclame,
Au bruit des harpes d'or, introduire notre âme !

Premier Âge · La Vertu angélique

ANTOINE CALYBITE.

Les vierges, dans le ciel, suivant partout l'Agneau,
Chanteront à sa gloire un cantique nouveau ;
Ils auront, parmi tous, l'insigne privilège
De servir à l'époux d'immaculé cortège.
Du céleste Idéal le barde, humble de cœur,
Peut saisir par moments l'éternelle splendeur ;
Au cœur chaste et voilé Dieu se rend accessible,
Et sa beauté revêt une forme visible ;
L'Esprit-Saint dans ce cœur repose avec amour,
Comme au milieu des lys du mystique séjour. —

Enthousiaste, ardent, fait pour les grandes choses,
Pour les saintes vertus, dans la foi seule écloses,
Ô poète, veux-tu qu'indépendant et fort,
Ton cœur, toujours tranquille, agisse sans effort ;
Des doux rayons d'en haut que ton front s'illumine,
Et qu'en ton sein jaillisse une source divine ;
Veux-tu, sur cette terre, être à l'Ange égalé ?
Oh ! garde le trésor de la virginité !
Seul, l'homme chaste est grand ; seul, il sent en son âme
Des régions d'en haut couler toute la flamme ;
Contre la volupté, seul, il est tout-puissant ;
La vie à flots sacrés circule dans son sang ;
Les héros et les saints, et ces vierges » poètes,
Que nous admirons tous sous le nom de prophète,
Les hommes de génie et les hommes de Dieu,
Tous les cœurs embrasés d'un séraphique feu,
Tous ont puisé leur force à ce foyer de vie :
Toi d'abord, Eve sainte, Angélique Marie ;
Toi, qui, dans ton amour, te consacrant par vœu,
Devais, en restant Vierge, enfanter l'Homme-Dieu ;
Qui, sans t'enorgueillir, Vierge et pourtant féconde,
Renfermas dans ton sein le Créateur du Monde ;
Et qui sentis, neuf mois, dans ce sein reposant,
Le Dieu toujours tranquille et toujours agissant !
Toi, que l'époux nomma la fontaine scellée,
Rose de Jéricho, doux lys de la vallée,
Vase d'élection éprouvé par le feu,
Urne pleine d'encens dans la maison « le Dieu,
Miroir éblouissant du ciel et de la terre,
Femme au-dessus de l'Ange, ineffable mystère : —

Dans tout ce qui reluit de beau, de gracieux,
Je vois un de tes traits, Vierge Reine des cieux
C'est toi l'arbre de vie, au jardin de l'Église ;
Et la source d'eau vive, à nos pères promise ;
Le mystique palais, que de ses propres mains
L'Éternelle Sagesse a, dans ses grands desseins,
Bâti pour contenir l'infinité du Verbe !
Temple de Salomon, tabernacle superbe,
Sanctuaire où devait reposer Dieu-fait-chair ;
Dieu vaincu par l'amour, et vainqueur de l'Enfer !
Ô toi, la Vierge Reine, et la Reine des vierges,
Dont l'autel est sans cesse illuminé de cierges ;
Dont l'autel est chargé de tributs et de fleurs ;
Mère du pur amour et Mère des douleurs ;
Arche toujours flottant sur les eaux du déluge ;
De tous les naufragés, ô maternel refuge ! —
Et toi, Saint Jean, disciple, apôtre bien-aimé,
Quand ton front virginal, de lys tout parfumé,
Doucement s'inclina sur le sein de ton Maître, —
Oh ! quelle pure extase en toi tu sentis naître !
Qui peut dire, en ce jour, quels célestes torrents
De lumière et d'amour inondèrent tes sens ;
Quel voile s'entr'ouvrit, et quels divins mystères
Te furent révélés, ô toi, qu'entre tes frères,
Dieu choisit, comme un aigle au vol audacieux,
Pour expliquer son Verbe et mesurer les cieux ?
Et vous, Saints d'Orient, saints de la Palestine,
Votre secret, ce fut la chasteté divine !
Si vous avez monté, tels que des Séraphins,
De soleil en soleil, jusqu'aux derniers confins

Des globes entraînés dans l'invisible espace ;
Loin des mondes créés, dont la figure passe,
Si votre âme, si forée et libre en son essor,
A pu se transformer sur un nouveau Thabor ;
Et, volant jusqu'au ciel à la suite d'un Ange,
Perdu le souvenir de la terre, où tout change ;
Jusqu'au séjour de Dieu, si vous avez monté, —
Oh ! dites, n'est-ce pas avec la chasteté ?
Et vous, humbles beautés, lys éclos dans le temple ;
Vous, que du haut des cieux l'Ange même contemple ;
Qui, de tant de vertus embaumant chaque autel,
Avez toujours gardé l'huile sainte du ciel ;
Et qui, vivant ici de prière et d'extase,
Sans cesse avez veillé sur le fragile vase :
Dites-moi ? vous savez, épouses de Jésus,
Tout ce qu'une âme vierge exhale de vertus :
D'un Archange vainqueur vous avez l'attitude,
Et pour vous l'héroïsme est comme une habitude ;
À tout grand sacrifice, on vous voit tressaillir ;
De vos yeux inspirés le bien semble jaillir ;

Le mot de charité vous brûle et vous transporte :
Ah ! vous me rappelez la femme vraiment forte !
C'est que la chasteté, ce trésor des trésors,
Fait que l'âme s'embrase et s'élance au dehors ;
Qu'au-dessus des calculs d'un vulgaire égoïsme,
Elle suit un instinct d'angélique héroïsme ;
Que pour combattre et vaincre, elle est prête toujours ;
Et qu'elle a le secret des sublimes amours !
En perdant ce trésor, en cessant d'être chaste,
L'homme perd avec lui l'ardeur enthousiaste ;

Il n'a plus les élans du héros et du saint,
Et sur l'autel souillé le feu sacré s'éteint !...
Ah ! qui peut rendre au cœur l'innocence perdue ?
Lorsqu'à travers le corps l'âme s'est répandue,
Et qu'elle a dans les sens cherché la volupté, —
L'Ange qui la gardait au ciel est remonté !
En de terrestres mains la fleur se décolore,
Et du vase brisé le parfum s'évapore !
La tache du péché ne peut jamais passer ;
Dieu peut la pardonner, mais ne peut l'effacer ! —
Ô chasteté, gardant l'homme pur de la fange,
Tu rapproches de Dieu, tu rends semblable à l'Ange !
Noble enfant de l'Esprit, tu crains, ô chasteté,
Les ornements du corps, sa grâce et sa beauté ;
Du luxe et du repos humble et grave ennemie,
Jamais parmi les fleurs tu ne t'es endormie ;
Des terrestres attraits tu détournes les yeux,
Et tu marches voilée, en implorant les cieux !
Et tel est ton pouvoir, ton divin caractère,
Qu'on t'a voué partout un culte sur la terre ;
Les païens t'adorant, comme une Déité,
Pour couronner ton front, plein de mysticité,
Du frêle agnus-castus cueillaient la verte branche,
Et plaçaient à tes pieds une colombe blanche ;
Et tout grand criminel, sous ton aile abrité,
Trouvait grâce et rentrait dans la société !
Mais qu'étaient près de vous, humbles vierges chrétiennes
Dans leur temple orgueilleux, les Déités païennes ;
La Sybille, régnant dans l'antre révéré ;
Les Vestales en chœur gardant le feu sacré ? —

Ô chasteté, c'est toi, qui, domptant la matière,
En transformant le corps, le revêts de lumière !
C'est toi l'échelle d'or, l'aile du pur amour,
Par qui l'homme remonte au céleste séjour !
Ô chasteté, trésor le plus grand sur la terre,
Lys caché dans notre âme et qu'un seul souffle altère,
Rose, dont le parfum se répand au-dehors,
Éclat intérieur, dont resplendit le corps ;
C'est par toi qu'à nos yeux l'Idéal se révèle ;
Que la lumière à flots sur notre front ruisselle

Qu'un doux rayon du Beau dans l'âme projeté,
De l'essence divine y verse la clarté ;
Et qu'en nous réfléchie, une image céleste,
Comme un astre éclatant, fait pâlir tout le reste !
La nature, l'Église et la tradition,
Chaque tribu sauvage et chaque nation,
En leurs accords divers chantant ton excellence,
Ont commis à tes soins les clés de la science !
Venez donc, ô vous tous qui rêvez l'Idéal,
Qui désirez marcher dans un chemin royal ;
Ô vous tous, qui vivez d'émotions brûlantes ;
Qui poursuivez le bien, poitrines haletantes ;
Vous tous qui traversez tant d'arides déserts,
Cherchant la source vive et l'ombre des bois verts ;
Vous, qu'on voit, à travers des obstacles sans nombre,
De la réalité sans cesse embrasser l'ombre ;
Venez donc : Pour atteindre au but tant souhaité,
La radieuse voie, oh ! c'est la chasteté !
De l'homme chaste et saint, la vie est une extase ;
Je ne sais quelle ardeur le transperce et l'embrase ;

Pour lui, l'air est plus pur ; plus limpide est le ciel ;
Les parfums sont plus doux ; plus suave est le miel ;
L'univers rajeuni, devant lui, semble encore
Ce qu'il était le jour où Dieu le fit éclore ;
Maître de la matière, il parle en souverain ;
Les animaux soumis se courbent sous sa main ;
Immobile à ses pieds, le léopard repose ;
Et la douce colombe auprès de lui se pose ;
L'étoile dans l'azur, près des sources la fleur,
Tout sert de frais symbole à sa douce candeur ;
Le ciel semble pour lui descendre sur la terre,
Et l'Ange familier l'aime et lui parle en frère ;
À la brise qui passe et l'effleure en passant,
Chaque feuille a livré son arôme enivrant ;
L'oiseau garde pour lui sa plus pure harmonie,
La fontaine son eau que le ciel a bénie,
Le flot bleu de la mer, l'arbre de la forêt,
Tout tressaille pour lui d'un sympathique attrait ;
Toute chose créée, aussi bonne que belle,
Lui sert pour s'élever de merveilleuse échelle ;
De ce monde visible, aux contours radieux,
Attiré par l'amour, il monte jusqu'aux cieux ;
Et perdu dans les flots de l'Océan de vie,
Son cœur savoure en paix l'extase de Marie !
Ô chasteté, qui peut te louer dignement ?
Le monde corrompu sourit, en te nommant ;
Et pourtant, n'es-tu point, parmi les vertus saintes,
Ce qu'est parmi les fleurs le lys dans nos enceintes,
Le soleil dans le ciel, l'or parmi les métaux,
La neige sur les monts, la perle au sein des eaux ?

N’es-tu pas, au milieu de rivales altières,
Ce qu’est le diamant parmi toutes les pierres ?
Humble enfin et cachée, humble en ta royauté,
N’es-tu pas au-dessus de l’Ange, ô chasteté ?
L’Ange est un pur esprit, libre de la matière ;
Mais l’homme a dans la chair son âme prisonnière.
L’Ange dans le triomphe au ciel est affermi ;
Mais l’homme ici combat contre un triple ennemi ;
Sans cesse il est tenté ; sans cesse par l’image
Son esprit abusé se voile d’un nuage ;
Par l’âme et par les corps, sans cesse il est tenté :
Et sans cesse il triomphe, en son humilité !…
Oh ! bienheureux celui qui prend Dieu pour partage,
Car son cœur a fait choix du plus saint héritage !
L’Évangile l’a dit : L’hymen n’est pas un mal ;
Mais l’hymen est moins sûr que l’état virginal !
Bénis tous ceux auxquels échoit le mariage ;
Mais plus heureux celui qui reçoit en partage
Ou le cloître ou l’autel, avec la liberté ;
L’hymen est moins heureux que la virginité ;
L’un touche à l’animal, l’autre ressemble à l’Ange ;
L’un, divisant son cœur, n’aime qu’avec mélange ;
L’autre, le possédant tout entier par l’esprit,
Sans voile, tout entier le donne à Jésus-Christ ! —
Des droits de mon esprit en vain la chair jalouse
Voudrait ravir mon cœur à sa mystique épouse ;
L’instinct du vrai poète est de vivre à l’écart,
Et la part de Marie est la meilleure part ;
Le grand nombre toujours suit la loi du grand nombre ;
Tandis que Marthe agit, sa sœur contemple à l’ombre ;

L'une vit dans le trouble et dans le mouvement ;
L'autre, de sa cellule a fait un firmament.
Des droits de mon esprit en vain la chair jalouse
Voudrait ravir mon cœur a sa mystique épouse. —
Oh ! bienheureux celui qui, seul et libre encor,
De la virginité garde le saint trésor ;
Et qui foulant aux pieds toutes fleurs de la terre,
Vers les cieux étoiles prend son vol solitaire :
Il tient le sceptre d'or auquel tout est soumis ;
Il a dans le désert les anges pour amis ;
Et la nature entière, à ses ordres docile,
Lui porte le tribut d'une moisson facile ;
Son ivresse est sans trouble et sa joie est sans fiel :
Et la terre pour lui semble déjà le ciel !
Brûlant d'un feu plus pur, il a plus de génie ;
Son âme, en ses élans, ouvre une aile infinie :
Et livrant à la chair de glorieux combats,
Ce qu'est l'Ange là haut, il l'est dès ici-bas ;
Il boit un miel divin dans un terrestre vase ;
Sans être dans le ciel, il en connaît l'extase :

Et son œil, éclairé par d'intimes clartés.
Contemple l'avenir dans ses obscurités ! —
Des droits de mon esprit en vain la chair jalouse
Voudrait ravir mon cœur à sa mystique épouse !
D'un virginal hymen, qui ne peut s'accomplir,
Trompé par ma candeur, j'eus le calme désir ;
Dans ce monde, agité de passions chamelles,
Je crus pouvoir rêver des amours éternelles :
Sur ce rêve enfantin descendit un éclair,
Et l'éclair foudroyant purifia ma chair ; —

Je vis, à sa clarté, d'autres cieux m'apparaître ;
Un Ange me guida vers l'autel… Je suis prêtre !…
Ainsi que d'un linceul, de l'aube revêtu,
L'Esprit m'enveloppa de toute sa vertu ;
Et combattant pour Dieu, dans un monde de fange,
Je dois garder toujours la pureté de l'Ange !

Premier Âge · La Conversion

SYLVIA.

Puisque pour le chrétien la vie est un combat,
Notre plus forte armure est dans le célibat ;
Affranchi de la chair, heureux le vierge athlète,
L'ange contemplatif qui vit dans la retraite ;
Heureux l'homme de Dieu !…
Heureux l'homme de Dieu !…Mon Père, écoutez-moi ;
En toute humilité, je m'accuse avec foi ;
Devant vous, devant Dieu, je m'accuse, ô mon Père : —
De mes jours douloureux que l'histoire est amère !
Le malheur m'arracha de mon humble berceau,
Placé près d'un grand fleuve et d'un faible ruisseau ;
Le steam-boat mugissant me prit, — si frêle encore, —
Et promena mon sort du Couchant à l'Aurore ;
Et, jouet du destin, jouet de l'ouragan,
Mon enfance flotta vers un sombre océan ;
Et sans aucun ami, comme l'algue marine,
Sur un sol inconnu j'abordai pèlerine ;
J'abordai sur la rive, où l'homme, au bord des eaux,

Dispute au crocodile un lit dans les roseaux ;
Et je vis l'Occident, aux immenses savanes,
Les lieux embarrassés d'herbes et de lianes,
La fertile Vallée, occidental jardin,
Qu'arrose, dans son cours, le Nil Américain ;
Où la douce nature, en son exubérance,
Offre au pauvre orphelin une inculte abondance ;
Nature âpre et sauvage, aux refuges secrets,
Qu'ombragent de leur deuil les funèbres cyprès ;
Nature austère et belle, où Dieu parait plus grand,
Et qui semble un Éden au cœur de l'immigrant ;
Où l'on entend le soir, plaintifs anachorètes,
Les whip-poor-wills chanter dans leurs sombres retraites ;
Et là, je vivais seule ; et dès lors, je rêvais
De talent et de gloire et d'héroïques traits ;
Et j'explorais les bois ; je cherchais, dans mes courses,
Le chaste et froid cristal des solitaires sources ;
J'allais tremper mon cœur dans les larmes des lys ;
Je portais dans mon sein ceux que j'avais cueillis. —

Et bientôt, j'éprouvais une vague agonie ;
Dans la précocité de mon ardent génie,
Poète, j'admirais Milton, Moore et Byron ;
Mais ils ont assombri mon brillant horizon ;
De rêves agités ils ont peuplé ma route ;
Ils ont mis dans mon âme un germe de leur doute…
Lasse d'une existence où, flétri par le mal,
Chaque espoir de bonheur portait son fruit fatal,
Il me semblait parfois que j'étais attirée
Par l'invisible Esprit d'une sphère éthérée.
Dans un monde inconnu, qu'interdisait la foi,

J'aurais voulu planer palpitante d'effroi ;
Et dans le désespoir d'un funèbre délire,
Évoquer la Magie en son occulte empire !
Qu'ai-je fait ? sans terreur, profanant les tombeaux,
Des morts dans leur sommeil j'ai troublé le repos ;
Par l'espoir m'égarant sur l'aile du vertige,
J'ai suivi loin de Dieu l'éclat d'un faux prodige !
Oui, croyant m'élever, dans un mystique élan,
J'ai descendu, captive, ainsi que le milan
Qui tournoie ébloui par le reptile avide,
Dont l'œil fascinateur rayonne de fluide !
Oh ! que n'ai-je toujours, n'aimant que le Seigneur,
De son amour goûté le tranquille bonheur ?
Que n'ai-je rencontré, dès mon enfance, un guide ;
Un ami, selon Dieu, qui m'eût servi d'égide ? —
Mais, sans guide, et livrée à mon cœur orageux,
Je voyais devant moi le monde nuageux ;
Un voile s'abaissait sur toutes mes idées ;
Mes folles passions n'ont plus été bridées…
La chute, les regrets, l'amertume du mal,
Les remords ont terni mon éclat virginal ;
Et le noir désespoir, dans mon âme si vide,
Se dressa tout-à-coup comme un spectre livide !…
Que le Démon trompeur nous prodigue d'ennuis !
Que les jours qu'il nous donne ont de terribles nuits !
Que tes fruits sont amers, arbre de la science !
Et qu'il est doux d'aimer Dieu seul, dès son enfance l —
Un jour, — j'avais alors, mon Père, dix-huit ans, —
Je priais : Dieu fixa mes destins inconstants ;
Une clarté céleste illumina mon âme ;

Je sentis de l'amour l'ardente et sainte flamme ;
Je vis briller en moi l'image d'Augustin :
Alors, tout mon passé, dès mon âge enfantin,
Tous mes péchés, écrits sur des pages funèbres,
Tout m'apparut soudain, éclairant mes ténèbres !
Et je sentis, au fond de mon cœur oppressé,
Se former et monter, l'un par l'autre poussé,
Chaque flot de douleur, chaque flot d'amertume !
Et je sentis ce feu, qui pénètre et consume ;

Ce feu du repentir presque égal à l'amour !...
L'inviolable aveu, je le fis dès ce jour ; —
Et je ressuscitai ! — C'est alors qu'entraînée,
Ou plutôt, par instinct suivant ma destinée,
J'entrai dans une église ; et que là j'entendis
Une voix qui chantait le Ciel, le Paradis ;
Une voix qui, semblable au chœur sacré des Anges,
De Marie, en sa gloire, entonnait les louanges ;
Marie Immaculée et Reine de Sion,
Triomphant de la mon en son Assomption !
L'orgue, l'encens, les voix, dans la maison bénie,
Semblaient ne plus former qu'un fleuve d'harmonie ! —
Et j'écoutais chanter les splendeurs de Sion ;
A chaque mot, mon cœur vibrait à l'unisson ;
Je conçus le désir d'être héroïque et chaste ;
Je me sentis plus forte et plus enthousiaste !
Dans ces premiers élans de générosité,
Je fis, devant l'autel, le vœu de chasteté ;
Je le fis librement, par Dieu même inspirée ;
Je le fis avec joie, en ma ferveur sacrée —
Après cinq ans, je vins, et j'entendis encor

La même voix chanter dans un pieux transport :
La terre est triste, elle a perdu sa Mère ;
Mais dans le ciel chantent les chérubins !
Vierge, en quittant les vallons de la terre,
Oh ! souviens-toi de tes fils orphelins !
Je vois briller les célestes phalanges,
J'entends chanter des cantiques divins :
Mère, exaltée au-dessus des Archanges,
Oh ! souviens-toi de tes fils pèlerins !
Tout radieux, pour recevoir Marie,
S'élève un trône aux palais étoilés :
Reine immortelle, en paix dans la Patrie,
Oh ! souviens-toi de tes fils exilés !...
Mais écoutez, mon Père : une douleur nouvelle
Accable encor mon âme ; oui, je pleure infidèle ;
Je pleure amèrement tout le bonheur perdu !
Comme Eve, j'ai cueilli le beau fruit défendu ;
Je l'ai goûté comme elle, — et j'ai souffert plus qu'elle !
Je pleure amèrement, car je suis infidèle !

ANTOINE CALYBITE.

Réparez votre faute, imitez Augustin,
Faites ce qu'il a fait, soyez un séraphin !

SYLVIA.

Augustin n'a jamais souffert ce que je souffre ! —
Pardonnez-moi, mon père ! un insondable gouffre
Est ouvert devant moi ; mon cœur est effrayé
Du chemin tortueux que Satan m'a frayé !
Le monde, les parents, les faux biens m'ont séduite,

Et le salut pour moi n'est plus que dans la fuite !
Je le sens, un nuage obscurcit mon esprit ;
Je n'aime plus ! je tremble au nom de Jésus-Christ ?
Mais comment arracher l'épine douloureuse ?
La grâce a déserté mon âme ténébreuse !
De Madeleine en pleurs, ayez compassion !

ANTOINE CALYBITE.

L'amour, le repentir et la confession,
C'est le divin remède aux douleurs de votre âme ;
C'est le baume sacré, le céleste dictame : —
Aimez donc, et pleurez : une larme est assez
Pour faire pardonner tous les péchés passés !

SYLVIA.

J'aime, — je me repens, — je pleure et m'humilie !
Je le confesse enfin : L'orgueil est ma folie !
Oui, le respect humain, la honte, un lâche orgueil,
M'ont brisée à la fin contre un sinistre écueil ! —
J'ai rougi de Marie, en ma faiblesse extrême ;
J'ai rougi de mon Dieu ; j'ai rougi de moi-même ! —
De reine devenue esclave du démon,
Perdant ma royauté, j'ai dû changer de nom ;
Devant un Maître et Juge irrité, je m'incline…

ANTOINE CALYBITE.

Espérez, mon enfant : l'humilité divine
Attire les pardons et les grâces du ciel,
Et change l'amertume en doux rayons de miel. —

Oubliez le passé, l'avenir vous appelle ;
L'avenir vous réserve une gloire nouvelle !

SYLVIA.

Des lumières du ciel, des faveurs de Jésus ;
Ô perte irréparable, ô formidable abus !
Quand l'âme, en son péché, pour retourner au monde,
Tombe du haut des cieux, — que sa chute est profonde ! —
Ô mon père ! est-il vrai, puis-je encore espérer ?
Ce profane passé, puis-je assez le pleurer ?

ANTOINE CALYBITE.

Le repentir peut tout, au tribunal suprême ;
Le baptême des pleurs vaut le premier baptême ! —
Madeleine éplorée, Augustin repentant,
De leur éclat divin éblouirent Satan ;
Et vous pouvez aussi, plus jeune et moins coupable,
Vous pouvez l'éblouir d'une gloire ineffable,
Écraser son orgueil sous votre humilité,
Et ressaisir les droits de votre royauté !…
Repentante, abaissez votre front dans la poudre :
Au nom du Dieu d'amour, j'ai le pouvoir d'absoudre !

SYLVIA.

Mon père, me voilà ; — je viens, le cœur broyé
Par la contrition et dans les pleurs noyé !
Confuse, anéantie, et n'osant, dans ma peine,
Nommer du nom d'Époux celui qui me ramène…
Oh ! que j'ai de regrets de l'avoir offensé !
Dites, — comment pourrai-je expier le passé ?

ANTOINE CALYBITE.

Par la Croix !...

SYLVIA.

Par la Croix !...Par la Croix ? — j'ai tout compris, mon père !
C'est assez pour mon cœur ; je triomphe et j'espère ! —
Je l'aimerai toujours, je n'aimerai que lui :
Qui pourra m'ébranler, s'il devient mon appui ? —
Le monde est sous mes pieds ; la chair est comprimée ;
Le Démon tremble et fuit, ; c'est une femme armée,
Invincible guerrière, épouse et reine encor,
Qui reparaît brillante au sommet du Thabor !
Oui, je sens battre en moi le cœur d'une héroïne !
Oui, mon Père, je sens cette force divine,
Cet instinct d'autrefois, ce généreux esprit,
Qu'inspire au cœur brûlant l'amour de Jésus-Christ !...
Mes péchés, fussent-ils cent fois plus innombrables
Que les feuilles d'automne ou que les grains de sables,
Par les vents et les flots accumulés sans fin ;
Pussent-ils, plus nombreux que l'invisible essaim
D'insectes bourdonnant dans les noirs marécages,
Ou dans un ciel d'hiver les orageux nuages ;
Eussent-ils, dans leur nombre et dans leur gravité,
Sondé l'abîme impur de toute iniquité,
Tout ce qu'en sa folie ose tenter la femme :
Jamais le désespoir n'entrera dans mon âme !
Jamais du désespoir l'orgueil impénitent
Ne fera de mon cœur son enfer dévorant !

Seigneur, ô Dieu d'amour et de miséricorde,
Lorsqu'au pied de la Croix mon âme se récorde,
Dans la contrition, ce passé ténébreux
Où j'adorais le vice et le Démon affreux, —
Je comprends mon néant, je connais ma misère,
Je mesure l'offense à la douleur amère ;
Je sais par mes remords et par mon repentir,
Par ce qu'un seul péché m'a déjà fait souffrir ;
Je sens ce qu'il contient d'infernale malice :
Mais la miséricorde, et le prix du Supplice,
Le prix du Sang divin versé pour nous sauver,
L'amour du Rédempteur, — qui peut le mesurer ?...
Qui peut désespérer, quand la voix de la Mère
Et quand la voix du Fils disent ensemble : Espère !
Qui peut désespérer, quand Marie a promis
Qu'elle peut obtenir tout pardon de son Fils ?
Fussé-je la dernière et plus coupable femme,
Jamais le désespoir n'entrera dans mon âme !
Jusqu'à mon lit de mort, jusqu'au seuil du tombeau,
Je verrai luire encor l'espoir comme un flambeau ;
Je verrai luire au ciel sa divine lumière ;
Oui, le céleste espoir fermera ma paupière !
Et quand pour le crier, je manquerai de voix,
Mon cœur dira tout-bas : j'aime, j'espère et crois !
Ah ! le repentir sincère
Nous donne d'amers dégoûts
Pour les bonheurs de la terre,
Qui nous ont semblé si doux !...
Adieu, mensonges du monde !
Ô pompeuses vanités,

Qui, rapides comme l'onde,
Roulez tant d'impuretés !
Salut, ô douce cellule,
Où je puis gémir en paix,
Loin du souffle qui nous brûle,
Dans le monde et ses palais !
Sous les ailes de Marie,
Je trouverai la fraîcheur ;
L'espérance refleurie
Viendra consoler mon cœur.
J'irai, comme Madeleine,
Comme Thaïs, de mes pleurs
Verser l'amère fontaine,
La fontaine de douleurs !

Oh ! la douce et sainte chose,
Que le calme et le repos,
Dans une cellule close,
Et dans un désert enclos !
Oh ! l'heureuse solitude
Que celle du Mont-Carmel,
Où l'âme, en sa quiétude,
Respire plus près du ciel !
Qui me donnera des ailes,
Pour que je m'envole au loin,
Et qu'avec les tourterelles
J'aille gémir sans témoin ?
Que n'ai-je un trou dans la pierre.
Pour en faire mon séjour ;
Pour y vivre de prière,
Et pour y mourir d'amour !

Dans l'ivresse la plus pure,
La mesure d'aimer Dieu,
C'est de l'aimer sans mesure,
Esclave d'un libre vœu ! —
Source de toute lumière,
Source de toute beauté,
L'âme, ici-bas prisonnière,
Trouve en lui la liberté !
L'âme, tranquille recluse,
Puise en lui la sainte ardeur,
Avec la science infuse,
Dans sa mystique splendeur !
Elle plonge dans l'essence
De l'éternelle unité,
Extatique jouissance ;
Déifique volupté !

Premier Âge · La Consécration

SYLVIA.

Mon âme aspire encor vers les plus hautes cimes ;
Je quitte enfin ce monde, aux rampantes maximes :
Adieu, parents, amis ; ville natale, adieu !
Je vais me reposer dans la maison de Dieu !

UNE CARMÉLITE.

Viens, ma sœur ; la cellule est un ciel sur la terre ;
La vie a plus de charme où règne le mystère !

Le désert est encor ce qu'il était jadis, —
L'image de l'Éden, le seuil du Paradis ! —
Heureuse l'innocence à qui plaît la retraite !
Heureux le repentir, qu'un grand malheur y jette !
Dans ce port consacré, notre cœur abrité
Entend sans être ému les flots de la cité ;
Aux pieds de Jésus-Christ, tranquille, il veille et prie : —
Ah ! la meilleure part, c'est celle de Marie !...
Selon l'attrait divin ou l'instinct naturel,
L'une tend vers la terre et l'autre aspire au ciel :
Semblable au lys de neige, à la tige élancée,
La femme est sœur de l'Ange, à Jésus fiancée ;
Sous le voile de lin, dans un paisible enclos,
Son cœur s'ouvre à l'Époux, comme un grand lys éclos ;
Et dans l'ombre, et le calme, en secret, en silence,
Il s'épure toujours, se dégage et s'élance :
Ainsi, du fond des eaux et de l'obscurité,
Cherchant les doux rayons de son astre aimanté,
Une plante s'élève, et s'entr'ouvre, et s'étale
Au sein de la lumière, où son parfum s'exhale. —
De la femme innocente, immortelle, en Éden,
L'irrésistible attrait, ce ne fut pas l'hymen ;
Pour une œuvre de chair elle n'était pas née ;
Tout en elle révèle une autre destinée ;
Grave ainsi que la Muse, au front sacerdotal,
L'Éden éblouissant fut son cloître natal ;
Le feu sacré brûlait en son âme sereine ;
Du désert primitif c'était la vierge reine :
Mais dans un jour fatal, que fît naître l'orgueil,
Du séjour d'innocence elle franchit le seuil !

Les femmes, depuis lors, suivent diverses routes ;
Le mariage amer n'est pas le sort de toutes ;
L'Apôtre nous l'a dit : L'homme est libre ici-bas ;
L'Eve qui se marie, elle ne pèche pas ;
Mais elle est comme Marthe, occupée, inquiète ;
Elle sent que la chair sur l'esprit empiète :
Plus heureuse la vierge, en son choix singulier ;
Libre, elle est tout à Dieu, dans l'ordre régulier ;
Elle s'est affranchie, elle a brisé l'entrave ;
D'aucun époux despote elle ne souffre, esclave ;
Un héroïque éclair jaillit de son regard,
Qui comprime la chair et tient l'homme à l'écart ! —
Les plaintes de mes sœurs jusqu'à moi sont venues,
J'ai compté de leurs yeux les larmes répandues,
Je sais tous leurs regrets et leurs remords cuisants,
Et de leurs longs malheurs les récits déchirants !
Ainsi, ferme en mon choix, maîtresse de moi-même,
Voulant fixer mon cœur dans un amour suprême,
Ne rêvant de repos qu'à l'abri du saint-lieu,
Et de bonheur divin que dans un triple vœu,
J'ai pris Dieu pour Époux : Qu'une autre se marie !
Ah ! la meilleure part, c'est celle de Marie !

SYLVIA.

Et c'est aussi la part dont mon âme fait choix ;
Je prends Dieu pour Époux, et pour sceptre la Croix !
Les chaînes de la terre, enfin mon cœur les brise ;
Et je possède encor ma liberté conquise ! —
Adieu, parents, amis ; ville natale, adieu !
Je vais me reposer dans la maison de Dieu !

Ah ! pour fuir sa famille et pour fuir sa patrie
Pour suivre Jésus-Christ, en imitant Marie,
Il faut l'amour céleste, en sa virginité ;
L'amour qui germe et croît dans la mysticité :
Prends ton vol angélique, ô noble fille d'Eve ;
Va dans l'amour divin réaliser ton rêve ;
Va, pour perpétuer la génération
Des épouses du Christ, des filles de Sion ;
Va, dans ta sainte ardeur, pour imiter l'exemple
Des astres dont la gloire illumine le temple ;
Va prendre le linceul, emblème immaculé,
Des pleurs d'un triple vœu par l'amour étoile ;
De tes habits pompeux, orgueil de la nature,
Rejette le vain luxe, en ta sainte vêture ;
Va mourir à la chair, pour renaître à l'esprit ;
Va conquérir un sceptre, en épousant le Christ !
Suis de tant d'autres sœurs les lumineux vestiges,
Empreints dans les déserts éclatants de prodiges ;

Remonte, d'âge en âge, aux grands siècles de foi,
Où la foule suivait les conseils de la Loi ;
Où, des fervents chrétiens devenus les asiles,
Les déserts se peuplaient, en dépeuplant les villes !
Du livre de ces temps tourne les pages d'or,
Et vois tout l'Orient, brillant comme un Thabor ;
Vois Madeleine en pleurs, l'aimante pécheresse
Ouvrir la solitude, où la foule s'empresse !
En vain le Paganisme offre aux cœurs convertis
Les fruits de volupté, dans l'ivresse cueillis ;

En vain la chair, le monde et l'Esprit de mensonge
Luttent pour qu'ici-bas leur règne se prolonge :
Partout un cri s'élève : « Hélas ! les Dieux s'en vont ! »
Et ce cri, dont gémit l'antre vide et profond,
Forme de bouche en bouche une chaîne électrique. —
C'en est fait, c'en est fait du culte idolâtrique !
En vain on essaîrait de relever encor
Les dieux sculptés de marbre et les dieux sculptés d'or ;
En vain sur les trépieds la flamme se rallume,
Et pour forger des Dieux résonne encor l'enclume :
Les Dieux païens s'en vont ! les faux Dieux sont tombés !
Trop longtemps devant eux les cœurs se sont courbés ;
Oui, l'homme trop longtemps, amoureux de l'emblème,
A divinisé tout… excepté Dieu lui-même ! !
Du culte des faux Dieux Julien l'apostat
Éteint en expirant le vacillant éclat ;
On n'entend plus l'oracle au fond des temples vides ;
C'est le règne, à présent, des saintes thébaïdes ! —
Vois ces vierges sans nombre et ces ardents chrétiens
Abandonner pour Dieu leur famille et leurs biens ;
L'instinct les pousse au fond de l'âpre solitude ;
Rien n'arrête leurs cœurs, rien ne leur paraît rude ;
Et le désert partout a germé sous leurs pas,
Et l'amour a porté le germe en tous climats ! —
Vois ces enfants, issus des Paul et des Émile ;
Ces filles désertant leur illustre famille ;
Vois descendre ces fils du rang de Patriciens,
Pour suivre, en leur essor, d'héroïques chrétiens ! —
Marcelle, Pélagie, Azelle, Alexandrine,
Mélanie et Piâme, Eustoquie et Marine,

Synclétique et Thaïs : — Les anges familiers
Ont vu vos sœurs courir aux déserts par milliers ! —
Et vous, Ita, Bertille, Etheldrède et Vérène ;
Vous, Collette-Boillet, Rosalie et Modwène ;
Vous, Hiltrude et Brigitte : — Au jardin d'Occident,
Vous avez transplanté les fleurs de l'Orient ! —
Et vous, Claire, Thérèse et Jeanne-Marguerite ;
Vous, Tégahgouïta, Rose et Lys, fleurs d'élite : —
Dans une égale ardeur, vous avez, tour à tour,
Communiqué l'essor de votre saint amour ;

Vous avez, dans le jeûne, au fond d'un oratoire,
Répandu de vos pleurs l'aumône expiatoire ;
Vous avez dans l'intime et constante ferveur,
Élancé la prière et vaincu le Seigneur ;
Vous avez, jour et nuit, dans un profond mystère,
Servi le siècle ingrat par votre vie austère !
Et votre exemple au loin agissant sur les cœurs,
Du monde et de la chair les a rendus vainqueurs ;
Comme l'aimant agit sur le fer et l'attire,
Vous avez par l'amour étendu votre empire !....
Ô toi, va suivre aussi les conseils de la loi :
Le monde est trop méchant pour se plaire avec toi,
Et ton cœur est trop grand pour vivre de sa vie :
Va ! la meilleure part, c'est celle de Marie !

SYLVIA.

Adieu, parents, amis ; ville natale, adieu !
Je vais me reposer dans la maison de Dieu !
Mon âme aspire aussi vers les célestes cimes ;
Je quitte un monde hostile, aux rampantes maximes :

Adieu, parents, amis ; ville natale, adieu !
Je vais me reposer dans la maison de Dieu !
Oui, quittant pour lui seul biens, famille et patrie,
La part que je choisis, c'est celle de Marie.
Ô Seigneur, Dieu d'amour, Pontife et Roi des rois,
Pour vous suivre partout et porter votre croix ;
Pour vous suivre et servir, vous aimer sans partage ;
Pour faire de vous seul mon unique héritage ;
Pour m'attacher à vous par de mystiques vœux,
Par des liens sacrés, d'indissolubles nœuds ;
Pour faire avec le monde un solennel divorce ;
Oh ! que n'ai-je choisi l'âge le plus précoce ;
Que n'ai-je dès l'enfance, inflexible en mon choix :
Dans le calme de l'âme, écouté votre voix ?

Premier Âge · Le Mont-Carmel

SYLVIA.

L'Ordre du Mont-Carmel, l'Ordre des Carmélites,
C'est l'Ordre qui m'admit entre ses prosélytes ;
L'âme y trouve un refuge illuminé d'amour ;
Elle y trouve, en exil, un céleste séjour. —
L'Ordre du Mont-Carmel, c'est l'Ordre de Marie ;
Le modèle de tous, établi par Élie ;
L'Ordre du Scapulaire, où tous seront sauvés,
Par ce saint Vêtement de l'Enfer préservés ! —
Né sous l'ancienne Loi, c'est l'Ordre des prophètes,
Qui reçoit dans son sein artistes et poètes,

Venant lui demander ce breuvage de miel,
Qui nourrit au désert les enfants d'Israël ;
Venant lui demander la paix et le silence,
Et de l'isolement l'austère vigilance ! —
L'Ordre du Mont-Carmel, ah ! c'est là mon abri !
Dans ce jardin sacré, mon âme a refleuri !
Loin d'un monde ennemi, je m'y suis envolée ;
Et par l'amour de Dieu mon âme est consolée !
Hélas ! si j'avais su, dès mon âge enfantin,
Qu'un ciel m'était ouvert sur le Carmel lointain,
Je n'eusse pas erré de tristesse en tristesse,
Trouvant l'amer dégoût au fond de chaque ivresse ;
Je n'eusse pas connu le désenchantement,
Et la satiété qui suit l'enivrement ;
Mais j'aurais clos mon cœur, et, dans un doux mystère
J'aurais toujours vécu, voilée et solitaire ;
J'aurais au Seigneur seul consacré tous mes jours,
Et « dans un seul amour éteint tous les amours ! »

ANTOINE CALYBITE.

Bienheureuse, ô ma sœur, en ta fuite du monde,
Et ta vie au désert, et ta paix si profonde !
Tel un cygne alarmé, poursuivi des chasseurs,
Sur ses ailes d'argent regagnant les hauteurs,
Dans les grands lacs du Nord va chercher un asile ;
Sur les ondes d'azur, nage ou s'endort tranquille ;
Et doux chantre, abrité d'harmonieux roseaux,
Se bâtit, solitaire, un nid au bord des eaux…
L'Ordre du Mont-Carmel, l'Ordre antique d'Élie,
L'Ordre des Carmes saints, où l'âme se délie,

C’est là que je voudrais, dans un esprit nouveau,
Pour n’être plus qu’à Dieu, me construire un tombeau ;
C’est là que je voudrais, dans les pleurs, la prière,
La sainte solitude et le silence austère,
Ne voir, ne respirer que du côté du ciel ; —
C’est vers toi que j’aspire, Ordre du Mont-Carmel !
Tes cellules sans nombre, et pourtant séparées,
Oui, j’habite en espoir tes cellules sacrées !
C’est toi qui recueillis, dans ta gloire autrefois,
Les chants mélodieux de Saint Jean-de-la-Croix ;
C’est toi qui, de nos jours, reçus la mélodie
Se répandant à flots d’une âme convertie ;
Tu fus, et te seras le refuge éternel
De tout aigle mystique, Ordre du Mont-Carmel !
L’Église a toujours eu les Beaux-Arts pour cortège,
Et l’on peut admirer ce qu’elle aime et protège : —
Salut, pieux artiste, au doux regard voilé,
Cœur profond, attiré vers un monde étoile ;
Mélancolique enfant, dont l’âme fut choisie
Pour exprimer des sons toute la poésie ;
Par toi, nous entendons, en des tons ravissants,
Les choses de l’esprit se traduire à nos sens :
Rêve, espoir, souvenir, chaque pensée intime,
Tous les soupirs du cœur, ton clavier les exprime ;
Il vibre à l’unisson, quand ton âme frémit ;
Il parle sous tes doigts, chante, pleure et gémit ;
Ton âme, en s’exaltant, le charme et l’électrise ;
Il s’ébranle avec toi, tressaille et sympathise !
Oh ! qui pourrait t’entendre et ne pas s’écrier :
Un souffle inspirateur agite ce clavier ! —

L'esprit, qui fait jaillir les hymnes des poètes,
Réveille les accords de ses touches muettes ;
Oh ! qui pourrait t'entendre et ne pas s'écrier :
L'esprit de l'harmonie habite ce clavier ! —
Au plus mystique essor élevant la matière,
Tu peux dans un arpège élancer ta prière ;
Oh ! qui pourrait t'entendre et ne pas s'écrier :
L'Ange de la prière anime ce clavier !

L'Ordre du Mont-Carmel, c'est l'Ordre des Ascètes
Dont l'esprit a choisi les tranquilles retraites ;
Dont l'esprit s'envola, dès son premier élan,
Du Carith au Carmel, du Carmel au Liban ;
C'est l'Ordre qu'a fondé le grand prophète Élie ;
C'est l'Ordre qu'entre tous a protégé Marie :
C'est là que s'est enfui l'esprit contemplatif ;
Là, que le cœur agit, dans un calme inactif ;
Agit, dans son repos, d'une action plus sûre ;
C'est là que la Prière, Ange au vol sans mesure,
En planant immobile, émeut le monde entier ;
Et reste toujours humble, en son essor altier ;
C'est là que, d'âge en âge, en son instinct sublime,
Vint s'abriter chaque âme, échappée à l'abîme ;
Et d'un sommeil mystique endormie en Dieu seul,
Porta la chair en paix comme un vivant linceul ;
Loin d'un monde orageux, d'où le bruit les exile,
Les cœurs contemplatifs y trouvent un asile ;
Et dans l'isolement, par l'amour exaltés,
Du ciel anticipé goûtent les voluptés !
Tandis que de la chair on voit les fruits s'accroître,
Vous, épouses du Christ, vous priez dans le cloître ;

Vos cœurs, illuminés des hautes visions,
Se reposent en Dieu, libres des passions ;
Son esprit à la fois vous éclaire et vous brûle ;
Votre cloître est un temple, un ciel votre cellule ;
Et tandis qu'au dehors grondent les flots amers,
Vous priez en repos pour le siècle pervers.

SYLVIA.

L'amour, c'est la science,
L'amour, c'est le trésor,
Qu'une heureuse ignorance
Trouve et préfère à l'or !
Je sais tout, puisque j'aime
Le Dieu de tout savoir :
L'Astre est plus que l'emblème,
Est plus que le miroir !
Dans le repos de l'âme,
Active oisiveté,
Brille un ciel tout de flamme.
Ardemment reflété !
Ô sainte quiétude,
Doux sommeil lumineux,
Où l'âme, sans étude,
Apprend et connaît mieux ;

Où, tranquille et passive,
L'amour, en son repos,
La flamme intuitive,
L'inonde de ses flots ;
Où, doucement ravie
Au céleste séjour,

Folle de la folie
D'un extatique amour,
Elle parle un langage,
Incompris des cœurs froids ;
Des cœurs qui, dans notre âge,
Ont déserté la Croix !...
Ô douce pénitence !
Ô pleurs du repentir ! —
Ou souffrir ou mourir,
C'est toute ma science !

FIN DU PREMIER ÂGE

Second Âge · Le Tableau du Monde

ANTOINE CALYBITE.

Sur la cime ombragée, où tout seul j'ai gravi,
Mais où d'autres bientôt, sans crainte, m'ont suivi ;
Au-dessus des cités, que la folie agite :
Ici, je prie en paix, j'étudie et médite !
L'esprit bruyant et vain de ce siècle agité,
C'est l'excentrique esprit de la publicité !
Ce Siècle d'action, ce Siècle de lumières,
De son impur éclat souille tous les mystères !
Moderne Inquisiteur, l'audacieux Journal,
Sans titre ni pouvoir, s'érige en tribunal ;
Hydre du noir mensonge et de la calomnie,
Il insulte au malheur et proscrit le génie !
Feignant la gravité d'un adroit charlatan,

Qui vend au sot public son faux orviétan,
Le scribe déloyal, l'écrivassier cynique,
L'esclave adulateur d'un parti politique, —
Du jour qu'il s'est assis dans le sacré fauteuil,
Ainsi que la grenouille, intumescent d'orgueil,
Au long mugissement du grand buffle sauvage,
Sa voix grêle répond dans le plat marécage !...
Jamais le ridicule, en son vol égaré,
N'avait encore atteint ce sublime degré ;
Et de la vanité jamais la folle audace
N'avait au rang des dieux pris une telle place !...
Et cependant, ce Siècle, en son orgueil rampant,
Accepte les arrêts du pygmée arrogant ! —
Ô siècle méprisable, en ta lâche bassesse,
Tu jettes tes enfants au Moloch de la Presse !
Qu'importe l'éditeur, le gazetier marchand,
Le saint usurpateur d'un pouvoir insolent !
Tout docte journaliste, organe d'une clique,
Ose s'intituler organe catholique !
Sur ses feuilles de plomb, ses feuilles de pavot,
Il vomit le venin de son esprit dévot !

En lui, le ridicule égale l'impudence,
Et sa vanité seule a fait sa compétence !
Les vains admirateurs et l'Éditeur plus vain
Ne formeront jamais un tribunal divin ;
Et l'objet adulé de leur idolâtrie
Ne sera jusqu'au bout qu'un dieu de coterie !
Et quelque soit le nom que se donne ce dieu,
Ce démagogue impie ou dévot boute-feu,
Soulevez bien son masque, et regardez sa face :

D’un horrible Démon vous verrez la grimace !
Plus lâche qu’Asmodée et plus vil que Mammon,
Le Démon de la Presse est le plus laid Démon !…
Tu ne fais rien, ô Presse, et ne peux rien défaire :
En ta vaine louange ou ta folle colère,
Tu n’as fait ni défait tous les grands Immortels,
À qui le genre humain éleva des autels !
La vertu généreuse et le calme génie,
Dominant tous les flots de l’impuissante envie,
Sur un char de triomphe, à travers tes clameurs,
Couronné de lauriers, ravira tous les cœurs !…
Qui ne se souvient pas de l’époque récente,
Où le front rayonnant d’une aube éblouissante,
De son berceau de fleurs on vit Hiawatha
Se lever et paraître avec Miné-haha,
Quand tout-à-coup la Presse, aveugle en ses alarmes,
Jeta le cri de guerre, et lâche prit les armes :
Mais, insensible aux cris que la presse jeta,
On vit au Panthéon courir Hiawatha
D’hostiles passions égoïstes apôtres,
Par un faux zèle armés les uns contre les autres,
Le chef-d’œuvre infernal, le fléau des fléaux,
Le châtiment du Siècle, oui, ce sont les journaux !
Ô frère ! pour ton Dieu, fuis un monde incrédule :
La plus sûre demeure est la sainte cellule !
Ah ! je connais le monde et son esprit moqueur ;
Dans sa froideur railleuse, il glace notre cœur ;
Son âme et son esprit, noyés dans la matière,
N’adorent que l’argent, et n’aiment que la terre ;
Il n’est pas au-dedans ce qu’il semble au-dehors ;

Sous un aspect vivant, c'est le pays des morts ;
Sa vie est une fièvre animale et factice ;
Tout y ravale l'homme et tout l'y rapetisse ;
Poli comme l'acier, et comme lui brillant,
Uni comme la glace, au prisme chatoyant, —
Le monde en son langage et ses belles manières,
Semblable aux feux follets des sombres cyprières,
Nous attire et nous leurre, afin de nous souiller
De sa fange cachée, et de nous dépouiller
De la robe sans tache, en ricanant de joie ;
Oui, pour nous captiver, il nous flatte et festoie ;

Dans l'oreille attentive, avec un doux accent,
Il infiltre un poison qui tue en caressant ;
C'est l'antique Serpent, habile à séduire Eve
Par l'orgueilleux espoir dont il berce son rêve ! —
Voyez la jeune fille, au pudique regard,
Par de mystiques sœurs élevée à l'écart :
Après quelques hivers, par le monde flétrie,
En elle on cherche en vain une enfant de Marie ! —
Oh ! que sont devenus les pieux sentiments,
Les célestes parfums d'un virginal printemps ? —
Et toi, jeune homme, épris d'une idole de fange,
Où sont les jours bénis où tu semblais un ange ?
Dans ton regard baissé, d'où vient ce sombre feu ?
Qu'as-tu fait de ta foi, qu'as-tu fait de ton Dieu ?
As-tu de ton baptême accompli les promesses ?
De la chair et du monde, as-tu fui les caresses ?
Aux pieds, as-tu foulé, dans un pieux élan,
Le luxe efféminé, les pompes de Satan ?
Peux-tu lever les yeux, et, sans remords, sans honte,

Contempler le ciel pur, où ton Ange remonte ?
Ah ! j'ai pitié de toi, jeune homme, et je te plains ;
Ton esprit fasciné suit l'erreur des mondains ;
Ton cœur découragé, devenu faible et lâche,
Ne peut plus entreprendre une héroïque tâche !
Ah ! je connais le monde et son esprit moqueur ;
De nos plus saints désirs il est souvent vainqueur ;
Dans son hypocrisie, il aveugle et fascine ;
Au feu de ses amours notre cœur se calcine !
J'ai déchiré son voile et son linceul doré ;
J'ai vu son froid cadavre, — affreux, décoloré ;
J'ai vu le monstre à nu, dans sa hideur intime ;
De l'enfer, sous ses pieds, j'ai vu s'ouvrir l'abîme ! —
Veux-tu savoir, hélas ! tout ce que, moi, j'en sais ?
Veux-tu voir le tableau de ses moins grands excès ?
Pour comprendre qu'il soit maudit par notre Maître,
Pour le combattre et fuir, — oh ! veux-tu le connaître ?
Le monde est du plaisir le séduisant séjour :
Là, se laisser corrompre, et corrompre à son tour ;
Être d'abord passif, puis actif et complice ;
Recevoir et transmettre, en souriant, le vice : —
Voilà ce qu'on y fait ; voila l'échange vil,
Que le monde entretient avec un art subtil ;
De ce monde poli, c'est le commerce infâme ;
Le venin de la chair s'y communique à l'âme ;
Par l'œil et par le souffle, et dans chaque discours,
Circule le poison des coupables amours !
Le soir, la danse impure et la valse enivrante
Entraînent dans leur vol la foule délirante ;

Et le voile, ornement de la pudicité,
Par l'archange du mal se déchire emporté !

Là, d'avares parents, dans leurs calculs sordides,
Pour se débarrasser de leurs filles candides,
Les livrent sans remords aux plus riches maris : —
Et tout amour bientôt s'éteint dans le mépris !
C'est là qu'il faut chercher, en remuant des crimes
Du luxe et de la chair les horribles victimes ;
Et de ces fruits dorés, à nos regards si beaux,
Sentir l'odeur de mort, comme autour des tombeaux !
C'est là qu'un parvenu, que le luxe ébouriffe,
Élève un front rival du pic de Ténériffe ;
Et selon l'étiquette, esclave autant que fou,
Orne son froid salon de hochets d'acajou.
C'est là, que se promène, en sa lourde ignorance,
La matière étalant toute son opulence, —
À la Bourse, au théâtre, et jusques en ces lieux,
Qui sont comme le seuil de l'Enfer ténébreux !
Là, que des Voltairiens, ces froids squelettes blêmes,
Vomissent, en riant, leurs stupides blasphèmes ;
Et dans l'épaisse nuit de leur aveuglement,
Cherchent, sans le trouver, un astre au firmament !
Là, que l'on voit flotter à tous vents de doctrine,
Comme un jonc dérivant sur la vague marine,
Le versatile esprit à qui manque la foi,
Et le cœur inconstant, sans boussole et sans loi !
C'est là, qu'en s'unissant des scribes parasites,
Contre un modeste auteur s'érigent en Thersites,
Et du lynx de l'envie excitant le réveil,
Découvrent quelque tache à tout nouveau soleil : —

Homère est-il moins grand critiqué par Zoïle ?
Thersite a-t-il détruit la vaillance d'Achille ?
L'envie est le tourment des vulgaires esprits ;
Les grands sont poursuivis par l'essaim des petits ;
L'ignorance, appuyée, insulte à la science ;
Et la bêtise, enfin, devient une puissance !
Pour frustrer le talent des lauriers mérités,
L'envieux les prodigue aux médiocrités !
C'est là qu'un vain rhéteur, un stérile sophiste,
Sur un cercle imbécile étend son règne triste :
Captieux logicien, ergoteur glacial,
Reptile qui se tord autour de l'Idéal,
Dans ses plis et replis, il l'étreint et l'enlace,
Et voudrait de son culte effacer toute trace ;
À l'intuition opposant l'argument,
Sur, pour et contre tout, il parle obscurément ;
S'embarrasse et se perd en ses propres ténèbres,
Vers l'Enfer escorté par mille ombres funèbres ;
Et dans le labyrinthe, enfanté par l'esprit,
De la science humaine il fait sortir la nuit !
C'est là qu'en sa démence ou sa froide colère,
Un frère, plein de fiel, appelle fou son frère,

Oubliant que le Christ, le doux Verbe fait chair,
Nous dit que cette offense est digne de l'Enfer ! ! !
Ô tranquille démence, esprit calme et pratique,
Qui railles la folie exaltée et mystique,
Tu n'as jamais compris, en tes calculs étroits,
Ni les croix de l'amour, ni l'amour de la croix ! —
Le monde n'a jamais aimé les cœurs d'élite ;
Le grand nombre lui plait, l'exception l'irrite ;

Pour tout ce qui dépasse un ordre inférieur
Il éprouva toujours une instinctive horreur.
Les hommes de la prose et les hommes pratiques,
Graves condamnateurs des âmes poétiques,
Et qui veulent que tout se résume en calcul,
Regardant le rêveur comme nuisible ou nul ;
Sur le contemplatif, sur l'homme de prière,
Sans cesse ils font tonner leur aveugle colère ;
Et sans cesse oubliant l'éloge du Seigneur,
Ils accusent Marie, en exaltant sa sœur !
Ils ont, dans leur langage et dans leur attitude,
La régularité de la froide habitude,
Et savent sur les cœurs, en leur diversité,
Promener le rouleau de l'uniformité : —
Ô sang froid des bourreaux que l'on nomme égoïstes !
Ceux-là ne rêvent point, ceux-là ne sont pas tristes ;
Ils ont compris la vie, et savent pas à pas
Mesurer la grandeur à leur étroit compas !
Ô mortels, qui vivez dans l'incessant tumulte ?
Aux hommes de repos ne jetez pas l'insulte ! —
Travailler pour gagner, gagner pour dépenser,
Agir sans but divin, végéter sans penser,
Suivre de votre chair la brutale appétence,
Boire, manger, dormir : — Voilà votre existence !
Et c'est là cette vie honorable à l'État,
Utile à la patrie, et si digne d'éclat ?
Et c'est là cette vie hostile au vrai mérite,
Qui du monde reçoit la louange hypocrite ?
Voilà ce beau travail, préférable au repos ;
De l'ordre social, oui, voilà les suppôts !

Ah ! cessez d'accuser les pieux solitaires :
Ils servent plus l'état que tous vos mercenaires !
Est-ce donc de l'esprit qu'il faut pour s'enrichir ?
Est-ce le dévoûment qui vous fait réussir ?
Oh ! non ; mais ce qu'il faut, c'est la basse finesse ;
C'est l'amour du vil gain et de l'impure ivresse !
Oui, l'Esprit Saint l'a dit : De l'arbre de nos maux
L'avarice a toujours poussé tous les rameaux :
L'avare a vendu Dieu ! L'avare vend son âme !
Il vendrait, en sa soif, et sa mère et sa femme !
Des scélérats, l'avare est le plus scélérat !
Qu'il soit maudit Judas : l'avare est apostat !

Il ne recule pas devant la calomnie ;
Il ose aux pieds du Christ porter la simonie ;
Et comme les vendeurs profanant le lieu saint,
Armer du fouet vengeur le Dieu qu'il n'a pas craint !...
Ô monde, Jésus-Christ t'a maudit ; et qui t'aime
Est frappé, comme toi, du terrible anathème !
De ton souffle infernal flétrissant chaque fleur,
Ta bouche en la touchant y laisse un ver rongeur !
Des plus saintes vertus empruntant la surface,
Ta malice hypocrite égale ton audace !
Déguisant tes desseins sous les charmes du fard,
Comme un serpent de nuit au fascinant regard,
Tu sais tendre ton piège et surprendre ta proie ;
Et quand le mal est fait, ta laideur se déploie !...
Heureux qui peut te fuir, ô monde séducteur,
Sans avoir savouré ta perfide douceur :
L'âme, ainsi que le corps, au poison s'habitue ;
Elle respire un air qui l'enivre et la tue ;

Et calme en s'imprégnant de ce poison subtil ;
Reçoit la mort, avant d'avoir vu le péril !
Dans son luxe frivole, ainsi périt la femme ;
Dans son ivresse impie, ainsi l'homme éteint l'âme ;
Ainsi tout se dissout, la famille et l'État ;
Et tout pour nous tromper revêt un faux éclat !
Oui, la société par la base est sapée :
Chaque femme, aujourd'hui, délirante poupée,
Esclave de la mode, esclave du Démon,
Ne rêve que le luxe à l'autel de Mammon !
Ce qui plaît et ravit, est-ce donc, dans la femme,
La beauté des habits ou la beauté de l'âme ?
Qu'importe un corps de chair superbement vêtu,
Si l'âme qui l'habite est vide de vertu ?
On voit partout s'unir et l'art et la nature,
Pour parer cette chair qui tombe en pourriture :
Les habits, sont-ils donc pour orner sa beauté,
Ou pour couvrir sa honte et son indignité ?
Partout le luxe enfante et nourrit la luxure :
Le luxe est d'un cœur vain l'expression impure !...
Oh ! du sombre avenir funèbres précurseurs, —
Les frères effrayés rougissent de leurs sœurs !
L'homme est efféminé ; la femme se fait homme,
Et son regard viril eût réjoui Sodome !
Devant son pas hardi, son œil provocateur,
En doutant de son sexe, on recule d'horreur !
Son voile tombe à terre, et sa robe s'entr'ouvre,
Et devant le soleil l'impudeur se découvre !
La femme a pris des airs de masculinité,
Et de ses nouveaux droits l'homme est épouvanté !...

Dans la rue, au théâtre, au bal, la jeune fille,
Comme dans un marché, se déclare nubile ;

Et de son fruit précoce étale à tout regard
Les appas qui devraient se voiler à l'écart....
Ô mœurs ! ô honte ! et toi, pudeur, vertu divine,
Charme d'autant plus grand qu'il faut qu'on te devine
Mystère ! ô doux mystère ! attrait le plus puissant,
Ton temple est profané par le jour éclatant !...
Orgueil de la famille, espoir de la patrie,
Jeunesse Américaine, ô fleur ! es-tu flétrie ?
Faut-il, pour vous trouver, héroïques enfants,
Fuir en deuil nos cités et parcourir les champs ?
Le feu sacré n'est plus gardé par les Vestales ;
Les vierges de nos jours ne sont plus virginales !
Sans consulter le prêtre et sans craindre son Dieu,
Pour se créer un maître et pour changer de lieu,
Chaque femme, à quelque homme, à la hâte est unie ;
Mais bientôt l'union de remords est punie !....
Oh ! qui pourrait les dire, en langage assez fort,
Les pleurs amers versés sur un si triste sort,
Les longs regards jetés sur la liberté sainte,
Et d'un cœur asservi la désolante plainte ? —
Qu'elle est donc plus heureuse, en sa virginité,
La femme dont le cœur, gardant sa liberté,
Se lie à Jésus-Christ par un hymen mystique,
Et goûte en cet hymen une ivresse angélique !
La vierge, en sa ferveur, qui s'est donnée à Dieu,
Et qui reprend son cœur, infidèle à son vœu,
Infidèle à l'Époux, aux caresses divines,
Qui se plaît au milieu des lys et des épines, —

Pour avoir violé son virginal serment,
Trouvera dans la chair un juste châtiment ;
Des pleurs du désespoir, auxquels rien n'accoutume,
Elle boira longtemps la secrète amertume ;
Et son cœur inconstant, étrangement déçu,
S'écrîra, sans remède : Hélas ! si j'avais su !...
Après s'être rendue à Dieu même infidèle,
D'être fidèle à l'homme, hélas ! l'espère-t-elle ? —
Quoi ! l'on craint de nos jours, que par la chasteté,
Par d'angéliques vœux, cesse l'humanité ?
Ah ! calmez toute crainte ; on trouvera sans cesse
Assez d'hommes enclins à propager l'espèce ;
Et s'il faut arrêter un effrayant abus,
C'est l'abus des hymens si fréquents et confus ! —
Non, ce n'est pas le temps de craindre la cellule :
Sous la loi de la chair, l'humanité pullule !
« Croissez ! multipliez ! » c'est le cri du pays ;
C'est le cri répété par d'unanimes cris !
On voit sur chaque crâne, empreint par la nature,
Le sceau protubérant de la progéniture.
Sans réserve divine, en rejetant la croix,
La nature affranchie a repris tous ses droits. —

Tout être organisé, qui nage, marche ou vole,
Depuis le ver obscur jusqu'à la luciole,
Depuis l'insecte ailé jusqu'aux lourds éléphants,
Tout être se propage, en créant des enfants ;
C'est là le sort commun, le destin de la foule,
C'est le chemin battu que le grand troupeau foule
Chaque animal y marche à côté des humains,
Plus robuste et plus chaste en ses féconds hymens ;

Le nègre au Blanc parfois dispute, en son ivresse,
Les lauriers, qu'à la Blanche a ravis la négresse ;
Et la brute fougueuse, en son instinct grossier,
Présente à ses petits un sein plus nourricier !
Gloire donc aux humains ! gloire donc à notre Age !
L'instinct universel est pour le mariage ;
L'esprit a pris le joug de l'animalité ;
Au jeûne a succédé la sensualité ;
La chimie en travail, des fleurs, des fruits, des plantes,
Exprime pour la soif les sèves fermentantes ;
On lit, dans les regards troubles et vacillants,
L'amour de l'eau-de-flamme et des charnels penchants.
Tels de noirs carancros, du sein de la lumière,
Sur un cadavre infect s'abattent sur la terre ;
Tels on voit aujourd'hui, d'immondes chairs repus,
Des hauteurs de l'esprit les hommes descendus,
Tout gorgés d'alcohol, près d'un charnier fétide,
Vomir des mets cuvés dans leur sommeil stupide !
Aux hommes de ce siècle, animaux carnassiers,
Il faut de l'eau-de-feu, des aliments grossiers :
Il n'est plus l'âge heureux de la Règle Ascétique,
Où l'esprit affranchi prenait son vol mystique !
Du monde, par la foule au désert préféré,
Grains l'esprit corrupteur, crains l'air pestiféré !
Tous les poisons du monde ont leur douceur perfide :
Heureux l'ermite en paix dans son désert aride !
Insulté par le monde et consolé par Dieu,
Des aveugles clameurs son cœur se trouble peu ;
Dans sa force et sa foi, patient et tranquille,
On dirait, à le voir, le grand bœuf de Sicile :

Tandis que meurt l'insecte, en son bourdonnement,
Le bœuf fait retentir son saint mugissement ;
Et ce cri triomphal, voix de la solitude,
Au cœur de la cité porte l'inquiétude !...
Lorsqu'un lâche pouvoir flattait l'humanité,
Et que nul n'osait plus dire la vérité,
C'est toujours du désert qu'une voix est sortie
Pour menacer les Grands et tout le peuple impie !
Jean-Baptiste, autrefois, après un long repos,
Foudroya des humains les coupables troupeaux ;
Cet ange du désert, mû d'un esprit céleste,
Sur le trône accusa l'adultère et l'inceste ! —

Saint Bernard, solitaire à l'ombre de Cîteaux,
Du luxe Épiscopal dénonça les suppôts ;
Et dans la sainte ardeur de son âme sereine,
Faisait en l'instruisant, trembler le pape Eugène !
Et lorsque Saint Bernard, pour un temps se taisait,
Du fond d'un cloître obscur, Hildegarde tonnait,
Réveillant le clergé par sa mâle éloquence.
Dont les foudres tombaient sur leur différence !
Oui, quand l'homme a manqué de courage et d'amour,
Tremblant devant le peuple ou tremblant à la cour,
Pour parler librement, Dieu suscita des vierges,
Armant leurs fortes mains de fouets au lieu de cierges !
Et plus tard, un Ermite, en son zèle emporté,
Dans le Vatican même a dit la vérité ; —
Et du sang répandu par une guerre injuste,
D'un terrifique accent, reprit le Chef Auguste !
Et toujours il faudra qu'une éloquente voix
Enseigne, au nom de Dieu, les peuples et les rois ;

Et que la vérité de nos villes proscrite,
Trouve pour l'annoncer l'incorruptible Ermite !...

Second Âge · L'Ermite, le Poète et la Nature

ANTOINE CALYBITE.

Est-il passé le temps des virginales fleurs,
Que l'Ange du désert arrosait de ses pleurs ?
Est-il passé le temps du mystique Évangile ?
N'avons-nous aujourd'hui que des âmes d'argile ?
N'est-il plus, cet esprit de saint recueillement,
Qui porte à s'isoler ; et, dans l'isolement,
Le silence et le calme, à contempler sans voiles
Le ciel intérieur illuminé d'étoiles ?
D'où vient l'amour du monde et l'effroi du désert ?
Ah ! toute ardeur s'éteint ! La foi, la foi se perd !
Hélas ! l'homme aujourd'hui doute, hésite et recule :
Il ne voit plus le ciel dans une humble cellule !
La belle Pauvreté n'a plus de chevaliers,
Pour l'aimer et la suivre, en d'épineux sentiers ;
Pour l'aimer et chanter, en l'appelant leur Reine !
Non, non, l'amour n'est plus la vertu souveraine !
Le saint enthousiasme, en sa virginité,
N'enfante plus les fleurs de la mysticité !
Poète, élu de Dieu pour chanter ses louanges ;
Toi, l'enfant de Marie et le frère des Anges :
Que fais-tu dans le monde, avec ta harpe d'or ?
Cygne contemplatif, prends ton mystique essor,

Et jette tes adieux aux cités populeuses !
Retiré loin du bruit et des mers orageuses,
Pour découvrir le mal, qui te frappe en fuyant,
J'ai le regard subtil de l'antique Voyant ;
Le monde m'est connu ; je vois ou je devine
Ce monstre qui revêt une forme divine ;
Et qui flattant l'espoir de tout cœur exalté,
Dresse un piège secret à ton humilité ! —
Ah ! le monde hypocrite est orateur habile ;
Il sait faire à son gré changer le cœur mobile ;
Aux magiques lueurs d'un profane flambeau,
À chaque œil fasciné faire voir tout en beau ;
Et comme un voyageur trompé par le mirage,
Attirer l'innocent vers l'éternel naufrage ! —
Oh ! que n'ai-je aujourd'hui la voix de Saint Bernard,
Le doux verbe inspiré que n'enseigne aucun art ?
Que ne puis-je emprunter la voix de Chrysostôme,
Parlant pour t'émouvoir l'homérique idiome ;

Pour t'arracher du sein de Babylone en feu,
Roulant dans un flot d'or la parole de Dieu ?
Je te dirais alors : Quitte enfin cette ville ;
Fuis le trouble et le bruit pour le désert tranquille ;
Viens dans la thébaïde apprendre à triompher
Des passions qu'ailleurs on ne peut étouffer ;
Imitateur d'Arsène, émule de Jérôme,
Abandonne comme eux les voluptés de Rome :
Au cœur enthousiaste, à l'esprit exalté,
Il faut un abri calme, un refuge écarté ;
Il faut, pour l'apaiser, loin d'un monde sceptique,
L'oreiller de granit dans l'antre érémitique ;

Oui, c'est là que le cœur, brûlant d'un saint amour,
De la chair à l'esprit immole le vautour ;
Et sans mélange amer, et plein de quiétude,
Partage ton empire, ô douce solitude !
Fuis donc un siècle impie, à l'esprit agité ;
Fuis de ses faux plaisirs l'amère volupté ;
Pour n'aimer que Dieu seul, fuis le monde incrédule :
La plus sûre demeure est la sainte cellule !
Viens dans la solitude, asile de la paix,
Où Dieu révèle au cœur ses plus tendres secrets ;
Colombe, et cependant noble émule de l'aigle,
Que sur son vaste essor ton vol soudain se règle ;
Suis-le jusqu'au sommet qu'habite un Dieu caché :
Là-haut tu trouveras le repos tant cherché !
Ah ! ne prolonge pas ces inégales luttes ;
Les dangers sont trop grands pour que tu les discutes ;
La fuite est désormais le parti le plus sûr ;
Contre l'éclat mondain, cherche un asile obscur ;
Quitte la foule humaine et l'orageuse ville :
Le désert à ton âme offre un séjour tranquille ;
Sur la cime isolée où l'aigle fait son nid,
En s'approchant du ciel, l'âme se rajeunit !

LE POÈTE.

Adieu, ville d'argent, de poussière et de fange,
Où l'homme au poids de l'or s'évalue et s'échange ;
Où le talent modeste, où le Juste indigent,
Où la vertu se cache, — adieu, ville d'argent !
Salut, fleuves, forêts, lacs, déserts, solitudes,
Asiles interdits aux folles multitudes !

Salut, germes féconds, arômes voyageurs,
Fraîches brises du soir, amoureuses des fleurs,
Oiseaux, qui remontez le cours de chaque fleuve,
Jusqu'à la source vive où le bison s'abreuve !
Salut, Nature aimée, harmonieux miroir,
Où l'homme cherche à lire, où Dieu se laisse voir ;

Nature, où je retrouve une nouvelle vie,
Et cette paix du cœur que l'on m'avait ravie ;
Où, calme, je me sens, au milieu des Neuf Sœurs,
Bercé comme autrefois par d'invisibles chœurs !
Quand l'homme, ainsi qu'un aigle enfermé dans sa cage,
Des poudreuses cités a subi l'esclavage,
Lorsque, sans murmurer, longtemps il a souffert,
Il aime à se livrer aux brises du désert,
À suivre au fond des bois l'errante caravane,
Ou dans son vol lointain l'oiseau de la savane :
Aussi, dans les cités, populeuses prisons,
À l'étroit, j'ai rêvé les vastes horizons :
Les grands lacs, aux flots bleus, aux îles de verdure,
J'ai rêvé l'infini de tes bois, ô Nature !
Et je viens, au doux bruit de la forêt de pin,
Pour pleurer librement, me pencher sur ton sein !...
Comment te le cacher, ô Nature, ma mère ?
Ce qui tombe à tes pieds, c'est une larme amère !...
Sous le ciel étouffant qui couvre la cité,
Par la foule égoïste à chaque pas heurté,
Ma voix ne rencontrant qu'un faible écho qui vibre,
J'ai senti qu'avec toi mon cœur serait plus fibre :
Viens ! prends-moi par la main, conduis-moi dans tes bois ;
Seul à seule au désert, que j'écoute ta voix ;

Des bruits de la cité jusqu'à nous rien n'arrive ;
Chaque lame en silence expire sur la rive ;
Parle-moi des oiseaux, des sources et des fleurs ;
Oui, viens, en souriant, viens essuyer mes pleurs !...
Enfant, tu m'as bercé de ta voix maternelle ;
Prêtre, je viens encor m'abriter sous ton aile ;
Je viens avec amour me mettre sous ta loi ;
Comme un enfant soumis, j'accours auprès de toi ;
Des souffrances du corps, des blessures de l'âme,
De chaque plaie intime, oh ! tu sais le dictame !
Et moi, je suis souffrant ; je sens qu'entre mon corps
Et mon âme, sa sœur, ont cessé les accords ;
En moi je sens tarir les sources de la vie ;
Ma lyre ne rend plus une douce harmonie !...
Ô ma mère, je souffre ; allons au fond des bois ;
Seul à seule au désert, que j'écoute ta voix !

LA NATURE.

Je te connais, mon fils ; j'ai suivi ton histoire :
Tu grandis et devins sceptique, avant de croire ;
Jamais, dans ton enfance, assise au coin du feu,
Une mère, en t'aimant, ne te parla de Dieu ;
Sans entendre jamais aucun pieux cantique,
Tu t'endormais aux chants de ma voix sympathique ;
Les seuls bruits du désert, les seuls chants des oiseaux,
Les murmures confus des arbres et des eaux,

Les milles voix du globe, en leur vague harmonie,
Ont éveillé d'abord ton inculte génie ;
Aux grands accords de voix qu'on entend soupirer,
Tu sentis dans ton sein d'autres accords vibrer ;

À l'âge de douze ans, tu ne savais pas lire ;
Mais ton cœur frémissait déjà comme une lyre ;
Tu lisais dans le livre appelé l'Univers ;
Tu fus poète, avant de composer des vers ! —
Des bras de tes parents arraché par la Muse,
Tu reçus dans ton cœur la poésie infuse ! —
Quand la Muse a marqué du sceau de ses élus
Un enfant, cet enfant ne leur appartient plus ;
Consacré de ses mains, il devient comme un Ange ;
Son œil rêveur exprime une tristesse étrange ;
Son cœur est agité d'un vague espoir profond ;
Et sous un feu caché se dilate son front. —
Et je te vis alors, franchissant l'Atlantique,
T'abreuver aux torrents de la science antique ;
Et tu revins d'exil, moins triste et plus savant ;
Tu revins pour m'aimer avec un cœur fervent ! —
Enfant rêveur, j'ai vu ta gravité précoce ;
Aujourd'hui, je te vois orné du sacerdoce ;
L'huile sainte a coulé sur tes doigts consacrés ;
Tes mains ont pu toucher l'or des vases sacrés ;
Élevant vers le ciel l'Hostie et le Calice,
Tu peux pour ta patrie offrir le Sacrifice ! —
Aux pieds d'un saint Pontife, à l'autel prosterné,
Un céleste pouvoir par Dieu te fut donné ;
Tu reçus de lui seul ton divin caractère ;
C'est lui qui de ses clefs t'a fait dépositaire ;
Aux nations parlant avec autorité,
Tu vas dans tous les cœurs semant la vérité ;
En toi, tu sens brûler de séraphiques flammes ;
Et tu peux ou lier ou délier les âmes !

Chaque jour, à ta voix, Dieu descend sur l'autel !
À ta voix, il pardonne, et l'âme monte au ciel !…
Prêtre, ô mon fils, je t'aime ; oui, je t'aime et t'admire !
C'est aux sources d'en haut que ton âme s'inspire ;
L'Esprit qui descendit sous la forme du feu,
C'est l'Esprit qui t'embrase ; en toi, tu sens ton Dieu ;
Tu sens que pour agir et pour suivre ses traces,
Pour parler en son nom, il t'a donné des grâces ;
Il t'a donné l'esprit de courage et d'amour :
Il t'a dit : « Va prêcher, va souffrir à ton tour ;
Tu porteras ta croix jusque sur le Calvaire ;
Les yeux levés au ciel, n'attends rien de la terre !
Tu travailles pour moi, que ton cœur dilaté
Ne reçoive d élans que de la charité !
Va comme un étranger, dans le siècle où nous sommes ;
Tu seras méconnu, calomnié des hommes ;

L'ingrat te jettera la pierre à chaque pas ! » —
Voilà ce que t'a dit celui qui ne ment pas !
Et moi, ta mère aimée, et moi, ta mère aimante,
Moi, dont tu sens encor l'action si puissante,
Moi, qui sais te comprendre et calmer tes douleurs, —
Je t'appelle, ô mon fils ! Viens au milieu des fleurs,
Viens parmi les oiseaux ; que dans la solitude
Ton âme recommence une nouvelle étude ;
Recueille tous les bruits éveillés sous tes pas ;
Ce que le monde ignore, ici, tu l'apprendras ;
Mieux que les professeurs d'une école orgueilleuse,
Tu pourras écouter le cyprès et l'yeuse ;
Ici, tu saisiras, comme Élie au Carmel,
Les derniers bruits du monde et les premiers du ciel !

Dans le feuillage épais du chêne et du copalme,
Et du grand cèdre, il est une majesté calme ;
L'arbre, aux rameaux touffus, obscurs, mystérieux,
Semble un chemin par où l'âme s'élève aux cieux ;
À travers l'épaisseur du dôme humide et sombre,
D'où s'épanchent sur nous la mélodie et l'ombre,
L'œil aperçoit des nids et des oiseaux chanteurs,
Cachés dans les réseaux des lianes en fleurs ;
Et le soir, ces rameaux, pleins d'ombre et de mystère,
Semblent frémir d'un bruit qui n'est pas de la terre !
Ah ! songe qu'avant toi, fuyant l'éclat du jour,
Loin des flots populeux, Jésus, le Dieu d'amour,
Solitaire, ou suivi toujours d'un petit nombre,
Des arbres écartés, des bois a cherché l'ombre !
Loin des sentiers bruyants, que de fois, pour prier,
Sur les monts, il choisit l'ombre de l'olivier,
Le dôme du palmier qui croit dans la vallée,
Ou les arbres bordant la mer de Galilée ! —
Ô saules du Jourdain, cèdres du Golgotha,
Que de fois, sous votre ombre, et seul, il s'arrêta !
Au seuil de la cité secouant ses sandales,
Loin des cœurs orgueilleux qui vivent de scandales,
Loin des scribes menteurs et des pharisiens,
Il aimait au désert à fuir avec les siens ! —
Des Prêtres, après lui, des Saints, des femmes fortes,
De l'enclos des cités ont renversé les portes ;
Dans les bois, sur les monts voisins du firmament,
Ils sont venus chercher un mystique aliment ;
Au livre que je garde, ils sont venus s'instruire :
Demande à Saint Bernard ce qu'il savait y lire ! —

Parcours tout l'Orient, berceau mystérieux,
Avec tous ses trésors jadis si glorieux ;
Visite la Chaldée ainsi que l'Arménie ;
Va dans la Palestine, en quittant la Syrie ;
Parcours tout l'Orient, autrefois habité,
Du désert de Nitrie au désert de Scéthé ;

Parcours, en méditant, toute la Thébaïde,
Jusqu'au sable inondant la Grande Pyramide ;
De l'immense vallée, où déborde le Nil,
Jusqu'à Pathmos, où l'aigle a vécu dans l'exil ;
Interroge les monts, pénètre au fond des grottes,
Ils te diront les noms de leurs célestes hôtes !
Tu pourras écouter, aux pieds du sphinx assis,
Sur ces hommes de Dieu de merveilleux récits ;
Et fort de leur exemple, en relevant la tête,
Tu chercheras comme eux la paix dans la retraite !
Qu'importe, ô mon enfant, qu'on t'appelle insensé :
Par le monde, quel saint n'a pas été froissé ?
Tu seras, à ton tour, accusé de folie ;
Mais c'est là le destin de toute âme choisie ;
Suis l'exemple des Saints ; pour toi, comme pour eux,
Le chemin le plus sûr, c'est le plus épineux !
Au milieu des clameurs, des reproches, du blâme,
Réalise, comme eux, le rêve de ton âme :
Nul n'a ravi la palme en moissonnant des fleurs ;
L'homme n'arrive au bien qu'en passant par les pleurs ;
Le Thabor lumineux touche au sombre Calvaire :
Quel homme indépendant fut jamais populaire ?
Si tu cherches le bien, si Dieu marche avec toi,
Si tu te sens guidé par un esprit de foi,

Si le Vrai, si le Beau, si l'Idéal t'inspire,
Par ces souffles divins, oh ! laisse-toi conduire !
La passion du Beau n'a jamais égaré :
Heureux le cœur en qui brûle le feu sacré !

LE POÈTE.

Pour me désenchanter, ô Nature, ma mère,
Les hommes froids ont fait tout ce qu'ils ont pu faire ;
Ils m'ont prédit un âge, où je serai comme eux ;
Où mon âme, perdant ses élans généreux,
Son poétique instinct, sa candeur virginale,
Descendra des hauteurs de la sphère idéale ;
Où me sentant glacé par la réalité,
Je serai ce qu'ils sont, comme eux désenchanté !

LA NATURE.

Àces hommes, mon fils, à ce qu'ils pourront dire,
À leurs cris discordants, réponds avec ta lyre !
Ils ne savent donc pas, qu'il est de beaux enfante
Qui ne peuvent vieillir ; qui sortent triomphants
Des épreuves du monde ; et qui, malgré ses fanges,
Se gardent jusqu'au ciel aussi purs que des Anges ?
Ils ne savent donc pas, ces lâches insensés,
Qu'il est des cœurs si forts, que, mille fois blessés,

Ils pardonnent toujours, et que toute la terre
Ne pourrait obscurcir l'astre qui les éclaire ;
Cet astre intérieur, qui, sans cesse levé,
Leur trace le chemin vers l'Idéal rêvé,
Vers le monde divin, l'éternelle patrie,

Le séjour de la paix, de l'amour, de la vie,
Où tout rêve est enfin réalisé par eux,
Tout rêve dont l'objet se cache dans les cieux,
Mais qu'ils ont dans l'exil espéré sans relâche,
Pendant le temps d'épreuve accomplissant leur tâche ?
Ils ne savent donc pas, qu'épris de l'Idéal,
Sans s'étonner, le Saint voit triompher le mal ;
Que martyr de l'envie ou de l'indifférence,
Il espère et jouit, même dans la souffrance !
Oui, martyr en ce monde, il accepte la croix,
En butte à tous les coups, sans frapper une fois !
Et sans étonnement, sans murmure, ni haine,
Endurant tous les chocs de l'injustice humaine,
Il sait qu'après l'orage éclate un jour plus pur,
Et que l'astre plus beau brille en un ciel obscur ;
Que l'or se purifie au contact de la flamme,
Et qu'après la douleur plus sainte apparaît l'âme !
Il sait, qu'en tous les temps les humbles ont régné,
Et qu'on est tout-puissant lorsqu'on est résigné ;
Que, semblable au métal qui bouillonne et s'épure,
En passant par le feu, l'homme se transfigure ! —
Jamais il ne poursuit, comme dernière fin,
Ce qui change et périt, ce qui n'est pas divin :
Le désenchantement est pour l'âme naïve,
Qui cherche sur la terre un océan d'eau vive :
Tout homme est imparfait, toute chose ici-bas
Laisse un désir dans l'âme et ne la remplit pas ;
Tout ce qu'en sa beauté la vaste terre enferme,
Du bonheur désiré ne contient que le germe ;
Sous le ciel, tout n'est qu'ombre, apparences, reflets ;

L'homme, sans voir la cause, admire les effets ;
Mais celui qui les aime y en oubliant leur Cause,
Qui, sans adorer Dieu, s'y plaît et s'y repose, —
Celui-là doit partout, jouissant tristement,
Rencontrer sur ses pas le désenchantement !
Oh ! non, aucune chose, aucune créature,
Quelque grande et suave, et quelque belle et pure r
Rien de créé ne peut, remplissant tout ton cœur,
L'envahir comme un flot d'ineffable bonheur ;
Rien ne peut l'absorber, dans l'amour et l'extase :
Dieu seul est l'océan qui peut remplir ce vase !

LE POÈTE.

Ô Nature, ô ma mère, à ta voix, qui du ciel
Semble couler en moi, comme un fleuve de miel ;

Àtes accents d'amour, à tes douces paroles,
Aux parfums exhalés de toutes tes corolles,
Aux chants mélodieux des bois et des oiseaux,
Et des lacs azurés baignant tes verts roseaux, —
Je sens le flot vital d'un fluide sonore,
Comme aux jours regrettés, qui me pénètre encore,
Et mon âme, docile aux accords de tes lois,
D'un sympatique écho vibre comme autrefois ;
Je sens ton action, si tranquille et si forte,
Le mouvement réglé, le rhythme qui t'emporte,
Et ta sève, et ta vie, et ta sérénité,
Et de ton front d'azur l'immuable beauté ;
Je sens dans ton sourire inondé de lumière,
Je sens, sous ton regard, tout l'amour d'une mère ! —

Ô Nature, prends-moi, conduis-moi dans tes bois ;
Seul à seule au désert, que j'écoute ta voix !

LA NATURE.

Viens, mon fils, viens choisir ta retraite profonde,
Ta cellule au désert, ta grotte loin du monde ;
Viens auprès de ta mère oublier tes douleurs :
Je t'apprendrai les noms des arbres et des fleurs ;
Les oiseaux réunis, t'aimant comme des frères,
Chanteront pour charmer tes études austères ;
Pour tes veilles la nuit, le cirier odorant
Donnera son trésor qui brille en éclairant ;
L'eau sur un sable d'or coulera des fontaines ;
L'abeille aura son miel dans le creux des vieux chênes ;
Tout pour te rendre heureux portera son tribut ;
Tout semblera pour toi n'avoir qu'un même but ;
J'inviterai l'oiseau, l'arbre, labeur, chaque être,
À t'aimer comme ami, comme poète et prêtre ;
Tu trouveras, au fond des incultes forêts,
Comme un Éden fleuri, comme un fleuve de paix ;
Et là, tu goûteras, libre dans ta retraite,
L'angélique bonheur de l'humble anachorète !

LE POÈTE.

Eh ! bien, je pars, ma mère ! — Adieu, ville d'argent,
Où le talent modeste, ou le Juste indigent,
Où la vertu se cache ; adieu, ville de fange,
Où l'âme au poids de l'or s'évalue et s'échange ! —
Je pars ! je te suivrai, dans les bois sans chemins ;
Dans le désert, j'irai cueillir des fruits divins ;

J’irai, sur les rameaux de l’arbre de la vie,
Cueillir pour mon autel des fleurs de poésie ;
Et dans chaque merveille, et dans chaque beauté,
J’admirerai l’éclat de la Divinité ;

M’élevant de chaque être à la source première,
L’Invisible pour moi luira dans la matière ;
Du Divin je verrai des traces en tout lieu ;
Oui, Dieu dans chaque chose, et chaque chose en Dieu !…
Salut, désert sauvage ! — Adieu, prison obscure !
Il n’est plus de bonheur qu’au sein de la Nature !
Si je suis orphelin, sans amour et sans soins,
Sans foyer réchauffant, — je suis libre du moins !
Après celle que Dieu nous ôte en sa colère,
La Nature est encor notre meilleure mère ! —

LA NATURE.

Sublime désespoir qui te jette en mes bras !
Viens, mon fils ; j’ai des biens que le monde n’a pas ;
Le désert est béni ; l’Esprit de Dieu l’habite ;
L’Ange, loin des cités, est l’hôte de l’ermite ;
Ici, toutes les voix forment un seul concert ;
Le refuge de l’homme, il n’est plus qu’au désert ;
La sainte liberté, c’est l’air qu’on y respire :
Viens partager les biens de mon sauvage empire !
Quitte un monde égoïste, où règne le Démon ;
Où chaque âme est vendue au culte de Mammon :
Le désert grandit l’homme à la hauteur de l’Ange ;
Il y goûte un bonheur exempt de tout mélange ;
C’est le cloître éternel, ouvert à tous les Saints,
Que, dans ses noirs complots, ses coupables desseins,

Le monde épouvanté persécute et rejette ;
C'est l'asile divin qui reçoit le prophète ;
Et quand l'impiété se promène en tout lieu,
C'est le dernier refuge où l'on trouve encor Dieu !

L'INDIEN.

Ôfrère, écoute le langage,
Écoute l'avertissement,
Qu'ose te donner un Sauvage,
Dont l'âme est sans déguisement :
Quelquefois, quittant ma cabane,
Bâtie avec des lataniers,
Au bord de la grande savane,
Que traversent d'étroits sentiers, —
Je suis sorti des sanctuaires,
Qu'ombrage d'un feuillage épais
La forêt d'arbres séculaires,
La forêt qu'habite la paix ;
La forêt ténébreuse et calme,
Qui retentit de chants d'oiseaux,
Et que le baume du copalme,
Les parfums des verts arbrisseaux,

Toutes les fleurs aromatiques,
Remplissent de suavité,
Comme l'encens des basiliques,
Dans les jours de solennité ! —
Pour parcourir les grandes villes,
Je suis sorti de mes forêts ;
J'ai vu tous ces troupeaux serviles,
Et ce qu'ils appellent progrès !

J’ai vu leurs armes meurtrières,
Leurs couteaux et leurs revolvers ;
De ce grand Siècle de lumières
J’ai vu tous les héros pervers !
J’ai vu les gazettes vénales,
Et tant de lâches écrivains ;
J’ai vu les plumes les plus sales
Répandre à flots d’impurs venins !
J’ai vu tous ces Pâles-Visages,
Qui se disent civilisés :
Ah ! ce sont là les vrais Sauvages,
Sous de beaux masques déguisés !
J’ai vu ces milliers de coquettes,
En longues robes de velours,
Balayant toutes les banquettes,
Du centre jusques aux faubourgs !
Oui, j’ai vu ce monde égoïste,
Ces froids adorateurs du moi :
Rien de plus laid ! rien de plus triste !
Rien qui m’inspire plus d’effroi !…
Pour vivre inconnu, viens, mon frère ;
Viens au milieu de mes forêts ;
Où l’on respire une atmosphère
D’amour, de prière et de paix ;
Une atmosphère de silence,
D’étude et de recueillement ;
Où Dieu fait sentir sa présence,
Dans l’extatique enivrement !
Oh ! viens, loin d’un monde de fange,
De tout ce qu’il aime et flétrit :

Dieu fit les grands déserts pour l'Ange,
Et pour l'Ermite qu'il bénit !

Second Âge · Le Monde et le Désert

Viens, prêtre du Seigneur, ascète évangélique,
Harmonieux apôtre, au cœur mélancolique :
Le monde est aujourd'hui ce qu'il fut autrefois ;
Esclave de Satan, il suit les mêmes lois. —
Ce qu'il faut pour l'aimer, ce n'est pas de la force,
Mais il faut avec Dieu faire un lâche divorce !
En vain, dans ses plaisirs, l'homme cherche un appui ;
Il trouve, au fond de tout, l'inexorable ennui ;
Et celui qui le sert tombe de chute en chute,
Et ne s'arrête enfin qu'au niveau de la brute !
Là, dans le tourbillon, où brille chaque esprit,
Pour étourdir son âme, on s'amuse avec bruit ;
Et l'on entend partout le blasphème et le rire, —
Ce rire de l'impie impossible à décrire ! —
Le rire ! — On a parlé du rire des faux dieux,
De ce rire homérique inextinguible aux cieux ;
On a parlé souvent du rire Satanique,
Du rire épicurien et du rire cynique ;
Du rire impie et froid de Voltaire et Byron ;
Enfin, du rire fou, qu'excite le Démon :
Mais qui parla jamais du rire évangélique ;
Du rire au Christ appris par Marie angélique,
Ou par l'Ange transmis au prêtre angélisé ;
Du rire enfin chez nous sacerdotalisé ? —

Ah ! la tristesse est sainte et le rire est profane !
Le rire nous abaisse et la tristesse plane !
Les Anges ont pleuré, mais il n'ont jamais ri !
Par le rire aujourd'hui chaque cœur est flétri !
Le rire a détrôné la gravité chrétienne !
On voit partout régner une gaîté* païenne ;
Et même le Lévite… Ah ! voilons-nous de deuil,
Puisque du sanctuaire il a franchi le seuil ! —
Dans le rire du monde éclate sa folie ;
Le Sage a le front ceint de la mélancolie ;
Le Christ est du chrétien le modèle sacré :
Le Christ n'a jamais ri, mais triste il a pleuré !

Il est, selon Dieu même, une sainte tristesse ;
Elle habite toujours où règne la sagesse.
Il est une humble joie, une chaste gaîté,
Dont la douceur s'allie avec la gravité,
Et qui semble de l'âme, expansive et modeste,
L'épanouissement, l'expression céleste :
Cette austère gaîté, qui ne raille jamais,
Autour d'elle répand un doux parfum de paix ;
Gracieuse et sereine, elle a pour se traduire,
Dans sa gravité même, un suave sourire. —
Mais le rire frivole à tout homme est fatal :
Ah ! garde sur ton front le deuil sacerdotal !
La tristesse du Christ appartient au Lévite,
Que le monde rieur le recherche ou l'évite !
Le monde adroit pardonne au prêtre lâche et vain,
Et son rire profane, et son esprit mondain ;
Mais il craint le regard du grave évangéliste ;
Son front pâle et rêveur l'inquiète et l'attriste ;

Le vrai prêtre, à son gré, regarde de trop haut :
U voudrait façonner le clergé qu'il lui faut ;
Dépouillé de l'esprit du royal sacerdoce,
Il voudrait l'animer d'un esprit de négoce. —
Un prophète l'a dit : « tel peuple, tel clergé. »
Le prêtre qui le flatte est par lui protégé :
Le saint prêtre, il l'estime, il l'admire peut-être ;
Mais il ne l'aime pas, et l'immole au faux prêtre !
Son silence lui semble un reproche importun :
C'est le rire qu'il aime, et c'est l'esprit commun. —
Ô mortels avilis, qui cessant d'être graves,
Pour égayer le monde, imbéciles esclaves,
De vos fronts effaçant le signe de la Croix,
Semblez si différents des chrétiens d'autrefois !
Mortels, anges déchus, ô prêtres de la prose,
Ô vous par qui la chair reçoit l'apothéose ;
Ô vous qui dénoncez l'imagination,
Qui troublez dans son ciel la contemplation ;
Ô vous, chiffreurs glacés, qui poursuivez d'envie,
Au nom d'un siècle actif, l'esprit de rêverie ;
Hommes pleins de science, hommes pleins de bon sens, —
Ayez donc le bon sens de n'être pas plaisants !
Hommes si pleins d'esprit, — du vain esprit de plaire, —
Ayez un seul esprit, — c'est de ne pas en faire ! —
Ô de l'esprit mondain, triste démangeaison !
Ô triste vanité des hommes de raison !
Le long rire éclatant, les froides ironies,
Les sarcasmes amers et les bouffonneries,
Les futiles propos et les scurrilités,
Ont fait fuir loin de nous les Anges contristés ! —

Ô sainte gravité, qu'es-tu donc devenue ?
Douce vertu du temple, à nos temps inconnue ;

Gravité ! gravité ! toi que le peintre aimait,
Et qu'en tous ses tableaux autrefois il peignait, —
Où sont les doux rayons de ta pâleur sereine,
Les parfums qu'épanchait ta candeur souveraine ? —
De la terre, aujourd'hui, le rire immodéré,
Le rire t'a bannie, — et l'Église a pleuré ! —
Séparé de la foule, et lui semblant étrange,
Le prêtre en ses vertus est l'émule de l'Ange ;
Et s'il tombe, il s'abîme en des flots de limon :
En cessant d'être un Ange, il devient un Démon !
Alors, vous enlaçant, ô perfides complices,
Il vous entraîne et roule au fond des précipices ;
Lui, que Dieu destinait à vous conduire aux cieux,
Vers l'Enfer il vous fraie un chemin spacieux !
C'est un décret divin, il faut qu'il s'accomplisse ;
À la faute le ciel égale le supplice :
Tel peuple, tel clergé ! — S'il n'est un Ange, hélas !
Le prêtre, en sa basesse, est Simon ou Judas !
Des ténèbres du mal son âme est investie ;
Il porte en soi l'Enfer, s'il ne porte l'Hostie ;
Pour lui, divin modèle, il n'est pas de milieu :
Il remplit de parfums ou souille le saint-lieu ! —
Un esprit goguenard, un ton de persiflage,
D'un cœur sacerdotal ne rend point témoignage ;
Et s'il est en ce monde un monstrueux griffon,
C'est un prêtre railleur, c'est un prêtre bouffon !
Mais tout va bien, au gré du Démon qui ricane ;
Il a d'un peuple saint fait un peuple profane ;

À l'esprit recueilli, l'esprit intérieur,
Il a fait succéder le fol esprit rieur ;
Il a par cet esprit glacé l'enthousiasme,
Et dans le cœur éteint l'amour par le sarcasme !
Au bruit du rire affreux et du ricanement,
L'Ange de piété remonte au firmament ! —
Rire aimé des mondains, rire et gaîté profane,
Du cloître et du désert la Règle te condamne !
Mais toi, douce tristesse, angélique vertu,
De ton esprit le temple est toujours revêtu ;
Tu planes sur le dôme où la prière habite ;
Tu suis le cœur qui prie et le front qui médite ;
De toute œuvre on te voit protéger le berceau ;
Et c'est toi qu'on retrouve encor sur le tombeau !
Au cœur de l'amitié tu luis comme une étoile,
Et l'amour en pleurant se cache sous ton voile !
Ô suave tristesse, ô sainte gravité,
Voile resplendissant de la virginité,
Isolement sacré, silence, ombre, mystère,
Quelle âme n'a senti tout votre charme austère ?
Vierges qu'au chaste Époux enchaîne un triple vœu,
Anges contemplatifs qui ne vivez qu'en Dieu,

Héroïnes d'amour, fleurs de la solitude,
Quelle mère a connu votre béatitude ?
Les victimes du cloître ! on les compte en doutant,
On soulève en tremblant leur linceul éclatant ;
Mais on ne peut compter les victimes du monde :
C'est le séjour impur où l'infamie abonde !
Le monde est le théâtre, où des acteurs pervers
S'abordent poliment sous des masques divers ;

Et quand ils ont joué leur triste comédie,
Ils trouvent dans la mort un écho de leur vie !
Si le monde nous flatte, en son perfide élan,
Il faut, au nom du Christ, lui répondre : Satan !
Quand le monde indulgent nous loue et nous admire,
C'est que le Christ sévère est près de nous maudire !
« Des amours malheureux ont peuplé le désert, »
Dit le monde, en louant la foule qui le sert ; —
Mais j'entends du désert la foudre au loin qui gronde :
« Des amours criminels ont effrayé le monde,
Effrayé la justice et peuplé les prisons !
L'amour, la paix, la foi, désertent les maisons !
Les regrets sont les fruits des plus heureux ménages !
L'intérêt a détruit la distance des âges !
Dans ses calculs cruels, l'hymen intéressé
Attache au corps vivant un cadavre glacé !
La jeune fille épouse un vieillard qui la dote,
Et dans ce riche époux trouve un jaloux despote !
L'Église, en gémissant, énumère en ces jours
Les crimes qu'ont produits tant de mixtes amours :
La perte de la foi, que suit l'apostasie ;
Les enfants abreuvés du lait de l'hérésie ;
Et la discorde intime et les malheurs sans nom,
Que sous le toit maudit suscite le Démon !
Le prêtre, avec douleur, — sans surplis, sans étole, —
Sur ces mixtes hymens prononce sa parole, —
Froide, aride formule accordée à des nœuds
Trop souvent contractés dans un accès fiévreux !
La foi n'allume plus ses lampes virginales ;
Le feu sacré s'éteint dans les âmes vénales !

D’un chaste et saint hymen, devant Dieu contracté,
Où sont les fruits bénis de la fécondité ? —
De ce grand Sacrement, que le monde profane,
D’un sacrilège hymen, rien de chaste n émane !
Ah ! sans doute l’hymen est un bonheur permis ;
S’ils sont unis en Dieu, les époux sont bénis !
Quand l’union se fait dans l’amour et la crainte,
Selon les rits sacrés, selon l’Église Sainte ;
Quand l’amour vient d’en haut, chaste et céleste feu ;
Quand ce feu de la chair se purifie en Dieu ;
Que l’épouse à l’époux est un mystique emblème ;
Que ce n’est qu’en tremblant qu’il l’admire et qu’il l’aime :

Oh ! oui, l’hymen alors est un bonheur permis !
S’étant unis en Dieu, les époux sont bénis ;
Et de cette union, de ce chaste hyménée,
On voit sortir la sainte et nombreuse liguée,
Où Dieu choisit les siens pour le cloître et l’autel,
Et tous ceux qu’en sa grâce il prédestine au ciel !
Mais… ici je me voile, et l’Ange se contriste !
D’un autre hymen Satan s’est fait l’apologiste ;
C’est lui seul qui le forme, en allumant la chair ;
Cet hymen désuni n’est qu’un fruit de l’Enfer !
Commencé par l’instinct, sans principe et sans force,
C’est un accès de fièvre éteint par le divorce ! —
Ô famille, ô foyer, ô temple de la foi,
Que deviens-tu, si Dieu se retire de toi ? —
Enfance, âge si frêle, ô première jeunesse,
Quel sera ton destin si le Serpent te blesse ;
Si le Serpent subtil se glisse en ton berceau,
S’il vient frapper au cœur le fragile arbrisseau :

Si la religion, sous les traits d'une mère,
Ne veille pas sur toi, douce fleur éphémère ? —
Dans ces temps d'égoïsme et de cupidité,
Quels ardents ouvriers bâtiront la cité ?
Si la belle jeunesse en sa fleur est flétrie,
Que deviendra l'Église, où sera la patrie ? —
Quel prophète, en ces jours, aurait assez de pleurs,
En dévoilant nos maux, pour pleurer nos malheurs ?
Quel homme au cœur serein, quel saint anachorète,
Prîra pour la patrie au fond de sa retraite ?
Ah ! la force pour nous, l'espérance n'est plus
Que dans l'austère amour d'Angéliques reclus ;
C'est dans la solitude, école du courage,
Qu'il faut chercher le saint, le héros et le sage !
Ceux qui suivent la foule ont l'esprit aveuglé,
Car l'instinct de la foule est toujours déréglé :
Heureux qui, pour garder l'esprit de discipline.
Ose suivre à l'écart l'exception divine ! —
D'un siècle plein d'audace, ô lâche Autorité,
Tu rendras compte à Dieu de ta timidité !
Hommes irrésolus, au cœur pusillanime,
Par vos concessions vous creusez un abîme ! —
Oui, vous êtes discrets ! oui, vous êtes prudents ?
Vous tremblez d'exciter l'émoi des dissidents !
Par vos demi-moyens, vos craintives mesures,
Vous rendez l'ennemi plus fier en ses allures ! —
Si quelqu'un se distingue en son ascension,
Vous êtes alarmés de cette exception ;
La singularité vous est toujours suspecte,
Et la ligne ordinaire est la seule directe :

Autrefois ou plus tard, voilà votre argument,
Pour combattre un cœur noble, un esprit véhément.

Vous ajournez toujours les règles ascétiques,
Impraticables lois des athlètes antiques ! —
Sur le sable mouvant de la majorité,
Ah ! craignez d'établir votre règne agité !
Voulez-vous, en cédant à l'esprit populaire,
Voir la démocratie au sein du sanctuaire ?…
Aux jours tant regrettés de l'âge d'or chrétien
Les hommes courageux osaient faire le bien ;
Ils scellaient de leur sang et payaient de leur vie
La palme qui fleurit dans l'extase infinie !
Aucun despote humain, nul roi, nul empereur,
Ne pouvait aux martyrs faire embrasser l'erreur !
Pour arroser la croix, du cœur coulait la sève ;
Les victimes s'offraient avec joie et sans trêve ;
Les cœurs étaient brûlants d'héroïques désirs,
Et du sang des martyrs germaient d'autres martyrs !
Animés par l'esprit d'invincibles apôtres,
On voyait les chrétiens rivaux les uns des autres ;
Les vierges, en triomphe, accouraient à la mort,
Et comme Dieu lui-même expiraient sans effort ! —
Pour féconder ton sein, il faudrait, Amérique,
Et les pleurs et le sang d'un amour héroïque !
Il faudrait la prière et les austérités,
La contemplation sur tes monts écartés ;
Il faudrait cet esprit d'ardeur et de folie,
L'esprit divin par qui la croix s'est établie ! —
Ô vous, hommes sacrés, prophètes et Voyants ;
Vous, des temps primitifs séraphiques croyants :

Que diriez-vous de nous, — Jean, Paul, Ignace, Étienne ;
Dominique et François ; vous, l'élite chrétienne,
À force d'être fous, les plus sages de tous !
Vous, heureux insensés, que diriez-vous de nous ?
De nous, sages du monde, appelés raisonnables ;
De nous, qui rougissons des siècles mémorables,
Où régnait la folie ensemble avec la Croix ;
Où Jésus étant Dieu, les chrétiens étaient rois ?
Que diriez-vous de nous, en voyant notre vie,
Vous qu'on voyait passer, sublimes de folie,
Fermant à nos trésors votre cœur et vos yeux,
Pour ne voir et n'aimer que les splendeurs des cieux ?
Ah ! vous auriez pitié de notre vaine gloire ;
Et tristes, vous diriez : « Ils ont cessé de croire !
L'homme des temps anciens-était paganisé :
Le chrétien de ce siècle est protestantisé ! » —
Et criant vers le ciel, dans votre deuil austère,
Vous chercheriez en vain vos enfants sur la terre ! —
Et malgré tant de maux, je resterais muet ?
Oh ! que n'ai-je, aujourd'hui, la voix de Bossuet ?.
Que n'ai-je., pour tonner, la sauvage parole
Du rude Jacopone ou de Savonarole ?...

Apôtres complaisants des faciles vertus,
Qui poussez lentement dans des chemins battus
L'innombrable troupeau des âmes routinières,
Avez-vous oublié la doctrine des Pères ? —
Vous qui devez briller ainsi que des soleils,
En répandant partout la splendeur des Conseils,
Avez-vous oublie de chanter les louanges
De ceux qui dans la chair vivaient comme des Anges ?

Lorsque leurs ennemis, armés de tous côtés,
Cherchant à niveler toutes les sommités,
Confondent tous les rangs, pour que tout s'égalise,
Ne défendrez-vous pas ces appuis de l'Église ;
Ceux qui de l'Évangile ayant sondé l'esprit,
Ont voulu tout quitter pour suivre Jésus-Christ !...
Viens, mon frère, suis-moi ; prends ton vol de colombes ;
Sous le poids des douleurs mon âme en deuil succombe !
Les flambeaux sont éteints ! les guides fourvoyés !
Du Christ, pour nous conduire, où sont les envoyés ?
Comme un torrent fangeux, le siècle les entraîne !
La Croix cherche un appui dans la science humaine !
Viens, mon frère, suis-moi ; fuyons dans le désert :
À qui veut se sauver, cet asile est ouvert ! —
Heureux l'anachorète ! — Il se recueille et pense ;
À l'écart, il reçoit de Dieu sa récompense ;
Sans se plaindre de Marthe et sans la condamner,
Il imite Marie et sait tout pardonner ;
Loin de la foule active, il dort dans la prière :
Ainsi dort l'alcyon en paix sur l'onde amère !
Viens, mon frère, imitons Marie et l'alcyon ;
Laisse au monde agité ses hommes d'action !
Tandis que ce vain siècle, ébloui de lumière,
Semble par la vapeur lancé dans sa carrière ;
Tandis que trop d'éclat aveugle l'Univers :
Toi, tranquille à l'écart, séparé des pervers,
Hors des bonds déréglés du chaos qui s'agite ;
Toi, dans ton humble abri, souffre, attends et médite ;
De ton œuvre, au désert, jette les fondements :
Bien de grand n'eut jamais de grands commencements ;

À chaque œuvre préside un Ange tutélaire ;
Et plus l'œuvre est de Dieu, moins elle est populaire….
Au fruit de ta prière, à ton obscur enfant,
On prépare dans l'ombre un silence étouffant ;
Mais sois fort d'espérance et sans inquiétude ;
L'œuvre aura son destin, malgré la multitude ;
À la garde de l'œuvre un Ange est préposé ;
Le grain de sénevé de pleurs fut arrosé ;
C'est assez pour qu'un jour il devienne un grand arbre,
Plus propice aux oiseaux que les palais de marbre :
À l'ombre de cet arbre, ils viendront s'abriter
Ces riches, ces puissants, fatigués d'habiter

Sous des lambris dorés, dans un triste esclavage,
L'esclavage du monde au menteur étalage,
L'esclavage du luxe et de la volupté ;
Ils viendront chercher Dieu, loin d'un monde agité :
Une sainte pensée est toujours immortelle ;
Elle résiste au nombre et l'emporte avec elle ;
S'attirant tous les cœurs ardents et généreux,
Elle agit sur le siècle et triomphe par eux ;
Elle agit et triomphe, au milieu des obstacles ;
Et reçoit, à la fin, le sacre des miracles ! —
Courage ! — L'arbre altier n'a crû qu'avec les ans ;
C'est dans l'ordre établi que tout vienne en son temps ;
L'avenir dans notre âme en secret s'élabore ;
L'année a son printemps, et le jour son aurore.
De ton œuvre, au désert, jette les fondements :
Rien de grand n'eut jamais de grands commencements ;
Mais sur l'obscur berceau de toute grande chose,
Comme sur l'humble fleur qu'un jeune fleuve arrose,

L'Ange veille avec soin, l'abrite et le défend,
Et d'épreuve en épreuve accompagne l'enfant ;
Et l'enfant r en croissant, va d'épreuve en épreuve,
Comme un faible ruisseau qui devient un grand fleuve !
De ton œuvre, au désert, jette les fondements :
Rien de grand n'eut jamais de grands commencements !
Par le monde accusé, souffre, attends et médite ;
L'Église aime et bénit le repos de l'ermite ;
Toujours, dans son repos, l'humble Contemplatif,
Trouve pour l'exalter un défenseur actif ;
Toujours, pour l'appuyer de sa puissante crosse,
Il trouve quelque Saint, digne du Sacerdoce ! —
Sous l'aile de l'Évêque, abrite ton espoir :
Son amour est encor plus grand que son pouvoir !
S'il ne te blâme pas, l'Ange du Diocèse,
Qu'importe des cœurs mous l'alarme ou le malaise ?
Qu'importent les clameurs, les bruits calomnieux,
L'insulte d'un faux-frère ou d'un scribe envieux ?
Tout ce qui n'est pas vrai passe comme l'orage ;
Mais avec ton amour grandira ton courage !

LE POÈTE.

Si l'œuvre vient de Dieu, qu'importent les humains ?
Ils ne pourront jamais l'ébranler de leurs mains. —
Si Dieu ne la soutient, c'est qu'elle est inutile ;
Et tout appui de l'homme, alors, serait fragile. —
Je veux ce que Dieu veut ; je le veux selon lui ;
Je le veux pour lui seul ; qu'il soit mon seul appui :
Sans craindre l'insuccès, j'attends la réussite ;
Ni le doute jamais, ni l'espoir ne m'agite !

Si Dieu veut le succès, qu'importe l'instrument ?
Tout ce qui doit durer s'enfante lentement ;

Tout ouvrage divin a son progrès immense :
D'autres achèveront ce que, moi, je commence. —
Ô Père, en écoutant l'esprit de vérité
Tonner par votre voix en toute liberté,
Il me semblait entendre un nouveau Jean-Baptiste ;
De vos rudes accents mon cœur ému s'attriste ;
Le monde m'épouvante et je pleure sur lui ;
Le désert m'apparaît comme un ciel aujourd'hui :
Heureux l'anachorète ! heureux le solitaire !
La libéré pour l'homme est dans la vie austère !
Loin de la multitude, avec l'Ange envolé,
Dans le calme désert, heureux l'homme isolé !

ANTOINE CALYBITE.

L'homme peut se sauver, en tous lieux, à tout âge ; —
À tout âge, en tous lieux, il peut faire naufrage !
L'esprit du petit nombre est le meilleur esprit ;
Des élus, en tous temps, que le nombre est petit ! —
Oh ! le Seigneur sans doute a les siens dans le monde,
Comme ces fleurs qu'on voit dans un marais immonde ;
Sans être de la foule, ils vivent dans son sein,
Rares exceptions du satanique essaim !
Ce monde impie et faux, oublieux et frivole ;
Ce monde accusateur, dont l'acerbe parole
N'est que l'expression de son cœur desséché ;
Oui, ce monde orgueilleux qu'endurcit le péché :
Tandis que de son sort ton cœur ému s'attriste,
Dans son ingratitude, il t'appelle égoïste !

Il ose s'étonner que tu te sois enfui ;
Il se moque de toi, qui prends pitié de lui !
T'accusant de folie, en prouvant sa folie,
Il ose s'attaquer à ta mélancolie ;
Il ose t'opposer son rire immodéré ;
Il t'offre une prison pour ton désert sacré ;
Pour le calme où l'on prie et l'ombre où l'on médite,
Il t'offre un lieu profane ou tant de luxe habite ;
Où la mode en régnant a flétri la candeur,
Et des plus jeunes fronts effacé la pudeur !
Il t'offre pour la paix que donne l'évangile,
Sa pompeuse misère et son bonheur fébrile ;
Enfin, pour le repos, la solitude et Dieu,
Pour ton cloître et ton temple abrités d'un ciel bleu,
Il t'offre… ô décepteur ! — Si malheureux lui-même,
Il prétend rendre heureux le cœur séduit qui l'aime ! —
Ô monde, as-tu jamais connu ton vide affreux,
Et de tes mille erreurs l'abîme ténébreux ?
As-tu jamais pensé que tout fuit, que tout passe ;
Que l'amour dans les cœurs ne laisse aucune trace ?
As-tu jamais pensé que tout change ici-bas,
Que tout s'exprime enfin par un seul mot : trépas ! ! !

La vie est un combat ; la lutte, une souffrance ;
Et tu viens nous parler de bonheur, d'espérance !
Ô monde encore plus fou que tu n'es endurci,
C'est par excès d'amour que je te parle ainsi ;
Et qu'il faudrait souvent qu'un rude anachorète,
Pour tonner contre toi, sortît de sa retraite :
Peut être, au bruit tonnant, plus souvent répété,
Tu comprendrais enfin ta noire iniquité ;

Et rentrant en toi-même, après un long vertige,
Tu retrouverais Dieu dans un dernier vestige ;
Et de ta folle vie abdiquant les forfaits,
Dans l'amour de Dieu seul tu chercherais la paix ! —
Mais, il te faut, ô monde ébloui d'espérances,
D'harmonieux discours, de vagues conférences,
Qui, ne heurtant jamais tes vices chatouilleux,
Caressent chaque plaie avec des mots soyeux.
Pour flatter ton esprit, en amusant ton âme,
Pour offrir à tes maux un doucereux dictame,
Je le sais, il te faut d'aimables orateurs :
Tu crains des vérités les blessantes splendeurs !
Ainsi l'œil affaibli de quelque aiglon transfuge
Contre l'éclat du jour cherche un sombre refuge ;
Et de l'astre importun redoutant la clarté,
Ne s'ouvre et ne se plaît que dans l'obscurité !
Ô monde enténébré, que ton sort m'épouvante !
Pour oublier ton Dieu, tu vis dans la tourmente !
Garde, garde pour toi ton bonheur agité :
J'aime mieux les trésors de la sérénité ! —
Garde, garde pour toi ta misère dorée :
Pour moi ta nudité n'est pas assez parée !
Malgré l'éclat pompeux de ton luxe insolent,
Je sais de tes plaisirs l'ennui désespérant !
Sous le linceul brillant, j'aperçois ton cadavre !
L'aspect de tes malheurs ou m'indigne ou me navre !
Oh ! que mon cœur en deuil, accable de douleurs,
Se brise sous le poids de son fardeau de pleurs !
Et l'on ose appeler froide, sauvage et sombre,
L'âme toujours ardente, et qui brille dans l'ombre ;

L'âme qui prie et souffre et gémit devant Dieu,
Pour un monde qui l'aime et l'invoque si peu !
Va, monde accusateur !... un an de solitude,
De saint recueillement, de prière et d'étude,
Loin de toi, dans la paix, a fait luire à mes yeux,
Les suprêmes clartés qui descendent des cieux ;
Je comprends ton esprit d'envie et d'artifice,
Ta malice hypocrite et ta froide injustice ;
Loin de toi, libre enfin, dans un abri plus sûr,
L'homme plus près du ciel aspire un air plus pur ;
Affranchi de ton joug, tranquille, il s'y promène ;
Le fertile désert est son royal domaine !

Seigneur, il te possède ; et pour lui, c'est assez !
Son cœur est opprimé de tes dons amassés !
Oui, quiconque a quitté, pour te suivre, patrie,
Biens, amis et famille, il a, dès cette vie,
En te possédant seul, un avant-goût du ciel !
Heureux, dans son repos, le moine du Carmel !
Heureux le vrai Mystique ! heureux le Solitaire !
La cellule du Juste est un ciel sur la terre !
Le monde, aveugle et vain, se vante avec fracas
De pouvoir seul donner un bonheur qu'il n'a pas. —
Viens, mon frère, et suis-moi vers le séjour de l'aigle ;
La règle qu'il te faut, c'est l'ascétique Règle !
Viens jouir avec moi de cette liberté,
Qui rappelle d'Adam l'insigne royauté ;
En brisant tes liens, dans l'essor de ton âme,
Méprise tout mépris et dédaigne tout blâme !
Celui qui vit en Dieu n'est jamais isolé !
L'ermite, en son désert, par l'Ange est consolé ;

L'ermite n'est jamais seul dans la solitude ;
Son âme, unie au Christ, touche à la multitude !
L'Église a consacré le repos du désert ;
Les prières des Saints sont un puissant concert ;
Les moines, en formant d'angéliques phalanges,
Pour combattre l'Enfer, ont la force des Anges ;
Et l'amour, en tous temps, a créé ces héros,
Qui n'ont jamais cessé d'agir dans le repos !
Brise enfin des liens, forgés par l'habitude ;
De l'Égypte idolâtre, oh ! fuis la servitude ;
Quitte un monde coupable, agité de remords ;
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir les morts !
Libre à de vains acteurs, embarrassés d'affaires,
De se croire importants et d'être nécessaires :
Quand ils disparaîtront dans l'oubli du trépas,
D'avides remplaçants prendront leurs embarras !
La fièvre des honneurs, l'ambition hâtive,
L'espérance du gain, la vertu lucrative,
L'esprit du siècle enfin attirera toujours,
Pour combler chaque vide, un immense concours ! —

LE POÈTE.

Pour trouver Jésus-Christ, il faut quitter les hommes :
Le désert est bien doux dans le siècle où nous sommes ! —
Heureux qui, s'enfuyant des forums agités,
Où l'on entend hurler tant de flots ameutés,
Et saluant de loin son frère anachorète,
Va se bâtir un nid sur la plus haute crête ;
Et qui vit, revêtu d'un mystique linceul,
Seul avec la Nature, et seul avec Dieu seul !

Puisqu'il faut que pour Dieu tout homme vive et meure,
Moi, loin des cœurs troublés, je choisis ma demeure !

ANTOINE CALYBITE.

Mais avant de partir, pour prendre un vol altier,
Revêts, athlète ardent, la cuirasse d'acier :
Le monde te prépare une lutte orageuse ;
Il te faudra subir sa parole outrageuse ;
Dans sa haine, animé par son maître, Satan,
De ton cœur héroïque il brisera l'élan ;
Pour te combattre, armé de l'acerbe ironie,
Aux transports de l'amour, à l'essor du génie,
Sa lèvre opposera le sourire glacé :
Que de fois, ô mon frère, il t'a déjà blessé !
Il t'appellera fou, rêveur et fanatique ;
Et trouvant dans la foule un écho sympathique,
Aux yeux des froids méchants il semblera vainqueur :
Mais Dieu sera pour toi, Dieu qui sonde ton cœur !
Contre un Dieu tout-puissant la lutte est inutile ;
Le désert, quand il veut, germe et devient fertile ;
Il rend fort le plus faible, et faible le plus fort ;
Le roseau qu'il soutient résiste à tout effort !
Ne démens pas l'esprit d'une royale race ;
Dans les choses de Dieu, porte une sainte audace ;
Ose tout entreprendre, en ton amour pour lui :
Ce qu'on a pu jadis, on le peut aujourd'hui !

LE POÈTE.

Pour combattre le monde et vaincre la nature,
Dans l'arsenal divin j'ai choisi mon armure !

Pour la gloire de Dieu, je suis prêt à souffrir ;
Dans mon cœur, j'ai prévu ce qui peut m'advenir :
Je suis prêt à souffrir, pour la cause bénie,
L'insulte, l'abandon, la faim, la calomnie ;
Je verrai contre moi lutter amis, parents,
Étrangers, bons, méchants, tièdes, indifférents,
Et le monde et l'enfer, unis pour me combattre ;
Mais, confiant en Dieu, sans me laisser abattre,
Pressé contre la Croix et regardant le ciel,
Je laisserai passer l'orage universel !
Pour m'abriter du choc des vagues en furie,
Dans le sombre péril, j'invoquerai Marie ;
Et dans la paix divine endormi par la foi,
Si le Christ est pour moi, qui sera contre moi ?

FIN DU SECOND ÂGE

Troisième Âge · Dieu seul !

L'ANGE DE LA SOLITUDE.

L'Esprit de Dieu jamais n'agit dans le tumulte ;
Le Paradet se plait dans le désert inculte ;
L'azur calme et brillant n'est jamais reflété
Dans le cœur orageux ou le lac agité. —
Lorsque Dieu veut parler a quelque âme embrasée
Et sur elle répandre une douce rosée,
La séparant du monde, il l'attire au désert,
Et là, dans le secret, se montre à découvert !
Moi, l'Ange du silence et de la solitude,

L’Ange de la douleur, que fuit la multitude ;
Moi, j’aime les grands bois ; j’habite les hauts-lieux,
Où jamais n’ont mugi les torrents populeux. —
Ah ! le Démon me craint ! le monde me redoute !
La chair tremble et pâlit, quand une âme m’écoute !
Mon regard terrine ; il glace au fond du cœur
De tout homme charnel le sourire moqueur !
Le sentier où je marche est parsemé d épines ;
On y cueille l’absinthe et d’amères racines ;
On y voit le cilice et le sac et la croix,
Instruments de souffrance et d’ivresse à la fois !
Là, le jeûne ascétique enflamme la prière ;
Comme un aigle, l’esprit plane dans la lumière ;
Là, toute chair revêt de mystiques pâleurs,
Et l’âme goûte en paix la volupté des pleurs !
L’âme y souffre avec joie ; et la chair, dans l’ivresse,
En se fortifiant, partage sa tristesse !
Oh ! c’est là que l’amour, divine passion,
Mélange d’agonie et d’exultation,
Dans l’étroite cellule et l’obscur oratoire,
Accomplit devant Dieu son œuvre expiatoire !
C’est là qu’en ses transports l’extatique douleur
Des maux universels sonde la profondeur ! —
L’humanité coupable a besoin de victimes !
Il faut un contre-poids au fardeau de ses crimes !
C’est le décret du ciel, la loi de tous les temps,
Que les bons, en priant, souffrent pour les méchants ;

Que les Saints soient punis pour tout le siècle impie ;
Que l’amour intercède et l’innocence expie !
Ô vous, qui possédez les fragiles trésors,

Les vains et faux plaisirs de l'esprit et du corps ;
Vous, qui n'avez joui que d'un bonheur factice :
Vous ne comprenez pas ce divin sacrifice !
Vous ne comprenez pas qu'une âme, en s'isolant,
Se fasse ainsi victime, — holocauste vivant !
Vous ne comprenez pas, dans votre ivresse molle,
Que pour vous elle prie, elle souffre et s'immole ;
Et qu'apaisant ainsi la colère de Dieu,
Sous vos pieds elle ferme un abîme de feu !
Mais l'Ange la comprend ! mais Dieu la récompense !
Mais le ciel tout entier la contemple en silence ;
Et pour la foule ingrate acceptant ses douleurs,
Éteint dans son amour tous les foudres vengeurs ! —
Du moine recueilli, du prêtre et du fidèle,
Le Christ, austère et doux est l'éternel Modèle !
Le Christ, en répandant sa doctrine d'amour,
D'une sainte tristesse a marqué son séjour.
Le Christ, du froid berceau jusqu'au sanglant Calvaire,
Fut l'exemple vivant de l'Évangile austère !
Le terme de la vie étant l'éternité,
L'homme doit y marcher avec solennité !
Par un Dieu qui pleura, la tristesse est bénie ;
La tristesse toujours à l'amour est unie ;
Les fruits les plus divins sont arrosés de pleurs ;
Le lys de chasteté croît au sein des douleurs ;
Le bandeau glorieux, l'auréole royale,
Le signe rayonnant de splendeur virginale,
C'est la tristesse austère au front de l'humble enfant
Que le monde joyeux insulte en triomphant : —
La tristesse rayonne en sa pâleur mystique ;

C’est l’attrayant éclat d’une âme apostolique ;
C’est le reflet divin projeté par la croix,
La sainte ressemblance avec le Roi des rois !
Et chaque Règle écrite, et chaque monastère,
L’Orient, l’Occident, l’Église tout entière,
Et la nature et l’Art ont partout constaté
De l’innocence en pleurs l’invincible beauté !

MARIE-ANTONIE.

Ange de la tristesse et de la solitude,
Prends pitié de mon âme, en ta sollicitude !
Suppliante à tes pieds, je me jette à genoux :
Prends pitié de mon âme, incomprise de tous ! —
Sous le toit paternel, je me sens étrangère ;
Au sein des flots humains je reste solitaire !

Prends pitié de mon âme, Ange ami du désert :
Toute plainte me semble un ravissant concert !
Je fuis toute gaîté ; c’est la douleur que j’aime !
Pour moi, l’extrême ivresse est dans le deuil extrême
Chaque soupir en moi trouve un intime accent ;
Je touche à tous les points d’un cercle tressaillant ;
Comme un plomb, la douleur sur moi tombe et retombe
Sous le poids de la croix je fléchis et succombe !
En moi, je sens passer d’électriques frissons ;
Mon âme est une lyre aux sympathiques sons !
Dans mon isolement, je tiens par chaque fibre
À tout membre qui souffre, à tout âme qui vibre !
Des cœurs les plus navrés centre retentissant,
J’entends gémir en moi comme un luth frémissant !

Hélas ! des maux de tous suis-je donc solidaire ?
Dois-je prendre ma croix et monter au Calvaire ?

L'ANGE DE LA SOLITUDE.

Il ne sait pas aimer, qui ne sait pas souffrir ;
Une Vierge l'a dit : « Ou souffrir ou mourir ! »
De l'âme la souffrance est l'aliment céleste ;
L'amour par la douleur se prouve et manifeste ;
La douleur nous épure et grandit devant Dieu ;
Il ne sait rien celui que n'atteint pas ce feu !
La tristesse féconde exalte le génie ;
Les sanglots de l'amour sont des chants d'harmonie ! —
Enfant du sacrifice et de la passion,
Aimer, souffrir, prier, — c'est ta vocation ;
Ton âme attire et meut des âmes satellites ;
Avec elles vers Dieu, sans cesse tu gravites ;
Tu n'es pas isolée, et dans ton oraison,
Comme avec les anneaux d'un mystique chaînon,
Vers le trône de Dieu tu soulèves les âmes !
Vierge épouse divine, heureuse entre les femmes,
Dieu t'appelle au désert, où, s'unissant à toi,
Il te révélera les secrets de la foi ;
T'abreuvant de douleur pour t'enivrer de joie,
Dans l'abîme d'amour où l'âme enfin se noie,
Perdant le souvenir de tout objet mortel,
Tu ne sentiras plus que l'Être Essentiel ;
Ton âme, au ciel des cieux, de lumière inondée,
Dans l'extatique oubli doucement absorbée,
Par l'astre intérieur verra l'éclat produit :
L'excès de la lumière engendrera la nuit ! —

Nuit obscure pour l'âme, et pourtant lumineuse ;
Nuit que n'éclaire plus une lueur trompeuse ;
Nuit divine, où les sens, l'âme et ses facultés,
Semblent s'éteindre au sein d'embrasantes clartés !...
La douleur et l'amour ! sublime et doux mystère
Qu'ignorent l'égoïste et la foule vulgaire !

Sublime et doux mystère, éclairé par la Croix,
Et compris par tous ceux qu'en des sentiers étroits
J'ai vu marcher, vêtus du sac et du cilice,
La douleur et l'amour, ineffable délice !

MARIE-ANTONIE.

Ô Dieu, source d'amour, mon principe et ma fin,
Donne-moi pour t'aimer un cœur de séraphin !
Que par toi la science en moi soit abolie,
Et que de l'amour seul domine la folie !
Avec joie, à toi seul consacrant tous mes jours,
Et dans un seul amour fondant tous les amours,
Languissant d'une soif qu'ici-bas rien n'apaise,
Au milieu des humains tout m'attriste et me pèse ! —
Il ne sait pas aimer, qui ne sait pas souffrir ;
Une Vierge l'a dit : « Ou souffrir ou mourir ! »
J'aime et je veux souffrir ; je consacre ma vie
À prier, à souffrir pour sauver la patrie ;
À prier, à souffrir pour les hommes d'État,
Pour tous ceux que la gloire expose à trop d'éclat ;
À prier, à souffrir, comme sainte Thérèse,
Pour attirer du ciel sur chaque diocèse
Les bénédictions, les grâces, les faveurs,
Qui rallument l'amour, l'héroïsme des cœurs ;

À prier, à souffrir, pour tous ceux de mes frères
Qui jamais vers le ciel n'élèvent leurs prières ;
Pour tous ceux que l'erreur égare en des sentiers
Où, sans atteindre au but, se déchirent leurs pieds ;
Pour ceux que la Magie avec ses faux prodiges
Entraîne sur les pas du démon des vertiges,
Et dans un labyrinthe, aux ténébreux détours,
Par l'espoir d'un faux bien veut perdre pour toujours !
Enfin, pour tous, Seigneur, oui, pour tous, sans réserve,
Afin que votre amour les épargne et préserve ! —
J'aime et je veux souffrir, unie au Christ divin :
Le chemin de la Croix, c'est le royal chemin !
Oui, de la Passion j'ai compris le mystère :
Ou souffrir ou mourir, c'est mon sort sur la terre !

L'ANGE DE LA SOLITUDE.

Enfant du sacrifice et de la passion,
Aimer, souffrir, prier, c'est ta vocation !
Par des liens cachés, par des rapports intimes,
Tout se tient et s'embrasse à travers les abîmes :
Et l'âme qui s'isole, et, dans l'isolement,
Fait monter sa prière au cœur du firmament.

Cette âme est en contact avec la foule active,
Et c'est ainsi qu'agit l'âme contemplative,
Plus utile en repos qu'une autre en s'agitant :
L'immobile prière est un levier puissant !
Oui, tandis que l'acteur, qui s'admire et qui s'aime,
Croit remuer le monde, en s'agitant lui-même,
C'est l'âme de Marie, en son oisiveté,
Qui produit, sans orgueil, l'immense activité !

L'amour, dans le repos, aidé de la prière,
Ainsi que la rosée, ainsi que la lumière,
Dont la fleur se colore et s'abreuve à la fois,
Pour opérer le bien, suit de célestes lois ;
Et pénétrant les cœurs, sans bruit et sans secousse,
Atteste une influence aussi forte que douce !
Ah ! laisse au siècle actif, émerveillé de bruit,
Ignorant du pouvoir qu'à donné Jésus-Christ,
Laisse à ce siècle aveugle, épris de la matière,
Sa bruyante action et sa fausse lumière !
Le bruit fait peu de bien, et le bien peu de bruit ;
L'acte le plus divin devant Dieu seul reluit ;
La fleur de la vertu, belle de son mystère,
S'ouvre et brille dans l'ombre, et puis meurt solitaire !
La plus grande action s'opère sans éclat ;
La vaine activité, recherchant l'apparat,
D'un public aussi vain recueille les louanges :
Agir dans le repos c'est imiter les Anges !
L'immobile prière est un mystique aimant ;
Par elle tout gravite au seuil du firmament ;
La prière est la loi souveraine des êtres :
Les Anges dans le ciel, dans le temple les prêtres,
Les hommes, en tous lieux, subissent cette loi ;
C'est le lien d'amour, d'espérance et de foi :
Il aime et sert, celui qui s'isole et qui prie,
Et qui, dans le repos, contemple avec Marie ;
Il aime et sert, l'ermite au fond de son désert ;
L'âme contemplative, à distance, aime et sert !
Si tout pouvait manquer à la fois, sur la terre,
Pour tout reconquérir, resterait la prière !

Enfant du sacrifice et de la passion,
Aimer, souffrir, prier, — c'est ta vocation !
Dieu t'appelle au désert, pour y vivre en recluse ;
Ton âme, avec l'amour, a la science infuse ! —
Vois !... dans ce siècle ardent de folle activité,
D'un vol vertigineux le monde est emporté ;
L'esclave genre humain tourne sa lourde meule ;
Le désert est désert ! la solitude est seule !

Troisième Âge · Le Mariage céleste

MARIE-ANTONIE.

« Heureuse, Oh ! bienheureuse entre toutes ses sœurs
Est l'âme solitaire,
L'âme qui, méprisant le monde et ses splendeurs,
Ne voit qu'avec dédain la coupe des erreurs
Où s'enivre la terre ;
L'âme qui, toute à Dieu, rêve un autre séjour
Que ce globe imprégné d'amertume et de vase,
Et s'endort dans l'extase
D'un indicible amour !
Heureuse l'âme pure, heureuse l'âme douce,
Étrangère ici-bas,
Qu'un siècle dégradé méconnaît et repousse,
Et qui ne s'en plaint pas ;
Qui demande à souffrir, pourvu que Dieu la voie,
Qui refuse la joie
Dont la source est ailleurs ;

Et les yeux vers le ciel, suivant son humble route,
Y sème goutte à goutte
L'offrande de ses pleurs ! » —
C'est ainsi qu'a chanté, dans sa ferveur mystique.
Du sol Armoricain la Muse catholique ;
C'est ainsi qu'a chanté, sur sa cithare d'or,
En parlant de l'Épouse, une autre Muse encor :
« Elle cherchait les bois, dans ses inquiétudes ;
Elle y mettait son nid, loin du bruit, loin du jour ;
Aussi son bien-aimé la mène aux solitudes,
Car c'est dans les déserts qu'il fut blessé d'amour. »

L'ANGE DE LA SOLITUDE.

Et ce don de chanter avec l'accent suprême,
Ce céleste pouvoir, tu l'as reçu toi-même ! —
Poète séraphique, enfant du Golgotha,
Oh ! sois fière du don que le ciel t'accorda ;
Plains tous ces froids railleurs, que le blasphème amuse,
Ces vils marchands de prose, insulteurs de la Muse ;
Plains ces cœurs envieux, ces cœurs remplis de fiel,
Et rends ton culte austère à la fille du ciel !

De la famille d'Eve elle fut protectrice ;
Des premières cités, sage législatrice,
Dans la langue des dieux elle écrivit les lois ;
Oui, la Muse était reine et prêtresse autrefois !

MARIE-ANTONIE.

La sainte poésie est le concert de l'âme,
Qu'en Éden ont chanté l'Ange, l'homme et la femme.

Ce siècle, pour la Muse, est trop matériel ;
Ce siècle est trop grossier pour la fille du ciel ;
Et craignant de souiller sa blanche robe d'ange,
Elle évite en fuyant le grand fleuve de fange ! —
Je porte en moi l'esprit de plusieurs de mes sœurs ;
Toutes n'ont pas le goût d'énervantes douceurs ;
Toutes n'ont pas l'amour des choses de la terre :
Il en est en qui Dieu mit son amour austère ;
Il en est qui fuiraient loin des molles cités,
Et qui rêvent des bois les âpres voluptés ;
Dans leur sein généreux bat un cœur d'amazone ;
D'un séraphique éclat leur large front rayonne ;
Elles semblent subir d'angéliques attraits,
Et passeraient sans peur à travers les forêts,
À travers tous les lieux infestés de reptiles,
Et les sables brûlants des steppes infertiles ! —
Je porte en moi l'esprit de plusieurs de mes sœurs ;
Toutes n'ont pas le goût d'énervantes douceurs ;
Le goût du luxe esclave, en sa pompe éphémère,
Et qui cherche à voiler sa superbe misère !
Ah ! que me font à moi, les biens qui n'ont qu'un temps,
Vases pétris d'argile, imparfaits et changeants,
Hochets de la matière et parcelles de l'être,
Réalités d'un jour qui ne font qu'apparaître ?
Quoi ! l'on pourrait aimer une idole de chair,
Dont la beauté fragile est destinée au ver ;
L'on pourrait s'attacher à l'inconstance même,
Sentant fuir chaque jour l'être aimé qui vous aime ;
Et l'on ne pourrait pas s'unir au Créateur,
Source de tout amour et de toute splendeur ?

Quoi ! l'ombre, le reflet, la lumière affaiblie,
L'image serait plus que l'Auteur de la vie ?
Quoi ! les choses du temps, en leur fragilité,
Pour une âme immortelle auraient plus de beauté ? —
Entre mon âme et Dieu je ne veux point de voiles ;
La splendeur du Soleil me cache les étoiles I
Devant l'Astre d'amour, tout n'est que froid néant :
Pour contenir mon cœur, Dieu seul est assez grand !
Sans le nuage obscur, sans l'image charnelle,
Oui, je veux m'élever à l'idée éternelle ;
En Dieu seul contemplant la multiplicité,
Je veux me reposer au sein de l'Unité,

Et me sentir par elle à moi-même ravie,
Comme une goutte d'eau dans l'Océan de vie !
Loin du bruit, loin du monde, à qui je dis adieu,
Loin des plus chers amis, qui séparent de Dieu ;
Loin de tous, solitaire, oubliée, oublieuse,
Je veux suivre le Christ, dans la voie épineuse !
Ô sainte solitude, ô maîtresse des cœurs,
Que ton amour embrase en leurs élans vainqueurs,
Dans ton regard limpide et doucement austère,
Je vois se réfléchir tous les deuils du Calvaire !
Mon âme est entraînée aux accents de ta voix ;
Et ton autel m'effraie et m'attire à la fois !
Déserts inhabités, bois sombres et gothiques,
D'un vague effroi saisie en vos temples mystiques,
J'entends la voix de Dieu qui me parle en vos bruits ;
Je sens autour de moi d'invisibles appuis ;
J'erre, en chantant tout haut sur la déserte grève ;
Je ne sais quel esprit tout-à-coup me soulève,

M’illumine et m’enflamme ; et je sens s’émouvoir
Mon esprit exalté par un secret pouvoir,
Comme du grand mélèze, au doux souffle éolique,
S’éveille pour gémir l’orgue mélancolique. —
Solitude, je vois ton règne rétabli,
Et ton nom glorieux arraché de l’oubli !
Je vois dans l’avenir, qui s’éclaire et dévoile,
Je vois sur nos déserts se lever ton étoile !
Je vois, fertile en saints, et peuplé de héros,
Germer ton Paradis, sous nos climats nouveaux !
Je vois venir à toi, vierge essaim prosélyte, —
Du peuple Américain la jeunesse d’élite !
Oui, le riche Occident te prépare un tribut :
Reine de l’Orient, Solitude, salut !
Ta gloire doit briller aux déserts d’Amérique
D’un éclat plus ardent qu’aux sables de l’Afrique ;
On y verra surgir maints pieux fondateurs,
Qui feront refleurir l’âge de tes splendeurs !
Pour consacrer bientôt des régions si vastes,
Je vois naître et grandir de saints enthousiastes,
Qui, sans s’inquiéter des jugements humains,
Vivent, dans le désert, du travail de leurs mains…
Oh ! qui me bâtira mon étroite cabane ?
Je voudrais vivre ainsi que Rose et Marianne ;
Je voudrais imiter l’ange du Canada ;
Aimer, souffrir, ainsi que Tégahgouïta !
Avec le même attrait, avec les mêmes grâces,
Ne pourrais-je marcher sur leurs divines traces ?
Ce que mes sœurs ont pu, ne le pourrais-je point ?
Oh ! qui me bâtira ma cellule en un coin ?

Aimer, souffrir, prier, c'est mon sort sur la terre :
Heureuse l'ermitesse, en son coin solitaire !

L'atmosphère du monde est mortelle à l'amour :
Heureuse l'ermitesse, en son obscur séjour ! —
Salut, ô solitude, ô divine nourrice,
Ô maîtresse de l'âme, ô vierge institutrice !
Ton école céleste est celle des douleurs !
Tes fils sont abreuvés, non de lait, mais de pleurs !
Tu marques tes élus du signe de la gloire ;
Pour se plaire à ton culte, il faut aimer et croire ;
Il faut fouler aux pieds et la chair et le monde,
Et le luxe énervant de la luxure immonde !
Il faut, il faut, s'armant de la virginité,
Par l'amour de Dieu seul vaincre la volupté,
Et dans son vol ardent vers les choses de l'âme,
S'élever sans repos sur des ailes de flamme !
Oh ! qui m'emportera, loin des froides cités,
Dans les vallons ombreux, sur les monts abrités,
Dans les lieux où jamais ne va la multitude ?
Je languis dans le monde : — Oh ! prends-moi, Solitude !
Ce que mes sœurs ont pu, ne le pourrais-je point ?
Oh ! prends-moi, Solitude, et conduis-moi bien loin !
Sur l'enfant des forêts, Dieu veille avec tendresse :
Abandonnera-t-il l'humble et pauvre ermitesse ?
Lui qui prend soin des fleurs et des oiseaux du ciel,
Et qui donne, en tous lieux, à l'abeille son miel ;
Lui, dont la Providence, en sa loi régulière,
S'étend avec amour sur la nature entière ;
Lui, le Consolateur ; lui, le Père et l'Époux ;
Lui, le céleste Amant, solitaire et jaloux ;

Abandonnera-t-il l'épouse fugitive,
Dans son amour pour lui, solitaire et craintive ?
Oh ! non ; son bras puissant ne s'est pas raccourci ;
Ce qu'il a fait ailleurs, il le ferait ici !...
Ô toi, ma Mère, étoile étincelante et douce,
Qui nous montres le piège où le Démon nous pousse,
Et qui, servant de guide et de phare au pécheur,
Éclaires son chemin et rassures son cœur ;
Ô boussole, ô flambeau de notre nuit profonde,
Daigne luire sur moi, dans l'exil de ce monde ;
Et conduisant mes pas à travers le désert,
Fais que par Jésus-Christ le ciel me soit ouvert !
Et vous, fleurs des forêts, dont l'esprit sur moi plane :
Ô Tégahgouïta, Solano, Marianne,
Rose et Lys, dont l'odeur autrefois parfuma
La ville de Quito, la ville de Lima :
Intercédez pour moi, qui souffre et lutte encore,
Afin que votre esprit en mon cœur fasse éclore
L'amour de la prière et de l'humilité ;
Et la haine des biens, aimés dans la cité !
Intercédez pour moi dans le ciel où vous êtes,
Afin que sur la terre, imitant les ascètes,

En fuyant la cité, j'adopte pour séjour
L'antre où pénètre à peine un seul rayon du jour !
Le salut de mon âme est mon unique affaire ;
Le salut de mon âme, à tout prix sur la terre ! —
À quoi me servirait de gagner l'univers,
S'il me fallait, après, tomber dans les enfers ? —

Chaste exaltation, extase virginale
D'un cœur qui chante à Dieu son hymne triomphale !
Je t'admire, ô Marie, en ta sage ferveur,
Ne voulant pour Époux que le Divin Sauveur ! —
Solitude du corps, solitude de l'âme,
Sainte virginité, tu relèves la femme !
C'est par toi qu'elle est reine, et que son cœur aimant
Pour n'y chercher que Dieu, s'élance au firmament ;
Par toi qu'en son amour, son repos extatique,
Elle puise sans cesse une ardeur séraphique ! —
Toute âme, assujettie aux voluptés du corps,
Se dissout dans l'ivresse et s'épanche au-dehors !
L'enthousiaste instinct, la force et la constance,
La charité martyre est dans la continence !
Je t'admire, ô Marie, en ta sage ferveur,
Ne voulant pour Époux que le Divin Sauveur ! —

MARIE-ANTONIE.

Fais plus que m'admirer ; — imite-moi, mon frère !
Laisse-toi soulever au-dessus de la terre !
De l'amour en ton cœur suis le mystique attrait :
Quel trésor de ce monde est digne d'un regret ?
Ou l'enfer ou le ciel, telle est ta destinée ;
Ta fin, malgré les biens, la gloire et l'hyménée…
Marche ! marche toujours ! — Ah ! quel que soit l'accueil
D'un monde mensonger, le terme est le cercueil !
L'orage, en soulevant des vagues ennemies,
Sépare chaque jour bien des barques amies !
Du bonheur espéré nul ne cueille la fleur,
Et plus l'espoir fat grand, plus vive est la douleur !

Troisième Âge · L'Union fraternelle en Dieu

EMMANUEL.

Je t'admire, ô ma sœur ; ton choix est le plus sage :
La vie est un exil, et la tombe un passage ! —
Vanité, vanité, tout n'est que vanité !
La tristesse est le fruit de tout bonheur goûté !
Autrefois je rêvais un avenir de gloire, —
Prestigieux mirage, oasis illusoire ! —
Je rêvais, dédaigneux du luxe, enfant de l'or,
D'amasser de l'esprit l'éblouissant trésor !
Je veux, — je veux, disais-je, — éteindre de mon âme,
Aux sources du savoir, la dévorante flamme ;
Je veux pâlir, la nuit, sur mes livres penché,
Et boire chaque flot de science épanché ;
Pour épouse, je veux ne choisir que l'étude ;
Je ferai de ma chambre une âpre solitude ;
Je fuirai mes amis, en fuyant les plaisirs ;
Je ne connaîtrai pas d'infertiles loisirs ;
Absorbé par l'étude, où l'âme est assouvie,
L'exil sera pour moi plus doux que la patrie !
Riche enfin du trésor dans l'exil amassé,
En saluant, joyeux, la terre où je suis né,
Je remplirai de bruit mon politique rôle ;
Dans un souffle enflammé vibrera ma parole ;
Sous mes regards perçants, remplis d'éclairs vainqueurs,
Je sentirai frémir les esprits et les cœurs ;
Et la voix de la foule éclatant en louanges,
Je connaîtrai l'orgueil qui fit tomber les Anges !
Et qui sait ?... en l'essor de mon génie ardent,

Je peux me voir un jour Ministre ou Président ;
A Washington porté par les flots du Pactole,
Je peux me voir enfin le chef au Capitole ! —
Vanité, vanité ; tout n'est que vanité !
La tristesse est au fond de tout rêve exalté !
Toute fleur du plaisir contient l'ivresse amère :
L'homme doit s'effrayer des bonheurs de la terre !

Insensé qui bâtit sur le sable mouvant,
Sur le roseau fragile agité par le vent ! —
Exaltée, et pourtant sérieuse et sereine,
Un virginal attrait vers le cloître t'entraîne ;
Dans la foule isolée, insensible aux plaisirs,
Tu rêves du désert les austères loisirs ;
Tu rêves la montagne, où l'aigle solitaire
Au roc inaccessible a suspendu son aire ;
Semblable à Jeanne d'Arc, à l'armure d'acier,
De l'amour de ton Dieu tu fis ton boucher ;
Sagement insensée et divinement folle,
À ton front consacré reluit une auréole !

MARIE-ANTONIE.

Oui, frère, je suis folle aux yeux de l'insensé ;
Folle, comme sont fous les enfants de Rancé ;
Folle, ainsi que l'étaient les chastes ermitesses,
Exhalant leur amour en pieuses tristesses ;
Folle, comme Thérèse et Claire en leurs douleurs ;
Oui, je suis ivre et folle, et j'ai choisi les pleurs :
Oui, voila mon ivresse ; oui, voila ma folie !
Oui, voilà le secret de ma mélancolie !
Du Dieu qui nous aima jusqu'à mourir pour nous,

Mon amour a fait choix ; je l'ai pris pour Époux ;
Plus je l'aime et l'embrasse et plus je deviens chaste :
Le cœur vierge est le seul vraiment enthousiaste !

MARTHE.

Àl'esprit qui t'inspire et t'appelle au repos,
Tandis que moi je lutte au sein des sombres flots,
À ta vocation, sois fidèle, ô Marie ;
Et suis l'attrait divin d'une ascétique vie !
Tandis que dans la crainte et l'amour du Seigneur,
Moi, j'instruis mes enfants ; — toi, va prier, ma sœur ;
Des épouses du Christ suis les sublimes traces ;
Plus humble en mon état, j'ai de moins hautes grâces.
Dans l'amour de Dieu seul ton cœur s'est reposé ;
Par des soucis nombreux le mien est divisé ! —
Va prier, dans la paix et dans la solitude ;
Moi, j'agis dans le trouble et dans l'inquiétude !
Chacune accomplissant des devoirs différents,
Ayons dans notre amour des cœurs persévérants ;
D'un fraternel éclat, divers selon l'apôtre,
Puissions-nous luire au ciel, l'une à côté de l'autre !

EMMANUEL.

Après de longs combats, d'un éclat fraternel,
Dans le repos divin, puissions-nous luire au ciel !...
Les mérites de l'un, réversibles sur l'autre,
Font que l'anachorète agit avec l'apôtre ;

Tendant au même but par des travaux divers,
Les ouvriers entr'eux partagent l'Univers :

Sur la terre, chacun poursuit sa destinée ;
Vers l'objet que Dieu veut notre âme est entraînée ;
Suivant l'attrait, d'accord avec la liberté,
Vers Marthe ou vers Marie il faut qu'on soit porté ;
La grâce au libre arbitre offre l'alternative ;
Notre vie est active ou bien contemplative ;
Marthe accuse Marie, en son repos béni ;
Le reproche de Marthe, avec douceur puni,
Sur Marie appela l'éloge du bon Maître ;
Oui, la part de Marie, il nous l'a fait connaître,
C'est la meilleure part ! — L'âme, unie à son Dieu,
Embrasse en son amour chaque homme et chaque lieu ;
Qui possède Dieu seul, possède toute chose ;
Il voit tous les effets dans la Suprême Cause !
Dans le séjour de l'ombre, anticipant le ciel,
L'âme, en son vol mystique, atteint l'universel ;
Et de l'ordre sacré contemplant l'harmonie,
Par l'essor de l'amour dépasse le génie !
Mais l'héroïsme actif a sa sublimité ;
Un Ange suit les pas des Sœurs de Charité ;
Le vaste lazaret regarde la cellule ;
Thérèse est sœur de Claire, et Claire est sœur d'Ursule :
Mais plus heureux le cœur, qui, libre entièrement,
Dans l'amour de Dieu seul puise l'enivrement :
Les amours de la terre, au fond de leur ivresse,
Cachent les flots troublés d'une amère tristesse !
L'objet que l'on peut perdre en son premier transport,
La fragile beauté sur qui plane la mort,
Le terrestre bonheur qui n'a qu'une durée,
Après l'avoir goûté, l'âme est plus altérée !…

La vie est un exil ; toute joie est un deuil ;
Nos pieds, à chaque pas, heurtent le froid cercueil :
L'âme doit s'effrayer des bonheurs de la terre !
Heureuse, en ses douleurs, la Vierge Solitaire !
Dans ce monde inconstant, où rien n'est en repos,
Où les flots vers recueil sont poussés par les flots,
La vie est un exil pour les colombes saintes,
Un lieu de solitude où s'exhalent leurs plaintes !...
Ô Marie angélique et sage en Jésus-Christ,
L'esprit qui parle en toi, c'est l'héroïque esprit ;
Pour goûter un amour sans trouble et sans mélange,
L'homme doit imiter la chasteté de l'Ange !
La chair est trop féconde en tribulations,
Et les regrets amers suivent les passions !
L'esclave de la chair est le plus vil esclave ;
Sa vie est le jouet d'une orageuse lave ! —
Bienheureuse la femme, en sa virginité :
Elle a par son amour conquis la royauté !

Bienheureuse, en son deuil, la Vierge Solitaire :
L'âme doit s'effrayer des bonheurs de la terre !
La mort avec sa faulx moissonne chaque jour
Le rêve inaccompli qu'enfante un chaste amour !
An ! trop froide est la brise et trop sombre la grève,
Pour qu'y puisse mûrir le fruit de notre rêve !
La vie est un hiver et non pas un printemps ;
Pour l'âme, le bonheur n'est qu'au delà du temps ! —
Si le Vrai, si le Bien, si le Beau, dans le monde,
Fleurissaient applaudis ; si la vertu féconde,
La sainte ardeur de l'âme en ses attraits divins ;
Si l'amour exalté, si les nobles instincts,

N'étaient pas chaque jour ou l'objet de l'insulte,
Ou l'objet du mépris ; si le barde, en son culte,
Concentrant la lumière éparse en l'univers,
N'était craint pour l'esprit qu'il exprime en ses vers ;
Oui, la société pourrait alors se plaindre
De l'enfant qui s'isole et qu'elle devrait craindre :
Mais la société, les hommes ne sont plus
Qu'un vil entassement et qu'un amas confus ;
Mais la société, mais, de nos jours, le monde,
Pour les vendeurs de Dieu, n'est qu'un bazar immonde ;
Et quand tous vont au mal, agissant de concert,
L'homme, pour trouver Dieu, doit s'enfuir au désert !

MARIE-ANTONIE.

D'un monde déréglé, si quelqu'un se détache ;
Si des bras de la chair, si du piège il s'arrache ;
Si pour sauver son âme, il méprise son corps ;
S'il place dans le ciel son cœur et ses trésors :
L'esprit de l'Évangile est l'esprit qui l'inspire ;
Il est grand devant Dieu ; l'Ange l'aime et l'admiré ;
Tu l'as dit : « Lorsque tous vont au mal de concert,
L'homme, pour trouver Dieu, doit s'enfuir au désert ! »
Viens, mon frère, et fuyons ! — à toi je m'associe ;
À l'autel avec toi je consacre ma vie ;
Comme deux luths émus d'un sympathique son,
Nos deux cœurs fraternels vibrent à l'unisson. —
L'un à l'autre semblable, en notre ardent génie,
Ne formons à nous deux qu'une sainte harmonie !
Allons combattre ensemble ; allons porter la croix ;
Le plus libre est celui qui sert le Roi des rois !

L'esclavage du vice est le seul esclavage !
La vertu nous inspire un mystique courage ;
Et s'affranchir du joug qu'impose Jésus-Christ,
C'est au joug du démon asservir son esprit !
L'homme est faible et changeant, mais la grâce divine
Le poursuit en tous lieux, l'attire et l'illumine ;
Avec l'aide d'en haut, l'homme peut ce qu'il veut
Ce que l'Europe a pu, l'Amérique le peut :

Le Nouveau-Monde attend son Benoît d'Ariane !...
Au-dessus du désert je sens l'Esprit qui plane ;
Je sens se rallumer des foyers plus ardents ;
L'âme régénérée a repris ses élans !
Je te vois adopter la Règle érémitique,
Ô mon frère rival, en ta vie ascétique ;
Je vois autour de toi, par l'amour réunis,
Ainsi que les oiseaux, des ascètes bénis,
Puisant dans le torrent l'eau vive pour breuvage,
Et trouvant, en tous lieux, des fruits, du miel sauvage.
Je vois croître la vigne et mûrir le raisin,
Et pour l'autel sacré couler à flots le vin ;
Le vin pur, exprimé des grappes indigènes,
Et non le vin douteux des vendanges lointaines !
Tu cultives en paix, austère Emmanuel,
La contemplation, le travail manuel,
L'oraison et l'étude ; et tu vis solitaire,
Opposant au démon le jeûne et la prière ;
Et sans être troublé du blâme des méchants,
Tu chantes à Dieu seul tes séraphiques chants !

Ce qui se lie en Dieu, jamais ne se divise :
Tout en Dieu, tout pour Dieu, telle est notre devise. —
Toujours pour travailler à sa gloire ici-bas,
Du héros l'héroïne a su suivre les pas ;
Et comme auprès d'un lys s'élève une hyacinthe,
Toujours auprès d'un saint Dieu fait naître une sainte ! —
Tout en Dieu, tout pour Dieu, dans la joie et les pleurs,
Pendant les jours d'épreuve et les jours les meilleurs,
Partageant les combats ainsi que la victoire,
Sur nos fronts dans le ciel luira la même gloire !
Il est permis d'aimer lorsque l'on s'aime en Dieu,
Et l'amitié des saints est un céleste feu !
L'esprit de saint François, suscitant sainte Claire,
De son ardeur divine et l'enflamme et l'éclairé ;
Et plus tard une vierge, éprise de la croix,
Trouve un fervent émule en saint Jean-de-la-Croix !
Depuis l'austère Antoine et l'humble Synclétique,
Tout saint a vu surgir sa rivale mystique ;
Et jamais aucune œuvre, entreprise pour Dieu,
Ne fût le germe éclos d'un solitaire vœu !
En vain le monde hostile, armé de calomnies,
Oppose au zèle ardent ses froides ironies :
L'homme et la femme, en Dieu concentrant leurs amours,
Ensemble enfanteront des miracles toujours !

ANTOINE CALYBITE.

Il est, Seigneur, il est des âmes ainsi faites,
Qu'elles aiment le deuil et redoutent les fêtes ;

Des âmes, aspirant, dans leur virginité,
Vers l'Idéal sacré, la suprême Beauté ;

Des âmes par le monde et la foule incomprises,
Qui bravent les périls des saintes entreprises ;
Qui rêvent le repos dans le Bien souverain,
Le repos dans l'amour de leur Époux Divin !
Ô Seigneur, doux Jésus, Amant des âmes chastes,
Des esprits enflammes, des cœurs enthousiastes,
Affermissez leurs pas dans les sentiers étroits ;
Protégez leur espoir contre les souffles froids ;
Au milieu des écueils ne laissez pas sans guides
Les hommes courageux, les vierges intrépides,
Tous ceux, qui pour sauver leur âme et vous servir,
Ont, loin d'un monde vain, résolu de s'enfuir ;
Tous ceux, qui, pénétrant l'esprit de l'Évangile,
Estiment leur salut la seule chose utile ;
Et qui, renversant tout, dans leur fuite aux déserts,
Veulent sauver leur âme au prix de l'univers !
Ô Seigneur, soutenez, dans leurs saintes alarmes,
Ceux dont l'âme a sondé le mystère des larmes ;
Ceux qui, ne pouvant pas ici se réjouir,
Disent, dans leur exil : « Ou souffrir ou mourir ! »
Qu'il est beau, qu'il est doux, dans une sainte ivresse,
D'offrir à Jésus-Christ la fleur de sa jeunesse !
Qu'il sont heureux tous ceux, qui, dans leur sage ardeur,
Ne veulent pour époux que le Divin Sauveur !...
En tous temps et tous lieux, Dieu prépare et suscite.
Des esprits rayonnants que l'héroïsme excite :
Espérez et croyez ; il est encor des cœurs
Que ne peuvent glacer les sourires moqueurs ;
La foi n'est pas livrée aux calculs prosaïques ;
L'amour embrase encor des âmes héroïques ;

Cette terre est féconde en générosité ;
L'avenir appartient à sa postérité ;
La race Américaine, enthousiaste et rude,
Dans son indépendance, aime la solitude ;
Et sous le nom vainqueur de libres pionniers,
Ses fils aventureux ouvrent tous les sentiers :
On les voit, sans regret abandonnant Carthage,
Transformer le désert en fertile ermitage !
C'est la race nomade, au cœur inasservi,
D'un rêve glorieux sans cesse poursuivi,
Et que la Providence, en sa bonté suprême,
Doit couronner un jour du plus beau diadème !
Le peuple Américain, nouveau Peuple de Dieu
Aura pour l'éclairer la colonne de feu ;
Et guidé dans sa marche et sa haute entreprise,
Entrera triomphant dans la terre promise !
La thébaïde, ici, doit resplendir encor ;
Oui, nous verrons bientôt fleurir cet âge d'or ;

Nous verrons, parmi nous, au soleil de la grâce,
Renaître de l'amour la généreuse audace !
Nous verrons, par l'Esprit qui souffle ainsi qu'il veut,
Dans ces climats nouveaux tout ce que l'homme peut !
Nous verrons par l'amour tomber tous les obstacles,
Et le désert béni rayonner de miracles !
Lorsque tous vont au mal, agissant de concert,
L'homme, pour trouver Dieu, doit s'enfuir au désert ! —
Quand la société, par le mal et le doute,
Par les sociétés du démon est dissoute :
Heureux tout homme libre ! heureux qui peut s'enfuir !
Heureux l'enfant des bois, le héros Bas-de-Cuir !

Heureux Daniel Boon, au fond de sa retraite !
Heureuse l'ermitesse ! heureux l'anachorète !
Heureux qui jette un cri de sainte liberté,
Et pour sauver son âme a fui l'humanité ! —
Le sauvage désert, dans le siècle où nous sommes,
Est le seul paradis qui reste encore aux hommes !
Puisque la foule aveugle a pris Satan pour roi,
La solitude sainte est l'arche de la foi ;
La thébaïde inculte, ouvrant ses larges portes,
Doit recevoir du Christ les fidèles cohortes ! —
Ouvrez donc, ô déserts, vos temples ombragés ;
Abritez sous vos bois les grands cœurs affligés ;
Laissez venir à vous tous les esprits d'élite ;
Les cœurs contemplatifs où le silence habite ;
Tous ceux que Dieu créa pour prier en repos,
Loin du jour éclatant, loin du bruit et des flots ;
Ouvrez donc vos abris, ô forêts séculaires :
Bienheureux entre tous les hommes solitaires ! —
Aigle, cygne, colombe, — heureux, cent fois heureux,
Carmes, Bénédictins, Camaldules, Chartreux,
Vierges du Mont-Carmel, Ascètes et Recluses,
Anges vêtus d'un corps, frères et sœurs des Muses !
Oui, bienheureux les cœurs, qui, vivant retirés,
N'adorent que Dieu seul, en des lieux consacrés ;
Et qui, loin de l'orage et de la mer qui gronde,
Semblent déjà goûter la paix de l'autre monde !…

Troisième Âge · La Thébaïde américaine

LA SOLITUDE RELIGIEUSE.

Mon empire est celui de la sérénité ;
C'est celui de l'amour et de la liberté,
Où, soumise à la grâce, en suivant la nature,
Dans l'ordre on voit enfin rentrer la créature ;
Mon temple est ombragé de feuillages épais ;
Mon temple est au milieu des sauvages forêts :
Lorsque l'homme y pénètre, une tristesse sainte,
Irrésistible et douce, une divine crainte,
Un solennel attrait, un mystique pouvoir,
Un charme caressant enlace son vouloir,
Le saisit et l'entraîne, ou doucement l'attire ;
Et libre en se livrant, il cède à mon empire !
J'eus pour premier disciple et solitaire amant,
L'homme, roi de l'Éden, immortel, innocent,
Heureux, tant qu'il fut seul ! ! — Mais Ève étant blessée,
L'homme suivit son sort… et je fus délaissée !
Je régnai sur les lieux où l'homme n'était plus ;
Et reine, j'héritai de tant de biens perdus ;
Et depuis qu'en exil l'homme marche et soupire,
Le paradis n'est plus qu'aux lieux où je respire ;
Et j'ai toujours compté pour disciples chéris
Les héros malheureux et les sages proscrits ;
Tous les hommes divins, las de la multitude,
Tous les contemplatifs, dans leur mansuétude,
Ont fui loin du séjour des populeux essaims,
Pour venir près de moi mûrir leurs grands desseins. —
J'ai vu venir à moi la race des prophètes,

Élie et son corbeau cachés dans mes retraites,
Élisée et David par l'orage emportés,
Et les Élus fuyant sur les monts écartés. —
J'ai vu venir à moi l'ascète Jean-Baptiste,
Du règne de la grâce austère Évangéliste ;
Et le disciple vierge, à Pathmos exilé,
Qui nous légua le livre où tout est révélé. —

J'ai vu venir Antoine, et Paul, premier ermite,
Arsène, Hilarion, et Siméon Stylite,
Et Pacôme, et Macaire, et le nombre infini,
Que l'amour attira dans le désert béni ;
Ephrem, Basile, Ambroise, et Grégoire et Jérôme,
Tous ces grands orateurs, rivaux de Chrysostôme ;
Tous ceux, qui m'admirant et qui me défendant,
Ont propagé mon règne au bout de l'Occident. —
J'ai vu croître, abreuvés de la sève ascétique,
D'innombrables rameaux de l'Arbre Monastique :
Cassien, Isidore, Honorât et Martin ;
Romuald et Bruno, Benoît et Célestin ;
Et sous des cieux divers étendant leurs ombrages,
Offrir des abris sûrs, des ports à tous les âges ;
Et ces asiles saints ont été les remparts,
Où se sont conservés les Lettres et les Arts ! —
Îles, forêts, déserts, sommets inaccessibles,
Rochers battus des flots, bois et vallons fertiles ;
Landisfarne, Iona, Sainte-Barbe, Lérins,
Abris hospitaliers d'ermites pèlerins ;
Mont-Cassin et Mouron, Alverne et Vallombreuse,
Cellule de Manrèse et Cloître de Chartreuse,
Lieux qui ne sont connus que des cœurs détachés,

Et qui pour les mondains furent toujours cachés : —
Vous avez vu venir les Reines et Princesses,
Déposant à mes pieds leurs sceptres et richesses ;
Vous avez vu venir, se pressant par milliers,
Les Dames qu'escortaient tant de Preux Chevaliers ;
Vous avez vu courir, à travers les épreuves,
D'héroïques enfants, des vierges et des veuves ;
Vous avez vu prier, souffrir, tous ces héros,
Dont les chants éveillaient de célestes échos ;
Oui, j'ai régné longtemps par l'amour angélique ;
Mon règne, en ces beaux jours, fut un règne ascétique ;
Sous le joug de l'esprit soumettant toute chair,
De mon œil jaillissait un poétique éclair ! —
Et j'avais vu venir, comme une faible image,
Thérapeute, Essénien, Gymnosophiste et Mage ;
Les Sages de Chaldée et de Grèce émigrés ;
Et les Prêtres d'Égypte, aux mystères sacrés :
Toujours les cœurs d'élite ont vécu solitaires ;
Ils ont toujours aimé les études austères ;
À l'ombre de mon temple ils se sont abrités ;
Ils ont appris de moi les saintes vérités. —
Depuis l'exil d'Éden et l'ère des prophètes,
Sages, héros et saints, artistes et poètes,
Tous les cœurs rayonnant de lumière et d'amour,
Je les ai vus venir, ensemble ou tour à tour. —
Oh ! qu'autrefois mon règne était beau sur la terre !
Tout l'Orient n'était qu'un vaste monastère ;

Chaque désert, peuplé de pieux habitants,
Contemplait, comme au ciel, ses astres éclatants ;
Dans ces temps glorieux, la terre avait ses anges ;

Elle entendait chanter les célestes phalanges : —
Mon règne doit renaître en son éclat divin ;
C'est ton tour, Amérique ; à toi je viens enfin ;
Ouvre de tes forêts la profondeur inculte ;
Pour te régénérer, je t'apporte mon culte ;
Je viens avec amour, je viens pour te bénir :
La Thébaïde antique ici doit refleurir !
Les révolutions m'exilent du Vieux-Monde ;
Je viens pour te sauver, Amérique féconde ;
Pour consacrer tes bois, tes grottes et tes monts ;
Pour y faire cesser le culte des démons ;
Je viens pour susciter un esprit plus mystique,
Et rétablir ici le Règne Érémitique —
Amérique, Salut ! je prends possession
De tes vastes déserts, refuges du bison ;
Au bord de chaque lac, sur chaque promontoire,
Je viens, loin des cités, bâtir un oratoire ;
Je viens pour attirer tes filles et tes fils,
Et jeter à la chair de solennels défis !
Je viens pour allumer dans ton sein, Amérique,
L'enthousiasme ardent d'une vie héroïque ;
Par la grâce et l'amour transfigurant les cœurs,
Du monde et du démon je les rendrai vainqueurs !
Amérique, pour toi s'ouvre une nouvelle ère ;
Il faut pour te sauver le jeûne et la prière :
La prière ! pouvoir du plus faible mortel,
Invincible sur terre, irrésistible au ciel ;
Seul pouvoir incessant que possède chaque âme ;
Que possèdent, partout, l'enfant, l'homme et la femme,
Le Saint et le pécheur ; seul pouvoir incessant

Avec lequel lutter contre le Tout-Puissant ! —
La prière ! ineffable et ravissant mystère,
Liant la terre au ciel et le ciel à la terre ;
Communion des Saints, réversibilité,
Lien par qui les cœurs vivent dans l'unité !
Par la prière, l'âme, en son élan sublime,
Avec l'âme, à distance, est en rapport intime ;
Pour son fils une mère intercède en secret,
Et son fils, à distance, en ressent le bienfait ;
S'élevant, sans repos, de victoire en victoire,
Elle atteint, en son vol, le feu du Purgatoire ;
Elle poursuit partout le pécheur fugitif,
Le saisit dans sa fuite et l'embrasse captif !
Tout par elle se lie en un vaste système,
Dont Dieu, Centre invisible, est le Moteur suprême ;
Dieu sur qui l'âme agit en ses élans d'amour,
Et l'âme sur qui Dieu réagit à son tour !

Tandis que le grand nombre est armé de la lance,
Une garde d'élite intercède en silence ;
Pendant l'active ardeur de son peuple guerrier,
Moïse sur le mont ne cesse de prier ;
Armé de l'oraison, il lutte avec Dieu même,
Et triomphe en priant de la force suprême ;
Immobile, à l'écart, le jour comme la nuit,
Il combat en repos et triomphe sans bruit !
Tandis qu'avec éclat retentit l'éloquence,
Une âme solitaire, et qui prie en silence,
Agit sur l'auditoire autant que l'orateur,
Et par elle descend l'Esprit consolateur ;
Oui, par elle la grâce agit sur l'auditoire ;

C’est en elle, à l’écart, qu’est le souffle oratoire ;
Et tandis qu’elle embrasse et conquiert des milliers,
Elle a l’oubli de tous, et lui tous les lauriers ! —
La prière ! ô pouvoir que notre siècle nie,
Et qui pourtant, sans bruit, domine le génie ;
Des Chefs, à leur insu, règle les mouvements,
Et sauve, enfin, le peuple et les gouvernements !
Amérique, pour toi s’ouvre une nouvelle ère ;
Il faut pour te sauver le jeûne et la prière ;
Au lourd poids de la chair il faut un contre-poids ;
Ici, l’homme affranchi jouit de tous ses droits ;
Ici, de chaque humain la conscience est libre ;
Mais la prière manque au divin équilibre ;
Par le poids de la chair ce globe est trop penché ;
Le jeûne est donc pour lui le contre-poids cherché !
Je t’apporte, Amérique, un culte plus austère,
Un esprit de retraite, un esprit de prière.
Je viens ressusciter cet ascétique esprit,
Que jadis en Judée enseigna Jésus-Christ. —
Je viens, lasse d’errer au milieu des ruines,
Dans un Monde Nouveau, choisir mes héroïnes !
Je viens, pour retrouver l’élan du genre humain,
Adopter les enfants du sol Américain ! —
Là, des peuples vieillis la race est rajeunie !
Je viens à toi ; salut, Amérique bénie !
À toi l’élan de l’âme et la sainte ferveur !
Le Vieux Monde est glacé par son esprit railleur !
Pour que mon règne encor sur la terre renaisse,
Chez toi je trouverai la fleur de la jeunesse !
Abandonnant enfin des mondes vermoulus,

Je viens parmi les tiens chercher d'autres élus ! —
Ô discuteurs craintifs des nations âgées,
Esprits contradicteurs, âmes découragées,
Rois du sarcasme amer et du rire glacé,
Sceptiques avortons d'un empire éclipsé,
Vous, qu'on voit apparaître et régner, quand la vie,
En se refroidissant, amène l'agonie :

Tous ne pouvez plus rien pour les peuples souffrants :
Il faut pour les sauver d'héroïques enfants !...

L'AMÉRIQUE.

Viens, Reine d'Orient, mystique Solitude,
Qu'accompagnent partout la prière et l'étude ;
En ton austérité, viens bénir mes climats ;
Viens ! je sens tressaillir mon cœur à tes appas !
Au regard pénétrant de ton œil séraphique,
Je sens dans tout mon être une flamme héroïque !
Viens féconder en moi les germes de la foi,
Et faire ici fleurir les Conseils de la Loi !
Trop long temps, malgré moi, livrée à l'industrie,
J'ai vu par les marchands ma jeunesse flétrie ;
Au bruit de la vapeur usurpant mon repos,
Dans leur fuite aux déserts j'ai suivi les troupeaux ;
Pas à pas, j'ai compté les progrès de la foule,
Qui sans cesse avançant, sans cesse me refoule ;
J'ai vu pour leur pays combattre les Tribus,
Et les Blancs, apportant leurs poisons inconnus,
Subjuguer tour-à-tour les unes et les autres ;
Et malgré les efforts des plus ardents apôtres,
Ils ont de la science et de l'amour de Dieu

Empêché les bienfaits avec leur eau-de-feu ;
Ils ont, pareils aux chiens sur de sauvages traces,
Sans les civiliser, détruit ces pauvres races !...
Viens, Reine d'Orient ; je tends vers toi les bras ;
Viens ! dans tous mes déserts je guiderai tes pas ;
Nous irons dans le temple, aux sonores arcades,
Où retentit la voix des vents et des cascades ;
Nous irons explorer les bois et les vallons,
Les savanes en fleurs, aux larges horizons ;
Et les bords escarpés des fertiles rivières,
Et les sommets neigeux, les mornes cyprières,
Tous les antres obscurs, les palais souterrains,
Les lieux infréquentés, les rocs les plus lointains ! —
Viens, Reine d'Orient ; — il reste des retraites,
Où tu pourras cacher tes saints anachorètes ;
Et dans l'ombre et le calme, et loin d'un peuple actif,
Aider, dans son essor, l'esprit contemplatif. —
Ah ! cette activité me trouble et me fatigue ;
Viens au torrent du monde opposer une digue :
Il est bon qu'à l'écart vivent d'ardents esprits ;
Des cœurs brûlants d'amour, quoiqu'ils soient incompris ;
J'ai des enfants dont l'âme, élevée et sereine,
Adopterait ton culte, austère et vierge Reine ;
Des enfants, que j'ai vus parcourant mes forêts,
Subir sans le savoir de célestes attraits ;
Je les ai vus s'asseoir, pensifs et solitaires,
Et de mon grand poème épeler les mystères !

Dans leur enthousiasme, ils portaient leur regard.
Sur chaque frêle objet, qui se tient à l'écart,
Cherchant à s'élever, en soulevant mes voiles,

Du brin d'herbe à la fleur, et des fleurs aux étoiles. —
Oh ! que de cœurs profonds, lassés d'un monde vain,
Aspireraient la paix de ton esprit divin ;
Et rallumant le feu sur ton autel mystique,
Par toi feraient briller la gloire érémitique.
Viens ! j'ai des lacs d'azur, aussi grands que des mers.,
Semés d'îles sans nombre et bordés d'arbres verts.
De l'ardente vapeur sans emprunter la force,
J'ai pour nous transporter la nacelle d'écorce ;
Pour abriter les tiens, j'ai mes arbres fruitiers ; —
Des sauvages tribus nous suivrons les sentiers. —
Autrefois, j'ai nourri, dans leurs courses lointaines,
Et j'ai désaltéré de l'eau de mes fontaines,
Les rudes Pionniers, les sauvages trappeurs,
Troublant de mes forêts les sombres profondeurs.
Attentive à le suivre, en ma sollicitude,
De mes brillants oiseaux peuplant sa solitude,
En tous lieux, j'ai veillé, sans un jour d'abandon,
Sur mon peintre inspiré, l'immortel Audubon !
Des fruits de mes forêts, des poissons de mes fleuves,
Dans leur pèlerinage et leurs longues épreuves,
En tous temps, j'ai nourri mes nomades enfants,
Et le flot grossissant de pâles immigrants.
J'ai veillé sur vous tous, mes fils enthousiastes,
Boon, Irving et Cooper, — et vous, poètes chastes,
Que j'ai vus, dans la sainte et première ferveur,
Venir vous inspirer de mon esprit rêveur :
N'aurais-je pas le même amour pour les ascètes,
En foule s'ils venaient habiter mes retraites ?
Qu'ils viennent, dans la paix, me servir en priant :

L’Occident est plus riche en fruits que l’Orient !
Moi, nourrice féconde, immortelle Nature,
Moi qui veille avec soin sur chaque créature,
Je laisserais périr l’ermite qui viendrait
Pour habiter en paix un coin de la forêt ;
Pour se construire, là, loin de tout vain tumulte,
Une cellule étroite, en mon royaume inculte ?
Quoi ! j’oublîrais l’ermite et je nourris l’oiseau ?
Non ! j’aurais pour Élie un fidèle corbeau !
Le désert fleurirait, tressaillant d’allégresse,
Sous le pas virginal de la sainte ermitesse ;
Auprès de son abri, couvert de latanier,
Pour elle mûrirait la noix du pacanier,
La plaquemine d’or et la douce assimine,
Et du rare soco la grappe purpurine ;
Pour elle, au fond des bois où l’homme ne vit pas,
Un Ange servirait d’ascétiques repas. —

Viens, parmi mes enfants établissant ton règne,
Réaliser l’amour que l’Évangile enseigne :
Oh ! que de cœurs d’élite, avant la puberté,
Consacreront par vœux leur vierge liberté !
Dans leur amour divin, déjà plus d’une sainte,
Jusqu’à l’ivresse ont bu le calice d’absinthe ;
Déjà le Lys, la Rose et Tëgahgouita
Ont frayé le sentier qui mène au Golgotha !
Je sais des cœurs, éclos sous mes diverses zones,
Des cœurs battant pour Dieu dans des seins d’amazones ;
Des cœurs qui pour agir n’attendent que ta voix,
Et qui reproduiraient les vertus d’autrefois :
Viens, Reine d’Orient, mystique Solitude,

Qu'accompagnent partout la prière et l'étude ;
Il est un de mes fils, épris de tes attraits,
Qui te réserve un temple au fond de mes forêts :
Dès l'enfance, un instinct l'éloigna de la foule ;
Il aime les sentiers que nul mortel ne foule ;
Il te rêve et te chante, il t'appelle et t'attend ;
Il a prophétisé ton règne en Occident :
Viens consacrer ce cœur à ton autel rustique ;
Pour lui, viens ériger un cloître érémitique ;
À ce cœur, en secret, découvre ta beauté :
Pour n'aimer que toi seule, il a fui la cité ;
Il a fui sans regrets la foule et le tumulte,
Pour s'unir à toi seule en mon royaume inculte.

LA SOLITUDE RELIGIEUSE.

Amérique, salut ! — Je bénis tes climats ;
De tes fils au désert je viens guider les pas ;
Je viens aux cœurs fervents préparer des retraites,
Ouvrir la Thébaïde à tes anachorètes !
Saintement orgueilleuse, un jour, en m'écriant : —
L'Occident est plus riche en fruits que l'Orient ! —
Avec toi je lirai, sous la voûte azurée,
De tes milliers de saints la Légende Dorée !
Amérique, salut ! — Je viens a toi ; je viens,
Pour mon règne nouveau, choisir parmi les tiens…
Et toi, Premier Ermite, humble et chaste poète,
Austère enfant des bois, toi qui fus mon prophète ;
Toi, dont le cœur constant a su me pressentir ;
Toi qui, dans ton amour, me chantais en martyr :
Sois béni, mon élu ! ton épreuve s'achève ;

Tu vas réaliser ton prophétique rêve !
L'heure approche où la gloire, aux ombres succédant,
Jettera son éclat sur l'immense Occident !
Tu verras par l'amour les retraites tranquilles,
Les déserts se peupler, en dépeuplant les villes ;
Les déserts luire encor, sous mon règne plus pur,
D'autant d'astres que l'Ange en sème dans l'azur !

De l'Amérique en fleur, salut, Premier Ermite,
Ascète pionnier, Antoine Calybite !
Au nom du Beau, du Bien et de la Vérité,
Contre un siècle avili ta voix à protesté :
Ah ! qu'importe à ton cœur sa haine ou sa vengeance,
Son injustice hostile ou son indifférence ?
N'as-tu pas, pour charmer tes sentiers lumineux,
Les fleurs, les chants d'oiseaux, les bruits harmonieux,
Tout ce que la Nature, en sa beauté mystique
A de grâce attrayante et d'amour sympathique ?

FIN DU TROISIÈME ÂGE.

Épilogue

Une seule âme est plus que l'univers entier :
Si ce livre aide une âme, en son essor altier ;
S'il l'aide en son attrait, l'éclairé et l'encourage ;
S'il l'arrache du monde et sauve du naufrage ;
Et si, dans son élan vers la perfection,
Elle y trouve une échelle à son ascension :
Ah ! béni soit l'Esprit qui l'a dicté, ce livre ;

J’ai fait une œuvre sainte et qui doit me survivre ;
J’ai fait une œuvre utile, en écrivant ces vers,
Et je peux mépriser le blâme des pervers !
Ô Bonne Catherine, ô vierge d’Amérique,
Accepte, en l’abritant, mon poème ascétique : —
Je le sens, dans un siècle, où le grand nombre est roi,
J’aurais dû m’asservir à la commune loi ;
J’aurais dû proclamer l’éclat de la matière,
Parler d’activité, de progrès, de lumière ;
Et flattant les instincts de la majorité,
Voiler toute splendeur dont reluit l’unité ;
J’aurai dû publier, sans parler de Marie,
Les fatigues de Marthe, admirable en sa vie :
Mais je n’ai pu le faire, insensé que je suis !
C’est un rêve idéal que je chante et poursuis ;
L’imagination, sur ses ailes de flamme,
Au-dessus du désert a fait planer mon âme ;
Immobile, inactif, aux pieds du Dieu Sauveur,
L’amour n’a fait de moi qu’un poète rêveur ;
Oui, lorsque j’ai voulu chanter, en mon délire,
Au seul nom de Marie a pu vibrer ma lyre !
Ce livre, qu’en mes bois j’ai longuement rêvé,
Tel qu’il est, je le donne, ouvrage inachevé. —
Après moi, doit venir un barde plus robuste,
Portant le sceau divin sur un front plus auguste !
La poésie aura de glorieux élus,
S’isolant pour chanter sous nos bois chevelus ;
Dans un saint tremblement, sous l’ombrage mystique,
Ils viendront invoquer la Muse érémitique,

Traduisant dans leurs chants les accords solennels,
Qu'on entend ruisseler des luths universels,

Tous ces accords divers ne formant qu'un seul fleuve,
Où, dans sa soif du Beau, l'humanité s'abreuve !
Ce livre, qu'en mes bois j'ai longuement rêvé,
Tel qu'il est, je le donne, — ouvrage inachevé !
Par les larmes du cœur, en secret répandues,
Les cordes de ma harpe, hélas ! sont détendues ;
Elles ne vibrent plus, dociles sous mes doigts,
Comme au souffle du soir la harpe des grands bois —
Allons, Muse divine ; allons dans la retraite,
A genoux, écouter la voix du Grand Poète !
Dans le bruit des forêts, dans le chant des oiseaux,
Dans le mugissement de la chute des eaux,
Dans tout ce qui gémit, pleure, prie et soupire,
Allons saisir l'accent de l'Éternelle Lyre !
Dans la Création, dans le Livre de Dieu,
Écrit en lettres d'or et syllabes de feu,
Écrit avec des fleurs, des étoiles sans nombre, —
De la Beauté cachée allons saisir une ombre,
Un reflet ravissant d'invisibles clartés :
« C'est Dieu qui fit les bois et l'homme les cités ! »
Allons, Muse divine : « Ainsi qu'à Saint Jérôme,
Il nous faut à tous deux ou le désert ou Rome ! »
Il nous faut à tous deux, pour chanter et prier,
Ou la Ville Éternelle ou l'ombre du palmier !...
Ô Rome, pour les droits du Siège Apostolique,
Pour ton Pontife aimé, quel élan sympathique
Des Évêques sans nombre et des Prêtres divers,
Des fidèles semés dans le vaste univers !

Oh ! quel cri, tout-à-coup, quel accord unanime,
Quels transports spontanés d'adhésion sublime !
Oui, pour Rome Papale, Éternelle Cité,
Pour le Pape régnant et pour la Papauté,
Pour toi, Pio Nono, tranquille et doux Monarque,
Pilote vigilant de la Divine Barque, —
Se proclamant partout tes courageux soutiens, —
Quelle union d'amour parmi tous les chrétiens !
Ah ! que puis-je t'offrir, après les témoignages
Que la foi t'envoya des plus lointains rivages ?
Moi, l'obscur habitant des incultes déserts,
Ah ! que puis-je t'offrir ?... Mon amour et mes vers !
Oui, Saint-Père, je t'offre et soumets ce Poème ;
Je soumets à ton cœur, à ta raison suprême.
À l'infaillible Esprit qui t'inspire en tous temps,
Avec amour et foi, je soumets tous mes chants !
Tout Pouvoir vient de Dieu ; tout pouvoir légitime
Est soumis à la Loi, qui la règle et réprime ;
Tout pouvoir de la terre, au ciel subordonné,
Pour le Bien général au Monarque est donné ;
C'est au nom de Dieu seul, c'est comme Mandataire,
Que tout Pouvoir humain s'exerce sur la terre,

Le Peuple, en déléguant ce céleste Pouvoir,
L'environne d'amour et l'aide à se mouvoir,
Dans le cercle tracé par la Règle suprême ;
Ce pouvoir qu'il délègue, il le respecte et l'aime !
Tout Pouvoir vient du ciel et doit être soumis
Aux éternelles lois qui lui servent d'appuis :
Mais, parmi les pouvoirs, — royal ou populaire, —
Domine en souverain le Pouvoir du Saint-Père ;

C’est le double Pouvoir, — divin et temporel, —
Tenant les saintes clés de la terre et du ciel ;
C’est le Pouvoir central de la Hiérarchie,
Des Souverainetés, c’est la Suprématie !
Sans ce Pouvoir divin, central, universel,
Soutenu par l’espoir de son Règne éternel,
Tout Pouvoir de la terre, inconstant et mobile,
N’a pour se reposer qu’une base fragile !
Oui, du Pouvoir divin, oui, de l’Autorité,
Le seul Palladium est dans la Papauté !
Visible à tous les yeux, c’est elle qui rayonne
De l’immortel éclat dont le ciel l’environne ;
C’est elle qui survit, sur l’immobile roc,
Aux trônes s’écroulant à chaque nouveau choc ;
C’est elle qui reluit, tranquille et souveraine,
En son amour immense et sa force sereine !
Le Pape est entouré d’augustes Cardinaux ;
Il éclaire ses pas des plus ardents flambeaux ;
L’Orbe de son pouvoir, c’est l’orbe de l’Église ;
Chaque Bref de sa main au ciel se légalise ;
D’un nimbe de clartés son front est toujours ceint ;
Le Pape est inspiré, guidé par l’Esprit-Saint ;
Du Dogme Catholique infaillible Interprète,
Quand sa voix a parlé, toute voix est muette ;
Et chaque Évêque, élu par le Pontife-Roi ;
Lié par un serment, obéit à la Loi ;
Fidèle observateur de cette Loi divine,
Des canons de l’Église et de la discipline,
Le Prêtre, en le voyant toujours obéissant,
De sa fidélité suit l’exemple puissant :

Ainsi, tout dans l'Église, avec ordre et mesure,
Observant de Dieu seul la Règle claire et sûre,
Dans la soumission trouve la liberté,
Et n'obéit qu'à Dieu, source d'Autorité !
L'Autorité, c'est Dieu, c'est la Règle divine,
C'est du Pouvoir Papal la sainte discipline :
Se soumettre et s'astreindre, obéir, c'est régner ;
Le plus libre est celui qui sait se résigner ;
L'âme, en obéissant, est vraiment affranchie ;
L'amour habite en elle, ainsi que l'harmonie !
Heureux l'homme qui sait avec joie obéir : —
Obéir, c'est régner ; commander, c'est servir !

Au nom de Nouveau-Monde, au nom de l'Amérique,
Du fond de mon désert, à travers l'Atlantique,
Dans le langage aimé, que j'appris des grands bois,
Au cœur du Vatican, je jette aussi ma voix !
Du sol Républicain, ou l'Église est si libre,
Jusqu'aux bords arroses par les ondes du Tibre,
Dans un cri sympathique, un cri d'amour ardent,
Je jette aussi ma voix, ô Rome, en t'exaltant !
Interprète amoureux de nos Tribus sauvages,
Dans leur diversité, parlant tant de langages,
Au Grand Chef Robe-Noire, au doux Pio Nono,
De leurs cœurs dévoués je me suis fait l'écho !

†

Crux, Lux, Dux

Complainte du Chactas

Si j'avais les grandes ailes
De la blanche watounla
Aux six tribus fraternelles
Jetant mon plaintif oula,
De notre immense royaume,
Oui, m'envolant jusqu'à Rome,
Aux portes du Vatican,
Dans un héroïque élan,
Je crîrais : « Chef Robe-Noire,
Pio Nono, peux-tu croire.
Ô Père des Indiens,
Comme de tous les chrétiens ;
Ô toi, dont l'amour embrasse
Chaque peuple et chaque race :
Près du Kansas,
De l'Arkansas,
Et du Texas,
Il existe un Territoire,
Assez grand, Chef Robe-Noire,
Pour nourrir les Cherokis,
Les Chactas et les Shaunis,
Les Chikassas agricoles,
Les Criks et les Séminoles ;
Mais ces nombreuses tribus,
Hélas ! n'aperçoivent plus
Des fervents Évangélistes
Les infatigables pistes !
Dans la profondeur des bois,

Ne retentit plus la voix
Des Garniers et des Jogues ;
Et les rapides pirogues,
Qui les portaient jusqu'à nous,
Ont déserté nos bayous !
Ah ! pour les Pâles-Visages
Abandonnant les Sauvages,
Non, les apôtres nouveaux
Ne sont plus vêtus de peaux :
Les nomades habitudes
Des lointaines solitudes
Épouvantent les abbés
De nos modernes cités !...
Envoie, ô Chef Robe-Noire.
À ce vaste Territoire,

Àtes enfants oubliés,
D'apostoliques Garniers :
Qu'ils adoptent nos usages,
Et qu'ils parlent nos langages,
Et qu'ils vivent comme nous,
En se faisant tout à tous ! »
Si j'avais les grandes ailes
De la blanche watounla
Aux six tribus fraternelles
Jetant mon plaintif oula,
J'irais, dans les séminaires,.
Chercher des Missionnaires,
Pour le Kansas ;
Pour l'Arkansas,
Et le Texas !

Oui, j'irais dans les enceintes,
Où brûlent les âmes saintes,
Les jeunes cœurs pleins de feu,
Demander, au nom de Dieu,
Au nom des nôtres,
Quelques apôtres,
Pour le Kansas,
Pour l'Arkansas
Et le Texas !
Et dans mon grand Territoire,
Je verrais la Robe-Noire,
Nous apprenant à prier,
Réjouir chaque foyer
Du wigwam hospitalier !

Sur la mort de monseigneur l'archevêque Antoine Blanc

Lorsque, sur la montagne, un arbre séculaire,
Dans un jour orageux, frappé par le tonnerre,
Couvre la terre en deuil de ses vastes, débris,
Les oiseaux dispersés cherchent en vain leurs nids…
L'Archevêque n'est plus !… La Louisiane est veuve !…
Le deuil a tout voilé, du grand lac au grand fleuve !…
L'Archevêque n'est plus !… La Nouvelle-Orléans,
A pleurer, à prier, invite ses enfants !…
L'Archevêque n'est plus !… Après de saintes luttes,
Des combats glorieux, d'orageuses disputes,
Après de longs travaux, — il tombe sous le poids

Du fardeau des honneurs, du fardeau de la croix !
Pour le Ciel, il échange et la Crosse et la Mitre,
L'Anneau, le Pallium, tout pouvoir et tout titre,
Oui, tout ce long martyre et noble apostolat,
Que, dans la langue humaine, on nomme « Épiscopat ! »
Le doux Antoine Blanc, l'Ange du Diocèse,
Le vigilant Pasteur… oh ! que ma voix se taise ;
Car il est ici-bas de si grandes douleurs,
Qu'en silence l'amour doit répandre ses pleurs !…
Celui qui m'aimait tant, mon père sur la terre ;
Celui qui m'a connu, mon doux et tendre père ;
Celui qui m'a béni, — l'Archevêque n'est plus :
Un nouvel Astre a lui dans le ciel des élus !…
Lorsque, sur la montagne, un arbre séculaire,
Dans un jour orageux, frappé par le tonnerre,
Couvre la terre en deuil de ses vastes débris,
Les oiseaux dispersés cherchent en vain leurs nids !

Adieu de reconnaissance

À M. FRANÇOIS DUGUÉ

Fils d'un héros chrétien et frère d'un poète ;
Toi qui portes le nom du plus sublime Ascète,
De celui dont l'amour, les mystiques élans,
Les soupirs enflammés, s'exhalaient en doux chante ;
Toi qui portes le nom du Séraphin d'Assise,
Qui de sa poésie illumina l'Église ;
Et qui, dans sa ferveur et son humilité,

Pour épouse, ici-bas, choisit la Pauvreté :
Ô François ! ton grand cœur, ton noble caractère,
Est du sang le plus pur la fleur héréditaire ;
C'est l'instinct délicat, c'est l'esprit généreux,
C'est le trésor sacré transmis par tes ayeux !
D'un bienfait, sur lequel brille une chaste étoile,
Non, je n'ai pas le droit de déchirer le voile ;
Mais, si la fleur se cache, en son pudique attrait,
De son nom emportant le souvenir secret,
Fils d'un héros chrétien et frère d'un poète,
Je saurai le graver dans ma sainte retraite ;
Sans profaner du cœur le mystère sacré,
Avec reconnaissance, oui, pour toi je prîrai !
Je ne demande plus qu'un abri solitaire ;
Je ne demande plus qu'à souffrir et me taire :
Mais, si je dois encor faire entendre ma voix,
Que ce soit pour prêcher aux Indiens des bois ;
En adoptant leurs mœurs, en parlant leur langage, —
Du désert me faisant un immense Ermitage, —
Que ce soit pour prêcher, jusqu'à mon dernier jour,
L'Évangile de paix, l'Évangile d'amour !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Antoniade. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.